L'ELOQUENCE
DE LA
CHAIRE,
ET
DU BARREAU,
SELON LES PRINCIPES
les plus solides de la Rhetorique
Sacrée & Profane.

Oratorij Parisiensis Catalogo inscriptus 1735.

Par feu M. l'Abbé DE BRETTEVILLE.

D III N. 740.

A PARIS,
Chés DENYS THIERRY, ruë S. Jacques, devant la ruë du Plâtre, à l'Enseigne de la Ville de Paris.

M. DC. LXXXIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

L'ELOQUENCE, que l'on peut juſtement appeller la Science de la parole, eſt l'Art de perſuader l'eſprit, & de toucher le cœur. Cette définition convient également à l'Eloquence de la Chaire, & à l'Eloquence du Barreau. Il y a neanmoins cette difference, que l'Eloquence de la Chaire tend principalement à toucher le cœur, au lieu que l'Eloquence du Barreau a pour fin particuliere de perſuader l'eſprit.

Cet Art comprend cinq choſes, qui ſont les cinq Parties de l'Eloquence. 1. Pour perſuader les eſprits, il faut chercher, & trouver des raiſons propres à convaincre. 2. Lors qu'on a trouvé ces raiſons & ces moyens de perſuader, il faut les diſpoſer dans les Parties d'un diſcours juſte & regulier. 3. Il faut exprimer ces raiſons avec ornement & avec eſprit, leur donnant un beau tour qui frappe & qui ſurprenne. 4. L'eſprit étant ébranlé, on doit toucher le cœur; & pour le toucher, il faut le connoître, & trouver les moyens de le rendre ſenſible. 5. Afin de perſuader l'eſprit, & de gagner le cœur par un diſcours, il faut le prononcer avec grace & avec force; & c'eſt ce qu'enſeigne la cinquiéme Partie que j'appelle l'Eloquence du geſte & de la voix.

PREFACE.

Je ſçay qu'il y a des gens qui prétendent qu'il n'y a point d'autre Eloquence que celle que donne une heureuſe nature : Que les Regles & les Preceptes ne font qu'embarraſſer l'eſprit, & corrompre les belles diſpoſitions avec leſquelles nous naiſſons ; & qu'enfin l'Art ne ſçauroit produire qu'une Eloquence fauſſe, ſeche & contrainte. Je voudrois pour toute réponſe à ces ſortes de perſonnes, les prier de faire un diſcours en public ; car je ſuis perſuadé que l'Art ſeroit bien vangé, & que ce qu'ils diroient ſeroit ſans grace, ſans force, ſans ordre, & ſans conduite. Il en eſt de l'eſprit ſans Art, comme d'un Vaiſſeau en pleine mer ſans Pilote ; il avance d'abord, mais aprés avoir erré quelque temps, il eſt emporté malgré luy ; & enfin il échoüe, & ſe perd.

J'avoüe que tout cet amas de regles que l'on voit ordinairement dans les Rhetoriques ne ſert de rien, & ne fait ſouvent que gâter l'eſprit ; mais ſi on ſçavoit ne prendre de l'Art que ce qui peut perfectionner la Nature, on reconnoîtroit aiſément qu'il eſt abſolument neceſſaire pour former un parfait Orateur. L'Art doit être, pour le dire ainſi, enté ſur la Nature ; tous deux ſe ſervent également : la Nature ſoûtient l'Art, & luy ſert de baſe ; & l'Art perfectionne la Nature, & la fait agir noblement.

TABLE DES CHAPITRES, & des Matieres qui y ſont expliquées.

Preface.

LIVRE PREMIER.

De la recherche des moyens de perſuader, ou de l'Invention, premiere Partie de la Rhetorique page 1
Chapitre I. *Des Lieux Oratoires en general.* 1
Ch II. *Des Lieux Oratoires en particulier.* 12
De la Définition. 12
Des Cauſes. 17
Des Effets. 23
Des Circonſtances. 23
De la Diviſion. 26
De la Comparaiſon. 26
Ch. III. *De l'Uſage des Lieux Oratoires.* 30
Ch. IV. *Des Lieux Exterieurs de l'Oraiſon.* 34
Ch. V. *Des Lieux propres pour l'Eloquence de la Chaire : Et premierement, De l'Ecriture-Sainte.* 35
Ch. VI. *De la Tradition, des Conciles, de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, des Peres de l'Egliſe, & de la Theologie.* 51
Ch. VII. *De la Meditation Chrétienne, & de la Priere* 60
Chap. VIII. *Des Lieux propres pour le Barreau.* p. 66. *Des Loix.* 66
Des Contrats, &c. 80
Ch. IX. *Des Preuves priſes de la Raiſon.* 81
Ch. X. *De la maniere de ſe ſervir de la Raiſon.* 90
Du Syllogiſme. 91
De l'Enthymeme. 95
Des autres ſortes de Raiſonnemens 98

LIVRE SECOND.

DE la Diſpoſition du Diſcours. 102
Ch. I. *De l'Exorde par rapport à l'Eloquence du Barreau.* 105
Ch. II. *De l'Exorde par rapport à l'Eloquence de la Chaire.* 116
Ch. III. *De la Propoſition, de la Diviſion, & de la Narration par rapport au Barreau.* 132
De la Propoſition. 132
De la Diviſion. 135
De la Narration. 136
Ch. IV. *De la Propoſition, de la Diviſion, & de la Narration par rapport à la Chaire.* 146
De la Propoſition. 147
De la Diviſion. 147
Chap. V. *De la maniere de trouver les Diviſions.* 158
* *De la Narration.* 161
Ch. VI. *De la Preuve ou de la Confirmation, par rapport au Barreau.* 162
Ch. VII. *De la Confirmation, par rapport à la Chaire.* 173
Ch. VIII. *De la Peroraiſon.* 179
Exemples pour le Barreau. 180
Exemples pour la Chaire. 190
Ch. IX. *Réflexions ſur les Homelies, ſur les Myſteres de la Religion, & ſur les Panegyriques des Saints.* 196
* *Des trois genres d'Eloquence.* 202.

LIVRE TROISIE'ME.

DE l'Elocution. 203
Ch. I. *Des Figures de l'Eloquence.* 204
De l'Antitheſe. 206. *De l'Apoſtrophe.* 209
De l'Exclamation. 221. *De l'Epiphoneme.* 224.

De la Deſcription. 225. *De la Proſopopée.* 248
De l'Imprecation. 253. *De la Repetition.* 255
De l'Interrogation par Subjection. 259
De la Communication. 265
De l'Enumeration. 267
De la Confeſſion. 273
De la Gradation. 274
De la Suſpenſion. 276
De la Figure appellée Congeries. 277
De la Reticence. 281
De l'Interrogation ſimple. 282
De l'Interruption. 283
De la Figure nommée Optatio. 284
De l'Ironie. 285
De la Figure nommée Obſecratio. 289
De l'Exhortation. 290
De la Periphraſe. 294
De la Metaphore. 295. *De l'Hyperbole.* 296
De l'Admiration. 298
Des Sentences. 299
Ch. II. *De l'Uſage des Figures.* 301
Ch. III. *De la Compoſition.* 303
Ch. IV. *Du Stile.* 311

LIVRE QUATRIE'ME.

LA Science du Cœur, ou l'Art d'exciter & de rectifier les Paſſions. 315
Ch. I. *Des Paſſions en general.* 318
Ch. II. *De l'Amour.* 321
Ch. III. *De l'Amitié.* 337
Ch. IV. *De la Haine.* 341
Ch. V. *Du Deſir.* 348
Ch. VI. *Du Deſir des Richeſſes.* 354
Ch. VII. *Du Deſir de l'Honneur.* 361
Ch. VIII. *Du Deſir de la Volupté.* 365
Ch. IX. *De l'Eſperance.* 374

TABLE DES CHAPITRES, &c.

Ch X. *Du Deſeſpoir.* 380
Ch. XI. *De la Hardieſſe.* 388
Ch. XII. *De la Crainte.* 407
Ch. XIII. *De la Colere.* 416
Ch. XIV. *De la Compaſſion.* 423
Ch. XV. *De l'Envie.* 427
Ch. XVI. *De la Triſteſſe.* 434
Ch. XVII. *De la Science du Cœur en general.* 446

LIVRE CINQUIE'ME.

LEloquence du Geſte & de la Voix. 451
De l'Action en general. 452
Ch. I. *L'Action eſt bien-ſéante & tres-utile dans la Chaire.* 454 (457
Ch. II. *L'Action eſt neceſſaire dans le Barreau.*
Ch III. *De la neceſſité de l'Art pour avoir une belle Action.* 460
Ch. IV. *De la Prononciation: & premierement des qualités de la Voix* 463
Des Inflexions de la Voix. 465
Ch. V. *Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Sujets.* 468
Ch. VI. *Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Paſſions.* 470
Ch. VII. *Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Figures.* 472
Ch. VIII. *Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Mots & des Periodes.* 479
Ch. IX. *Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Parties de l'Oraiſon.* 480
Ch. X. *Du Geſte.* 483
Ch. XI. *Du geſte du Corps, de la Tête, du Viſage, & des Yeux.* 485
Ch. XII. *du Geſte des Mains.* 489

L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE, ET DU BARREAU,

Selon les Principes les plus solides de la Rhetorique sacrée & profane.

LIVRE PREMIER.

De la recherche des Moyens de persuader ; ou de l'Invention.

CHAPITRE PREMIER.

Des Lieux oratoires en general.

LEs Lieux oratoires sont des sources generales, où l'Orateur cherche & trouve des moyens de prouver le sujet qu'il s'est proposé : ou plûtôt ces Lieux sont certains chefs

generaux auſquels on peut rapporter toutes les preuves dont on ſe ſert dans les differentes matieres qu'on traitte. Un Auteur moderne ne compte pas fort ſur ces Lieux de Rhetorique : il les juge aſſés inutiles ; & il ſeroit même d'avis qu'on n'en parlât point du tout.

» L'experience generale, dit-il, » eſt entierement opposée à ces ſor- » tes de Lieux oratoires ; on en peut » prendre à témoin preſque autant » de perſonnes, qu'il y en a qui ont » paſſé par le cours ordinaire des étu- » des, & qui ont appris de cette Me- » thode artificielle de trouver des » preuves, ce qu'on apprend dans » les Colleges. Car y en a-t'il un » ſeul qui puiſſe dire veritablement, » que lorſqu'il a été obligé de trait- » ter quelque ſujet, il ait fait réfle- » xion ſur ces Lieux, & y ait cher- » ché les raiſons qui luy étoient né- » ceſſaires. Qu'on conſulte tant d'A- » vocats & de Predicateurs qui ſont » au monde, tant de gens qui par- » lent & qui écrivent, & qui ont » toûjours de la matiere de reſte ; » Et je ne ſçay ſi on en pourra trou-

ver quelqu'un qui ait jamais ſongé à faire un argument *à cauſa*, *ab effectu*, *ab adjunctis*, pour prouver ce qu'il deſiroit perſuader. Il eſt vray que tous les argumens qu'on fait ſur chaque ſujet, ſe pouvent rapporter à ces chefs, & à ces termes generaux qu'on appelle Lieux; mais ce n'eſt point par cette Methode qu'on les trouve. La nature, la conſideration attentive du ſujet, la connoiſſance de diverſes verités les fait produire; & enſuite l'Art les rapporte à certains genres. De ſorte que l'on peut dire veritablement des Lieux ce que ſaint Auguſtin dit en general des preceptes de la Rhetorique. On trouve, dit-il, que les regles de l'Eloquence ſont obſervées dans les diſcours des Perſonnes eloquentes, quoy qu'ils n'y penſent pas en les faiſant, ſoit qu'ils les ſçachent, ſoit qu'ils les ignorent. Ils pratiquent ces regles, parce qu'ils ſont eloquens; mais ils ne s'en ſervent pas pour être éloquens : *Implent quippe illa, quia ſunt eloquentes; non adhibent, ut ſint eloquentes.*

„ L'on marche naturellement, „ comme ce même Pere le remarque „ en un autre endroit ; & en marchant „ on fait certains mouvemens du corps „ qui ſont reglés : mais il ne ſerviroit „ de rien pour apprendre à marcher, „ de dire par exemple, qu'il faut en- „ voyer des eſprits en certains nerfs ; „ remuer certains muſcles ; faire cer- „ tains mouvemens dans les jointures ; „ mettre un pié devant l'autre, & ſe „ repoſer ſur l'un, pendant que l'autre „ avance. On peut bien former des „ regles en obſervant ce que la nature „ nous fait faire ; mais on ne fait ja- „ mais ces actions par le ſecours de ces „ regles. Ainſi l'on traite tous les Lieux „ dans les diſcours les plus ordinaires, „ & l'on ne ſçauroit rien dire qui ne „ s'y rapporte. Mais ce n'eſt point en „ y faiſant une reflexion expreſſe, que „ l'on produit ces penſées ; cette re- „ flexion ne pouvant ſervir qu'à ra- „ lentir la chaleur de l'eſprit, & à l'em- „ pêcher de trouver les raiſons vives „ & naturelles, qui ſont les vrais or- „ nemens de toute ſorte de diſcours.

„ En verité, ajoûte l'Auteur de la „ Logique, le peu d'uſage que le

monde a fait de cette Methode des « Lieux, depuis tant de temps qu'elle « eſt trouvée, & qu'on l'enſeigne « dans les Ecoles, eſt une preuve evi- « dente qu'elle n'eſt pas de grand uſa- « ge. Mais quand on ſe ſeroit appli- « qué à en tirer tout le fruit qu'on en « peut tirer, on ne voit pas qu'on puiſ- « ſe arriver par là à quelque choſe qui « ſoit veritablement utile & eſtima- « ble. Car tout ce qu'on peut préten- « dre par cette Methode, eſt de trou- « ver ſur chaque ſujet diverſes penſées « generales, ordinaires, éloignées. « Or tant s'en faut qu'il ſoit utile de « ſe procurer cette ſorte d'abondance, « qu'il n'y a rien qui gâte davantage « le jugement. Rien n'étouffe plus les « bonnes ſemences, que l'abondance « des mauvaiſes herbes : rien ne rend « un eſprit plus ſterile en penſées juſtes « & ſolides, que cette mauvaiſe ferti- « lité de penſées communes. L'eſprit « s'accoûtume à cette facilité, & ne « fait plus d'effort pour trouver les « raiſons propres, particulieres, & na- « turelles, qui ne ſe découvrent que « dans la conſideration attentive de « ſon ſujet. On devroit conſiderer que «

» cette abondance qu'on recherche par
» le moyen de ces Lieux, eſt un tres-
» petit avantage. Ce n'eſt pas ce qui
» manque à la plûpart du monde; on
» péche beaucoup plus par excés que
» par defaut : & les diſcours que l'on
» fait ne ſont que trop remplis de ma-
» tiere. Ainſi pour former les hommes
» dans une Eloquence judicieuſe & ſo-
» lide, il ſeroit bien plus utile de leur
» apprendre à ſe taire qu'à parler; c'eſt
» à dire, à ſupprimer & à retrancher
» les penſées baſſes; qu'à produire,
» comme ils ſont, un amas confus de
» raiſonnemens bons & mauvais, dont
» on remplit les Livres & les diſcours.
» Et comme l'uſage des Lieux ne peut
» guere ſervir qu'à trouver de ces ſor-
» tes de penſées, on peut dire que s'il
» eſt bon de ſçavoir ce qu'on en dit,
» parce que tant de Perſonnes celebres
» en ont parlé, & qu'ils ont formé
» une eſpece de neceſſité de ne pas
» ignorer une choſe ſi commune; il
» eſt encore beaucoup plus important
» d'être trés-perſuadé qu'il n'y a rien
» de plus ridicule que de les employer
» pour diſcourir de tout, à perte de
» vûë; & que cette mauvaiſe facilité

de parler de tout, & de trouver rai- «
ſon par tout, dont quelques perſon- «
nes font vanité, eſt un ſi mauvais «
caractere d'eſprit, qu'il eſt beaucoup «
au-deſſous de la bêtiſe. C'eſt pour- «
quoy tout l'avantage qu'on peut ti- «
rer de ces Lieux, ſe réduit au plus à «
en avoir une teinture generale, qui «
ſert peut-être un peu ſans qu'on y «
penſe, à enviſager la matiere que «
l'on traite, *par plus de faces & de* «
parties. «

On ne peut nier qu'il n'y ait quel-que-choſe de tres-bien penſé dans ces réflexions; mais il eſt tout viſible auſſi qu'il y a quelque-choſe d'outré: & ſi l'Auteur s'étoit employé au miniſtere de la Chaire, ou eût exercé la profeſſion du Barreau, il auroit reconnu par ſa propre experience que les Lieux de Rhetorique n'y ſont pas ſi fort à décrier, & qu'ils ſont d'un grand ſecours, quand ils ſont bien entendus. Je ſçay que les Orateurs les plus eloquens de la Chaire & du Barreau ne s'aviſent gueres de conſulter ces ſortes de Lieux, lorſqu'ils compoſent leurs diſcours; mais je ſçay auſſi que ces

grands Hommes, aprés avoir long-temps étudié dans leur jeuneſſe les regles de l'Eloquence, s'en ſont fait une ſi heureuſe habitude, qu'ils ont en quelque façon changé l'Art en nature : de ſorte qu'en ſuivant regulierement les preceptes de l'Eloquence, il ſemble qu'ils ne ſuivent que les mouvemens naturels de leur genie ; & c'eſt là proprement le ſens des paroles du grand Auguſtin : *Implent quippe illa, quia ſunt eloquentes, &c.* Ce Pere n'avoit garde de mépriſer les regles de la Rhetorique, puiſque tout ancien Orateur qu'il étoit, il faiſoit profeſſion de les ſuivre exactement. Un homme qui a appris à bien danſer, marche d'un air noble, & avec bonne grace, quoy qu'il ne faſſe aucune réflexion aux regles qu'on luy a autrefois données. Il en eſt ainſi de l'Orateur, à l'égard des premiers preceptes, qu'il ſuit toûjours ſans y penſer. C'eſt une eſpece de grain caché dans la terre, & qui ne paroît que par le fruit qu'il produit.

Auguſt. 4. de doctrina Chriſt.

Mais quand il ſeroit vray que des Orateurs conſommés n'auroient pas

besoin de ces sortes de secours, il est toûjours certain que les jeunes-gens qui apprennent l'Art de parler en public, courroient risque de s'égarer, & de ne trouver que des preuves hors d'œuvre, ou plûtôt de ne prouver rien du tout, si la Rhetorique ne leur fournissoit ces moyens : Et ceux qui commencent, sçavent par experience que les Lieux oratoires réveillent & excitent l'imagination, déterminent l'esprit qui ne sçait à quoy s'arrêter, & servent à conduire le bon sens dans la suite & dans l'œconomie d'un discours.

J'avouë que si ces Lieux ne sont bien entendus, on est en danger de faire plûtôt un discours de Pedant que d'Orateur. Et lorsqu'on traite une matiere, ce seroit, dit Quintilien, se rendre ridicule, que d'aller frapper à la porte de chaque Lieu de Rhetorique, pour en tirer des preuves : *Cùm proposita fuerit materia dicendi, non sunt scrutanda singula, & velut ostiatim pulsanda, ut sciant an ad id probandum quod intendimus, fortè respondeant.* Institut. Orat.

Rien n'est plus plaisant que la re-

marque que fait le Rheteur Ramus ſur un des plus beaux endroits de Virgile. Ce Poëte, aprés avoir repreſenté Euryalus, que les ennemis alloient ſacrifier à leur vengeance, fait parler ainſi Niſus déſeſperé à la vûë de ſon amy :

Æneid. lib. 9.

Me me, adſum qui feci, in me convertite ferrum,
O Rutuli! mea fraus omnis, nihil iſte, nec auſus,
Nec potuit: cœlum hoc, & ſidera conſcia teſtor.
Tantùm, infelicem nimiùm dilexit amicum.

Ramus prétend que cet admirable mouvement de Virgile eſt un argument pris d'un des Lieux de Rhetorique, qu'on appelle, *la cauſe efficiente*. Voilà un raffinement à quoy on ne ſe ſeroit jamais attendu: Et ſi l'on traitoit les Lieux oratoires de cet air, je conviendrois avec l'Auteur de la nouvelle Logique, que le meilleur ſeroit de n'en point parler du tout.

CHAPITRE II.

Des Lieux oratoires en particulier.

IL y a deux ſortes de Lieux oratoires : les uns ſont renfermés dans tous les ſujets que l'on peut traiter ; & les autres ſont au dehors du ſujet. Les Maîtres de l'Art appellent les premiers les Lieux interieurs, & les autres les Lieux exterieurs.

Les Lieux interieurs ſont de certains termes generaux, qui conviennent à tous les Eſtres ; & d'où l'on peut tirer pluſieurs ſortes de preuves & d'argumens. Ces termes generaux ſont, la Définition du ſujet que l'on traite, ſes Cauſes, ſes Effets, ſes Circonſtances : la Diviſion & la diſtribution de ce ſujet en ſes Parties, la Comparaiſon, c'eſt à dire le rapport ou l'oppoſition qu'il a avec ce qui luy eſt ſemblable, ou ce qui luy eſt contraire. Un peu d'éclairciſſement rendra tout cecy aiſé & ſenſible.

De la Définition.

Pour éviter la confuſion qui naît

ordinairement dans nos esprits par la diversité des idées & des images, il est trés-souvent necessaire que l'Orateur commence son sujet par le définir, & en donner une idée nette & distincte. Il y a deux sortes de définitions ; l'une plus exacte, qui retient le nom de définition ; l'autre moins exacte, qu'on appelle description. La plus exacte est celle qui explique la nature d'une chose par ses attributs essentiels.

La définition moins exacte qu'on appelle description, est celle qui donne quelque connoissance d'une chose par les accidens qui luy sont propres, par ses causes, & ses effets, & par d'autres signes qui la déterminent assés, pour en donner quelque idée qui la discerne des autres.

Les définitions exactes, qui renferment seulement le genre & la difference, sont plus propres pour les Logiciens que pour les Orateurs, qui veulent quelque chose de plus tourné, & de plus figuré. C'est pourquoy ils se servent presque toûjours de la description, qui a je ne sçay quoy de grand & de sublime. C'est

ainſi que l'Apôtre S. Paul définit la Charité.

La charité eſt patiente, elle eſt douce: la charité n'eſt point envieuſe, elle n'eſt point temeraire & précipitée: elle ne s'enfle point d'orgueil: elle n'eſt point ambitieuſe: elle ne cherche point ſes propres interêts: elle ne ſe pique, elle ne s'aigrit point: elle n'a pas de mauvais ſoupçons; elle ne ſe réjoüit point de l'injuſtice, mais elle ſe réjoüit de la verité; elle tolere tout, elle croit tout, elle eſpere tout, elle ſouffre tout. « 1. Cor. 13.

C'eſt ainſi que ſaint Chryſoſtome définit la Verité.

Rien n'eſt ſi éclatant que la verité, rien n'eſt ſi puiſſant; comme au contraire rien n'eſt ſi foible & ſi miſerable que le menſonge, quand il ſeroit caché ſous mille voiles; car on le découvre facilement, & il tombe & s'évanoüit auſſi-tôt. Mais la verité ſe montre à découvert à ceux qui veulent contempler ſa beauté: elle n'affecte jamais de ſe cacher: elle ne craint nul danger; elle n'apprehende point d'embûches; elle ne cherche point la gloire, ny les honneurs du peuple; elle n'eſt aſſervie à aucun « Saint Chryſoſt. Hom. 28. in Joan.

des hommes ; elle s'éleve au-dessus de tout : quelques efforts qu'on employe pour la surprendre, elle demeure inébranlable ; & ceux qui se réfugient sous sa protection, y sont en sureté contre toutes sortes de perils.

Voicy comme Tertullien définit la Penitence par une belle description de ses effets.

Tert. lib. de Pœni. „ La Penitence est un exercice
„ qui apprend à l'homme à s'humi-
„ lier, luy prescrivant une forme de
„ vie propre à attirer sur luy la mi-
„ sericorde de Dieu. Elle s'attache
„ même à regler son vivre & son
„ vêtement, luy ordonnant d'être
„ toûjours dans le sac, & dans la cen-
„ dre : de laisser son corps sale & ne-
„ gligé ; d'avoir l'esprit abbatu par
„ un regret & un ressentiment ex-
„ tréme de ses pechés ; de corriger
„ les fautes de sa vie passée, en les
„ r'appellant avec douleur dans sa me-
„ moire ; de ne vivre que de pain &
„ d'eau toute pure, comme pour soû-
„ tenir l'ame, & non pas le corps ; d'en-
„ tretenir souvent, & de nourrir en
„ quelque sorte les prieres par les jeû-

nes ; de gemir, de pleurer, & de « crier jour & nuit devant Dieu ; de « ſe jetter aux piés des Prêtres ; de ſe « mettre à genoux devant les Servi- « teurs de Dieu ; & de ſupplier tous « les Enfans de l'Egliſe, de vouloir « être ſes interceſſeurs envers le Sei- « gneur. «

Arnobe définit eloquemment le Chrétien, par pluſieurs negations réïterées. Eſtre Chrétien, n'eſt pas « ſeulement ne point ſacrifier aux « Idoles ; c'eſt ne point ſacrifier à « ſes paſſions, qui ſont comme les « faux-Dieux de nôtre cœur. Eſtre « Chrétien, n'eſt pas ſimplement ſe « détacher des biens de la terre, c'eſt « ſe dépoüiller de ſa cupidité. Eſtre « Chrétien, n'eſt pas être couvert « d'un habit ſimple & modeſte, « c'eſt être revétu de Jesus-Christ. « Eſtre Chrétien, n'eſt pas aimer ſes « amis, c'eſt aimer, c'eſt combler « de bienfaits ſes plus injuſtes, ſes « plus cruels ennemis. « Arnob ad Gent.

Cette maniere de définir les choſes par des deſcriptions, n'eſt pas moins du bel uſage du Barreau, que de la Chaire. Ciceron définit le

Peuple Romain par un tour d'ironie fort delicat.

Cicer. pro domo sua. „ Que penſez-vous que ce ſoit que
„ le Peuple Romain ? Vous vous
„ imaginés ſans doute que ce doit
„ être une multitude de gens qui
„ exercent par tout mille cruautés
„ & mille violences, qui inſultent
„ les Magiſtrats, qui volent, qui
„ pillent, qui tuënt, &c. O admi-
„ rable idée d'un Romain, digne ſans
„ doute de commander à toute la ter-
„ re, & de faire trembler tout l'Uni-
„ vers !

C'eſt à peu prés de cette maniere ironique, que S. Ambroiſe définit

S. Ambr. in Pſalm. 118. „ un Chrétien. Vous vous imagi-
„ nés peut-être qu'un Chrétien eſt
„ un homme du monde, qui doit
„ rechercher les honneurs, & les
„ plaiſirs pour leſquels il eſt né ; qu'il
„ doit ſatisfaire ſes paſſions, & qu'il
„ ne doit rien refuſer à ſa cupidité !
„ O idée digne d'un ſi beau nom ! ou
„ plûtôt, ô monſtre, ô abomination !
„ Sçachés que quand je dis un Chré-
„ tien, je dis un homme parfait ; car
„ puiſque la plenitude de la Divinité
„ eſt en JESUS-CHRIST, pourquoy en

prenant

prenant ſon nom, n'en voudriez-vous pas prendre auſſi la perfection qui eſt renfermée dans ce nom?

Des Cauſes.

Quand on a donné une grande idée de ſon ſujet, il eſt tout naturel d'en chercher les Cauſes. Les Philoſophes les diviſent en quatre eſpeces, qui ſont la cauſe Efficiente, la cauſe Finale, la cauſe Formelle, & la cauſe Materielle. La cauſe Efficiente, eſt celle qui produit un effet, ſoit phyſiquement, ſoit moralement. La cauſe Finale, eſt la fin, le but, le deſſein qu'on ſe propoſe dans une action. La cauſe Materielle, eſt ce dont les choſes ſont compoſées; & la cauſe Formelle, eſt ce qui rend une choſe telle, & ce qui la diſtingue de toutes les autres. La cauſe Formelle & la cauſe Materielle ne fourniſſent pas beaucoup à l'Eloquence; mais elle tire ſouvent les plus belles & les plus fortes preuves de la cauſe Efficiente, & de la cauſe Finale.

C'eſt une choſe fort ordinaire

dans le Barreau, de tirer des preuves de la Fin, soit pour faire voir qu'il est vray-semblable qu'un homme a fait quelque action, lors qu'elle est conforme à ses desseins, à sa fin, à ses interêts : ou pour montrer au contraire qu'on ne doit pas soupçonner un homme d'une action, lors qu'elle auroit été contraire à sa fin, & à ses vûës. D'où vient cette parole celebre d'un Juge de Rome, qu'il falloit examiner avant toutes choses *cui bono* ; c'est-à-dire, quel interêt on auroit eu à faire une chose ; parce que les hommes agissent ordinairement selon leur interêt.

Les Orateurs sacrés s'en servent éloquemment pour faire voir l'injuste & malheureuse fin que se proposent les pecheurs dans leur desordre. C'est ainsi que Salomon represente les motifs également extravagans & criminels, qui engagent les impies dans leurs débauches. *Ne refusons rien*, disent-ils, *à nos sens & à nos passions ; parce que cette vie qui passe comme un nuage, & comme la rosée au lever du Soleil, étant finie, vôtre*

Sap. Sap. 2.

corps ne ſera plus que cendre ; & nos eſprits qui ſont le lien de l'Ame, ſe diſſiperont avec l'air dont ils ont été formés. Que nous ſerviroit-il donc de travailler avec tant de peine à établir nôtre reputation durant nôtre vie, puis qu'elle dure ſi peu ; & qu'après la mort le temps confond les actions des Sages avec celles des fous, celles des bons avec celles des méchans, & enſevelit leur memoire dans le même oubli. L'ombre ne s'enfuit pas avec plus de viteſſe, que le cours de nos jours, dont nous ne ſçaurions arréter un moment la rapidité. Quoy que nous faſſions, l'Arreſt de nôtre mort eſt déja ſigné ; & quand elle nous aura une fois rangé ſous ſon empire, il ne ſera plus en nôtre pouvoir d'en ſortir. Employons donc le moment preſent de nôtre vie à ſatisfaire nos ſens par toutes ſortes de voluptez : goûtons tout ce que les creatures ont de charmes & d'attraits ; & hâtons-nous de joüir de tous les plaiſirs que la jeuneſſe nous peut fournir : que les vins les plus delicats, & les viandes les plus exquiſes ſoient ſervies à nôtre table, &c.

Saint Chryſoſtome fait voir de

la même maniere, quelle eſt la fin ridicule que ſe propoſent les femmes mondaines dans leurs vains ajuſtemens.

Saint Chryſoſt. in prim. ad Cor. » De qui prétendent-elles attirer » l'eſtime avec tout cet équipage de » vanité, que cet orgueil leur inſpire? » Eſt-ce des gens de pieté ? ils les re» gardent avec horreur, voyant qu'el» les des-honorent JESUS-CHRIST, » & qu'elles détruiſent la Religion. » Eſt-ce des perſonnes d'eſprit? ils ne » les regardent qu'avec indignation, » voyant que par de vains artifices el» les veulent ſurprendre leur eſprit, » & leur cœur. Eſt-ce enfin l'eſtime » des libertins qu'elles recherchent ? » cette eſtime ſans doute eſt plus à » fuir qu'à rechercher. Ah! ſi elles ſça» voient de quelle maniere ils parlent » d'elles, & avec quelles cruelles rail» leries ils les traittent, elles auroient » autant de confuſion qu'elles ont » d'orgueil.

Quant à la cauſe Efficiente, il eſt évident qu'elle fournit beaucoup de preuves. Car ſoit qu'on parle ou de quelque vertu, ou de quelque vice, ou de quelque fait particulier,

il eſt fort naturel de rechercher & de conſiderer les Cauſes qui les produiſent. Ainſi, ſi l'on parle de l'amour profane ; l'oiſiveté, la bonne chere, les ruelles, les Comedies, les Romans, & pluſieurs autres choſes qui produiſent & qui allument ce feu corrompu, pourront ſervir à une amplification eloquente.

L'on tire auſſi des argumens de la Cauſe, en faiſant voir qu'un tel effet ne peut être produit que par une telle Cauſe : Par exemple; que la médiſance ne peut être produite que par l'envie, & par l'orgueil ; d'où l'on prend occaſion de donner de l'horreur de ces Cauſes monſtrueuſes.

C'eſt par cette ſorte d'argument qu'un celebre Orateur du Barreau, prouve qu'une femme qui ne vouloit pas reconnoître ſa propre fille, eſt veritablement ſa mere, parce que ſa fille luy reſſemble dans les traits du viſage, & dans le ton de la voix: montrant qu'un effet ſi viſible fait aſſés connoître ſa Cauſe.

Il n'y a que trop lieu de croire que ce Peintre adorable, & cet im-

M. le Maître Plaidoyé 7.

„ mortel Statuaire, qui ne travaille ni
„ en couleur, ni en marbre, mais en
„ chair & en ſang, & de qui les
„ hommes ſont les tableaux & les ſta-
„ tuës, a voulu que cette fille fût le
„ veritable portrait de ſa mere; qu'on
„ les vît toutes deux l'une dans l'au-
„ tre; & que les yeux fiſſent recon-
„ noître à la raiſon, que l'Arrêt que
„ la Cour doit prononcer, eſt écrit
„ ſur leurs viſages. Mais ſa Provident-
„ ce a paſſé plus loin: elle a fait que
„ lors que l'appellante ſe veut défen-
„ dre de cette reſſemblance par quel-
„ ques diſcours étudiés, elle en décou-
„ vre encore une autre, qui eſt de ſa
„ voix avec celle de ſa fille, & ſe dé-
„ clare ainſi d'autant plus coupable,
„ qu'elle ſe veut le plus excuſer. Sa
„ voix trahit ſes intentions, ſa voix
„ combat ſes paroles, & fait que ſa
„ bouche eſt l'organe de la verité &
„ du menſonge tout enſemble. Ainſi
„ les marques de la nature qui ſont
„ effacées dans ſon cœur, reluiſent ſur
„ ſon viſage: ainſi la plus noble partie
„ de ſon corps fait la guerre à ſon eſ-
„ prit: ainſi on ne doit plus douter,
„ ſuivant la parole eternelle de l'Evan-

ture, qu'elle ne ſuccombe enfin, « puis qu'elle eſt diviſée d'avec elle- « même. «

Des Effets.

Les preuves qui ſe prennent des Effets d'une choſe, ne ſont pas d'une moins vaſte étenduë. Il ſeroit aſſés inutile d'en rapporter des exemples: Car quel que ſoit le ſujet qu'on traite, il a des effets bons ou mauvais qu'il eſt aiſé de découvrir; & pour peu qu'on ait de genie, & de naturel pour les bien tourner, on rend ſon diſcours eloquent.

Des Circonſtances.

Les moyens de perſuader qui ſe tirent des Circonſtances, dit l'Orateur Longin, ſont en fort grand nombre, & contribuënt beaucoup à rendre un diſcours ſublime. Comme « Longin Subl. naturellement rien n'arrive au monde qui ne ſoit toûjours accompagné « de certaines circonſtances, ce ſera un « ſecret infaillible pour arriver au grand « de l'Eloquence, ſi nous ſçavons faire « à propos le chois des plus conſide- «

„ rables ; & ſi, en les liant bien enſem-
„ ble, nous en formons comme un
„ corps. Car d'un côté ce chois, &
„ de l'autre cet amas de circonſtances
„ choiſies, attachent fortement l'eſprit.
C'eſt ainſi qu'un Advocat fameux peint la maniere avec laquelle ces libertins qu'on appelle Amans, témoignent leur paſſion à celles qu'ils veulent tromper.

M. le Maitre Plaidoyé 24.

„ Cet eſclavage ſi dur leur paroît
„ plus doux que la plus douce liberté.
„ Ils émeuvent par leur amour, ils
„ charment par leurs diſcours, ils at-
„ tendriſſent par leurs larmes, ils aſſu-
„ rent par leurs ſermens, ils échauffent
„ par leurs prieres, ils allument par
„ leurs ſervices, ils embraſent par leurs
„ careſſes, ils conſument par leurs aſſi-
„ duités.

Les Circonſtances s'étendent ſur le fait & ſur les perſonnes. Celles qui regardent le fait, ſont le lieu, le temps, les deſſeins, les moyens, & la maniere. Et celles qui regardent les perſonnes, ſont le nom, l'âge, le naturel, la fortune, les paſſions, l'eſprit, & les autres bonnes ou mauſſes qualités.

Le

Le Seigneur, par la bouche du Roy Prophete, represente l'ingratitude des pecheurs par les circonstances attachées à leurs personnes. Psal. 54.

C'est vous, ingrat, qui me combattés: vous qui n'étiés qu'un cœur avec moy, qui conduisiés mes troupes, & qui étiés mon intime ami. Vous preniés à ma table une nourriture delicieuse, & vous marchiés avec moy dans la maison de Dieu, sans avoir d'autre volonté que la mienne.

Tertullien fait voir combien les Comedies sont dangereuses à cause des circonstances qui les rendent presque toûjours criminelles.

Pensera-t'on à Dieu dans le tems de la Comedie, & dans un lieu où il n'y a rien de Dieu? Apprendra-t'on à être chaste, lors qu'on se verra tout transporté du plaisir que l'on prend à ces representations? Rien même n'est plus scandaleux que d'y voir les femmes parées avec tous les ajustemens dont elles sont capables; & cette communication de sentimens entre les Spectateurs qui approuvent, ou improuvent ce qui s'y passe, contribuë encore beaucoup, par un com- Tert. lib. de Spect. cap. 25.

„ merce libre & familier, à exciter
„ dans leurs cœurs les étincelles des
„ passions déreglées. Car nul ne va à
„ la Comedie qu'à dessein d'y voir,
„ & d'y être vû.

De la Division.

La Division du tout en ses parties fait encore naître plusieurs pensées, & plusieurs preuves. Mais comme c'est proprement l'Enumeration des parties, nous en parlerons en traitant des Figures du discours.

De la Comparaison.

La Comparaison ne contribuë pas peu au grand de l'Eloquence; mais elle est un peu dangereuse en nôtre langue, qui n'aime pas fort les Comparaisons si elles ne sont extrémement choisies, & si elles ne sont remplies d'un aussi beau sens que celle-cy.

M le Maitre Plaidoyé 18. „ La Chasteté ressemble à la manne
„ du Vieux Testament: elle ne pou-
„ voit être consumée par le feu, & se
„ corrompoit neanmoins lors qu'un
„ rayon du Soleil l'avoit échauffée.
„ Ainsi la chasteté de l'esprit & du

cœur ne peut être exterminée par la violence qui devore comme un feu ; mais elle ſe corrompt par les rayons doux des artifices & des promeſſes. *Quod ab igne non poterat exterminari, ſtatim ab exiguo radio Solis calefactum tabeſcebat.* Sap. c. 16.

Il y a des Comparaiſons dans les Saintes Lettres, que les Predicateurs ne doivent pas oublier. S. Cyprien ſe ſert éloquemment de celle où le Fils de Dieu compare ſes veritables Diſciples aux oiſeaux du Ciel qui ne ſement point, & qui attendent leur nourriture de la Providence.

Dieu nourrit les oiſeaux. Quoy ! des animaux qui n'ont aucun ſentiment de Dieu, ne manquent de rien: Et vous qui êtes Chrétien ; qui êtes ſerviteur de Dieu ; qui vous employés aux bonnes œuvres ; qui êtes cher à vôtre Maître, vous craignés de manquer de quelque choſe : comme ſi Jesus-Christ pouvoit refuſer la nourriture à ceux qui le nourriſſent, ou priver des biens qui ſont neceſſaires à cette vie ceux à qui il veut donner les biens celeſtes & divins. S. Cyprien. Serm. de Eleem.

On ne compare pas ſeulement les choſes qui ſont ſemblables, on compare auſſi celles qui ſont diſſemblables; & l'on ſe ſert d'ordinaire des diſſimilitudes pour ruiner ce que d'autres auroient voulu établir par des ſimilitudes. C'eſt ainſi qu'au Barreau on détruit la preuve qu'on tire d'un Arrêt, en montrant qu'il eſt donné ſur un autre cas, & dans d'autres circonſtances.

Tertullien fait une eloquente comparaiſon de diſſimilitude, des vertus des Chrétiens avec les vertus des plus ſages Philoſophes du Paganiſme.

Tert. Apolog. c. 46. „ Oſeriés-vous comparer la chaſteté „ de vos Philoſophes, avec celle de „ nos Chrétiens? Il eſt vray qu'un „ certain Democrite ſe creva les yeux „ pour ne pas être ſenſible à la beauté „ des femmes: & il aima mieux perdre „ le plaiſir de la vûë, que de ſupporter le chagrin ſecret de ne les pas „ poſſeder. Mais un Chrétien voit les „ femmes ſans danger & ſans deſir; & „ comme il eſt aveugle du cœur, il „ n'a pas beſoin de l'être du corps. „ Parlerés-vous de l'humilité de vos

Sages? Il eſt vray que vôtre Diogene foula aux piés les plus ſuperbes ornemens de Platon, par un orgueil plus fin, mais non pas moins criminel que celui qu'il condamnoit. Mais un Chrétien eſt humble ſans affectation, au milieu des perſonnes les plus viles & les plus pauvres. Dirés-vous que la fidelité de vos Philoſophes étoit inviolable? Qui ne ſçait qu'Anaxagoras retint un dépôt que ſes hôtes luy avoient confié? Mais un Chrétien eſt fidele mêmes à ſes plus crûels ennemis. Et ne dites pas qu'il y a des Chrétiens déreglés; car ſçachés que dés lors qu'ils ſont déreglés, ils ne ſont plus Chrétiens, & ceſſent de paſſer pour tels parmy nous. Mais il n'en eſt pas ainſi de vos Philoſophes; car tout ſcelerats qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas d'avoir parmi vous le nom de Sages & de Philoſophes. Tant il y a peu de reſſemblance entre un Philoſophe & un Chrétien, entre un Diſciple de la Grece & un Diſciple de JESUS-CHRIST!

CHAPITRE III.

De l'Uſage des Lieux Oratoires.

ON peut connoître par l'explication que je viens de donner des Lieux Oratoires, s'il eſt vray qu'il y ait quelque choſe qui ſoit capable de gâter l'eſprit, & de le remplir d'idées ſteriles, vagues, & inutiles, ainſi que l'ont cru quelques-uns. Car afin que je puiſſe définir mon ſujet, & en donner une haute idée, je dois en rechercher les cauſes les plus cachées, en découvrir les effets les plus ſurprenans, en étendre les circonſtances les plus choiſies, le diviſer en ſes parties les plus remarquables, l'orner par de nobles comparaiſons, remarquer l'oppoſition qu'il a avec les choſes qui luy ſont contraires. Je ne voy rien dans tout cela qui ſoit capable de me gâter l'eſprit: au contraire, il eſt viſible que cela ne peut ſervir qu'à réveiller l'imagination, à exciter le genie, & à faire naître les plus nobles & les plus

vives saillies d'une eloquence naturelle. Mais à dire vray, les difficultés dont les Rheteurs embarrassent ces sortes de Lieux dans leurs Livres, rebutent les gens d'esprit ; & particulierement ceux qui ne sont pas gens du métier ; & qui n'ayant point d'interêt de démêler quelque chose de bon qu'il y a, d'avec plusieurs choses qui sont ou mauvaises ou inutiles, ont plûtôt fait de mépriser ce qu'ils ne veulent pas se donner la peine de débroüiller.

Mais n'en demeurons pas là, & rendons encore la chose plus sensible par quelques exemples de pratique. Je suppose deux Predicateurs, dont l'un est instruit des Lieux, & l'autre les mépriſe. Tous deux sont obligés de faire en peu de temps un Sermon sur la médisance. Le premier voit en un moment un Plan regulier d'un juste discours, que luy fournissent les Lieux Oratoires, à sçavoir la Définition & le caractere de la médisance : ses Causes, qui sont ordinairement l'orgueil, l'envie, la haine, la vengeance, l'interêt, le dépit, l'humeur, &c. Ses Effets qui sont de

perdre tout à la fois ceux de qui on médit, ceux devant qui on médit, & ceux qui médiſent, &c. Ses Circonſtances, qui conſiſtent dans l'air, dans les geſtes, dans les manieres, dans certains tours de paroles, &c. Ses Parties differentes qui ſont pluſieurs eſpeces de médiſances; médiſances cruëlles, médiſances de railleries, médiſances hypocrites, médiſances muettes, médiſances de geſtes, de ſoûris, &c. La Comparaiſon de la médiſance avec le poiſon du ſerpent qui ſe gliſſe en chatoüillant, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture-Sainte: l'Oppoſition que la médiſance a avec la Charité divine, &c. Tout cela luy fournit une ample & noble matiere: de ſorte que ſon Sermon ſera achevé, quand l'autre, ſans avoir rien de juſte ny de reglé dans l'eſprit, aura à peine fini ſon exorde.

Je me figure encore deux jeunes Avocats qui ont un Plaidoyé à faire, par exemple, contre un rapt. Celuy qui ſe ſert de la ſcience des Lieux de l'Oraiſon, ne trouvera rien qui l'embarraſſe: il commencera par donner une idée du rapt, qui le faſſe

paroître aux yeux des Juges comme quelque choſe d'horrible, &c. Il en découvrira les cauſes, les effets, le détail, les circonſtances : il en fera connoître l'horreur par la comparaiſon des bétes les plus feroces, parmy leſquelles on ne voit rien de ſemblable ; & afin qu'on ne ſe puiſſe défendre ſur le prétexte d'un legitime mariage, il fera voir l'oppoſition qu'il y a entre les violences d'un rapt, & les deſſeins d'un mariage libre & volontaire. En ſuivant cette œconomie des Lieux Oratoires, il eſt évident qu'il aura compoſé ſon diſcours avant que l'autre qui ignore l'art de ces Lieux, ait pû trouver quelque choſe de juſte dans ſon eſprit vague & indéterminé.

C'eſt donc avec raiſon que l'Orateur Romain mépriſoit ceux qui n'enſeignoient pas avec aſſez de ſoin l'art de ſe ſervir des Lieux Oratoires : *Iſtam artem relinquamus quæ in excogitandis argumentis muta nimium eſt.* Ciceron.

CHAPITRE IV.

Des Lieux exterieurs de l'Oraiſon.

L'ON appelle ces Lieux de l'Oraiſon, Exterieurs, parce qu'ils ſont hors du ſujet que l'on traitte; & ce ſont certaines ſources communes & generales d'où l'on tire des preuves & des moyens de perſuader pour toutes ſortes de ſujets. Quelques-uns de ces Lieux exterieurs ſont propres pour l'Eloquence de la Chaire; & d'autres regardent particulierement l'Eloquence du Barreau, quoy qu'ils puiſſent tous ſervir à l'une & à l'autre, ſelon les ſujets & les occaſions.

Les Lieux qui ſont plus propres pour la Chaire, ſont l'Ecriture-Sainte, la Tradition, les ſaints Conciles, l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, l'authorité des Peres de l'Egliſe, la Theologie Scolaſtique & Morale; & principalement la Meditation Chrétienne, & la Priere.

Les Lieux plus propres pour le

Barreau, ſont les Loix, les Coûtumes des païs, les anciens Arrêts, les Contrats, les Promeſſes, les Sermens, les Témoignages, l'opinion commune, & le préjugé des peuples: l'Hiſtoire, les Auteurs profanes, les Poëtes, &c.

Chapitre V.

Des Lieux propres pour l'Eloquence de la Chaire.

Et premierement,

De l'Ecriture-Sainte.

IL ſeroit à ſouhaiter que les Predicateurs ſçûſſent un peu moins d'autres choſes, & qu'ils étudiaſſent à fond les Divines Ecritures, avec un veritable deſſein de s'inſtruire eux-mêmes, & de convertir les autres : nous ne gemirions pas aujourd'huy de voir la Predication de l'Evangile devenuë un art de plaire & d'acquerir de la reputation. Ce ſeroit dans ces ſources ſacrées qu'ils puiſeroient cette pureté de doctrine,

ce zele ardent, ce déſ-intereſſement Chrétien, qui ſont des vertus ſi neceſſaires pour s'acquitter dignement d'un ſi ſaint Employ. C'eſt pour cela que le grand Apôtre exhortoit ſon Diſciple Timothée de ne pas chercher d'autre Eloquence que celle qu'il trouveroit dans ces Livres Divins. *Omnis Scriptura divinitùs inſpirata, utilis eſt ad docendum, ad arguendum, ad corrigendum, ad erudiendum in juſtitia, ut perfectus ſit homo Dei, ad omne opus bonum inſtructus.* ***Toute Ecriture qui eſt inſpirée de Dieu, eſt utile pour inſtruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la pieté & à la juſtice, afin que l'homme de Dieu ſoit parfait, & parfaitement diſpoſé à toutes ſortes de bonnes œuvres.***

Ad Timot. 2 cap. 3.

Les Predicateurs, dit S. Baſile, doivent chercher dans les Saintes Ecritures, qui ſont comme un magazin public deſtiné au ſalut des Ames, les remedes convenables & propres à la gueriſon des maladies des pecheurs. *Scriptura communis quædam curandarum animarum officina.* Il n'y a pas un mot dans ces Livres myſterieux,

Baſili. Hom. in Pſ. 1.

dit S. Chryſoſtome, qui no renferme un grand threſor; heureux celuy qui ſçaura le découvrir ! *In Libris ſacris neque quidem apex eſt, in cujus profundis non lateat quidam grandis theſaurus.* Auſſi voyons-nous dans le livre des Actes, que les Apôtres dans les Predications qu'ils faiſoient aux peuples, aprés avoir été remplis du S. Eſprit, ne ſe ſervoient que des expreſſions de l'ancien & du nouveau Teſtament. C'étoit dans cette ſource divine qu'ils prenoient leurs expreſſions, leurs figures, leurs raiſonnemens, leurs exemples, & tous les mouvemens de cette Eloquence qui touchoit ſi vivement leurs Auditeurs : ou plûtôt, le même Eſprit qui avoit autrefois parlé par la bouche des Prophetes, s'expliquoit encore par leurs bouches, & faiſoit le même effet dans les cœurs.

S. Chryſoſtom. Hom. in Gen.

Qu'y a-t'il de grand, de ſublime, de merveilleux, qu'on ne trouve dans ces Orateurs Sacrés, inſpirés par l'Eſprit Saint ? Si vous cherchés de l'élevation & de la grandeur dans le ſtile, y a-t'il rien de plus élevé qu'Iſaïe ? Si vous aimés des images écla-

tantes, terribles & touchantes, vous les trouverés dans Jeremie, & dans Ezechiel. Si les mouvemens les plus tendres & les plus doux vous plaisent davantage, prenés Daniel pour modele. Si vous voulés expliquer la Morale la plus pure & la plus raisonnable, vous la trouverés dans les Livres de Salomon. Si vous souhaités d'exprimer les sentimens d'une pieté & d'une devotion solide, les Pseaumes de David en sont tout remplis. Si vous desirés de faire connoître les plus hauts secrets, & les Mysteres les plus relevés de la Religion, quelle sublimité, quelle grandeur ne rencontrerés-vous pas dans les Epîtres de saint Paul! Mais que dirons-nous de l'Evangile? quelle grandeur, quelle force, quelle hauteur dans la plus simple des expressions de JESUS-CHRIST! Ces quatre paroles qu'il dit à la Samaritaine : *Si scires donum Dei : Si vous connoissiés le don de Dieu*, renferment une Eloquence toute Divine, que le cœur peut bien sentir, mais que l'esprit ne sçauroit concevoir ny exprimer. Les paroles des Evangiles,

Joan. 4.

dit S. Baſile, ſont encore infiniment plus eloquentes que celles que nous liſons dans les autres Ecritures ; parce que dans tous les autres Livres le Seigneur n'y a parlé que par la bouche de ſes Serviteurs : mais dans l'Evangile il a luy-même parlé de ſa propre bouche. *In aliis Scripturis per ſervos, in Evangeliis ipſe per ſe Dominus alloquitur.* S. Baſil. in Evangel. Joan.

Il y a deux choſes dans la Sainte-Ecriture qui doivent ſervir à l'Eloquence Chrétienne ; le ſens litteral, & le ſens ſpirituel. Le ſens litteral conſiſte dans une explication nette, droite, & ſincere des paroles, ſelon le ſens qu'elles emportent dans la langue originale. Je ſçay qu'il n'eſt pas toûjours fort aiſé de rencontrer ce ſens naturel & veritable : mais avec le ſecours des bons Livres, qui ne nous manquent pas, on peût ne s'y pas tromper. Malheur à ceux qui changent, qui alterent, qui détournent, qui écartent le vray ſens de l'Ecriture, pour favoriſer leurs vaines conceptions ! Il ne ſuffit pas, dit S. Chryſoſtome, de dire ſimplement que ce qu'on avance eſt dans « S. Chr. in Jerem.

Serm. 1. „ l'Ecriture, arrachant temerairement
„ de ces Ecrits inſpirés de Dieu, des
„ paſſages tronqués & détachés de la
„ ſuite de ces ſaints Diſcours ; & ſe
„ joüant ainſi, avec une licence crimi-
„ nelle, des Ecritures Divines: car c'eſt
„ par cet artifice qu'on a répandu de
„ nôtre temps dans l'Egliſe pluſieurs
„ dogmes erronés & pernicieux ; le
„ demon ayant perſuadé à des gens in-
„ diſcrets & temeraires de produire
„ ces témoignages de l'Ecriture pris à
„ contre-ſens, & ſouvent alterés en y
„ ajoûtant, ou en retranchant quelque
„ choſe afin d'obſcurcir la verité.

Le ſens ſpirituel conſiſte en certaines applications morales, certaines réflexions, & certaines inſtructions tirées des paroles, ou des faits que nous liſons dans l'Ecriture. Deux ou trois exemples rendront cecy ſenſible, & en apprendront la pratique.

Nous liſons dans le Chapitre premier de la Geneſe, que le Createur forma les poiſſons dans la mer. Le ſens litteral eſt tout clair. Voicy le ſens ſpirituel pris de ſaint Auguſtin.

S. Auguſt. de Confeſ. l. 2. „ La mer eſt une excellente image du ſiecle, & de tous les enfans d'Adam plongés

plongés dans l'abîme de corruption où ils naiſſent, & qu'ils ont tirée de leur premier pere. Aprés qu'Adam eſt tombé dans le peché, il s'eſt fait de tous les hommes ſortis de luy, comme une grande mer, dont les eaux ſont pleines d'une mortelle amertume. Cette mer renferme trois choſes: elle eſt profonde; il s'y forme des tempêtes; elle eſt toujours agitée. Sa profondeur & ſon étenduë nous repreſentent cette vague & inſatiable curioſité qui porte l'homme à vouloir penetrer dans la connoiſſance des choſes les plus cachées & les plus éloignées de luy. Les tempêtes qui ſe forment de ces vagues, comme des montagnes qui s'élevent vers le Ciel, ſont l'image de l'orgueil de l'homme qui monte toûjours en haut, qui reſiſte à Dieu, & auquel Dieu reſiſte: Et les flots agités de cette mer nous marquent l'inſtabilité de l'eſprit humain que les paſſions agitent ſans ceſſe de divers mouvemens. Ces grandes Balenes, & ces mõſtres marins qui regnẽt en quelque ſorte dans les eaux, ſont l'image de ces Grands de la terre, qui ſe ſont aſſujetti

13. c. 20.

„ autrefois des Etats entiers, & ont
„ exercé leur empire sur les peuples avec
„ une domination pleine de faste & d'in-
„ justice; & qui s'étant conduits toute
„ leur vie par une ambition, & une vio-
„ lence, à laquelle Dieu n'a eu aucune
„ part, n'ont regné neanmoins que par
„ un ordre secret de sa souveraine volon-
„ té. Ce que l'on remarque dans les
„ poissons qui vivent ensemble comme
„ des ennemis, & qui se devorent les
„ uns les autres, est une figure sensible
„ de ce qui se voit tous les jours dans
„ le monde, où les forts oppriment les
„ foibles, & les riches accablent les
„ pauvres, & où souvent ceux qui
„ avoient devoré les petits, deviennent
Augustin. in Ps. 64. „ ensuite la proye des plus grands. *Præ-*
„ *do minoris, præda majoris*, dit saint
„ Augustin.

Il est écrit au Chapitre huitiéme du même Livre, que Noë laissa sortir le corbeau de l'Arche, & qu'il n'y rentra plus. Le sens litteral, selon l'Hebreu, est que ce corbeau sortant de l'Arche, se jetta sur des charognes; & volant ensuite sur le toit de l'Arche pour s'y reposer, retournoit encore sur ces charognes, sans ren-

trer dans l'Arche.

Voicy le ſens moral & ſpirituel, ſelon S. Cyprien.

Ce Corbeau eſt une excellente image du pecheur enchanté de l'amour du monde, dont la paſſion eſt l'Idole à laquelle il ſe ſacrifie, & dont l'Ame étant devenuë toute charnelle, n'aime que la corruption & la puanteur, & fait ſes delices de ce qui la tuë. Ces Ames noircies de crimes, & qui ſe ſont venduës au Demon pour acheter au prix de leur ſalut eternel la ſatisfaction ſi courte & ſi malheureuſe de leurs plaiſirs criminels, paroiſſent de temps en temps ſur le haut de l'Arche qui étoit la figure de l'Egliſe: parce qu'il eſt même de leur interêt de ne pas bleſſer une certaine bien-ſéance humaine; & de garder les dehors & les apparences de la Religion, lors même qu'elles en ont étoufé dans leur cœur tout l'eſprit & le ſentiment. «S. Cyprian.

Il eſt rapporté dans ce même Livre ſacré, que la femme de Lot fut changée en Statuë de ſel, parce qu'elle avoit regardé derriere elle, contre le commandement du Seigneur. Le

ſens litteral eſt qu'elle fut effectivement changée en ſtatuë de ſel, non du ſel ordinaire qui vient de la mer, mais du ſel metallique qui eſt tiré des montagnes, & qui étant dur comme le marbre, reſiſte aux pluyes & aux injures de l'air.

JESUS-CHRIST nous a voulu apprendre luy-même le ſens ſpirituel de cet évenement ſi ſingulier. *Souvenez-vous*, dit-il, *de la femme de Lot, & que celuy qui ſe trouvera dans le champ ne retourne pas à ce qu'il aura laiſſé derriere luy.* C'eſt-à-dire, ſelon ſaint Auguſtin, que Dieu nous a voulu avertir par ce grand exemple à ne regarder jamais derriere nous comme s'il nous reſtoit un goût ſecret pour les biens que nous avons quittés, & que nous euſſions du dégoût pour ceux que Dieu nous promet. Car c'eſt ainſi que nôtre cœur ſe rallentit, s'attiedit, & s'endurcit inſenſiblement aux yeux de Dieu, quoy qu'il paroiſſe au-dehors vivant & ſenſible; & que le cœur devenant peu à peu un cœur de pierre, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, nous ne ſommes plus qu'un phantôme de

Luc. 17.

S. Auguſt. in Pſ. 75.

vertu qui en garde encore le dehors « &
& l'apparence : comme la ſtatuë en « laquelle fut changée cette femme, « conſerva toûjours les traits & les li- « neamens d'une forme humaine, quoi « qu'elle fût ſans vie & ſans ame. «

Le Fils de Dieu dit dans l'Evan- Matth. gile que le Royaume du Ciel eſt 13. ſemblable à un grain de moutarde.

Le ſens litteral eſt que le Fils de Dieu compare le Royaume du Ciel au grain de ſenevé ou de moutarde, en ce que ce grain quoy que petit, produit neanmoins une plante fort haute, & qui devient une eſpece d'arbre, au moins dans les païs chauds, comme la Judée. Voicy le ſens ſpirituel & moral que les Peres tirent de ces paroles.

Il ſe voit dans le Royaume de Dieu, qui eſt l'Egliſe, quelque choſe de ſemblable à un grain de ſenevé, qui d'une des plus petites ſemences, devient une plante des plus grandes. La doctrine de l'Evangile prêchée par JESUS-CHRIST, & enſuite par les Apôtres, a été mépriſée d'abord, & ſuivie de peu de perſonnes. Elle n'avoit rien de grand à l'exterieur :

elle n'étoit point soûtenuë par la pompe des paroles, par l'éclat, la grandeur, & le credit de ceux qui l'annonçoient. JESUS-CHRIST passoit pour le fils d'un Artisan; & les Apôtres étoient la plûpart de pauvres Pêcheurs. Il n'y a rien de plus simple que le stile de l'Evangile; & les premiers Predicateurs faisoient profession de n'employer ny les vains ornemens, ny les faux raisonnemens de la sagesse humaine. Le sujet de leur Predication étoit un Dieu Crucifié; leur Morale condamnoit tout ce que les hommes recherchoient, & leur recommandoit tout ce qu'ils avoient en horreur. Enfin la parole de la Croix fut le scandale des Juifs, & passa pour une folie dans l'esprit des Payens. Mais ce fut par cette folie apparente que Dieu confondit, renversa, & réforma la fausse sagesse des hommes; & cette doctrine méprisée d'abord, fut reçûë par toute la terre. C'est à nous à estimer cet Evangile qui fait de si grands progrés, & à nous reposer sur ses branches, en reglant toute nôtre conduite sur ses loix, & en ne mettant nôtre con-

fiance que dans la pratique des veritez qu'il enferme. Tout autre fondement eſt ruineux.]

Il n'y a qu'un écueil dans ces ſortes d'applications morales & ſpirituelles, qui eſt de donner dans des allegories outrées, qui ne ſont fondées que ſur un certain petit feu d'imagination ; & qui n'ayant ni ſolidité ni juſteſſe, rebutent toûjours l'eſprit qui ſent qu'on le veut tromper, & luy faire prendre le change Telle étoit l'extravagante imagination de ce Predicateur dont parle Grenade ; qui prouvoit dans ſon Sermon, que le Livre de la Genealogie de Jesus-Christ, qui fait le commencement de l'Evangile de S. Matthieu, étoit la ſainte Vierge ; que ſon Ame étoit le papier, ſon corps les cahiers, & le S. Eſprit le Relieur du Livre. Telle étoit cette autre allegorie, ou plûtôt cette rêverie d'un Predicateur dont parle Eraſme dans ſon Eccleſiaſte, qui s'efforçoit de démontrer que tout ce qui eſt dit de l'Arche dans la Geneſe, regardoit en figure la tres-ſainte Vierge. Sa longueur de trois cens coudées, ſa largeur de cinquante, & Grenad. Rhet.

ſa hauteur de trente; le bitume, les petites chambres à trois étages, les deux animaux de chaque eſpece mâle & femelle, tout étoit appliqué à la Vierge: je laiſſe à penſer avec quel bon ſens & quelle juſteſſe. On n'auroit pas beſoin de remonter juſques au temps de Grenade & d'Eraſme, pour rencontrer des Sermons remplis de ces fades allegories; on en entend tous les jours qui valent bien celles que je viens de rapporter. Sage, qui ſçaura les éviter!

L'on ne peut nier que quelques-uns des premiers Peres de l'Egliſe n'ayent un peu outré les allegories: mais l'occaſion & le temps ſembloit les excuſer; il s'agiſſoit alors de gagner les Gentils, qui étoient extrémement rebutés de certains faits que nous liſons dans l'ancien Teſtament; & ainſi les Peres, par une condeſcendance ſage & Chrétienne, tournoient en figures & en allegories toutes les choſes qui les rebutoient, afin de les attirer à la Religion de J. CHRIST. Si donc Origene & quelques autres ont trop pouſſé ces allegories, il faut pardonner au goût & aux mœurs de leur

leur siecle, & non pas les imiter. Une application allegorique, pour être bonne & solide, doit être juste, aisée, naturelle, & fondée sur un parfait rapport entre la figure, & la chose figurée; de sorte que ceux qui l'entendent, la conçoivent, la sentent sans contraindre leur imagination, & sans forcer leur esprit.

Ce qui me paroît le plus propre dans les saintes Ecritures pour l'Eloquence Chrétienne, sont les exemples & les histoires qui y sont rapportées. Si les exemples en general ont tant de force, que sera-ce des exemples que le S. Esprit même nous a representés dans les Livres saints?

Il n'y a point de Predicateur qui n'ait remarqué que les Fideles aimét extrémement les histoires de la Bible; & on les voit réveiller leur attention dés-lors qu'on en commence quelqu'une: c'est pourquoy les Predicateurs devroient posseder parfaitement toutes ces histoires saintes, n'y en ayant aucune dont ils ne puissent tirer des instructions fort utiles pour porter leurs Auditeurs à la pratique de la vertu, ou pour les détourner du peché.

Auſſi voyons-nous que les Apôtres, ſoit qu'ils prêchaſſent, ou qu'ils écriviſſent aux Fideles, ſe ſervoient toûjours de quelques exemples de l'ancien Teſtament, comme de ceux-cy :

Epiſt. ad Roman. cap. 4.

Abraham ne s'affoiblit point dans ſa foy, & il ne conſidera point qu'étant âgé de cent ans, ſon corps étoit déja comme mort ; & que Sara étoit hors d'âge d'avoir des enfans. Il n'heſita point, & il n'eut pas la moindre défiance que la promeſſe de Dieu ne dût s'accomplir ; mais il ſe fortifia par la foy, rendant gloire à Dieu, &c.

2. Petr. cap. 11.

Si Dieu a puni les villes de Sodome & de Gomorre, en les ruïnant de fond en comble, & les réduiſant en cendres, & en a fait un exemple à ceux qui vivroient dans l'impieté : s'il a délivré le juſte Loth, que ces abominables affligeoient, & perſecutoient par leur vie infame : ce Juſte, qui demeuroit parmy eux, étant tous les jours tourmenté dans ſon ame par leurs actions déteſtables qui offenſoient ſes oreilles & ſes yeux : il paroît par là que *le Seigneur ſçait délivrer ceux qui le craignent, des maux par leſquels ils ſont éprouvés,*

& reſerver les pecheurs au jour du Jugement, pour être punis.

Prenés, mes freres, pour exemple de patience dans les afflictions, les Prophetes qui ont parlé au nom du Seigneur : vous voyés que nous les appellons bien-heureux, de ce qu'ils ont tant ſouffert. Vous avés appris quelle a été la patience de Job, &c. Epiſt. Iac. c. 5.

CHAPITRE VI.

De la Tradition, des Conciles, de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, des Peres de l'Egliſe, & de la Theologie.

LA Tradition, (c'eſt à dire la doctrine de JESUS-CHRIST, & des Apôtres, qui eſt venuë juſqu'à nous par une ſucceſſion de temps, non interrompuë,) les déciſions des ſaints Conciles, & l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, ſont des ſources fecondes, où les Predicateurs trouvent des preuves, & des moyens de perſuader, particulierement dans les matieres de Controverſe: mais graces à la pieté & à la puiſſance de nôtre invincible Monarque, ces matieres

ne ſont plus les ſujets dont on parle dans la Chaire, depuis que l'Hereſie eſt entierement détruite dans le Royaume.

Quoy que les Hiſtoriens Eccleſiaſtiques ſoient d'une grande authorité dans l'Egliſe, il y a toutefois pluſieurs faits dont les Sçavans, ou les Herotiques, ne conviennent pas, ſoit qu'ils ayent raiſon, ſoit qu'ils ayent tort; & un Predicateur ne doit point s'arrêter à ces ſortes de faits hiſtoriques, qui peuvent paſſer pour faux. L'Hiſtoire ſainte fournit aſſés d'exemples, pour faire trembler les pecheurs, ſans en chercher ailleurs de douteux & d'incertains.

Les Peres de l'Egliſe, auſquels on a donné ce beau nom, parce que les Fideles ont toûjours regardé leurs ouvrages comme le patrimoine & l'heritage de l'Egliſe, doivent être, aprés les divines ecritures, le ſujet de l'étude & de la plus profonde meditation des Predicateurs; puiſque c'eſt dans ces ſources inépuiſables qu'ils trouvent des moyens invincibles pour enlever les eſprits, & pour emporter les cœurs. Quelle force,

quelle energie, quel pathetique dans Tertullien, dans saint Cyprien, Arnobe, Lactance, Minutius Felix, Salvien, & saint Jerôme ! quelle vive peinture des mœurs dans saint Chrysostome, saint Basile, & saint Gregoire le Grand ! quelles idées de la grandeur de nôtre Religion dans saint Augustin ! quelle délicatesse dans saint Gregoire de Nazianze, & saint Ambroise ! quelle piété, quelle tendresse de devotion dans saint Bernard ! Je ne disconviens pas qu'il n'y ait plusieurs endroits dans les Peres qui ne plaisent pas d'abord, & qui ne paroissent point assés éleyés ; mais si l'on se donne la patience de les suivre, l'on y trouvera tout ce que l'on peut desirer de grand & de fort dans l'Eloquence Chrétienne. Je conviens aussi que les premiers Peres Latins se sentent un peu, quant à l'expression, du pitoyable état où se trouvoient les Lettres, à cause du débordement des Barbares en Italie. Mais quant aux choses, tout y est solide & de bon sens, populaire à la verité quelquefois ; mais le populaire & le simple sont peut-être l'une

des plus belles parties de l'Eloquence, ſelon les gens à qui l'on parle.

Pour ce qui regarde la maniere de citer les paſſages des Peres, le bon ſens veut qu'on les cite en François, à la reſerve de certaines maximes, & certaines ſentences courtes, qui emportent quelque grand ſens, & qui ont toute une autre grace dans leur langue naturelle : & il en faut uſer ainſi à l'égard des paſſages de la ſainte Ecriture. Pour le Grec, il eſt aujourd'huy entierement banni de la Chaire ; & ainſi, que ce ſoit délicateſſe ou ignorance dans les Auditeurs, il faut avoir cette condeſcendance pour le goût du ſiecle, de ne citer les Peres Grecs qu'en Latin.

La plûpart de ceux qui parlent de l'Eloquence de la Chaire, décrient extrémement la Theologie ſcholaſtique, prétendant qu'elle deſſeche l'eſprit & le cœur, qu'elle affoiblit le genie ; & que rien n'eſt plus contraire au ſublime de l'Eloquence. Mais les gens qui parlent de la ſorte ne ſont ny Theologiens, ny Predicateurs : car s'ils avoient l'uſage de la Chaire, ils ſçauroient par expe-

rience que la Theologie eſt le fondement, la baſe, & l'appuy le plus ſolide de l'Eloquence Chrétienne. Il ne s'agit point icy de certaines queſtions ſubtiles, que les Theologiens avancent en paſſant, pour ouvrir l'eſprit des jeunes-gens, & pour les rendre capables des choſes ſolides: il ne s'agit pas non plus du ſtile, & de l'expreſſion des Theologiens. Chaque ſcience a ſes termes particuliers qui luy ſont conſacrés, & ſes manieres de traiter ſes ſujets. Il ne s'agit donc que du fonds de la doctrine, qui eſt compriſe dans tout le ſyſtéme de la Theologie; & il eſt hors de doute que ce corps de doctrine eſt la grande ſource où les Predicateurs doivent puiſer leurs plus forts raiſonnemens. Qu'ils laiſſent, à la bonne heure, aux Ecoles les expreſſions & la methode qui leur ſont propres; mais qu'ils apprennent, avec le ſecours de la Rhetorique, à donner à ces grandes matieres que l'on traite dans la Theologie, un tour eloquent & digne d'un Orateur. Enfin qu'ils ſoient Theologiens, mais Theologiens Orateurs; & ils pourront juger ſi

la Theologie gâte & affoiblit l'Eloquence.

Quelle idée ne donnera-t'on point de la grandeur & de la majesté de Dieu, si l'on sçait se servir à propos de ce que la Theologie enseigne des perfections Divines? quelle crainte, quelle terreur n'inspirera-t'on point aux Justes, aussi-bien qu'aux Pecheurs, si l'on possede à fond l'adorable, mais terrible œconomie de la Grace, de la science de Dieu, & de la prédestination? Quelle horreur du peché, quel amour pour les vertus Chrétiennes n'imprimera-t'on pas, en suivant ce que cette science sacrée apprend des pechez & des vertus? quelle droiture de cœur, quelle equité dans les mœurs, en se reglant sur ce qu'elle enseigne des Loix, du Droit, & de la Justice? Quelle assurance, quel calme, quel repos n'établira-t'on point dans les esprits, en s'appuyant sur ce qu'elle apprend de la Foy & de la Religion Chrétienne? Mais quel fonds inépuisable pour engager les Fideles à la pieté solide, à la Vie Evangelique, & à l'Imitation de JESUS-CHRIST, que les trai-

tés des Sacremens, de la Penitence, & de l'Incarnation du Fils de Dieu ? Enfin tout le corps de la Theologie, à le bien prendre, n'eſt autre choſe qu'une explication de l'Evangile, & de la doctrine de Jesus-Christ, & de ſon Egliſe. Et le moyen donc de le bien prêcher cet Evangile, ſans le ſecours de cette ſcience, qui découvre, & qui démontre toutes les grandes veritez qu'il renferme.

Je ſçay, pour le dire encore une fois, qu'un habile Predicateur doit laiſſer aux Profeſſeurs de Theologie les expreſſions, & la methode qui eſt propre pour les Ecoles; de ſorte que ſe ſervant des choſes que la Theologie enſeigne, il leur donne le tour qui eſt particulier à l'Eloquence, & ne ſorte jamais du caractere d'Orateur. C'eſt ce que nous voyons dans les plus celebres Predicateurs de ce temps-cy. Pour peu que l'on ſoit connoiſſeur, on s'apperçoit aiſément qu'ils debitent la plus ſolide Theologie, ſans que le vulgaire le connoiſſe; parce qu'elle eſt renfermée & comme cachée dans ce que l'Eloquence a de plus grand & de plus

merveilleux : & nous voyons au contraire que ceux qui se mêlent de prêcher sans sçavoir la Theologie, font sentir dans leurs Sermons je ne sçay quelle foiblesse, que le peuple même reconnoît sans sçavoir pourquoy. Ils hesitent, ils biaisent, ils doutent dans les points de consequence ; point de hardiesse, point d'assurance dans leur maniere ; point de solidité, point de principes, point de force dans leurs discours ; & tout aboutit ordinairement à quelques descriptions morales, qu'ils n'ont peut-être luës que dans des Satyres & des Comedies.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'Apôtre saint Paul nous assure que les Theologiens & les Docteurs ne sont pas moins necessaires à l'Eglise, que les Prophetes, les Apôtres, & les Evangelistes.

Eph. 4. JESUS-CHRIST, dit-il, *a donné luy-même à son Eglise, les uns pour être Apôtres, les autres pour être Prophetes, les autres pour être Evangelistes, les autres pour être Pasteurs & Docteurs ; afin qu'ils travaillent à la perfection des Saints, aux fonctions de leur ministere, à l'édification du*

Corps de JESUS-CHRIST, *juſqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foy & d'une même connoiſſance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la meſure de l'âge & de la plenitude, ſelon laquelle* JESUS-CHRIST *doit être formé en nous; afin que nous ne ſoyons plus comme des enfans, comme des perſonnes flotantes & qui ſe laiſſent emporter à tous les vents des opinions humaines, par la tromperie des hommes, & par l'adreſſe qu'ils ont à engager artificieuſement dans l'erreur; mais que pratiquant la verité par la charité, nous croiſſions en toutes choſes dans* JESUS-CHRIST, *qui eſt nôtre Chef, & nôtre teſte.* Ce grand Apôtre ne jugeoit pas apparemment que le commerce des Docteurs & des Theologiens fût inutile pour la Predication de l'Evangile.

La Theologie morale, qui eſt cette partie de la Theologie qui explique & qui decide les Cas de conſcience, n'eſt pas moins neceſſaire aux Predicateurs que la ſcolaſtique, pour leur donner une ſainte hardieſſe à prononcer ſur les matieres des mœurs. Mais à dire vray, l'uſage &

la pratique de cette ſcience eſt plus pour le Confeſſional que pour la Chaire, où l'on doit peu entrer dans le détail des Cas de conſcience ; par la raiſon que les circonſtances ſecretes, & les occaſions particulieres changent ſi fort les pechez, qu'il ſeroit preſque impoſſible de parler juſte, ſi l'on vouloit tout decider en Chaire. Le meilleur & le plus ſeur eſt de prêcher ces grandes verités generales que JESUS-CHRIST, que les Apôtres, que les Peres ont prêchées avec tant de force ; & de laiſſer à la ſageſſe & au zele des Confeſſeurs tous les détails qui pourroient faire de méchans effets dans la Chaire.

CHAPIRTE VII.

De la Meditation Chrétienne, & de la Priere.

QUOYQUE ceux qui ſont appellés à la Predication Evangelique, doivent apporter tous leurs ſoins pour ſe perfectionner par le moyen de l'Art & de l'étude, ils doi-

vent toutefois être perſuadés qu'ils ne reüſſiront jamais ſans un ſecours particulier du Ciel, & ſans une grace ſpeciale de JESUS-CHRIST. Ce ſecours Divin, cette grace Apoſtolique, ils la doivent demander ſans ceſſe aux pieds de l'Adorable Crucifié, qui étoit le ſeul Livre où l'Apôtre ſaint Paul trouvoit cette Eloquence divine qui enlevoit, qui convertiſſoit les Pecheurs:

Non judicavi me ſcire aliquid inter vos, niſi Jeſum Chriſtum, & hunc crucifixum. 1. Cor. cap. 2.

C'étoit dans les ardeurs d'une priere fervente que le Roy Prophete conjuroit le Seigneur d'éclairer ſon eſprit, & de purifier ſon cœur, pour perſuader les eſprits, & pour toucher les cœurs: *Cor mundum crea in me Deus, & ſpiritum rectum innova in viſceribus meis: docebo iniquos vias tuas, & impii ad te convertentur.* Pſal. 50.

C'étoit dans la meditation des veritès eternelles que ce même Prophete ſe ſentoit animé de ce feu divin, que la plus forte Eloquence ne ſçauroit imiter: *In meditatione mea exardeſcet ignis.* Pſal. 38.

Ce ne fut qu'aprés une humble priere, dans laquelle le Prophete Jeremie s'aneantit devant Dieu, confeſſant ſa miſere, & ſa foibleſſe : *Domine Deus, ecce neſcio loqui, &c.* Ce ne fut, dis-je, qu'aprés cette priere que le Seigneur toucha ſa langue, & luy inſpira cette Eloquence victorieuſe, à laquelle les Pecheurs les plus endurcis ne pouvoient reſiſter.

Jerem. cap. 1.

Combien de temps Moyſe priat'il ſur la montagne de Sinaï, avant que d'annoncer la Loy de Dieu au Peuple? Avec quelle ardeur les Apôtres ne prioient-ils pas tous enſemble, pour ſe preparer à recevoir la grace de l'Apoſtolat, & de la Predication Evangelique : *Erant perſeverantes unanimiter in oratione?* Et ne liſons-nous pas que le Fils de Dieu même ne prêchoit jamais ſans s'être retiré dans la ſolitude, pour y prier Dieu ſon Pere ; témoin cet admirable Sermon dont parle l'Evangeliſte ſaint Luc, qu'il ne fit qu'aprés avoir paſſé la nuit en prieres ſur la montagne : *Exiit in montem orare : & erat pernoctans in oratione Dei.* Tant

Act. c. 1.

Luc. 16. v. 12.

il eſt vray qu'on n'acquiert la grande ſcience de la Parole de Dieu, que dans l'oraiſon, où l'on a Jesus-Christ même pour Maître; & où la Grace, dit ſaint Cyprien, fait en un moment ce que l'Eloquence humaine ne ſçauroit jamais faire : *Sentitur antequàm diſcitur ; nec per moras temporum longâ agnitione colligitur, ſed compendio gratiæ maturantis hauritur.* S. Cypr. Epiſt. 1. ad Donat.

La ſcience d'un veritable Predicateur n'eſt pas une ſcience de l'eſprit ; c'eſt une ſcience du cœur, qui ne s'apprend que dans la communication avec Dieu : & c'eſt cette ſcience du cœur qui eſt aujourd'huy ſi fort inconnuë. Tout le monde eſt maître dans la ſcience de l'eſprit ; l'eſprit fait aujourd'huy toutes choſes dans le Chriſtianiſme : c'eſt l'eſprit qui prêche, c'eſt l'eſprit qui parle. Le cœur n'a preſque plus de part à rien, & c'eſt pourtant le cœur qui fait les Saints : c'eſt le cœur qui doit parler au cœur ; c'eſt le cœur qui convertit les pecheurs.

Ce ſeroit peu de prier par paroles, ſi on ne prioit encore par ſes actions,

& ſes bonnes œuvres. C'eſt par la Penitence, la mortification Chrétienne, la charité, la patience, le dés-intereſſement, la modeſtie, l'aumône, & par une vie exemplaire, que les Predicateurs doivent attirer du Ciel ce ſecours, & cette grace qui leur eſt ſi neceſſaire dans un employ où il eſt impoſſible de reüſſir, ſi Dieu n'agit avec eux.

Dans ce qui regarde l'Eloquence profane, on peut perſuader les eſprits, & toucher les cœurs par des moyens naturels; parce qu'il ne s'agit d'ordinaire que d'inſpirer des ſentimens naturels & humains: mais dans l'Eloquence Chrétienne il s'agit d'inſpirer des mouvemens ſurnaturels, telle qu'eſt la converſion de l'eſprit & du cœur. Il eſt donc viſible que tous les moyens humains ne ſerviront de rien ſans la grace, qui eſt le principe de tout ce qu'il y a de ſurnaturel en nous. Cette grace ſi neceſſaire, comment pouvoir l'obtenir ſans la priere & les bonnes œuvres?

Tels étoient les avis que donnoit l'Apôtre ſaint Paul à ſes Diſciples, qu'il

qu'il élevoit à la Predication de l'Evangile : *Rendés-vous*, dit-il à Timothée, *l'exemple & le modele des Fideles dans les entretiens, dans la maniere d'agir avec le prochain, dans la Charité, dans la Foy, dans la Chasteté. Rendés-vous vous-même*, dit-il à Tite, *un modele de bonnes œuvres en toutes choſes, dans la pureté de vôtre doctrine, dans l'integrité de vôtre vie, dans la gravité de vôtre conduite. Que vos paroles ſoient ſaintes & irreprehenſibles, afin que nos adverſaires rougiſſent, n'ayant aucun mal à dire de nous.*

1. Ad Timoth. cap. 4.

Tit. c. 2.

Je n'ay garde d'entrer icy dans un détail ſatyrique contre les Predicateurs qui déshonorent la parole de Dieu par une vie peu exemplaire. Je cherche à édifier, & non pas à cenſurer ; & je me contente d'avertir les jeunes Predicateurs, que quelque eſprit, & quelque merite qu'ils ayent, ils n'auront jamais de veritables ſuccés dans le miniſtere de la Predication, s'ils n'ont ſoin de communiquer ſouvent avec Dieu dans la retraite ; & s'ils ne prêchent beaucoup plus par leurs exemples que par leurs paroles.

CHAPITRE VIII.

Des Lieux propres pour le Barreau.

LEs Loix ſont la ſource la plus commune, où les Orateurs du Barreau puiſent des Moyens de perſuader, puiſque c'eſt ſur elles que roulent le Droit, & la Juſtice. Les loix naturelles, divines, & humaines; les Loix anciennes & nouvelles; les loix Payennes, & Chrétiennes; les loix étrangeres, & les loix du Royaume leur ſervent ſelon les ſujets dont ils parlent. Car quoyque les loix anciennes ou étrangeres n'ayent pas une grande authorité; cependant, comme la raiſon eſt de tout païs & de tout temps, l'on peut tirer avantage de ces loix pour favoriſer ſon droit & ſa cauſe. Toute l'habileté des Avocats paroît à bien ſe ſervir des loix à leur avantage; car ou la loy eſt viſiblement pour eux, ou elle leur paroît en quelque façon contraire. Si elle leur eſt favorable, ils doivent faire connoître aux Juges que les loix ſont quelque

choſe de ſacré ; que c'eſt la voix de Dieu dont les Souverains ſe ſervent pour le bien commun des peuples, pour le repos de leurs Sujets, & pour la gloire de leurs Etats ; & que ce ſeroit un crime d'y changer, ou d'y diminuer quelque choſe, &c. Si la loy n'eſt pas tout-à-fait favorable à la cauſe qu'ils defendent, ils repreſentent aux Juges que la Juſtice de ces loix dépend d'une infinité de circonſtances particulieres, qui varient & changent ſelon les temps, & ſelon les occaſions ; que quoyque les Legiſlateurs ſoient tres-éclairés, il leur eſt impoſſible neanmoins de tout prévoir ; & que s'il eſt defendu aux peuples de ſe diſpenſer des loix, il eſt permis aux Juges de les expliquer, & de les éclaircir ſuivant la raiſon & l'équité. Ils oppoſent la loy à la loy-même : ils trouvent quelque ambiguité dans les paroles dont la loy eſt conçuë ; & ils font voir que cette loy, qui paroît leur être contraire, leur eſt plus favorable qu'à leurs parties adverſes, &c. C'eſt ce même tour qu'il faut donner aux Coûtumes, & aux anciens Arrêts,

quand ils ſont favorables, ou quand ils ſont contraires en apparence. J'avouë que ce ſont là des coups de maître; & que pour tourner les choſes de la ſorte, il faut ſçavoir à fond le Droit Civil, le Droit Canon, & toutes les ſubtilités de la Juriſprudence : & c'eſt pour cela qu'on ne ſçauroit trop exhorter les jeunes gens, qui ſe ſentent de la diſpoſition pour le Barreau, à bien ſe ſervir du temps qui eſt deſtiné à l'étude de la Juriſprudence dans les Ecoles; temps qui leur devroit être infiniment cher, & qu'ils n'employent que trop ſouvent ou à ne rien faire, ou à faire toute autre choſe que ce qu'ils devroient.

Un de nos plus celebres Avocats nous a laiſſé un bel exemple de ce tour que l'on peut donner à la loy, dans deux plaidoyés qu'il a faits, l'un contre, & l'autre pour une fille déſheritée par ſon pere pour s'être mariée ſans ſon conſentement. Dans le premier plaidoyé, il fait voir avec beaucoup d'eloquence la force que doit avoir la loy qui défend aux enfans de ſe marier ſans le conſente-

ment de leurs peres : & dans l'autre il explique cette même loy, & prétend qu'elle ne regarde point le fait dont il s'agit. On ne ſera ſans doute pas fâché que je rapporte icy ces deux tours d'Eloquence ſi differens, & ſi particuliers dans un même Orateur. Voicy comme il éleve la loy en parlant contre la fille désheritée.

Meſſieurs, l'Ordonnance du Roy Henry II. de 1556. porte expreſſément dans l'article premier, *que les enfans de famille, qui contracteront des mariages clandeſtins, contre le conſentement de leurs peres, & de leurs meres, pourront être déſherités.* L'article 4. (dont il s'agit en cette cauſe) porte ces mots : *Ne voulons, & n'entendons comprendre les mariages, qui auront été & ſeront contractés par les fils excédans l'âge de trente ans, & les filles ayant vingt-cinq ans paſſés & accomplis, pourvû qu'ils ſe ſoient mis en devoir de requerir l'avis & le conſeil de leurſdits peres, & meres.* Vous voyés, Meſſieurs, que l'Ordonnance a pour fondement l'honneur & le reſpect, que les enfans doivent à ceux qui leur ont donné

M. Le Maître, Plaidoyé 1.

» la vie. Honneur ſi juſte, que Dieu,
» outre l'obligation naturelle, l'a vou-
» lu graver dans ſes loix, pour le faire
» obſerver encore plus religieuſement;
» & ſi ſacré, qu'il en a mis le pre-
» cepte dans la premiere Table, où
» ſont ceux de la reverence qu'il veut
» luy être renduë : parce, dit Philon,
» que les peres, ſelon leur nature cor-
» porelle, ſont hommes mortels; mais
» ſelon leur qualité de peres, ils re-
» preſentent l'Eſſence immortelle de
» Dieu, comme Pere de toutes les
» Créatures.

» Mais le deſordre des mœurs, & la
» corruption du ſiecle avoit tellement
» effacé des eſprits les caracteres ſacrés
» de cette loy ſainte, que la violence
» d'un amour brutal emportoit les en-
» fans juſqu'à cet excés d'irreverence,
» de ſe marier contre la volonté de
» leurs peres & de leurs meres, deſ-
» quels, aprés Dieu, ils tenoient la
» vie, & tout ce qu'ils pouvoient eſ-
» perer au monde. Ce qui excita des
» plaintes generales de tous les endroits
» du Royaume, & même des plus
» grands de l'Etat, qui s'en alloient
» être enveloppés dans ce malheur ſi

commun, ſans cette Ordonnance, « qui releva du tombeau la puiſſance « paternelle enſevelie ſous les vices & « les débordemens du ſiecle, & réta- « blit les anciennes marques d'une au- « thorité ſi juſte & ſi legitime. Elle « veut, pour ce qui eſt des enfans mi- « neurs, qu'ils ſe rapportent entiere- « ment de leurs mariages à la volon- « té de leurs peres & de leurs meres. « Et quant aux majeurs, dont il s'a- « git en cette cauſe, elle ne les lie pas « ſi étroitement : leurs chaînes ſont « plus lâches, parce qu'elle preſume « que les années les ont rendus plus « capables de raiſon: C'eſt pourquoy « elle leur permet bien de chercher un « party ; mais elle leur défend de le « prendre, ſans demander auparavant « leur avis & leur conſeil. Ce qui rend « l'intimée legitimement déſheritée, « n'ayant point ſatisfait à ce devoir « juſte de luy-même, & que l'Ordon- « nance rend abſolument neceſſaire. «

Au premier article, elle fait les « peres Rois de leurs enfans, leur don- « nant une puiſſance abſoluë & ſouve- « raine ; en celuy-cy elle les établit « comme Magiſtrats domeſtiques, com- «

» me l'ame & les chefs de leurs famil-
» les. En celuy-là ils regnent & com-
» mandent : en celuy-cy ils jugent &
» conſeillent. L'obeiſſance des mi-
» neurs eſt entiere & aveugle : celle
» des majeurs eſt accompagnée d'une
» honnête liberté, auſſi éloignée
» toutefois de la licence effrenée que
» de la ſervitude. Au premier arti-
» cle, elle ne leur donne point de vo-
» lonté particuliere : en celuy-cy, elle
» leur en accorde ; mais elle ſe défie
» de leur jugement. C'eſt pourquoy
» elle leur commande d'avoir recours
» à leurs peres & à leurs meres ; parce
» que leur prudence, dit Salomon,
» doit former les mœurs de leurs en-
» fans, éclairer leurs pas, regler leur
» conduite.

Horũ mandatum lucerna eſt, & lex lux, & via vitæ increpatio diſciplinæ. Prov. 6. 23.

» Et peut-on trouver étrange qu'un
» Roy tres-Chrétien, & l'un des plus
» grands qui ait gouverné cette Mo-
» narchie, ait voulu par cette loy ſi
» ſainte inſpirer dans les cœurs de ſes
» peuples ce precepte du plus ſage de
» tous les Rois, ou plûtôt de la Sa-
» geſſe même : principalement en un
» ſujet auſſi important que celuy du
» mariage, l'action de la vie qui a le

plus

plus beſoin de conſeil : parce que « dans les autres la raiſon a ſes fonc- « tions toutes libres ; au lieu que dans « celle-cy elle eſt ſouvent déreglée par « une affection indiſcrete, & devient « preſque du tout captive de cette fu- « rieuſe paſſion, qui ſe rend maîtreſſe « du jugement par les yeux, & fait « faire aux plus ſages de grandes & in- « ſignes fautes. Et combien plus eſt-il « neceſſaire à ceux qui ſont jeunes ? « Combien plus aux filles, qui cher- « chant quelquefois plûtôt un hom- « me qu'un mary, en peuvent pren- « dre un entierement indigne de leur « naiſſance, & qui n'a rien qui leur « puiſſe plaire, ſoit en ſa condition, « ſoit en ſa perſonne, que la differen- « ce du ſexe ? Que doivent moins les « enfans à leurs peres & à leurs meres, « pour avoir reçu d'eux les biens & la « vie, pour leur avoir donné tant de « ſoins, de travaux, & d'inquietudes, « que de leur faire ſçavoir qu'ils veu- « lent ſe marier ? N'eſt-il pas honteux « qu'il ait été beſoin d'une Ordonnan- « ce, pour les exciter par la crainte « des peines à un devoir qui eſt ſi juſte, « & que la raiſon naturelle leur doit «

» demander si puissamment, & leur
» arracher même avec violence? Cet-
» te loy muette imprimée dans les
» cœurs, ne pouvoit-elle point toute
» seule inspirer ce sentiment de res-
» pect, sans qu'il fût besoin de graver
» sur le front d'une loy publique cette
» opinion désavantageuse, & cette dé-
» fiance generale qu'elle avoit conçuë
» des enfans? Mais au moins leur ver-
» tu ne devroit-elle pas faire que cet-
» te loy devint inutile? Et toutefois,
» Messieurs, l'Intimée la violant, &
Non movit patria majestas, donum vitæ, beneficium educationis. Valer. Maximus. lib. 7. cap. 7.
» la nature tout ensemble, n'a pas
» daigné seulement avertir son pere de
» son mariage: Elle n'a pas crû qu'il
» eût merité pour l'avoir mise au mon-
» de, pour l'avoir élevée avec tant de
» soin & d'affection, pour l'avoir nour-
» rie l'espace de plus de vingt-cinq ans,
» qu'elle prit la peine de luy envoyer
» dire qu'elle vouloit se marier, &c.

On ne peut pas donner plus de force à cette loy; mais voicy comme l'Orateur la tourne en faveur de la fille déshéritée.

» Que si l'on demande maintenant,
» d'où vient donc que l'Ordonnance
» du Roy Henry II. dans l'article 4.

qu'on a tant relevé en cette Cause, « M. le Maître, Plaidoyé 2.
nous est formellement contraire : «
Je réponds que cette raison cachée «
nous a été découverte par M. le Pre- «
sident de Thou, dans son excellen- «
te histoire, où il marque en termes «
formels, que cette Ordonnance fut «
faite sur l'instance particuliere d'un «
grand Seigneur & Connétable de «
France, qui ayant tout credit dans «
l'Etat, & possedant le cœur du Roy, «
l'obtint de sa bienveillance, pour dé- «
tourner un évenement qui eût été «
désavantageux à l'état de sa mai- «
son. Un de ses fils étoit sur le point «
de se marier, contre son consente- «
ment, à une fille de condition infe- «
rieure à la sienne : on fit cette Or- «
donnance pour l'en empêcher. Voi- «
là son origine, que M. le Presidentde « Thuan lib. 19. histor.
Thou a particulierement remarquée «
dans son histoire. Les autres loix «
naissent d'une licence generale, & «
d'un desordre public ; ce qui rend «
leur justice universelle pour tout le «
monde : au lieu que celle-cy se doit «
rapporter à cette rencontre parti- «
culiere, comme l'effet à sa cause. «
Et veritablement elle est utile pour «

» conſerver la ſplendeur des grandes
» maiſons, comme elle fit celle de l'u-
» ne des plus illuſtres du Royaume,
» auſſi-tôt qu'elle fut publiée; l'Etat
» ayant interêt que les mariages des
» grands Seigneurs & des Officiers de
» la Couronne les enrichiſſent, & les
» relevent par un accroiſſement d'hon-
» neurs & de biens, parce qu'ils en
» ſont les plus nobles & les plus bel-
» les parties, les plus riches ornemens,
» & les plus fortes colomnes.

» Mais comme les ruiſſeaux tien-
» nent de leur ſource; cette Ordon-
» nance juſte & ſalutaire pour le ſujet
» qui l'a produite, s'eſt trouvée injuſ-
» te pour les autres, principalement
» en ce quatriéme article; car comme
» elle ne peut ſervir que pour les en-
» fans mâles des Grands, leurs filles
» étant d'ordinaire mariées jeunes, on
» a vû depuis, qu'elle n'exerçoit au
» contraire ſon authorité que contre
» celles de moindre condition, que
» leurs peres ne marioient pas par ne-
» gligence, ou mettoient en Religion
» par force. C'eſt pourquoy ce qua-
» triéme article n'a point été obſervé;
» parce que s'il l'étoit, il favoriſeroit

la violence, & l'avarice des peres; & « mettroit les filles en proye à ces dé- « reglemens d'esprit, & à ces passions « aveugles & humaines, ce qui pro- « duiroit d'extrêmes desordres; la puis- « sance paternelle étant si grande d'ail- « leurs, qu'on a jugé à propos de ne « l'étendre pas au-delà de vingt-cinq « ans en ce pouvoir suprême de dés- « heriter. Comme aussi, Messieurs, « il n'y a rien de plus juste, ny de plus « utile, que d'abreger la durée d'une « puissance, dont on ne peut dimi- « nuer la grandeur. « Nihil tam civile, « nihil tam utile est « quàm brevem « potestatem « esse « quæ « magna « sit « Senec. « 7. cont. 8.

Il faut reconnoître de plus, que la « pieté Chrétienne, & la douceur de « nos mœurs sont comme ennemies « de ces exheredations, qui d'elles- « mêmes sont dures & rigoureuses, « quoyqu'elles ayent été embrassées « par les Romains, parce que leur « humeur altiere les portoit à vou- « loir presque regner aussi souverai- « nement dans leurs maisons & sur « leurs enfans, que sur leurs esclaves, « & sur les Nations étrangeres : desir « tyrannique qui leur rendoit cette « puissance de désheriter comme ne- « cessaire; parce que leur naturel étant «

» plus propre à ſe faire craindre qu'à
» ſe faire aimer, ils avoient beſoin
» d'une forte bride pour retenir leurs
» enfans, à qui ce même naturel ren-
» doit le joug fâcheux & inſupporta-
» ble; & il falloit armer puiſſamment
» l'authorité paternelle, pour empê-
» cher qu'elle ne fût offenſée.

» On vous a dit, Meſſieurs, que
» ce quatriéme article n'empêche pas
» la liberté des mariages, parce qu'il
» n'oblige point à attendre le conſen-
» tement du pere. A cela je répons,
» que ſi demandant à un pere ſon avis
» & ſon conſeil, on n'eſt pas obligé
» d'attendre ſon conſentement; cette
» formalité ſemble n'être qu'une ce-
» remonie exterieure, & une eſpece
» d'illuſion. Car n'eſt-ce pas en quel-
» que ſorte ſe moquer d'un pere, que
» de luy demander ſon conſeil; & ſans
» l'attendre un moment, faire en mê-
» me temps ce que l'on deſire? Ainſi
» cet article, au lieu de conſerver quel-
» que reſpect envers les peres, ſemble
» introduire un moyen de les mépri-
» ſer impunément.

» On replique, que ce devoir fait au
» moins que les enfans n'oublient pas

entierement ceux qui leur ont donné la vie. Mais ne vaut-il pas mieux oublier une perſonne, que de ne s'en ſouvenir qu'afin de la mépriſer? Davantage, Meſſieurs, ma Partie n'avoit-elle pas un juſte ſujet de craindre que ſon pere ne l'empêchât, par quelque voye de fait, d'être mariée, le voyant porté avec tant de paſſion à la rendre Religieuſe.

Et qu'y a-t'il d'ailleurs de plus juſte que le mariage d'une pauvre fille, qui ne pouvant vivre plus long-temps ſous la violence de ſon pere, a recours au remede, que Dieu a accordé à l'infirmité humaine? Ne la doit-on pas excuſer, ſi ſe voyant agitée de trouble & d'inquiétude, & ne voulant point s'expoſer au peril d'un horreux naufrage de ſon honneur, elle ſe jette dans le port, ſans en parler à ſon pere, qui l'eût encore expoſée à de ſemblables tempêtes? luy doit-on arracher cette ancre ſacrée que Dieu, l'Egliſe, & les loix du Royaume luy preſentent au plus fort de ce danger? Mais ne peut-on pas dire en cette rencontre avec Tertullien, à ces peres & à ces meres ne-

» gligens ou avaricieux : qu'une autre » mere, la nature ; un autre pere, le temps, ont marié leur fille : *alia in occulto mater, natura : alius in latenti pater, tempus, filiam ſuam legibus ſuis maritarunt, &c.*

Tertul. de Virgin. veland. cap. 12.

On doit donner le même tour d'Eloquence à l'occaſion des Contrats, des Promeſſes, des Sermens, des Témoignages, de l'Opinion commune, & du Préjugé des peuples : car toutes ces choſes étant capables de deux jours & de deux faces, il eſt aiſé d'un côté d'en tirer avantage ; & de l'autre, il n'eſt pas difficile de les affoiblir, & de faire voir le peu de fonds que l'on y peut faire.

L'Hiſtoire & les Auteurs profanes, les Poëtes, les Fables, les Apologues ſervent quelquefois à égayer un Plaidoyé : & autant qu'ils ſont inſupportables dans la Chaire, autant ſont-ils agreables dans le Barreau, quand on en uſe ſobrement, & qu'on les ſçait bien tourner, & bien ménager.

CHAPITRE IX

Des Preuves priſes de la Raiſon.

TOUT le monde tombe d'accord que les preuves tirées de la raiſon naturelle & de la Philoſophie, ſont abſolument neceſſaires pour l'eloquence du Barreau : mais il n'en eſt pas ainſi à l'égard de l'eloquence de la Chaire. Les uns ont cru qu'en matiere de Chriſtianiſme & de Religion, il ne falloit point employer d'autres preuves que celles que la Foi, l'Ecriture-Sainte, & les Peres nous fourniſſent. Les autres au contraire, ont prétendu que pour perſuader des hommes raiſonnables, les authorités priſes de l'Ecriture & des Peres, devoient toûjours être appuyées par la raiſon ; & que puiſque le Createur leur a donné la lumiere naturelle pour ſe conduire, le raiſonnement doit être la principale regle de leurs actions & de leur créance. Les uns & les autres ſont dans l'erreur ; & il eſt bon de les détromper.

Ceux qui ne veulent point se servir du raisonnement en matiere de Religion, ne parlent pas sans quelque fondement. S. Jerôme, disent-ils, qui sçavoit par experience ce que c'étoit que la raison & la Philosophie, nous assure que ce n'est qu'un foible roseau qui se casse, qui se rompt, qui se brise dés lors qu'on veut s'appuyer dessus. *Humana ratiocinatio virga & baculus arundineus est, quam si paululum presseris, frangitur, & manum perforat incumbentis.* S. Augustin qui n'avoit que trop long-temps étudié la Philosophie naturelle, ne dit-il pas que le S. Esprit n'apprend point aux Fideles les verités Philosophiques, parce qu'il ne forme que des Chrétiens, & non pas des Mathematiciens. *Spiritus Paracletus non docet hus veritates: Christianos enim vult facere, non Mathematicos.* Et saint Epiphane déclare expressément que le Pere, le Fils, & le S. Esprit ne se font point connoître à ceux qui se servent de syllogismes & de raisonnemens naturels. *Non revelat Deus Patrem & Filium per Spiritum sanctum his qui de ipso per syllogismos ratiocinantur.*

S. Hier. in c. 10. Mat.

S. Aug. lib. 1. de act. cum Fel. Mani. c. 10.

S. Epiphan. hæresi 76. adverſ. Aëtium.

Ils établiſſent encore leur ſentiment ſur l'authorité de l'Apôtre S. Paul, qui ne fonde la verité de la doctrine Evangelique que ſur la ſainte folie de la Croix, & qui rejette entierement la ſcience & la raiſon.

Il eſt écrit : *Je détruiray la ſageſſe des Sages, & j'aboliray la ſcience des Sçavans. Que ſont devenus les Sages? Que ſont devenus les Docteurs de la Loy? Que ſont devenus ceux qui recherchent avec tant de curioſité les ſciences de ce ſiecle? Dieu n'a-t'il pas convaincu de folie la ſageſſe de ce monde. Car Dieu voyant que le monde, avec la ſageſſe humaine, ne l'avoit pas reconnu dans les Ouvrages de ſa Sageſſe Divine, il luy a plû de ſauver par la folie de la Predication ceux qui croiroient en luy. Les Juifs demandent des miracles, & les Gentils cherchent la ſageſſe : & pour nous, nous prêchons* JESUS-CHRIST *Crucifié, qui eſt un ſcandale aux Juifs, & une folie aux Gentils ; mais qui eſt la force de Dieu, & la ſageſſe de Dieu à ceux qui ſont appellés ſoit Juifs ou Gentils. Parce que ce qui paroît en Dieu une folie, eſt plus ſage que la ſageſſe de tous les hommes ;* 1. Cor. cap. 1.

& que ce qui paroît en Dieu une foiblesse, eſt plus fort que tous les hommes.

II. Cor. cap. 10. *Les armes de nôtre milice*, dit le même Apôtre, *ne ſont point charnelles, mais puiſſantes en Dieu, pour renverſer les remparts qu'on leur oppoſe: & c'eſt par ces armes que nous détruiſons les raiſonnemens humains, & toute la hauteſſe qui s'éleve contre la ſcience de Dieu; & que nous reduiſons en ſervitude tous les eſprits, pour les ſoûmettre à l'obeiſſance de* JESUS-CHRIST.

Certainement c'eſt un peu abuſer de ces grandes authorités, de vouloir s'en ſervir pour bannir entierement la raiſon de l'Eloquence Chrétienne: Car il eſt évident que les Peres ne parloient que contre certains Heretiques, qui donnant peu de créance aux Divines Ecritures, ne vouloient écouter que la raiſon humaine qu'ils oſoient préferer à la Foy: & il eſt viſible que S. Paul ne parle que de cette ſcience qui enfle, qui fait des ſuperbes plûtôt que des ſçavans, & qui eſt infiniment oppoſée à la ſimplicité de la Religion; puis que le même Apôtre exhorte les Fideles à

rendre à Dieu un culte ſpirituel & raiſonnable : *Rationabile obſequium veſtrum.* Ad Roman. 12.

La foy des Chrétiens n'eſt pas une foy foible & déraiſonnable ; c'eſt une foy qui ſuppoſe tout ce que la raiſon a de plus fort & de plus ſolide. Si elle eſt toûjours au-deſſus de la raiſon, elle ne luy eſt jamais contraire : elle la perfectionne, elle la fortifie, elle l'éleve, bien loin de la détruire ; de ſorte que le plus grand Philoſophe ne peut rien avoir à ſe reprocher en ſe ſoûmettant à la Religion. Et ne liſons-nous pas, que le Sauveur & les Apôtres ne prêchoient preſque jamais ſans confirmer leur doctrine par quelque miracle, qui, à proprement parler, eſt une preuve ſenſible. Ils ne ſe contentoient pas de l'authorité des Divines Ecritures ; un mort reſſuſcité, un aveugle à qui l'on aviot rendu l'uſage de la vûë, étoient des argumens qui démontroient la verité.

Mais peut-on voir de plus forts raiſonnemens naturels que ceux dont ſe ſervoient les Peres, pour convaincre les Gentils de la verité de l'Evangile ?

» La Religion Chrétienne, dit Ter-
» tullien, ne demande point de grace
» ny de faveur, elle demande ſeulement
» qu'on l'examine dans toute la rigueur
» de la raiſon & du bon ſens ; & qu'au
» moins on ne la condamne pas ſans la
» connoître : car il n'y a rien de plus
» injuſte & de plus déraiſonnable, que
» de haïr ce que l'on ne connoît pas,
» quand même ce ſeroit une choſe di-
» gne de haine. *Unum geſtit interdum ne ignorata damnetur . . . . Quid enim iniquius quàm ut oderint homines quod ignorant, etiamſi res meretur odium?*

Tertul. in Apolog. adv. Gent. cap. 1.

» Il ne faut pas que nos ennemis nous
» objectent, diſoit Lactance, que c'eſt
» par adreſſe que nous attirons les
» hommes à nôtre Religion : car on
» ſçait que nous enſeignons, que nous
» prouvons, & que nous faiſons clai-
» rement connoître la verité ; de ſorte
» que nous ſommes bien éloignés de
» retenir parmy nous perſonne contre
» ſon gré, étant perſuadés que quicon-
» que manque de devotion & de foy,
» eſt tout-à-fait inutile à Dieu. Cepen-
» dant il arrive que perſonne ne nous
» quitte, parce qu'il eſt retenu dans
» nôtre Religion par les liens de la ve-

Lactan. lib 5. inſtit. adverſ. Gent. c. 20.

rité & de la raiſon. *Docemus, probamus, oſtendimus, &c.* «

Peut-on trouver dans les ſecrets de la Phyſique un plus beau raiſonnement que celuy d'Arnobe, pour forcer les Payens d'avoüer que c'étoit une injuſte calomnie de dire que les Chrétiens étoient la cauſe de tous les maux qui arrivoient ſur la terre? *Numquid poſtquàm Chriſtiani eſſe cœperunt, in contrarias qualitates, prima illa elementa mutata ſunt, &c.* Quoy donc! depuis l'établiſſememt de la Religion a-t'on vû les élemens renverſez, &c. Arnob. adver. Gent.

Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les Peres les plus eloquens, & l'on y trouvera tout ce que la raiſon & le bon ſens ont de plus ſolide & de plus grand pour perſuader & pour convaincre l'eſprit.

D'un autre côté vouloir tout donner à la raiſon en matiere de Religion, eſt la choſe du monde la plus déraiſonnable: parce que Dieu & les Myſteres qui regardent la Divinité, étant eſſentiellemem infinis, ils paſſent tous les efforts de la raiſon humaine, qui, quelque éclairée qu'elle

ſoit, eſt toûjours eſſentiellement bornée & finie. Ne croire à l'égard de Dieu & des Myſteres Divins, que ce que l'on conçoit, & ce que l'on comprend, c'eſt la derniere extravagance: puis que l'incomprehenſibilité n'eſt pas moins eſſentielle au vray Dieu, que la puiſſance, que la bonté, que la ſageſſe; par la raiſon que s'il y a un Dieu, il eſt eſſentiellement infini; & s'il eſt infini, il eſt impoſſible qu'il ſoit compris par des eſprits finis, & bornés comme les nôtres. C'eſt ce qui a fait dire au Prophete, que Dieu eſt grand dans ſes deſſeins, & qu'il eſt incomprehenſible à l'eſprit de l'homme. *Deus magnus conſilio, & incomprehenſibilis cogitatu.*

Jerem. c. 32. v. 19.

D'ailleurs Dieu n'étant pas moins eſſentiellement le maître de l'eſprit & de la raiſon de l'homme, que de tous ſes autres biens; il eſt certain qu'il ne peut exercer cette Souveraineté, qu'en luy commandant de ſoûmettre ſon eſprit à croire quelque choſe qu'il ne puiſſe comprendre par les ſeules lumieres de la raiſon.

Ce ſeroit donc détruire entierement la Religion, que de la faire trop dépendre

dépendre du raisonnement. Chercher des preuves de toutes choses, ce seroit faire douter de tout : & pour vouloir être trop sçavant on deviendroit Infidele. La veritable Eloquence Chrétienne consiste à bien allier ces deux choses, la raison & la Foy, la science & la Religion. Il faut se servir de la raison pour préparer l'esprit à la Foy ; & il faut se servir de la Foy pour le rendre fixe, constant, & inébranlable. Il faut se servir de la science pour soûtenir la Religion; & il faut se servir de la Religion pour inspirer la vraye pieté, & la pratique des vertus Chrétiennes. C'est la sage réflexion de Lactance.

Dieu a mis, dit ce Ciceron Chrétien, deux desirs naturels dans l'homme, l'un pour la Religion, & l'autre pour la science ; mais les hommes se trompent ordinairement, ou en embrassant la Religion sans consulter la science, ou en se donnant tout entiers à la science, sans se soucier de la Religion ; quoy que l'un sans l'autre ne puisse être veritable, ny utile. Ainsi les uns tombent aveuglément en une infinité de Religions toutes fausses,

« Lact. lib. 3. « Instit. « adver. « Gent. « c. 11.

» parce qu'ils ont abandonné la vraye
» ſcience, qui leur auroit appris qu'il
» n'y peut avoir pluſieurs Dieux : les
» autres s'étudient à la ſcience, mais à
» une ſcience qui eſt fauſſe, parce qu'ils
» ont negligé la Religion du vrai Dieu,
» qui les auroit conduits à la connoiſ-
» ſance de la Verité. C'eſt donc en ces
» deux choſes, ſçavoir la Religion &
» la Science, qui ſont inſeparablement
» liées enſemble, que conſiſte toute la
» verité & tous les devoirs de l'hom-
» me.

CHAPITRE X.

De la maniere de ſe ſervir de la Raiſon.

IL n'eſt pas aiſé de trouver la Raiſon, mais il eſt encore plus difficile de la mettre en œuvre, & de ſçavoir la faire valoir ce qu'elle vaut. Les Logiciens ont tâché de la rendre ſenſible, & de luy donner de la force par le moyen de leurs Syllogiſmes, dont ils font de fort grands myſteres que je leur laiſſe développer.

Du Syllogiſme.

Le Syllogiſme eſt compoſé de trois propoſitions, dont la premiere s'appelle la Majeure: la ſeconde ſe nomme la Mineure; & on appelle la troiſiéme, la Concluſion. Par exemple.

Toute ſubſtance qui penſe eſt ſpirituelle.

Or l'Ame raiſonnable eſt une ſubſtance qui penſe.

Donc l'Ame raiſõnable eſt ſpirituelle.

Comme ce n'eſt point icy le lieu d'expliquer toutes les ſubtilités de la Logique, & tout l'ingenieux embarras des Syllogiſmes; je me contente de remarquer de quelle façon les Orateurs s'en ſervent pour perſuader.

L'Eloquence ne s'accommoderoit pas de cette maniere dure & ſéche, dont les Logiciens propoſent leurs Syllogiſmes; elle prend chaque Propoſition en particulier qu'elle étend, qu'elle tourne, qu'elle amplifie, avant que de venir à la Concluſion. Par exemple, le Logicien dira:

Tout le monde eſt obligé d'honorer les Rois.

LOUIS XIV. eſt Roy.

Donc tout le monde eſt obligé d'honorer Loüis XIV.

L'Orateur s'attachera d'abord à la premiere propoſition, dont il étendra les preuves, en faiſant voir que les loix naturelles, Divines & humaines, que la pieté, que la Religion obligent les Sujets d'honorer les Rois, &c. Aprés cela il deſcendra à la ſeconde propoſition, en montrant que Loüis XIV. eſt le plus grand de tous les Rois; il admirera ſa grandeur, ſa puiſſance, ſa pieté, ſa religion, ſa prudence, la vaſte étenduë de ſon genie, ſa moderation, ſa bonté, &c. & enfin il conclura que ſes Sujets doivent l'aimer comme leur Pere, le reverer comme leur Maître, & l'honorer comme celuy qui tient la place de Dieu même ſur la terre.

Le Logicien dira ſimplement:

L'amitié qui n'eſt point fondée ſur des interêts humains, eſt conſtante.

Or l'amitié Chrétienne n'eſt point fondée ſur des interêts humains.

Donc l'amitié Chrétiéne eſt conſtante.

S. Chryſoſtome donnera tout un autre tour à ce Syllogiſme. Lors que l'amitié n'eſt fondée que ſur des

S. Chrſ. Hom 61. in Matth.

interêts humains & paſſagers, cette « liaiſon ne peut être bien étroite, ny « perpetuelle; elle s'évanoüit au moin- « dre mépris, au moindre interêt, à la « moindre jalouſie; parce qu'elle ne « tient point à l'Ame par la racine ſpi- « rituelle de la Charité, qui ſeule ſoû- « tient ſolidement les amitiés, & les « rend inébranlables contre toutes les « choſes du monde. Et en effet, il n'y « a que la Charité fondée en J. Christ « qui ſoit ſolide, conſtante, & invin- « cible, qui ne s'altere, ny par les ſoup- « çons, ny par les calomnies, ny par « les dangers, ny par la mort, ny par « quelque accident temporel que ce « puiſſe être. Car ſelon l'Apôtre, la « Charité ne perit jamais. Si vôtre ami- « tié eſt fondée ſur Jesus-Christ, « tout ce qui ruine les amitiés humai- « nes, l'affermira & l'enflammera da- « vantage. Et quand même un Ami « manqueroit de fidelité à celuy qui « l'aime de cet amour ſpirituel, quand « il le mépriſeroit, & que même il le « voudroit perdre, Jesus-Christ ſeul « qu'il aime dans ſon Ami, ſuffit pour « entretenir ſon amitié, & pour empê- « cher qu'elle ne puiſſe jamais perir. «

Un Dialecticien qui voudroit prouver le peché originel, s'y prendroit de la sorte.

Tous les enfans ne sçauroient être miserables qu'en punition de quelque peché qu'ils tirent de leur naissance.

Or tous les enfans sont miserables. Donc c'est en punition de quelque peché d'origine.

S. Augustin tourne ce Syllogisme en Orateur.

S. Aug. lib. 4. cont. Jul. cap. 15.

Considerés la multitude & la grandeur des maux qui accablent les enfans; & combien les premieres années » de leur vie sont remplies de vanités, » de soufrances, d'illusions, de frayeurs. » En suite, lors qu'ils sont devenus » grands, & qu'ils commencent même » à servir Dieu, l'erreur les tente pour » les seduire, le travail & la douleur les » tente pour les affoiblir, la concupis» cence les tente pour les enflammer, » la tristesse les tente pour les abattre, » l'orgueil les tente pour les élever: » & qui pourroit representer en peu de » paroles tant de diverses peines qui ap» pesantissent le joug des enfans d'Adam? » L'évidence de ces miseres a forcé les

Philoſophes Payens, qui ne ſçavoient « & ne croyoient rien du peché de nô- « tre premier Pere, de dire que nous « n'étions nés que pour ſouffrir les châ- « timens que nous avions merités par « quelques crimes commis en une autre « vie que celle-cy; & qu'ainſi nos Ames « avoient été attachées à des corps cor- « ruptibles, par le même genre de ſup- « plice que des Tyrans de Toſcane fai- « ſoient ſouffrir à ceux qu'ils attachoient « tout vivans à des corps morts. Mais « cette opinion, que les Ames ſont join- « tes à des corps en punition des fau- « tes précedentes d'une autre vie, eſt « rejettée par l'Apôtre. Que reſte-t'il « donc, ſinon que la cauſe de ces maux « effroyables, ſoit ou l'injuſtice, ou « l'impuiſſance de Dieu, ou la peine du « premier peché de l'homme? Mais « parce que Dieu n'eſt ny injuſte, ny « impuiſſant, il ne reſte plus que ce que « vous ne voulés pas reconnoître; mais « qu'il faut pourtant que vous recon- « noiſſiés malgré vous; que ce joug ſi « peſant que les enfans d'Adam ſont « obligés de porter, depuis que leurs « corps ſont ſortis du ſein de leur mere, « juſques au jour qu'ils rentrent dans «

» le ſein de leur mere commune, qui eſt » la terre, n'auroit point été, s'ils ne » l'avoient merité par le crime qu'ils ti- » rent de leur origine.

Cette belle, cette eloquente oraiſon de Ciceron pour la défenſe de Milon, n'eſt qu'un Syllogiſme tourné en Orateur. Un Logicien auroit fait le Plaidoyé en trois mots. Il eſt permis de tuer celuy qui nous dreſſe des embûches. Or Clodius a dreſſé des embûches à Milon. Donc il a été permis à Milon de tuer Clodius. L'Orateur étend d'abord la premiere Propoſition, & il la prouve par le droit naturel, par le droit des gens, par les exemples, &c. Il deſcend aprés à la ſeconde, il examine l'équipage, la ſuite, & toutes les circonſtances du voyage de Clodius, & il démontre qu'il a eu le deſſein d'un aſſaſſin: & enfin il conclut eloquemment pour l'innocence de Milon.

De l'Enthymeme.

L'Enthymeme eſt un Syllogiſme parfait dans l'eſprit, mais imparfait dans l'expreſſion, parce qu'on y ſupprime quelqu'une des propoſitions, comme

comme trop claire & trop connuë, & comme étant facilement suppleée par l'esprit de ceux à qui l'on parle. Par exemple.

Tout ce qui amollit le cœur de l'homme, est dangereux.

Donc la Comedie est dangereuse.

Cette maniere d'argument est plus propre pour l'Eloquence, parce qu'une des principales beautés du discours est d'être plein de sens ; & de donner occasion à l'esprit de former une pensée plus étenduë que n'est l'expression. Ce beau Vers de la Medée de Seneque,

Servare potui, perdere an possim rogas?

J'ay bien pû te sauver, ne puis-je pas te perdre?

contient un Enthymeme d'Orateur, qui a toute une autre grace que si l'on disoit dans un Syllogisme parfait : Celuy qui peut sauver, peut perdre. Or j'ai pû vous sauver, donc je pourray vous perdre. Tel est encore cet Enthymeme qu'Aristote appelle une Sentence Enthymematique.

Ἄθανατον ὀργὴν μὴ φύλαξῃς θνητὸς ὤν.
Mortel, ne gardés pas une haine immortelle.

Si l'on disoit dans les formes de la Logique :

Celuy qui est mortel, ne doit pas conserver une haine immortelle.

Or vous êtes mortel.

Donc vous ne devés pas conserver une haine immortelle.

Il est certain qu'on ôteroit toute la force, & toute la beauté de cette pensée.

Des autres sortes de Raisonnemens.

Le *Dilemme* est un raisonnement composé, où aprés avoir divisé un tout en ses parties, on conclut affirmativement, ou negativement du tout, ce qu'on a conclu de chaque partie. Par exemple, si l'on veut prouver qu'on ne sçauroit vivre en ce monde sans quelque peine, on le pourra faire par ce Dilemme.

On ne peut vivre en ce monde qu'en s'abandonnant à ses passions, ou en les combattant. Si on s'y abandonne, c'est un état cruel; car toutes les passions ne sont, à les bien prendre, que les bourreaux du cœur de l'homme. Si on les combat, c'est un martyre continuel, parce qu'il n'y a rien

de plus penible & de plus rude que de ſe faire ſans ceſſe la guerre à ſoy-même. Il ne faut donc pas eſperer de vivre en cette vie ſans peine & ſans douleur.

Cette eſpece d'argument eſt encore fort propre pour l'Eloquence, parce qu'il eſt capable du grand & du ſublime qu'elle cherche.

Il y a une autre ſorte de raiſonnement compoſé de pluſieurs propoſitions, dont la ſeconde dépend de la premiere, la troiſiéme de la ſeconde, & ainſi du reſte. Les Dialecticiens l'appellent *Sorites* : & les Orateurs s'en ſervent ſouvent. Par exemple.

Les Riches avares ſont pleins de deſirs ; ceux qui ſont pleins de deſirs manquent de toutes choſes, ſont miſerables. Donc les riches avares ſont miſerables.

L'*Induction* eſt un raiſonnement par lequel on va de la connoiſſance de pluſieurs choſes particulieres, à la connoiſſance d'une verité generale : Par exemple.

Vous cherchés en toutes choſes ce qui eſt bon. Vous cherchés à acheter une Terre qui ſoit bonne. Vous de-

« S. Auguſt. in Pſ.

» firés des amis, des eſclaves, des enfans
» qui ſoient bons, &c. Il n'y a que vô-
» tre Ame que vous ne cherchés pas
» à rendre bonne. Eſt-il poſſible qu'il
» n'y ait que vôtre eſprit & vôtre cœur
» que vous vouliés ſouffrir mauvais?

S. Greg. Moral. Eſaïe a gemi, & ſes larmes ont été inutiles. Saül a demandé pardon, &
» il ne l'a pas obtenu. Pharaon a recon-
» nu ſon crime, & il eſt damné. Antio-
» chus fit penitence, & Dieu ne l'é-
» couta pas. Judas eſt mort de deſeſ-
» poir d'avoir trahi ſon Maître, & il eſt
» dans les Enfers. Aprés cela, pecheur,
» eſpere ſi tu veux; & demande, ſi tu
» l'oſes, une grace qui te convertiſſe,
» & qui te ſauve à la mort.

Les Orateurs préferent toûjours ces ſortes de raiſonnemens aux Syllogiſmes reglés, parce qu'ils ont quelque choſe de plus pathetique, & de plus eloquent. Ce n'eſt pas que lors qu'ils veulent ſe recueillir dans la Peroraiſon, ils ne ſe ſervent quelquefois de Syllogiſmes ſerrés & reguliers, pour ramaſſer en peu de mots toute la force de leurs raiſonnemens.

Rien n'eſt plus contraire à la veritable Eloquence que les faux rai-

ſonnemens, quelque beaux & quelque éclatans qu'ils paroiſſent. Ces faux raiſonnemens qu'Ariſtote appelle Sophiſmes, conſiſtent 1. à prouver autre choſe que ce qui eſt en queſtion. 2. à prendre pour Cauſe ce qui n'eſt point Cauſe. 3. à juger d'une choſe par ce qui ne luy convient que par accident. 4. à paſſer de ce qui eſt vray à quelque égard, à ce qui eſt vray ſimplement. 5. à abuſer de l'ambiguité des mots. 6. à tirer une concluſion generale d'une induction défectueuſe, &c.

L'on peut joindre aux Sophiſmes de l'eſprit, les Sophiſmes du cœur, qui conſiſtent à juger des choſes par paſſion, par humeur, par interêt, par opinion, par complaiſance, par préjugé, par authorité; qui ſont autant d'illuſions de l'amour propre, qui corrompent le raiſonnement, & qui détruiſent la veritable Eloquence.

L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE, ET DU BARREAU.

LIVRE SECOND.

De la Diſpoſition du Diſcours.

LA force & la beauté du diſcours ne conſiſtent pas ſeulement dans les moyens, & dans les preuves que l'Orateur a recherchées avec ſoin : elles conſiſtent principalement dans un arangement juſte & naturel de toutes les parties qui le compoſent. Quelque grandes, quelque belles que ſoient les choſes en particulier, ſi elles n'ont cette proportion reguliere qu'inſpire & que demande la nature,

elles ne ſont qu'une maſſe informe qui choque, & qui déplaît. Le corps de l'homme eſt ſans doute un admirable ouvrage du Createur ; mais ſi la tête, ſi les yeux n'étoient pas en leur place, ſi toutes les parties de ce corps n'étoient pas proportionnées, ce ſeroit un monſtre qui feroit peur. Il en eſt ainſi de l'Oraiſon : ſi chaque choſe n'eſt en ſa place, ſi toutes ſes parties n'ont un ordre & une proportion reguliere, ce ne ſera qu'un chaos confus de paroles & de penſées ; & pour le dire ainſi, un monſtre de diſcours, qui rebutera l'oreille, l'eſprit, & le cœur.

Il ne faut pas s'imaginer que ce que les Orateurs appellent les Parties de l'Oraiſon, ſoit une pure invention de l'Art. Rien n'eſt plus établi ſur la nature, dont la vraye Eloquence ne fait que ſuivre les mouvemens. Car l'ordre naturel demande premierement que l'Orateur commence par gagner l'attention de ſes Auditeurs, en leur donnant une haute idée du ſujet qu'il traitte. En ſecond lieu, qu'il propoſe, & qu'il diviſe ſon ſujet avec netteté, pour évite la con-

fuſion des idées. Troiſiémement, qu'il expoſe la verité des faits qui ſont à ſon ſujet. En quatriéme lieu, qu'il prouve ce qu'il avance, en éclairciſſant les doutes & les objections que l'on pourroit former. Et enfin, qu'il concluë par quelque choſe de pathetique, pour achever de perſuader les eſprits. Voilà ce que les Rheteurs appellent, l'*Exorde*, la *Diviſion*, la *Narration*, la *Preuve* ou la *Confirmation* qui contient la réponſe aux objections; & la *Peroraiſon*: & ce ſont les cinq parties du Diſcours, qui toutes ont leurs regles & leurs principes. Mais comme l'Eloquence de la Chaire, & l'Eloquence du Barreau different en quelque choſe: examinons ce qui convient en particulier à l'une & à l'autre.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Exorde par rapport à l'Eloquence du Barreau.

L'EXORDE eſt au Diſcours oratoire ce que la tête eſt au corps humain, diſoit un ancien Rheteur. C'eſt en effet ce qu'il y a de plus apparent ; c'eſt ce qui frappe davantage, c'eſt ce qu'on écoute avec plus de tranquillité & plus d'attention ; c'eſt par là que l'on commence à juger du merite de l'Orateur : & le jugement qu'on a porté d'abord, ne s'efface pas aiſément, parce que l'on juge d'ordinaire ſelon les premieres idées & les premieres impreſſions qu'on a reçûës. Ainſi on ne peut nier que l'Exorde ne ſoit l'une des plus conſiderables parties de l'Oraiſon, principalement à l'égard des Plaidoyés, des Harangues, & de tous les autres diſcours qui ſont du reſſort de l'Eloquence civile & politique. Je dis à l'égard des Plaidoyés, &c. car il y a quelques réflexions parti-

Quod corpori humano caput, hoc orationi exordiū.

culieres qui regardent les Sermons & les Discours Chrétiens.

Le style de l'Exorde, dit Ciceron, doit être plein de gravité, & renfermer tout ce qui peut contribuer à la dignité du Discours: parce que l'Orateur doit s'attacher sur tout à prévenir le jugement de l'Auditeur en sa faveur. Mais l'Art doit y être fort caché, & il en faut bannir les ornemens trop recherchés; par la raison que l'on pourroit soupçonner l'Orateur de vouloir tromper les gens par une artificieuse Eloquence, ce qui diminüeroit la créance qu'on doit avoir en luy.

Tulli. lib. 1. de invent.

Exordium sententiarum & gravitatis plurimum debet habere, & omnino omnia quæ pertinent ad dignitatem continere in se; propterea quòd id optimè faciendum est, quod Oratorem auditori maximè commendet: splendoris & festivitatis minimum, propterea quòd ex his suspicio quædam apparatioris atque artificiosæ diligentiæ nascitur, quæ maximè orationi fidem, Oratori adimit authoritatem.

Quelque beau que doive être l'Exorde, dit le Rheteur Quintilien,

il faut avoir grand ſoin d'y bien cacher l'art de l'Eloquence ; car les Juges ſe perſuaderoient aiſément qu'on les voudroit ſurprendre : mais c'eſt le chef-d'œuvre de l'art, de ſçavoir bien cacher l'Art. *Minimè oſtentari debet in principiis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra Judicem adhiberi ; ſed ipſum iſtud evitare, ſumma artis eſt.* Inſtitut. Orat.

Les Exordes les plus beaux & les plus naturels, ſont tirés ou de la nature du ſujet, ou des lieux, ou des perſonnes, ou des circonſtances. Voici des exemples pris des plus grands Orateurs.

Exorde tiré de la perſonne que l'on défend.

MESSIEURS,

Si j'ay quelque intelligence, ou quelque eſprit ; ou ſi un long exercice a pû m'inſtruire en l'art de parler ; ou ſi ce peu de connoiſſance que j'en ay, je le dois à la culture des bonnes Lettres, qui certainement ont été tout l'entretien de ma vie : il n'y a perſonne qui puiſſe prétendre plus juſtement qu'Archias, tout le Cicér. pro Arch. Poët.

» fruit qu'on peut eſperer de toutes ces
» choſes. En effet, quand je conſidere
» le paſſé, & que remontant preſque à
» mon enfance, je rappelle en ma me-
» moire la conduite ou les occupations
» de ma plus tendre jeuneſſe, je trouve
» qu'il eſt, à vray dire, le premier de
» mes Maîtres; & que c'eſt luy prin-
» cipalement qui m'a donné & du cou-
» rage, & des lumieres pour mes étu-
» des. Que ſi cette voix animée par ſes
» perſuaſions, & formée par ſes enſei-
» gnemens, a pû quelquefois tirer du
» peril l'innocence perſecutée, que ne
» devons-nous point faire pour défen-
» dre un homme, qui nous a donné
» dequoy défendre, & dequoy prote-
» ger tous les autres?

Exorde tiré de la perſonne qu'on accuſe.

MESSIEURS,

M. le Maître Plaidoyé 30. » Si l'Appellante avoit eu quelque
» reſte de pudeur, & qu'elle eût con-
» ſervé cette ombre des vertus en les
» perdant, elle auroit eu honte de vou-
» loir paſſer pour innocente dans la lu-
» miere de cette Audience, aprés y
» avoir paru comme coupable, & con-

vaincuë d'une ſuppoſition. L'image de ſon crime, qui eſt encore peinte dans nos eſprits, auroit étouffé cette demande ſi inſolente qu'elle a faite d'un doüaire; & elle auroit tâché plûtôt d'effacer par ſon ſilence le ſouvenir d'une action ſi infame & ſi capitale, que de le renouveller par cette derniere prétention injuſte en elle-même, honteuſe au public, & injurieuſe à vôtre Arrêt.

Mais peut-on eſperer quelque pudeur, & quelque retenuë d'une femme qui n'a jamais eu d'autre loy que ſes paſſions, d'autre regle que la licence, d'autre objet que ſa fortune; & qui a recherché dans la nobleſſe de ſa race, de quoy relever ſes eſperances; dans l'agitation de ſa vie, de quoy ſignaler ſon nom; dans l'injuſtice de ſes deſſeins, de quoy s'enrichir, aux dépens de ſon honneur; dans la grandeur de ſes entrepriſes, de quoy s'élever au-deſſus des Loix; & dans l'aſſiſtance de ſes parens, de quoy triompher de la Juſtice.

Que peut-on, MESSIEURS, attendre de celle qui a toûjours eu l'impudence ſur le front, les menſon-

» ges dans la bouche, l'avarice dans le
» cœur, le flambeau de l'amour & de
» la guerre dans les mains, &c.

Exorde tiré de la nature du ſujet.

MESSIEURS,

M. Patru, Plaidoyé 15.

» Quand je conſidere qu'il ne s'agit
» entre nous que d'une ſimple preſéan-
» ce, & que des Religieux devroient,
» ce ſemble, briguer plûtôt les dernie-
» res places que les premieres : je ne
» doute pas que cette Cauſe ne ſemble
» à beaucoup de gens indigne de la
» majeſté de ce lieu, & de cette ſainte
» Profeſſion, que les parties de part &
» d'autre ont heureuſement embraſſée.
» En effet, peut-on rien imaginer de
» plus étrange en apparence, que de
» combattre pour des vaines prérogati-
» ves d'honneur, aprés avoir ſolennel-
» lement renoncé aux frivoles vanités
» du monde ? N'eſt-ce pas même con-
» ſumer des heures ſi precieuſes au pu-
» blic ? n'eſt-ce pas commettre com-
» me une eſpece de ſacrilege, que de
» vous entretenir de queſtions de neant,
» & qui ne peuvent preſque produire
» que du ſcandale ? Mais quand je pen-
» ſe d'un autre côté qu'un Concile

Oecumenique, de la memoire de nos Peres, a vû naître un different tout ſemblable au nôtre, ſans le condamner; quand je penſe que des Cardinaux ont bien voulu s'en inſtruire pour faire leur rapport, & qu'un Souverain Pontife n'a pas dédaigné d'en être le Juge; je puis dire, ſi je ne me trompe, que nôtre conteſtation, à le bien prendre, eſt tres-importante, & qu'on peut maintenir ſon rang, & défendre ſa dignité, ſans s'éloigner de la modeſtie que l'Evangile nous enſeigne. Le Concile de Trête.

Exorde tiré des Circonſtances.

MESSIEURS,

Quoy que ce ſoit quelque choſe de honteux pour moy, de craindre en parlant pour un homme intrepide; & de ne pas témoigner une grandeur d'Ame pareille à celle de Milon, qui n'eſt touché que du ſalut de la Republique, & non pas de ſa propre vie; je ne puis toutefois vous diſſimuler que ſi mon cœur eſt aſſuré, mes yeux au moins ſont effrayés, voyant de tous côtés que l'ordre du Barreau eſt entierement renverſé, & Cicéron pro Milone.

„ que rien de nos anciennes coûtumes
„ n'eſt obſervé dans cette Cauſe : Car
„ on ne vous voit point environnés de
„ cette multitude de Citoyens Ro-
„ mains, que vôtre Juſtice attire ordi-
„ nairement ; on n'apperçoit que des
„ Gardes, que des Soldats, qui ſans
„ doute ne ſont pas icy pour nous faire
„ violence ; mais qui cependant ſont un
„ ſpectacle aſſés nouveau dans ce lieu
„ ſacré, & dont le tumultueux embar-
„ ras eſt capable de faire trembler l'O-
„ rateur le plus aſſuré. Si je pouvois
„ m'imaginer que l'on voulût oppoſer
„ la violence à la juſtice de ma Cauſe,
„ je cederois au malheur des temps,
„ perſuadé que le diſcours d'un Ora-
„ teur a peu de pouvoir parmy les ar-
„ mes ; mais la ſageſſe & l'equité de
„ Pompée me raſſure, &c.

Exorde tiré des Lieux.

MESSIEURS,

M. Patru Plaidoyé 16. „ Quand je conſidere l'état déplora-
„ ble de l'Hôtel-Dieu de Pontoiſe ; &
„ cet eſprit de robellion qui regne avec
„ tant d'audace dans ce Lieu ſacré, je
„ reconnois qu'en quittant le monde,
„ on ne quitte le plus ſouvent ny les

erreurs

erreurs ny les folles paſſions du monde. Il eſt pourtant bien étrange que « des Vierges conſacrées à J. CHRIST, « qui ont fait vœu d'obeïſſance, & qui « l'ont fait à la face des Autels, triomphent de leur revolte ; comme ſi ce « Dieu, qui fut le témoin de leurs ſermens, n'avoit plus d'yeux pour les « voir, ny plus de bras pour les punir. « Madame de Guenegaud qui voit le « feu dans ſa bergerie, qui voit la plûpart de ſes oüailles comme perduës, « implore en vain le ſecours d'en-haut : « la voix de ſes larmes, de ſes ſanglots « n'a pu parvenir encore juſques au « Thrône du ſouverain Pere des miſericordes. Cependant on la diffame « & au-dedans & au-dehors ; il n'y a « rien dans toute ſa vie que l'impoſture « n'infecte de ſon haleine. Ce n'eſt plus « dans les Cellules ou dans les Parloirs « qu'on la déchire ; c'eſt dans Paris, « c'eſt dans le Louvre, ou plûtôt dans « le Royaume, qu'on ſeme d'outrageux « libelles pour la noircir. Si toutefois « il étoit en ſa liberté de ſuivre les « mouvemens de ſa tendreſſe, elle ſe « contenteroit de pleurer au pié de la « Croix l'endurciſſement de ſes Filles, «

» & l'infortune de ſa Maiſon ; mais en
» la place où le Ciel l'a miſe, le Ciel
» luy demande autre choſe que des lar-
» mes. Souffrir plus long-temps un
» ſcandale ſi monſtrueux, ce ſeroit tra-
» hir ſon innocence & ſon miniſtere.
» Il faut enfin lever le voile, & faire
» voir à toute la France, à toute l'E-
» gliſe, l'emportement malheureux de
» quinze ou vingt Religieuſes, qui ont,
» ce ſemble, oublié tout ce qu'elles
» doivent, & à leur ſexe, & à leur Pro-
» feſſion.

Il y a des Exordes qui ſe font bruſquement, ſans préparation, par quelque mouvement prompt & imprévû. L'on s'en ſert dans des affaires extraordinaires, dont les auditeurs ſont déja prévenus, pour les frapper davantage. Tel eſt cet Exorde de l'Orateur Romain contre Catilina.

Cicer. in Catil. » Juſques à quand, Catilina, abuſerés-vous de nôtre patience? Juſques
» à quand vôtre fureur ſera-t'elle im-
» punie? &c.

On voit encore de fort beaux Exordes, qui ſont compoſés de quelque grande Sentence d'un Auteur, ou

de quelque Histoire de l'Antiquité; mais il faut que ces Sentences ayent beaucoup de sens, & que ces Histoires ayent quelque chose de fort remarquable, pour être appliqué heureusement au sujet : car il n'y a rien de plus fade que ces Histoires communes, & qui n'ont rien de surprenant.

L'on connoît assés par les exemples que j'ay rapportés, quelles sont les qualités d'un bon Exorde. Il doit être court, point commun, propre au sujet, point hors d'œuvre, grand, & orné de quelques-unes des Figures les plus sublimes. C'est ce que nous apprend l'Orateur de Rome. *Vitia hæc sunt certissima exordiorum quæ summopere vitare oportebit. Vulgare, commune, commutabile, longum, separatum, translatum.* Tull. l. 1. de inv.

Il y a une vieille erreur en matiere d'Exordes, qui fait que quelques-uns employent tout le commencement de leurs discours à tâcher de gagner la bien-veillance de leurs auditeurs, en les loüant, & en les complimentant. Je ne voy rien de plus petit, ny de plus indigne d'un Orateur : Il faut gagner l'estime & la bien-veil-

lance des gens, en leur disant de bonnes choses, qui leur plaisent & qui les persuadent, & non pas par des prieres & par des complimens.

CHAPITRE II.

De l'Exorde par rapport à l'Eloquence de la Chaire.

IL seroit à souhaiter que la loy de l'Areopage, qui défendoit les Exordes aux Orateurs d'Athenes, fût exactement observée à l'égard des Predicateurs; de sorte qu'on ne vît plus dans la Chaire Chrétienne ces Exordes étudiés, que l'on regarde comme quelque chose de fort important, & qui au fond ne servent à rien. Car si on ne se sert des Exordes que pour se concilier l'estime & la bienveillance des auditeurs, & pour meriter d'eux une attention favorable; il semble que des Predicateurs, qui viennent annoncer aux Fideles de la part de Dieu les verités eternelles, & les aider à faire leur salut, n'ont pas besoin de ces sortes de précautions.

Il ne s'agit pas de gagner leur bienveillance ; il s'agit de les faire trembler ; il s'agit de leur faire éviter l'enfer, & non pas de leur demander leurs bonnes graces.

Ces sortes d'exordes étoient inconnus aux premiers Predicateurs de l'Egliſe. Les Peres commençoient leurs diſcours par lire aux Fideles quelque endroit des Divines Ecritures, qu'ils leur expliquoient enſuite, & d'où ils tiroient des moralités pour leur inſtruction ; & c'etoit en quoy conſiſtoit toute la force de leur eloquence, à laquelle rien ne pouvoit reſiſter. Dans la ſuite des tems, lors que l'Egliſe eut partagé les Livres ſaints, en Evangiles & en Epîtres pour la Sainte Meſſe ; on liſoit au peuple, ou l'Evangile, ou l'Epître, que tout le monde écoutoit avec un profond reſpect ; (& de là eſt ſans doute venuë la coûtume de ſe tenir découvert pendant l'exorde :) & aprés cette lecture les Predicateurs expliquoient ce qu'on avoit lû aux Fideles, & en tiroient des inſtructions ſalutaires pour les mœurs. L'on ajoûta enſuite depuis à la lecture de

l'Evangile une courte Priere, afin d'obtenir les lumieres du S. Esprit, si necessaires pour bien annoncer, & pour bien écouter la parole de Dieu.

Le Concile de Cologne, voyant que quelques Predicateurs ne suivoient pas cette ancienne methode de l'Eglise, ordonna expressément, que, selon l'usage des Peres, on ne se servît point d'autre exorde que de la lecture de l'Evangile & de l'Epître du jour, dont on choisiroit ce qu'il y auroit de plus touchant pour l'expliquer au peuple. *Concionatores initio ambas lectiones, qua Epistola ac Evangelium, Missa diei appellantur, ad verbum denarrabunt. Deinde post imploratam divini Numinis clementiam regrediantur ad utriusque lectionis brevem dilucidationem, locos aliquot communes ex utraque deligentes, quibus populus ad vitæ pietatem, charitatemque Dei, ac proximi inflammetur.*

Concil. Colon. part. 6. cap. 22.

Cette sainte Methode est aujourd'huy entierement abolie; & il n'y a pas même d'apparence qu'on se corrige si-tôt. Les beaux Exordes sont trop à la mode; & tandis que le bel

Eſprit regnera dans les Sermons, on n'en reviendra jamais aiſément.

Je ſçay que, comme on lit l'Evangile à la Meſſe en preſence de tout le peuple, il ſeroit inutile d'en faire une nouvelle lecture dans la Chaire; mais il ſeroit abſolument neceſſaire de l'expliquer pour l'édification & pour l'inſtruction des Fideles, dont la plûpart vivent dans une groſſiere ignorance du ſaint Evangile, parce que les Predicateurs n'ont pas aſſés de ſoin de leur en découvrir les ſacrés Myſteres.

J'avoüe que l'explication des Evangiles, nette, ſuccinte, eloquente, & aſſés ſerrée pour ſervir d'Exorde, n'eſt pas fort aiſée; & il y faut un peu plus de meditation, de ſcience, & d'étude, qu'à faire un exorde de pointes & d'Antitheſes. En voicy quelques exemples.

EXORDE POUR LE PREMIER Dimanche de l'Avent.

Explication de l'Evangile.

Ce fut deux ou trois jours aprés l'Entrée triomphante de J. CHRIST dans Jeruſalem, que ſes Diſciples luy

ayant demandé quels ſeroient les ſignes de ſon Avenement glorieux, & de la fin du monde, il leur répondit qu'il y auroit des ſignes dans le ſoleil, dans la lune, & dans les étoiles : c'eſt-à-dire, comme il s'explique luy-même dans S. Mathieu, que le ſoleil s'obſcurciroit, que la lune ne donneroit plus ſa lumiere, & que les étoiles tomberoient du Ciel ; que les Vertus des Cieux ſeroient ébranlées ; & qu'à la vûë du Fils de l'homme, que l'on verroit venir ſur les nuées avec puiſſance & majeſté, tous les hommes ſecheroient de frayeur.

» S. Auguſtin dit qu'avant le Jugement dernier, il arrivera dans l'Egliſe, en un ſens ſpirituel, tout ce que » JESUS-CHRIST marque devoir » arriver dans la nature au temps de » ſon Avenement. JESUS-CHRIST le » Soleil de l'Egliſe, puiſque c'eſt de » luy qu'elle tire toute ſa lumiere, ſera » obſcurcy, parce qu'à peine le connoîtra-t'on ; luy-même aſſurant qu'il » trouvera peu de foy ſur la terre, & » que la charité de pluſieurs ſera refroidie. L'Egliſe figurée par la lune, » ſera ſans éclat, par la peine que l'on

aura

aura à la discerner de toutes les fausses Societés que l'erreur formera par tout, & elle sera toute rouge du sang que les persecutions répandront de tous côtés. Plusieurs de ceux qui par leur doctrine & leur pieté brilleront comme des Astres, tomberont du Ciel, & sortiront de l'Eglise, succombant lâchement à la crainte des supplices ; & d'autres qui paroissant les plus fermes, étoient regardés comme les Puissances du Ciel, seront troublés & renversés par la violence de ces tempêtes, qui agiterõt alors tout le monde.

Heureux qui sçaura prévenir ce jour terrible par une crainte salutaire, en pratiquant ce que J. CHRIST ajoûta pour conclusion à l'Evangile qu'on nous a lû à la sainte Messe. Prenés garde à vous, dit-il, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excés du manger & du boire, & par les inquietudes de cette vie ; & que ce jour ne vienne tout d'un coup vous surprendre. Veillés donc en priant toûjours, afin que vous soyés trouvés dignes d'éviter tous ces maux qui arriveront, & de paroître avec confiance devant le Fils de Dieu, &c.

EXORDE POUR LE SECOND Dimanche de l'Avent.

Explication de l'Evangile.

» Jean, fils de Zacharie & d'Elizabeth, remply du Saint Esprit dés le
» ventre de sa mere, nourri dans le desert, avoit paru par l'ordre de Dieu,
» sur les bords du Jourdain, pour prêcher la penitence aux Juifs, & pour
» leur apprendre que le Messie qu'ils attendoient étoit venu; c'est pour ce
» sujet qu'il est appellé le Précurseur de JESUS-CHRIST, comme ayant été envoyé devant luy pour luy preparer les voyes, & pour le faire connoître aux hommes.

» Ce Saint donc, aprés avoir exercé quelque temps son ministere, en parlant de J. CHRIST, & le montrant même à ceux qui venoient entendre
» sa parole, fut envoyé en prison par Herode Roy de Galilée, parce qu'il
» avoit dit à ce Prince: Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de vôtre
» frere. Pendant qu'il étoit dans les chaînes, le Fils de Dieu parcouroit
» la Galilée, & y faisoit plusieurs miracles. Il avoit depuis peu guéri un

Lepreux & un Paralytique ; & il venoit de reſſuſciter, dans la Ville de Naïm, le fils unique d'une Veuve. Les Diſciples de Jean raconterent toutes ces merveilles à leur Maître ; & ce fidele Miniſtre, qui ne cherchoit que la gloire de ſon Seigneur, qui ne penſoit dans la priſon même qu'à remplir les devoirs de ſon miniſtere, & qui n'avoit fait des diſciples que pour les donner à celuy qui l'avoit envoyé ; ne voulant pas perdre cette occaſion de leur faire connoître J. C. il choiſit deux d'entr'eux, par leſquels il luy fit dire : Eſtes-vous celuy qui doit venir ; c'eſt-à-dire, celuy que les Prophetes ont prédit devoir venir ſur la terre pour ſauver les hommes, & que le peuple Juif attend depuis ſi long-temps ſous le nom de Meſſie ? S. Jean ne doutoit plus que JESUS-CHRIST ne fût ce Sauveur, il le diſoit ſans ceſſe à ſes diſciples ; mais il y en avoit qui ne le vouloient pas croire ; & luy, par une condeſcendance pleine de ſageſſe & de charité, prend leur doute ſur luy, & les envoye faire de ſa part une queſtion, ſur laquelle ils avoient beſoin d'être inſ-

» truits : Il se sert pour ce sujet de l'oc-
» casion qu'ils luy en presentent eux-
» mêmes par le recit des miracles du
» Fils de Dieu. Il étoit dit dans l'Ecri-
» ture, que le Messie feroit des mira-
» cles. Allés donc, dit saint Jean à ses
» Disciples, demander à celuy dont
» vous me racontés les merveilles, s'il
» est celuy que nous attendons, puis
» qu'il fait ce qui a été prédit de celuy
» que nous attendons.

» Le Fils de Dieu ne voulut point
» dire à ces deux Disciples qu'il étoit le
» Messie, mais il fit parler pour luy ses
» œuvres & ses miracles, qui disoient
» assés qu'il étoit le Sauveur du monde.
» Les aveugles voyent, leur dit-il, les
» lepreux sont gueris, les morts sont
» ressuscités ; cela vous dit assés qui je
» suis.

» Lors que les Disciples de S. Jean
» furent retirés, le Sauveur prit occasion
» d'instruire les peuples qui l'écou-
» toient ; il leur apprit quelle étoit la
» saintété de S. Jean ; & il leur fit con-
» noître que ce n'étoit pas à la Cour
» des Rois, & dans les Maisons des
» Grands que cette saintété se rencon-
» troit. Voilà nôtre Evangile qui ren-

ferme de grandes leçons pour nôtre instruction ; &c.

EXORDE POUR LE TROISIE'ME Dimanche de l'Avent.

Explication de l'Evangile.

Un peu avant que JESUS commençât à paroître, & à prêcher son Evangile, S. Jean Baptiste son Précurseur, sortit du Desert par l'ordre de Dieu, & alla sur le bord du Jourdain prêcher la penitence, & annoncer que le Christ étoit venu. Plusieurs touchés des Predications de S. Jean, soûtenuës par l'austerité & la saintetè de sa vie, luy confessoient leurs pechés, & il les baptisoit en les plongeant dans le Jourdain, pour les disposer par ce Baptême d'eau, au Baptême d'esprit, que J. CHRIST devoit donner à ceux qui croiroient en luy. On attendoit alors le Messie, parce que le temps auquel les Prophetes avoient marqué son Avenement, étoit accomply ; & le peuple voyant cette foule de monde qui suivoit saint Jean, douta s'il n'étoit point celuy qu'ils attendoient ; mais ce saint Précurseur, pour les détromper, leur

» dit que bien loin d'être le Christ, il
» n'en étoit que le Ministre; & qu'il ne
» baptisoit que dans l'eau, au lieu que
» le Messie devoit baptiser dans le Saint
» Esprit. Ce qu'il avoit dit devant le
» peuple, il fut obligé de le dire, quel-
» que temps aprés, devant les Premiers
» de la Judée. Car le grand Conseil des
» Juifs, appellé *Sanhedrin*, à qui il ap-
» partenoit de juger des grandes Affai-
» res, & entr'autres, de la doctrine, &
» de la mission de ceux qui venoient,
» comme Prophetes, annoncer quelque
» chose de la part de Dieu, députa des
» Prêtres & des Levites, pour sçavoir
» de cet Homme, dont la reputation
» faisoit tant de bruit, & qui donnoit
» un Baptême nouveau, ce qu'il étoit,
» & ce qu'il venoit faire, & s'il étoit le
» Messie. Ce saint Précurseur leur dit,
» qu'il n'étoit que le Ministre du Mes-
» sie, & qu'il n'étoit pas digne de dé-
» nouer les cordons de ses souliers. Ils
» luy demandent ensuite s'il est Elie,
» ou un Prophete; il répond avec la
» même humilité, qu'il n'est ny Elie,
» ny Prophete; enfin, il les assure qu'ils
» ont au milieu d'eux le Maître de tous
» les Prophetes, qu'ils ne veulent pas

connoître. Apprenons de là, dit ſaint « Auguſtin, à ne pas nous attribuer ce « qui ne nous appartient point ; & à « vaincre l'une des plus dangereuſes « tentations, qui eſt celle de la loüange. « On n'eſt pas aſſés vain pour ſe loüer « ſoi-même, ou pour mendier des loüan- « ges ; mais qui eſt-ce qui eſt aſſés hum- « ble, pour ne pas recevoir avec plaiſir « celles qui luy ſont offertes? Le plus « grand des enfans des hommes, ſelon « le témoignage de J. C. même, cache « tout ce qu'il a de grand : car il pou- « voit dire qu'il avoit l'eſprit d'Elie, « & la lumiere d'un Prophete; & il ne « le dit point, il rejette tous ces titres ; « & lors qu'il eſt obligé de parler de « luy, il en parle avec une modeſtie, « qui doit confondre la maniere ſi vaine « & ſi ſuperbe avec laquelle nous par- « lons de nous, &c. «

EXORDE POUR LE QUATRIE'ME Dimanche de l'Avent.

Explication de l'Evangile.

Ce n'eſt pas ſans myſtere que « l'Evangeliſte parle de l'Empire de « Tibere Ceſar, & des autres Princes « qui gouvernoient ſous luy : c'eſt ſans «

» doute pour nous faire ſouvenir que
» le temps de l'Avenement du Meſſie
» étoit arrivé ; puiſque, ſelon la prédic-
» tion des Prophetes, le Sceptre de Ju-
» da étoit paſſé dans les mains des étran-
» gers, aprés quoy le Meſſie devoit pa-
» roître dans le monde. S. Jean Bap-
» tiſte, qui par la revelation Divine,
» & par l'accompliſſement des Prophe-
» ties, ſçavoit que JESUS-CHRIST étoit
» ce Divin Liberateur attendu depuis
» ſi long-temps, ſortit de ſon Deſert
» pour luy préparer la voye ; c'eſt-à-
» dire, pour diſpoſer les Juifs à le re-
» connoître & à l'adorer. Il les bapti-
» ſoit dans le Jourdain, c'eſt-à-dire qu'il
» les lavoit, aprés leur avoir fait deteſ-
» ter tous leurs pechés. Non pas que
» cette ceremonie fût un veritable Ba-
» ptême qui remît les pechés ; car cela
» étoit reſervé au Baptême de JESUS-
» CHRIST, ſelon le témoignage de ce
» ſaint Précurſeur: Je baptiſe dans l'eau,
» dit-il, mais celuy qui vient aprés
» moy, donne le baptême du S. Eſprit:
» c'eſt-à-dire, de la remiſſion des pe-
» chés ; puiſque c'eſt par le S. Eſprit
» qu'ils ſont remis. S. Jean ne baptiſa
» donc, & ne lava dans le Jourdain

coux qui ſe convertiſſoient, que pour « leur donner une marque exterieure « de la pureté interieure, qu'il leur inſ- « piroit pour bien recevoir le Meſſie. « Preparés la voye du Seigneur, s'é- « crioit ce Saint: toute vallée ſera rem- « plie, toute montagne ſera abaiſſée, « & les chemins raboteux & tortus de- « viendront droits & unis. Il vouloit « faire comprendre aux Juifs par ces « expreſſions figurées, les effets mer- « veilleux que devoit avoir leur peni- « tence, ſi elle étoit ſincere. Entrons « dans l'eſprit de nôtre Evangile, & « apprenons quelle doit être la verita- « ble Penitence, &c. «

On en doit uſer ainſi à l'égard des Myſteres de Nôtre-Seigneur, des Fêtes de la ſainte Vierge, & des Panegyriques des Saints. Car puis que l'Egliſe leur a attaché un Evangile particulier, pourquoy n'entrer pas dans ſon eſprit? pourquoy fruſtrer les Fideles d'une connoiſſance ſi ſainte, & d'une inſtruction ſi ſalutaire?

Il y a cependant des occaſions où l'on pourroit, par des conſiderations Chrétiennes, faire des Exordes ſelon l'Art, pour gagner la bien-veillance

des auditeurs. Par exemple, ſi on avoit à parler à des heretiques rebutés, ou à quelques autres perſonnes prévenuës, l'on pourroit commencer par les défabuſer. Ce fut ainſi qu'en uſa Saint Pierre à l'égard des Juifs, qui voyant les Apôtres animés du feu du S. Eſprit, s'étoient imaginés qu'ils étoient pris de vin. Alors Pierre ſe preſentant avec les onze Apôtres, éleva ſa voix, & leur dit : *O Juifs, & vous tous qui demeurés dans Jeruſalem ! conſiderés ce que je vous vas dire, & ſoyés attentifs à mes paroles. Ces perſonnes ne ſont pas yvres, comme vous le perſés, puis qu'il n'eſt encore que la troiſiéme heure du jour ; mais c'eſt ce qui a été dit par le Prophete Joël. Dans les derniers tems, dit le Seigneur, je répandray mon Eſprit ſur toute chair: vos fils & vos filles prophetiſeront ; vos jeunes-gens auront des viſions ; & vos Vieillards auront des ſonges, &c.*

Act. 2.

Joël. 2

Iſaïe cap. 44

L'on pourroit encore ſe ſervir des Exordes pris des Circonſtances du temps, du lieu, & des perſonnes, dans des Oraiſons Funebres, dans des Harangues & dans quelques autres ceremonies particulieres. Ainſi l'Apôtre

S. Paul dans l'Areopage, commença son discours par une rencontre surprenante qu'il avoit eüe.

Seigneurs Atheniens ; il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à l'excés ; car ayant regardé en passant les images de vos Dieux, j'ay trouvé même un Autel sur lequel il est écrit, Au Dieu Inconnu. *C'est donc ce Dieu que vous adorés sans le connoître, que je vous annonce. Dieu qui a fait le monde, & tout ce qui est dans le monde; étant le Seigneur du Ciel & de la terre, n'habite point dans les Temples bâtis par les hommes. Il n'est point honoré par les ouvrages de la main des hommes, comme s'il avoit besoin de ses creatures, luy qui donne à tous la vie, la respiration, & toutes choses. Il a fait naître d'un seul toute la race des hommes, & il leur a donné pour demeure toute l'étenduë de la terre ; ayant marqué l'ordre des saisons, & les bornes de l'habitation de chaque peuple: afin qu'ils cherchassent Dieu, & qu'ils tâchassent de le trouver comme avec la main & à tâtons, quoy qu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car c'est par luy que nous avons la vie, le mouvement, & l'être ; & selon que*

Act. 17.

Gen. 1.

Sap. 7.

quelqu'un de vos Poëtes a dit, nous ſommes les enfans & la race de Dieu. Nous ne devons donc pas croire que la Divinité ſoit ſemblable à de l'or, à de l'argent, ou à de la pierre, dont l'art & l'induſtrie des hommes a fait des Figures. Mais Dieu étant en colere contre ces temps d'ignorance, fait maintenant annoncer à tous les hommes & en tous lieux, qu'ils faſſent pénitence.

Comme ces occaſions ſont rares, on devroit ordinairemennt s'en tenir à l'explication des Evangiles & des Epîtres.

CHAPITRE III.

De la Propoſition, de la Diviſion, & de la Narration, par rapport au Barreau.

LA Propoſition eſt une expoſition nuë, ſimple, courte & naturelle du ſujet que l'on doit traitter. Par exemple.

M. Le Maître, Plaidoyé 1.

» Ma Partie adverſe pretend, MESSIEURS, qu'une fille âgée de vingt-» cinq ans eſt exemte de tous les devoirs » naturels; & qu'elle n'eſt point tenuë » d'avertir ſon pere, ny de penſer même

s'il eſt au monde, lors qu'elle deſire de ſe marier. «

Et moy je ſoûtiens au contraire, qu'une fille majeure eſt encore fille; que l'Ordonnance du Roy Henry II. eſt une Loy inviolable; & que l'autorité des peres établie par toute la Juſtice Divine & humaine, n'eſt pas une chimere, une imagination, un ſonge: mais quelque choſe de vrai, de ſolide, & de ſacré.

Elle eſtime que la ſeule qualité de fille, quoy que coupable, quoy qu'indigne, quoy que dénaturée, vous touchera plus ſenſiblement, que celle d'un pere innocent, affligé, mépriſé; & que vous jugerés qu'il devoit ſe ſouvenir d'elle dans ſon Teſtament avec des témoignages de bienveillance, & des éloges d'honneur, quoy qu'elle l'ait oublié dans ſon mariage par un mépris injurieux, & par un orgueil inſupportable.

Et moy je ſoûtiens au contraire, qu'une fille ne peut rien prétendre aux droits de la nature, lors qu'elle les a violés: qu'elle eſt autant obligée d'honorer ſon pere, parce qu'elle en a reçu la vie; que luy de l'aimer,

» parce qu'il la luy a donnée, & par » conſequent qu'il n'eſt plus obligé » d'avoir les ſentimens d'un pere pour » elle, lors qu'elle n'a plus ceux d'une » fille pour luy. Ainſi, MESSIEURS, » j'eſpere de vôtre Juſtice un Arrêt » qui conſervera les dernieres, mais les » plus precieuſes reliques de l'autorité » paternelle ; & l'Intimée en deſire un » qui les efface.

Autre Exemple.

M. Patru, Plaidoyé 11. » On nous accuſe d'un rapt, & quoy » que cette accuſation n'ait ny fonde- » ment ny vray-ſemblance, on a cru » pourtant qu'un jeune Etranger deſ- » titué de tout ſecours, pourroit aiſé- » ment être opprimé. C'eſt, MES- » SIEURS, ſur une imagination ſi » odieuſe qu'on nous attaque, qu'on » nous perſecute ; comme s'il n'y avoit » plus de juſtice dans le monde, & que » l'innocence n'eût deſormais rien à » eſperer ny du Ciel ny de la terre.

Autre Exemple.

Cicer. pro Milon. » Je ne prétens point icy, MES- » SIEURS, que les Charges que Mi-

lon a ſi dignement exercées, & que « les ſervices qu'il a rendus à la Repu- « blique ſervent à diminuer le crime « dont on l'accuſe. Je ne vous diray « point que la mort de Clodius eſt un « coup heureux pour nos Citoyens. « Mon deſſein eſt de vous faire con- « noître clairement que Clodius a dreſ- « ſé des embûches à Milon, pour l'aſ- « ſaſſiner par la plus lâche de toutes « les perfidies : & quand je vous auray « fait voir que la lumiere du Soleil « n'eſt pas plus claire que cet aſſaſſi- « nat ; alors, MESSIEURS, je vous « conjureray de proteger l'innocence « qu'on veut opprimer, & d'oppoſer « vôtre juſtice inviolable à la fureur « de nos ennemis. «

DE LA DIVISION.

Les Diviſions juſtes & regulieres ſont aſſés peu en uſage dans le Barreau : parce que, comme il ne s'agit ordinairement que de pluſieurs faits particuliers dont on prouve les uns, & l'on refute les autres ; la diviſion des Plaidoyés ne conſiſte qu'à prouver ce qui fait pour ſa Cauſe, & à refuter ce qui eſt contraire. L'on

trouve cependant quelques Diviſions regulieres dans les oraiſons de Ciceron.

» Si, MESSIEURS, vous m'ac-
» cordés cette grace, qui ſemble com-
» me dûë à Archias, j'eſpere de vous
» faire voir que non ſeulement il eſt
» Citoyen Romain, mais que s'il ne
» l'étoit pas, il ſeroit tres-digne de cet
» honneur.

Cicer. pro Arch. Poët. » Archias eſt Citoyen Romain; & » quand il ne le ſeroit pas, il merite de » l'être. Voilà une Diviſion aſſés juſte.

DE LA NARRATION.

La Narration eſt ce qui domine le plus dans les Plaidoyers. Car comme ils ne ſont fondés que ſur une infinité de faits & de circonſtances particulieres, les Narrations ſont neceſſairement l'ame de ces ſortes de diſcours : mais comme la Narration peut être quelquefois rampante & ennuyeuſe, à cauſe des ſujets frivoles & de peu de conſéquence; il faut ſe ſervir de tout l'art pour la relever, & la rendre eloquente & agreable. Comme elle eſt ennuyeuſe, il faut la

la rendre la plus courte que l'on pourra, retranchant toutes les circonstances inutiles, & ne choisissant que ce qui pourra donner le plaisir de la surprise : & comme elle est rampante, on doit employer les plus vives & les plus sublimes Figures de l'Eloquence, pour donner un tour extraordinaire aux faits que l'on raconte. Telle est cette Narration de la malheureuse aventure d'un homme qui avoit tué son beau-pere sans aucun méchant dessein.

MESSIEURS, l'Intimé que je défens, & l'Appellante sa femme, ayant été mariés ensemble en l'année 1615. ils vécurent durant trois mois dans toute la paix & l'amitié que le mariage sçauroit produire ; mais au bout de ce tems, l'insolvabilité d'un homme qui devoit une somme d'argent assés considerable à l'Intimé, luy ayant fait perdre presque tout ce qu'il avoit de bien ; le beau-pere de ma Partie fut si touché de cette perte qui étoit arrivée à son gendre, dont il avoit plus consideré le bien dans le mariage que la personne, & il en conçut une si grande aversion

M. le Maître, plaidoyé 26.

» contre luy, qu'aprés luy avoir parlé
» deux ou trois fois, comme à un
» homme déchu de ſon état & de ſa
» condition, & l'avoir traitté avec
» grand mépris; enfin l'émotion de ſa
» bile le porta un jour, qui étoit le
» dix-ſeptiéme d'Octobre 1615. à
» le venir quereller de la maniere du
» monde la plus inſolente, & en mê-
» me temps la plus injuſte; puis que
» le ſujet de ſa mauvaiſe humeur & de
» ſon indignation étoit un ſimple mal-
» heur, dont ma Partie n'étoit pas
» moins affligé que luy, & auquel il
» n'avoit rien contribué, ny par im-
» prudence, ny par negligence.

» Il luy vint dire, MESSIEURS,
» qu'il avoit grand regret d'avoir don-
» né ſa fille à un homme qui étoit in-
» digne de ſon alliance, & qui ne ſe-
» roit jamais qu'un gueux & un miſe-
» rable. Ma Partie qui eſt tres-doux
» de ſon naturel, & qui en porte même
» les marques ſur ſon viſage, écouta
» d'abord ces reproches ſans luy ré-
» pondre; mais ſon beau-pere irrité de
» ſon ſilence, luy dit tant d'injures,
» qu'il ne les put écouter davantage
» ſans repartir.

L'Appellante ſa femme étoit elle-même preſente à ce démêlé, & témoigna même être fâchée de ce que ſon pere ſembloit avoir entrepris d'outrager ſon mary au dernier point. Elle ſçait les choſes horribles qu'il eut la hardieſſe de luy dire, & que j'aurois honte de rapporter : elle fit ce qu'elle put alors pour appaiſer ſes mouvemens terribles & furieux; & ſi ſon pere en fût demeuré à des injures, toute leur querelle ſe fût paſſée en conteſtation & en tumulte, & n'eût rien produit de funeſte.

Mais quand l'Intimé vit ſon beau-pere paſſer de l'aigreur des paroles à celle des actions, le pouſſer violemment, comme indigne de paroître devant luy, luy donner un ſoufflet avec pluſieurs coups de poing, dont il luy meurtrit le viſage, & ſe jetter ſur luy comme s'il eût voulu le faire tomber par terre, & le fouler aux piés; il ſe trouva foible, MESSIEURS, il l'avouë avec regret, & il ne s'en eſt ſouvenu durant dix-neuf années qu'avec de profonds gemiſſemens; il ſe trouva, dis-je, trop foible pour faire une choſe que les

» Juriſconſultes appellent difficile, qui
» eſt de temperer une douleur juſte.
» Il ne put rendre ſage & doux le
» feu de la colere, que des indignités
» ſi cruëlles avoient allumé dans ſon
» ame, & qui eſt de ſoy-même in-
» ſenſé & furieux. Il ne put prendre
» une reſolution aſſés forte pour rece-
» voir ces outrages ſans s'émouvoir. Sa
» moderation ne fut pas à l'épreuve de
» ces coups.
» Saint Paul dit que les Corinthiens
» ſouffroient ceux qui les reduiſoient
» en ſervitude, & qui les frappoient
» au viſage. Ma Partie, MESSIEURS,
» ne put pratiquer ce dernier point de
» la patience humaine; il tente les
» mouvemens de la nature, de la rai-
» ſon, de la bonté, de la douleur; &
» étant piqué ſi vivement, il ne put
» demeurer immobile comme une ſta-
» tuë: il ſe ſouvint qu'il étoit hom-
» me, qu'il étoit libre; & que pour
» être devenu pauvre, il n'étoit pas de-
» venu eſclave d'un Maître; mais qu'il
» étoit encore le gendre de ſon beau-
» pere; & que ſi ſon beau-pere, vou-
» loit uſurper le droit de le frapper &
» de le battre, il ne pouvoit pas au

moins s'asservir au joug de tous le plus dur & le plus insupportable, qui est de se laisser battre sans se défendre.

Considerés, s'il vous plaît, MESSIEURS, combien un soufflet, & plusieurs coups reçus au visage troublent les plus moderés, & échauffent les plus froids; & si cette injure n'est pas d'autant plus grande, qu'on la reçoit en la plus noble partie du corps. Tertullien dit que les meurtrissures & les violences que la main peut exercer sur la face de l'homme, & qui déshonorent l'image de Dieu, ne sont vûës qu'avec peine & avec quelque pudeur. Juges donc, s'il y a pas de l'indignité à souffrir ce qu'il y a même de la honte à voir.

Tert. de spectacul. c. 18.

Et ne voyons-nous pas que Tertullien fait une réflexion admirable sur le soufflet que reçut le Sauveur du monde? Je ne parle point, dit-il, de la mort de la Croix qu'il endura, car il étoit venu en ce monde pour mourir de cette sorte; mais avoit-il besoin de souffrir tant d'affronts & tant d'outrages afin de

Tertul. de patiet. cap. 15

» mourir? Certes il vouloit, étant ſur
» le point de quitter la terre, ſe raſſa-
» ſier, & comme ſe ſoûler du plaiſir
» d'une extrême patience. S'étant
» propoſé de ſe cacher ſous la figure
» d'un homme, il n'a point voulu
» imiter l'impatience de l'homme. C'a
» été par cette humble & admirable
» ſouffrance que vous avés dû, ô Pha-
» riſiens, le reconnoître pour Dieu.
» Car un homme ſimplement homme
» n'auroit point pratiqué une ſi mer-
» veilleuſe patience.

» Qui s'étonnera donc, MESSIEURS,
» que des injures qui ont exercé la pa-
» tience d'un Dieu, ayent ſurpaſſé en
» cette rencontre la patience d'un
» homme? Que ma Partie, touché de
» douleur & de honte de voir ſon
» beau-pere luy inſulter, & le frapper
» avec tant d'injuſtice & tant d'inſo-
» lence, n'a pas été inſenſible à de ſi
» cuiſans mépris?

» Etant irrité & tranſporté de co-
» lere, & voulant ſe mettre en état
» de ſe défendre, il trouva par mal-
» heur un ſimple bâton auprés de ſoy,
» avec lequel il le frappa ſur le côté
» gauche de la tête: & le coup ayant

porté par hazard ſur le muſcle de la temple, qui eſt une partie fort délicate & fort tendre ; ſon beau-pere fut étourdi de ce ſeul coup, & s'évanoüit.

Vous pouvés juger, MESSIEURS, quelle ſurpriſe ce fut à ma Partie, de le voir tomber en un moment à ſes piés, & combien violent fut ce paſſage, qui ſe fit auſſi-tôt dans ſon eſprit, de l'indignation & de la colere, à la compaſſion & à la douleur, dont il fut auſſi-tôt frappé par cet objet pitoyable, &c.

Les Narrations ſont auſſi d'un grand uſage dans les Eloges que l'on fait des Princes & des grands Hommes. Tout le ſecret eſt de donner à la Narration un tour qui réponde à la grandeur des actions que l'on raconte. L'on en jugera par cet Exemple.

Aprés que Pompone de Bellievre s'eſt remply l'eſprit de toutes les Connoiſſances honnêtes, il eſt reçu Conſeiller du Parlement, enſuite Maître des Requêtes ; & ayant donné dans l'Intendance de Languedoc de rares preuves de ſa ſuffiſance, &

« M. Patru, Eloge de M. Pompone de Bellievre

» de ſon integrité, le Roy le met dans
» ſon Conſeil, & l'envoye en Ambaſ-
» ſade de-là les Monts. Il n'avoit alors
» que vingt-huit à vingt-neuf ans:
» Mais il fit bien voir que la ſageſſe
» n'eſt pas toûjours le fruit d'un grand
» âge. En cette importante negocia-
» tion, il fit tout ce qu'il voulut dans
» tous les Etats, & auprés de tous les
» Princes d'Italie : il regna dans les
» Conſeils de ces ſubtils & de ces dé-
» liés, qui penſent que hors de leur
» terre & de leur ſoleil, il n'y a ni
» politique ni prudence. L'Eſpagne
» épuiſa tous ſes artifices, elle n'épar-
» gna ny ſon or, ny ſes promeſſes, ny
» ſes menaces ; mais en vain : le genie
» de Pompone l'emporte par tout :
» rien ne reſiſte à la force & à l'adreſſe
» de ſon eſprit. Il penetre les intrigues
» les plus ſourdes. Il démêle les inte-
» rêts les plus cachés ; & ſon coup
» d'eſſay fut un coup de Maître, qui
» étonna tout enſemble & les Alpes &
» les Pyrenées.

» De-là il paſſe en la grande Breta-
» gne, où pendant trois ans que dura
» cette Ambaſſade, il ſe rendit ſi admi-
» rable aux yeux de toute la Cour &
de

de tout le peuple d'Angleterre, « qu'en effet ce Heros ne leur étoit « guéres moins cher qu'à la France. « Cette presence si agreable, cet air si « doux, sa conversation toute galante, « luy gagna bien-tôt tous les cœurs, « mais sur tout le cœur du Roy. Et « ce ne fut pas sans une secrete con- « duite de la Providence, qu'il se trou- « va dans ces lieux au point fatal qu'on « alloit immoler à l'idole de l'Heresie « tant de milliers de victimes innocen- « tes. Car il fut à peine arrivé à Lon- « dres, qu'on renouvella les sanglans « Edits de la Reine Elisabeth, & de « ce Prince mal-heureux qui fut le « premier Deserteur de la pieté & de « la foy de ses Peres. Une vapeur « noire sortie de l'abime avoit empoi- « sonné les esprits. Jamais danger ne « fut ny plus proche, ny plus af- « freux : déja le glaive est levé; les « oüailles saintes du vrai Pasteur trem- « blent. Ames fideles, consolés-vous, « l'Ange du Seigneur est à vos portes, « voila l'Enfer dés-armé, l'appareil de « ce Sacrifice d'abomination est par « terre. L'Eloquence de Pompone, « ses prieres, ses ardentes sollicitations, «

» ont ému enfin les entrailles du
» Monarque, vaincu la haine des peu-
» ples, & confondu l'orgueil & la
» rage des Demons. La nouvelle
» d'un évenement si inopiné, passa
» bien-tôt dans tous les climats du
» monde Chrétien. L'Eglise qui voit
» ses Enfans si heureusement dé-
» livrés, adore le doigt de Dieu dans
» ce grand succés, & benit en même
» temps la sage main qui fut l'organe
» des misericordes & de la puissance
» du Ciel.
»

CHAPITRE IV.

De la Proposition, de la Division, & de la Narration, par rapport à la Chaire.

IL y a des Predicateurs qui ont si grand' peur de manquer à faire des Exordes brillans, qu'ils en font deux au lieu d'un; l'un devant, & l'autre aprés l'invocation du Divin Esprit. C'est avoir bien en-

vie de perdre le temps. Ce qu'on appelle second Exorde, ne devroit être qu'une exposition fort courte de quelque vérité Chrétienne tirée de l'Evangile, qu'on auroit expliqué aux Fideles, laquelle on diviseroit en deux ou trois propositions liées ensemble, & ayant un juste rapport entr'elles selon les regles de la division.

L'on avoit coûtume autrefois de proposer le sujet & la division du Sermon dans l'Exorde; & quelques-uns le pratiquent encore: mais l'experience a fait connoître que l'auditoire étant plus calme & plus tranquille aprés la priere, il est plus en état alors de comprendre, & de retenir l'ordre & l'œconomie du Sermon.

Les regles de la division sont 1. Qu'elle soit entiere; c'est à dire que les membres de la division comprennent toute l'étenduë du terme que l'on divise. 2. Que les membres de la division ayent quelques oppositions entr'eux; de sorte neanmoins qu'ils soient liés comme partans du même principe, & tendans au même but. 3. Que l'un des membres

ne soit pas tellement enfermé dans l'autre, que l'autre en puisse être affirmé.

Le Rheteur Ramus s'est fort tourmenté pour montrer que toutes les divisions ne doivent avoir que deux membres. J'avouë que c'est le meilleur en matiere de Sermons. Car comme ils doivent être renfermés dans les bornes d'une petite heure, il est difficile de donner en si peu de temps une étenduë juste & reguliere à trois ou quatre parties : & d'ailleurs diviser son discours en trois parties, & n'en traiter que deux, comme l'on fait quelquefois, fait toûjours un méchant effet ; l'Auditeur sortant toûjours mal-contant qu'on ait trompé son attente, & qu'on n'ait pas remply l'idée qu'on luy avoit donnée d'abord. Cependant la clarté & la netteté étant ce qu'on doit le plus considerer dans les Sermons, on ne doit point rejetter les divisions en trois membres, quand elles sont naturelles, & quand elles sont necessaires pour la justesse du dessein qu'on s'est proposé.

Je sçay qu'à l'égard de la Chaire,

on ne doit pas ſcrupuleuſement s'attacher aux regles exactes que les Logiciens donnent de la diviſion ; c'eſt aſſés que la verité que l'on prêche ſoit tirée de l'Evangile, & que les propoſitions qui la diviſent, renferment & ramaſſent, pour dire ainſi, tout l'eſprit de la ſainte parole. En voicy quelques exemples.

Diviſion pour le 1. *Dimanche de l'Avent.*

Le Fils de Dieu nous apprend « deux choſes dans l'Evangile que je « viens de vous expliquer. 1. Qu'il « viendra luy-même juger tous les « hommes, environné d'éclat, de puiſ- « ſance, & de majeſté. 2. Que tous les « Pecheurs paroîtront devant luy ; & « qu'ils ſecheront de crainte & de « frayeur. Jesus-Christ paroî- « tra devant tous les Pecheurs, pour « les juger & pour les condamner : Et « les Pecheurs paroîtront devant Je- « sus-Christ, non ſeulement pour « être condamnés par ce Juge redou- « table ; mais encore pour ſe juger & « pour ſe condamner eux-mêmes, & «

» pour avoüer en preſence de toutes les
» Creatures, qu'ils n'ont que trop juſ-
» tement merité l'enfer, en abuſant vo-
» lontairement des graces de celuy qui
» les vouloit ſauver. Je remarque, mes
» freres, que deux choſes ſont la fauſſe
» tranquillité des Pecheurs ſur la terre.
» La premiere eſt la bonté que Dieu
» a pour le Pecheur; la ſeconde eſt l'in-
» dulgence que le Pecheur a pour luy-
» même. D'un côté il conſidere que
» Dieu ne le punit point; & de l'autre
» il ne penſe pas à ſe punir ſoy-même.
» Dieu ne le condamne point, il n'a
» garde de ſe condamner luy-même;
» & ainſi ſe mettant en repos & du
» côté de Dieu, & du côté de ſa con-
» ſcience, il vit dans cette funeſte tran-
» quillité, qui fait que ce qui devroit
» le faire trembler ne le touche point.
» Mais, mes freres, les choſes chan-
» geront aprés cette vie; & ce qui fai-
» ſoit la fauſſe paix du Pecheur ſur la
» terre, ſera ſon malheur au grand
» jour du Jugement du Seigneur: Dieu
» n'aura plus de bonté pour le Pecheur;
» & le Pecheur n'aura plus d'indulgen-
» ce pour ſoy-même: les deux choſes
» qui faiſoient autrefois ſon repos, ſe-

ront ſon deſeſpoir, Dieu & ſa conſcience; & il trouvera en même temps deux Juges inexorables, J. Christ & ſoy-même. Voilà, mes freres, deux jugemens auſquels le Pecheur ne s'attendoit pas ſur la terre : il ne croyoit pas que ſon Sauveur dût être ſon Juge ; & il n'avoit garde de s'imaginer qu'il pût être obligé de ſe condamner ſoy-même. Je vous arrête, mes freres, à ces deux grandes verités, ſi capables de jetter une terreur ſalutaire dans nos ames. Le Pecheur jugé & condamné par Jesus-Christ, le Pecheur jugé & condamné par ſoy-même; c'eſt le ſujet de ce diſcours.

Diviſion pour le 2. Dimanche de l'Avent.

Quel étrange renverſement du cœur de l'homme voyons-nous dans notre Evangile? Saint Jean eſt dans les fers, & il eſt libre ; le Roy Herode eſt ſur le throne, & il eſt eſclave. Saint Jean eſt environné de ſoldats qui le menacent, & il ne craint rien ; Herode eſt environné d'adora-

» teurs qui le flatent, & il eſt penetré
» de frayeur : *Timuit populum.* S. Jean
» languit au fond d'une priſon, acca-
» blé de douleur, & il eſt dans la joye;
» Herode nage au milieu des plaiſirs,
» & il eſt abatu de triſteſſe : *& con-*
» *triſtatus eſt Rex.*

» Apprenés de là, mes freres, que
» les ſouffrances des gens de bien ſont
» de veritables plaiſirs; & que les plai-
» ſirs des Pecheurs ſont de veritables
» ſouffrances : que les maux des uns
» ſont les plus ſolides biens; & que les
» biens des autres ſont les maux les plus
» cruels : que ſouffrir avec J. CHRIST,
» c'eſt être heureux; & que ſe réjoüir
» avec le monde, c'eſt être effective-
» ment malheureux. Herode, chagrin
» & inquiet ſur le thrône, apprend
» aux Pecheurs que de quelque hon-
» neur, & de quelque plaiſir dont ils
» joüiſſent, il leur eſt impoſſible d'ê-
» tre veritablement heureux. Saint
» Jean, content dans les chaînes, ap-
» prend aux gens de bien que quelques
» maux qu'ils ſouffrent, ils joüiſſent
» d'un parfait bonheur. Les pecheurs
» malheureux au milieu des biens de la
» terre; les gens de bien heureux au

milieu des maux de ce monde : c'eſt le ſujet de ce diſcours.

Diviſion pour le 3. Dimanche de l'Avent.

Demander à un homme ce que les Prêtres & les Levites demandent aujourd'huy à S. Jean : *Tu quis es*, Qui êtes-vous ? C'eſt luy faire une queſtion fort embarraſſante. Car ſoit que cet homme ſoit ſuperbe, ſoit qu'il ſoit humble, l'embarras me paroît égal. S'il a de l'orgueil, il ne peut ſouffrir qu'on luy demande ce qu'il eſt, par la raiſon que s'imaginant poſſeder toutes ſortes de qualités, il trouve mauvais qu'on luy demande ce qu'il eſt en particulier. Et s'il a de l'humilité, il ſe perſuade aiſément qu'il n'eſt rien ; & conſequemment il ne peut dire ce qu'il eſt.

Mais, mes freres, ſi c'eſt embarraſſer un homme que de luy demander ce qu'il eſt ; *Tu quis es ?* Luy demander ce qu'il n'eſt pas, eſt une choſe auſſi fâcheuſe. C'eſt confondre l'orgueilleux, que de luy marquer par cette demande qu'il y a des qualités qu'il n'a pas ; & c'eſt mortifier

» l'humble que de luy faire entendre
» par ces paroles, qu'il n'eſt pas ce qu'il
» devroit être.

» Le Saint Précurſeur de J. CHRIST
» ne fut point embarraſſé de ces deux
» demandes. Il dit avec candeur & avec
» ſincerité ce qu'il étoit, & ce qu'il
» n'étoit pas; & il marque par ces deux
» réponſes la plus profonde humilité.
» Il dit ce qu'il eſt; il avouë qu'il n'eſt
» qu'un foible organe de la voix du Sei-
» gneur: *Ego vox clamantis in deſerto.*
» Et il confeſſe qu'il n'eſt pas le Meſ-
» ſie, ny le CHRIST, ny un Prophete:
» *Non ſum ego Chriſtus.*

» Je viens icy, mes freres, vous fai-
» re ces deux mêmes queſtions; je viens
» vous demander ce que vous êtes, &
» ce que vous n'êtes pas: non pour
» vous embarraſſer, mais pour vous
» édifier; non pour vous ſurprendre,
» mais pour vous inſtruire; non pour
» vous confondre, mais pour vous inſ-
» pirer l'humilité de JESUS-CHRIST.

» Lorſque les Docteurs de l'Egliſe
» veulent faire connoître la grandeur
» de Dieu, ils le font en deux manie-
» res. 1. En diſant ce qu'il eſt. 2. En
» diſant ce qu'il n'eſt pas. Par une rai-

ſon contraire, nous ne ſçaurions « mieux faire connoître la baſſeſſe du « Chrétien qu'en diſant ce qu'il eſt, & « en diſant ce qu'il n'eſt pas. Entrons, « mes freres, dans ces deux grands mo- « tifs de l'humilité Chrétienne. Ce que « vous êtes, & ce que vous n'êtes pas; « c'eſt le ſujet de ce diſcours. «

Diviſion pour le 4. Dimanche de l'Avent.

Si Dieu n'eût demandé qu'une « penitence exterieure & apparente, S. « Jean n'eût pas été obligé de ſortir de « ſon deſert, & d'élever ſa voix avec « tant de force pour prêcher la Peni- « tence; puiſque les Juifs faiſoient pro- « feſſion d'une infinité de ceremonies « exterieures, par leſquelles ils paroiſ- « ſoient ſe purifier, & faire penitence « de leurs pechés: Mais il s'agiſſoit d'u- « ne penitence interieure, non pas ap- « parente; d'une penitence de l'eſprit « & du cœur, & non pas ſeulement du « corps: & c'étoit cette penitence in- « terieure, cette penitence du cœur & « de l'eſprit, qui leur étoit entiere- « ment inconnuë. Et c'eſt ce que le « divin Precurſeur leur marque par ces «

» figures : *Toute vallée ſera remplie, tou-*
» *te montagne ſera abaiſſée ; & les che-*
» *mins tortus & raboteux deviendront*
» *droits & unis*. Pour leur faire enten-
» dre que la vraye penitence eſt celle
» qui abaiſſe les montagnes, c'eſt à di-
» re, qui reprime l'orgueil de l'eſprit
» par une profonde humilité ; qui com-
» ble les vallées, & qui applanit les
» chemins tortus, c'eſt à dire, qui re-
» leve nôtre cœur rempant & abattu
» par le peché, & qui reforme ſes dé-
» reglemens ſur la droiture de la loy
» de Dieu.

» C'eſt donc dans la converſion de
» l'eſprit & du cœur que conſiſte la
» veritable penitence. Si vous conver-
» tiſſés l'eſprit ſans le cœur, vous ferés
» un Philoſophe rebuté du vice ; mais
» vous ne ferés pas un Chrétien peni-
» tent : & ſi vous convertiſſés le cœur
» ſans l'eſprit, il n'y aura point encore
» de penitence Chretienne. Il faut donc
» que la converſion de l'eſprit ſe joigne
» à la converſion du cœur, pour faire
» cet homme nouveau, dont parle
» l'Apotre ; il faut luy donner un eſ-
» prit & un cœur nouveau, ſelon cet
» oracle du Prophete : *Facite vobis cor*

Eze-
chiel
c. 18.

novum, & ſpiritum novum. En un mot, mes freres, pour ſe convertir veritablement, il faut changer d'eſprit, il faut changer de cœur; c'eſt le deſſein de ce diſcours. "

Que l'on ne m'objecte pas icy qu'on ne trouve point de ſemblables diviſions dans les Peres. Car comme tous leurs Sermons n'étoient que des explications des divines Ecritures, ils ne ſe ſervoient point d'autres diviſions que de quelques points du texte ſacré qu'ils paraphraſoient.

Quant aux ſubdiviſions, il ne faut ny les rechercher, ny les éviter. Elles ſont quelquefois fort agreables, & même neceſſaires pour entrer dans un détail de mœurs, & pour prouver la verité principale que l'on prêche: mais il faut éviter un arangement de ſubdiviſions, qui ſe répondent les unes aux autres dans tous les points du Sermon, & qui marquent une affectation indigne d'un Orateur Chrétien.

CHAPITRE V.

De la maniere de trouver les Diviſions.

LEs Diviſions les plus belles & les plus juſtes ſe prennent. 1. Dans la nature du ſujet. 2. De ſes Cauſes. 3. De ſes effets. 4. De ſes proprietés. 5. Des circonſtances. 6. De l'enumeration des Parties. 7. Des ſimilitudes, & des comparaiſons. Quelques exemples ne ſeront peut-être pas inutiles.

Diviſion priſe de la nature du ſujet.

» Si nous conſiderons la mort en » elle-même, nous remarquerons » qu'elle eſt inévitable, qu'elle eſt » tres-preſente, qu'elle eſt ſans eſpe- » rance de retour. Elle eſt inévitable, » il faut donc s'y diſpoſer neceſſaire- » ment; elle eſt tres-preſente, il faut » donc s'y diſpoſer au plûtôt; elle eſt » ſans eſperance de retour, il faut donc » s'y diſpoſer avec toute l'application » poſſible.

Diviſion priſe des cauſes.

La nature, la politique, & la raiſon corrompuë nous portent à la vengeance de nos ennemis. La nature nous inſpire la vengeance par les paſſions qu'elle excite; Jesus-Christ, comme nôtre Chef, corrige cette nature. La politique nous y porte par nôtre interêt; Jesus-Christ, comme nôtre Roy, regle cette politique. La raiſon nous excite par la juſtice qui paroît dans la vengeance; Jesus-Christ, comme nôtre Maître, reforme cette raiſon.

Diviſion priſe des effets.

La mauvaiſe conſcience a deux effets bien remarquables. 1. Elle empêche le Pecheur de joüir des biens de cette vie. 2. Elle luy fait ſouffrir par avance tous les maux de l'autre.

Diviſion priſe des proprietés.

La ſainte Euchariſtie eſt un pain de vie, & un pain de force. C'eſt un pain de vie qui nous eſt donné pour nous nourrir: C'eſt un pain de force, qui nous eſt donné pour nous fortifier.

Diviſion priſe des circonſtances.

» Nous ne devons mettre nôtre bon-
» heur qu'en Dieu ſeul. 1. Parce qu'il
» n'y a que Dieu qui puiſſe ſatisfaire
» notre cœur. 2. Parce qu'il n'y a que
» Dieu que nous puiſſions veritable-
» ment poſſeder. 3. Parce qu'il n'y a
» que Dieu que nous puiſſions poſſeder
» pour toûjours. Dans le monde point
» de ſatisfaction, point de poſſeſſion,
» point de durée. Dans Dieu, une par-
» faite ſatisfaction, une veritable poſſeſ-
» ſion, une eternelle durée.

Diviſion priſe de l'enumeration.

» Trois ſortes de perſonnes s'excu-
» ſent de pratiquer la priere Chrétien-
» ne. Les indevots, les ignorans, & les
» gens occupés. Les indevots diſent
» qu'ils n'y ſont pas obligés ; les igno-
» rans diſent qu'ils ne le peuvent ; & les
» gens occupés diſent qu'ils n'en ont pas
» le temps. Il eſt aiſé de confondre les
» uns & les autres. 1. En montrant aux
» indevots, qu'ils ſont indiſpenſablement
» obligés de pratiquer l'exercice de la
» priere. 2. En montrant aux ignorans,
» que rien n'eſt plus aiſé que la priere.

3. En

3. En montrant aux gens occupés, qu'ils ont toûjours assés de temps pour vaquer à la priere.

Division prise de la similitude.

La verité de la penitence des Ninivites confond la fausseté de la penitence des Chrétiens. La rigueur de la penitence des Ninivites confond le relâchement de la penitence des Chrétiens : Enfin la promptitude de la penitence des Ninivites confond le retardement de la penitence des Chrétiens.

Je comprens dans la similitude les termes opposés. Par exemple.

Divisions prises des termes opposés.

1. La liberté de la loy de l'Evangile est opposée à l'esclavage de la loy du monde. 2. La douceur de la loy de l'Evangile est opposée à la rigueur de la loy du monde. 3. La sainteté de la loy de Jesus-Christ est opposée à l'impureté de la loy du monde.

D'un homme raisonnable, la passion en fait une bête : d'un homme Chrétien, la passion en fait un Idola-

» tre : d'un homme Juſte, la paſſion en
» fait un Reprouvé.

Je n'ajoûte rien icy à l'égard de la Narration. Car lorſque le Predicateur eſt obligé de s'en ſervir, comme dans les Panegyriques des Saints, & dans quelques autres occaſions, il doit y garder les mêmes precautions, & les mêmes regles que j'ay remarquées parlant du Barreau.

CHAPITRE VI.

De la Preuve, ou de la Confirmation, par rapport au Barreau.

LA Confirmation du diſcours eſt la preuve des parties de la Diviſion, & un arangement naturel des raiſons, dans un ordre qui ſerve à perſuader, en matiere de Plaidoyries. La Confirmation conſiſte en trois choſes. 1. Dans la preuve du droit de ſa cauſe. 2. Dans la refutation des objections, & des faits contraires. 3. Dans les repliques que l'on fait aux moyens des Parties adverſes. Les preuves de la juſtice d'une cauſe ſe

prennent de l'autorité & de la raiſon. L'autorité comprend les Loix, les Coûtumes, les Arrêts, les deciſions des Juriſconſultes, & des Canoniſtes, &c. Et la raiſon ſe tire des Lieux Oratoires, dont j'ay donné le plan dans le premier Livre.

La Réfutation conſiſte à bien prévoir les plus fortes objections que l'on peut faire, à les affoiblir ; & à ſi-bien prévenir les Juges, qu'elles n'ayent plus de forces, quand l'Avocat des Parties adverſes voudra s'en ſervir. En voicy un bel exemple.

On me dira peut-être trois choſes, auſquelles je ſuis obligé de répondre en peu de mots.

La premiere, que le Pere a tenu ſa fille en Religion par force, & conſequemment qu'elle eſt excuſable de ce qu'elle s'eſt mariée.

La ſeconde, qu'elle a des enfans, & qu'elle auroit de la peine à vivre, ſi on ne luy donnoit rien de la ſucceſſion de ſon pere.

La troiſiéme, qu'elle n'a rien fait que d'honête en ſe mariant, & que ces exheredations empêchent la liberté des mariages.

« M. le Maître, « Plaid. 1. Contre une fille qui s'eſt mariée « ſans le conſentement de ſon « pere.

» Pour la premiere, Meſſieurs, que
» ſon pere l'a tenuë en Religion par for-
» ce; je ne ſçay pas ſi l'Intimée aura la
» hardieſſe de l'alleguer, parce qu'on
» ne ſçauroit feindre rien de plus faux:
» Toutefois n'ayant tenu compte ny de
» ſon pere, ny de ſa reputation, elle
» peut bien ne ſe pas ſoucier de la ve-
» rité.

» Quand elle ſe retira la premiere
» fois en Religion, elle avoit vingt-
» deux ans; ce qui montre clairement
» que ſon pere ne l'a point contrainte.
» Car s'il eût eu ce deſſein, il l'y eût
» miſe plus jeune, & en un âge dont
» la foibleſſe eût été plûtôt ſuſceptible
» d'impreſſion humaine, que d'inſpi-
» ration divine.

» Elle demeura depuis avec ſa ſœur
» dans l'Hôtel-Dieu de Beaumont,
» qui eſt ouvert de tous côtés. Or, s'il
» eût voulu la retenir par force en Re-
» ligion, il l'eût miſe au moins dans
» une qui eût été bien fermée. Outre
» cela, Meſſieurs, (& cecy ne reçoit
» point de réponſe,) elle y a paſſé ſept
» années entieres, ſans qu'il luy ait ſeu-
» lement fait donner l'habit, la laiſſant
» en liberté de le prendre lorſqu'elle le
» deſireroit.

Vous voyés donc que ce fait eſt « calomnieux, & non ſoûtenable. Mais « l'Intimée croit que la honte de ſon « mariage, & la violence de ſon action « en fera croire de la part de feu ſon « pere. C'eſt l'avantage qu'elle veut ti- « rer de la grandeur de ſa faute : C'eſt « le ſeul moyen de force & de violen- « ce qu'elle puiſſe alleguer, & qui ve- « ritablement eſt digne d'elle. «

Pour la ſeconde objection, qu'elle « a des enfans, & qu'elle auroit de la « peine à vivre ſi on ne luy donnoit « rien de la ſucceſſion de ſon pere ; je « répons premierement, qu'elle a bien « vécu neuf ans ſans cela, & que l'ayant « mépriſé durant ſa vie, ayant déſho- « noré ſa maiſon, & déchiré ſa memoi- « re aprés ſa mort, il n'eſt plus temps « de vouloir exciter pour elle quelque « mouvement de compaſſion. Car on « ne manquera pas, Meſſieurs, d'exa- « gerer qu'elle eſt chargée de cinq ou « ſix petits enfans qu'elle a amenés « avec elle dans cette Audience, pour « vous les preſenter, & vous toucher « de pitié. Mais nous ne plaidons plus « devant le Peuple Romain, comme « faiſoit autrefois Galba, qui ne pou- «

» vant ſe defendre du crime dont il » étoit convaincu, s'aviſa de produire » ſes petits enfans en pleine aſſemblée, » qui par la compaſſion qu'il excita » dans les yeux & dans les cœurs de ſes » Juges, obtint la décharge qu'il ne
Valer Max. lib 8. ch. 1. » pouvoit, dit Valere Maxime, obte- » nir de la Juſtice; & emporta par la » conſideration de ces objets de pitié » une abſolution toute entiere, qu'il » ne pouvoit emporter, ſelon les re- » gles, que par le merite de ſon inno- » cence, & dont ſes actions criminel- » les le rendoient indigne.

» La ſageſſe & la gravité de la Cour » l'élevent au deſſus des mouvemens in- » diſcrets & ſans raiſon, qui ſont pro- » pres & ordinaires à la legereté des peu- » ples; elle n'eſt non plus capable de » foibleſſe que d'injuſtice: il n'y a que » l'injuſte miſericorde qui regarde le » malheur & l'infortune, ſans en con- » ſiderer la cauſe; & il n'y a que les » ames lâches qui ſe laiſſent aller à cet- » te molle paſſion, qui croit qu'un en- » fant, quel qu'il puiſſe être, doit toû- » jours être heritier de ſon pere.

Pour la troiſiéme objection, qu'elle n'a rien fait que d'honête en ſe ma-

riant. Je répons, que veritablement « le don de Continence vient de Dieu ; « & que si elle s'étoit mariée legitime- « ment, selon la forme essentielle reçuë « dans l'Eglise, elle n'auroit rien fait « que d'honête, pour ce qui est de la « conscience. Mais les mariages qui se « font contre ces formes, sont illegiti- « mes, comme celuy-cy ; n'ayant point « été fait ny avec publication des Bans, « ny devant le propre Curé, comme le « Concile le veut à peine de nullité : « ce ne sont pas des mariages, mais des « conjonctions clandestines, & de purs « concubinages. «

Les Payens mêmes ont dit qu'un « Apul. lib. 6. « mariage inégal, contracté dans une « Metairie sans témoins, & sans le con- « sentement d'un pere, ne peut être es- « timé legitime. «

Le mariage dans le Christianisme « est une conjonction chaste, religieu- « se, sainte, pleine de pieté & de bene- « dictions ; parce que c'est l'ouvrage « de Dieu, qui joint ensemble les deux « sexes par cette union mystique & sa- « crée. Mais dirons-nous que ce soit « Dieu qui ait uni ces deux personnes « portées au mariage par une affection «

» brutale, & par une volonté déreglée;
» & dans lequel ils ont mépriſé les loix,
» & la diſcipline de ſon Egliſe? Le fe-
» rons-nous Auteur de ces conjonctions
» clandeſtines & illicites, Miniſtre de
» ces folles paſſions, Protecteur de ces
» volontés impures? Et le rendrons-
» nous Mediateur entre l'intention des
» méchans, & ce myſtere ſi pur & ſi
» ſaint, lequel ils employent ſeulement
» pour mettre en ſeureté leurs plaiſirs,
» & les couvrir d'un nom ſi ſpecieux
» & ſi honorable, lors même qu'avec
» mépris ils en violent l'honneur & la
» reverence.

» Ces mariages, Meſſieurs, meritent
» autant une haine generale, & des pei-
» nes tres-rigoureuſes, que les autres la
» faveur publique. Que l'Intimée ne ſe
» vante donc point du ſien, puiſqu'il
» la rend coupable du violement des
» plus ſaintes loix; & qu'elle doit le
» renouveller ſelon les formes & les
» ſolennités de l'Egliſe, ſi elle veut ne
» plus offenſer Dieu à l'avenir, & ſa-
» tisfaire aux devoirs indiſpenſables de
» la conſcience.

» Que ſi vous me dites que l'Ordon-
» nance empêche la liberté des mariages:

je répons

je réponds qu'elle n'empêche que la « liberté de mal-faire; étant une extrême « ingratitude, & qui passe jusqu'a l'in- « solence, de mépriser l'avis de son pere, « lors qu'on se veut marier: qu'elle in- « troduit une liberté honête, obligeant « seulement à demander, & non pas à « obtenir son consentement: & qu'elle « en bannit une dissoluë, égarée, vaga- « bonde, esclave des vices, mere de con- « fusion, source des desordres, &c. «

Les repliques demandent beaucoup de presence d'esprit, pour reprendre ce que l'Avocat des Parties a avertès a répondu, & pour luy donner un autre jour & une autre face, qui détruise la prévention, & qui faile revenir les Juges. Telle est cette eloquente replique:

Il faut que je réponde maintenant, « M. le Mai- « tre, « Plaid. « 17. « Pour « une « fille « desa- « vouée. « Messieurs, à ce qu'on nous a dit avec « tant d'exageration; qu'on veut ren- « verser toute la nature en cette Cause: « qu'on veut choquer le sens commun « de tous les hommes: qu'on veut faire « croire à des personnes sages, & à des « Juges, des choses incroyables & fabu- « leuses; qu'un pere ait exposé sa fille, « ait abandonné sa fille, & une fille in- «

» nocente : qu'il ait renoncé à tous les » sentimens de l'amitié paternelle. En » un mot, on nous a voulu dire, quoy » qu'on ne l'ait pas exprimé en ces mê- » mes termes, que pour faire que le » sieur Cognot devienne pere de l'Inti- » mée ma Partie, on veut qu'il ait ces- » sé d'être pere.

» A cela, Messieurs, j'ay deux ré- » ponses: la premiere, qu'en vain on em- » ploye des raisonnemens & des conjec- » tures, que je montreray être peu so- » lides & tres-foibles, pour détruire des » preuves inartificielles, comme les ap- Arist. Rhet. » pelle Aristote, & que vous voyés être » très-puissantes & tres-certaines.

» En vain on dit qu'il n'est pas vrai- » semblable que le feu sieur Cognot ait » exposé sa fille, lorsque je justifie par » des témoignages authentiques, qui se- » roient plus forts qu'on ne voudroit, » pour faire perdre la vie à un homme, » que non seulement il est vray-sembla- » ble qu'il l'a exposée ; mais qu'il est » veritable, & indubitable qu'il l'a » fait.

Arist. a Rhetor. c. 15. » Les Magistrats, ainsi que dit Aris- » tote, ne jugent pas sur des vray- » semblances ; mais sur des êtres réels :

& il ne ſeroit plus beſoin de témoins, « s'il ne faloit que des raiſons apparen- « tes & colorées, pour faire découvrir « ce qui eſt caché, & ſervir aux Juges « de fondement à leurs Arrêts. «

En vain on oppoſe des couleurs de « Rhetorique à des dépoſitions formel- « les de perſonnes irreprochables, & à « des Contrats paſſés pardevant Notai- « res. En vain on oppoſe des paroles à « des choſes, des conjectures à des preu- « ves, des argumens vagues & univer- « ſels à des verités particulieres de fait, « des adreſſes de l'eſprit & des figures « de l'Eloquence à des effets groſſiers « & palpables de la corruption naturel- « le du cœur de l'homme, & de la vio- « lence des paſſions. «

En vain on crie aux oreilles des « Juges qu'un pere n'a pû faire une « action ſi noire & ſi deteſtable, lors « que je montre aux yeux de ces mê- « mes Juges qu'il eſt convaincu de l'a- « voir fait. Il faut que leur ouïe en « cette rencontre cede à leur vûë, & « qu'ils n'écoutent pas celuy des ſens « qui ſe laiſſe le plus aiſément tromper « par des diſcours pathetiques, & par « de belles idées ; mais celuy qui eſt le «

» plus ſincere, & le plus fidele, & qui » ne leur repreſente que des objets ve- » ritables & ſenſibles.

» Ma ſeconde réponſe eſt, que tous » ces grands mouvemens non ſeule- » ment ſont détruits par la force invin- » cible de ces preuves, mais ſont tres- » foibles en eux-mêmes. Car n'eſt-ce » pas une choſe déraiſonnable, comme » diſoit autrefois le plus excellent Maî- » tre de Rhetorique qu'ayent eu les » Romains, que l'enormité des crimes » ſerve de défenſe aux criminels ? Et » d'ailleurs, les exemples que nous » voyons tous les jours, ne montrent- » ils pas que les divers mélanges des » animaux ne produiſent pas tant de » monſtres dans l'Afrique, que les di- » vers mouvemens des paſſions en pro- » duiſent dans l'eſprit des hommes ? » &c.

Indignum eſt crimina ipsâ atrocitate defendi. Quintil. l. 7. c. 2.

CHAPITRE VII.

De la Confirmation, par rapport à la Chaire.

COMME les Sermons ont quelque choſe de plus juſte & de plus regulier que les Plaidoyés, il y faut apporter plus d'ordre, & plus de methode dans les Preuves & dans la Confirmation, laquelle devroit, ce me ſemble, renfermer quatre choſes principales : 1. l'autorité des divines Ecritures & des Peres, 2. le raiſonnement, 3. des exemples tirés des ſaintes Lettres, 4. un détail des mœurs & des déreglemens des Pecheurs, qui faſſe voir l'oppoſition de leur vie, avec la verité Chrétienne que l'on prêche. Eclairciſſons cecy par un exemple. On fait un Sermon ſur l'Avarice : la propoſition ſera, que le ſalut d'un Avare eſt moralement impoſſible, 1. Du côté de l'Avarice; 2. Du coté de Dieu : & l'on formera cette Diviſion.

Il eſt moralement impoſſible que l'Avare change ſon cœur.

Il eſt moralement impoſſible que la Grace change le cœur de l'Avare.

L'on commencera par faire un chois des plus beaux paſſages de l'Ecriture, tels que ſont ceux-cy :

1. Tim. chap. 6. *Ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation, & dans le piege du Diable, en divers deſirs inutiles & pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abyme de la perdition & de la damnation. Car l'amour des biens eſt la racine de tous les maux ; & quelques-uns en étant poſſedés ſe ſont égarés de la Foy, & ſe ſont embarraſſés dans une infinité d'afflictions & de peines.*

Eccli. 27. *Celuy qui cherche à s'enrichir, détourne ſes yeux de Dieu.*

Iſai. 5. *Malheur à vous, qui joignés maiſon à maiſon, & qui ajoûtés les terres aux terres, juſqu'à ce que vous ne puiſſiés aller plus loin : ſerés-vous donc les ſeuls qui habiterés la terre !*

Eccle. 5. *Il y a une autre miſere que j'ay vûë ſur la terre ; ce ſont les richeſſes que des gens conſervent pour ſe faire perir eux-mêmes.*

Ad Eph. cap. 5. *Sçachés que nul poſſedé de l'avarice, qui eſt une idolatrie, ne ſera heritier de* JESUS-CHRIST.

Où ſont ceux qui amaſſoient de l'or & de l'argent dans lequel ils mettoient toute leur confiance? Le Seigneur les a exterminés, & ils ſont tombés dans les Enfers. Baruch. cap. 3.

L'on cherchera enſuite quelques-unes des ſentences les plus éloquentes des Peres, telles que ſont celles-cy.

Les malheureux Avares ne ſongent pas que leurs richeſſes ne ſont que de beaux ſupplices, qu'ils ſont liés de chaînes d'or, & qu'ils ſont plûtôt poſſedés de leurs propres biens, qu'ils ne les poſſedent. O deteſtable aveuglement d'eſprit! O profondes tenebres d'une cupidité inſenſée! ſe pouvant décharger du poids des richeſſes qui les accablent, ils travaillent, en les augmentant, à en être encore plus accablés; & s'attirent tous les jours de nouvelles matieres de ſoins & de peines. « S. Cypr. Ep. 1. ad Donat.

Comment peut-on appeller richeſſes les biens du monde, puiſqu'ils accroiſſent nos beſoins; & qu'au lieu de ſatisfaire la neceſſité de ceux qui les aiment, ils ne font qu'enflammer davantage leur convoitiſe? Appellerés-vous riche celuy qui au- « S. Auguſt. ſup. Var. Serm. c. 4.

» roit moins de beſoins, s'il avoit moins
» de biens : l'abondance des biens de la
» terre ne ferme pas la bouche à l'ava-
» re, mais elle l'ouvre davantage ; elle
» n'étanche pas ſa ſoif, mais elle la
» rend plus ardente.

S Cyp. de lap. ſu. » Comment ceux qui ſont liés par
» leurs biens, pourroient-ils ſuivre
» JESUS-CHRIST ? & comment
» pourroient-ils monter juſqu'au Ciel,
» & s'élever aux choſes les plus ſubli-
» mes, étant chargés de la peſanteur
» des cupidités terreſtres ?

S Chr. Hom. 64. in Joan. » L'amour des richeſſes eſt bien plus
» pernicieux & plus puiſſant que le De-
» mon même ; & pluſieurs luy obeïſ-
» ſent bien plus aveuglément, que les
» Payens n'obeïſſent à leurs Idoles. Car
» il y a pluſieurs Payens qui n'obeïſſent
» pas en tout au Demon, qui eſt dans
» leur Idole ; mais les avares ont une
» déference ſans reſerve pour tout ce
» que leur cupidité leur ſuggere. Si
» l'avarice leur dit : Soyés ennemis de
» tout le monde, oublïés les ſentimens
» de la Nature, mépriſés Dieu, offrés-
» vous à moy en ſacrifice : ils obeïſſent
» à l'heure-même. Les Idoles ſe font
» ſacrifier des animaux ; mais l'avarice

demande à ſes adorateurs de luy ſacrifier leurs propres Ames ; & ils la ſacrifient ſans peine. «

L'on tirera des raiſonnemens des Lieux Oratoires, de la nature de l'avarice, qui s'augmente & qui s'accroît toûjours avec le temps ; de ſes cauſes, de ſes effets, de ſes circonſtances, de l'oppoſition qu'elle a avec Dieu qui eſt la bonté & la liberalité par eſſence, avec JESUS-CHRIST qui s'eſt dépoüillé de tout pour nous, & avec l'Evangile qui nous enſeigne un parfait dénûment, &c.

Les exemples du châtiment que Dieu a exercé ſur les avares, ne ſeront pas difficiles à rencontrer dans l'Ecriture. Les Hiſtoires d'Achan, de Saül, qui ne put vaincre ſon avarice aprés avoir vâincu les Amalecites ; de Johel & d'Abias, de Nabal, du perfide Judas, & d'une infinité d'autres, ne ſont que trop terribles. Joſué 7. 1. 1. Reg. 15. 1. Reg. 8. 1. Reg. 25.

Il ſera aiſé de faire le portrait du cœur d'un avare, & la peinture de ſa pauvreté dans ſa richeſſe ; des chagrins, des inquietudes qui le rongent, qui le devorent ; & de ſon inſenſibilité pour tout ce qui n'eſt pas de l'or

& de l'argent. Et de tout cela l'Orateur Chrétien formera la Confirmation des parties de ſon diſcours, par un mélange eloquent de l'autorité & de la raiſon, des exemples & du portrait des mœurs orné des plus ſublimes Figures; & concluant par quelque mouvement pathetique, il fera un Sermon également perſuaſif & touchant. Voilà ce que l'on doit appeller l'Art de l'Amplification.

Mais il doit extrémement prendre garde dans l'ordre & l'arangement de ſes preuves, qu'il y ait une ſuite bien liée, & une certaine Logique de diſcours, qui faſſe que l'Auditeur ne perde jamais de vûë le deſſein & la diviſion du Sermon; de ſorte qu'il n'y ait plus rien qui ne contribuë à prouver la propoſition qu'on a avancée.

CHAPITRE VIII.

De la Peroraiſon.

LA Peroraiſon, ou la Concluſion du Diſcours, doit renfermer tout le grand & tout le ſublime de l'Eloquence ; & l'on peut dire que c'eſt dans la Peroraiſon, que l'on connoît parfaitement l'Orateur. Ciceron, qui parle ſi modeſtement de ſon Eloquence, n'a pû s'empêcher d'avoüer que c'étoit dans cette Partie de l'Oraiſon qu'il excelloit par-deſſus tous les autres Orateurs de ſon tems. *Perorationes mihi tamen omnes relinquebant, in quo, ut viderer excellere, non ingenio, ſed labore aſſequebar.* Cicer. de Orat.

L'on peut dire que les autres Parties du Diſcours ſont pour l'eſprit ; mais que la Peroraiſon n'eſt que pour le cœur. C'eſt là que l'Orateur ramaſſe tout ce qu'il y a de plus fort, de plus vif, & de plus pathetique, pour remuer le cœur, & pour l'enlever.

L'Eloquence du Barreau, & l'Eloquence de la Chaire n'ont rien

de different à l'égard de la Peroraiſon. Les Orateurs du Barreau tendent à exciter la compaſſion des Juges, ou leur zele pour la Juſtice : & les Predicateurs ont pour but d'exciter la crainte & l'amour de Dieu. Voicy quelques Exemples pour la Chaire, & pour le Barreau.

I. EXEMPLE.

M. Patru, Plaidoyé 3. pour les Peres Mathurins.

» Enfin, MESSIEURS, vous
» voyés quelles ſont nos prétentions ;
» vous voyés ſi elles ſont juſtes, &
» dans le fond, & dans toutes les cir-
» conſtances. Les Procés ont leurs deſ-
» tins, diſent nos Loix ; mais en ju-
» geant cette Cauſe, ſouvenés-vous
Fata litium, alea judi-ciorum » que vôtre Arrêt portera la joye
» ou la deſolation juſques au fond des
» cachots & de Tunis, & d'Alger.
» En vain un Ange ſera venu à tra-
» vers des Etoiles donner des Libera-
» teurs à des pauvres infortunés ; en
» vain cet Aſtre favorable aura paru
» dans le Sanctuaire, ſi vous ſouffrés
» que l'ingratitude, que l'avarice en
» arrête, ou en diſſipe les influences.
» Sept ou huit cens francs qu'on leur

diſpute, ſont peu de choſe. Ce n'eſt « rien ſi vous voulés; mais ce rien leur « fera voir ce qu'ils doivent attendre « de vous en des occaſions plus im- « portantes. Portés vôtre vûë ſur ces « lieux ſauvages, ſur ces Côtes ſi dif- « famées par la mort du grand Saint « Loüis; & conſiderés la vie, la con- « dition d'un Captif ſous un Maître « qui n'eſt que fiel & qu'orgueil; ſous « un Maître ſans pitié, ſans raiſon, ſans « conſcience: quelle miſere, que d'an- « goiſſes, que d'amertumes! Peut-être « que leurs pechés ont merité ce châ- « timent devant Dieu: peut-être ne « ſouffrent-ils une épreuve ſi doulou- « reuſe que par un ſecret jugement de « la Providence. Quoy qu'il en ſoit, « les voilà dans le precipice, mais un « precipice, mais un gouffre qui peut « engloutir tout à la fois & l'Ame & « le corps. Qu'il ne ſoit point dit que « ces mal-heureux n'ont trouvé icy ny « compaſſion, ny ſentiment d'huma- « nité. Qu'il ne ſoit point dit que la « voix de tant de gemiſſemens & de « tant de pleurs, ait pû frapper vos « oreilles, ſans toucher, ſans amollir « vôtre cœur. Dans ces barbares cli- «

» mats, où leurs nuits, où leurs tris-
» tes jours ſe paſſent en larmes, ils
» n'ont pas encore oublié que ce Lieu,
» que ce Temple de la Juſtice eſt l'in-
» violable refuge des affligés. C'eſt,
» MESSIEURS, ce qui les raſſure,
» ce qui les conſole; maintenant qu'ils
» ſont à vos piés, ils ne croyent plus
» leurs maux ſans remede. Au milieu
» de la tempête, au milieu de tant de
» ſouffrances, Dieu leur a juſques-icy
» donné des forces pour glorifier ſon
» ſaint Nom; aujourd'huy vous leur
» donnerés la main pour ſortir de ces
» ſouffrances, pour ſortir de ce dan-
» ger ſi terrible qui menace leur ſalut.
» Faites voir, MESSIEURS, en cette
» Cauſe, que ce n'eſt pas ſans fonde-
» ment qu'ils eſperent en vôtre vertu,
» en vôtre protection. Faites voir que
» vous les conſiderés, que vous les ai-
» més comme vos freres, ou plûtôt
» comme vos enfans; & qu'ils trouve-
» ront toûjours en cette auguſte Com-
» pagnie tout le ſecours qu'ils pou-
» vent attendre de la Juſtice, & de vô-
» tre authorité.

II. EXEMPLE.

MESSIEURS,

Vous voyés une Fille, à qui le desir insatiable qu'on a eu d'avoir son bien, a fait souffrir ce qu'il y a de plus insupportable dans le monde; & qui auroit été plus heureuse si elle étoit née plus pauvre; à qui ses freres ne veulent pas même laisser la compassion que vous avés de ses infortunes; c'est-à-dire, la derniere consolation des miserables; & à qui Dieu a donné pour fruit de son mariage, tous ces pauvres enfans que vous voyés à vos piés, qui vous demandent du pain par la bouche de leur mere, elle ne pouvant plus desormais leur en donner, si vous ne luy accordés la part que le droit du sang luy a acquise dans la succession de son pere, & que son innocence luy a conservée.

Témoignés, MESSIEURS, par vôtre Arrêt, que vous ne pouvés souffrir qu'on oblige des filles, & des filles nobles, à quitter le monde, & à entrer en Religion par force;

« M. le Maitre Plaid. « pour une fille des- « heritée.

» qu'on veüille que l'injuſtice de la
» terre leur tienne lieu de vocation du
» Ciel, qu'une violence tyrannique les
» engage à un ſacrifice qui doit être
» volontaire, & que le demon de l'in-
» terêt entreprenne de leur faire faire
» des vœux profanes, au lieu des vœux
» ſaints, qu'elles ne peuvent faire que
» par la ſeule grace de Dieu.

» Apprenés aux peres, que lors qu'ils
» ont voulu ôter à leurs filles la liber-
» té naturelle que toutes les Loix
» leur laiſſent pour être Religieuſes ou
» mariées, ils ne pourront plus leur
» ôter le bien que toutes les Loix leur
» donnent ; & que ſi la Juſtice con-
» damne l'abus qu'ils ont fait de leur
» puiſſance, en les voulant traitter en
» eſclaves, elle condamne encore da-
» vantage les exheredations, par leſ-
» quelles ils les veulent punir, comme
» un crime, de ce qu'elles n'ont pas eu
» aſſés de force pour ſe ſoûmettre à
» une ſervitude ſi inſupportable.

» Enfin, MESSIEURS, apprenés
» aux freres à ne vouloir pas s'enrichir
» des dépoüilles de leurs ſœurs, à ne
» les pas opprimer par l'autorité de leur
» pere, à ne les pas chaſſer de la maiſon
paternelle,

paternelle, comme si elles n'étoient pas du nombre de ses enfans ; à ne les pas reléguer dans des Monasteres, comme si elles avoient merité d'être toûjours prisonnieres ou captives : & à ne vouloir plus les y ensevelir toutes vivantes, pour heriter d'elles comme si elles étoient mortes.

L'on porte quelquefois les Juges à la compassion, en insinuant l'Eloge des personnes que l'on défend. Telle est cette belle Peroraison pour la défense de la celebre Université de Paris.

III. EXEMPLE.

Enfin, MESSIEURS, vous voyés icy à vos piés la premiere Université, & la plus celebre qui soit dans tout l'Univers : elle vient en cette Audience défendre le patrimoine de ses enfans : elle vient chercher pour eux & pour elle-même la protection des Loix, & le secours de la Justice. Autrefois elle vous eût dit qu'elle est la source ou la Mere des beaux Arts, la fille aînée de nos Monarques, la Reine de toute la Litterature ; mais ses disgraces, ses malheurs,

M. Petru, Plaidoyé 1.

» l'état déplorable de ſa fortune, ne
» luy permet preſque plus de ſe ſouve-
» nir de ces titres, ou de ces noms ſi
» magnifiques. Elle eſt bien la même
„ qu'elle étoit aux bien-heureux jours
» de ſa gloire, & lors qu'elle mit au
» monde les Budés, les Turnebes, les
» Gerſons, & tous ces Hommes Di-
„ vins, dont les veilles éclaireront à
» jamais & les Sciences & les Sçavans.
» Elle n'a juſques-icy rien perdu de
» ſes lumieres, rien de ſa vigueur ou
» de ſon integrité. Elle donne encore
„ aujourd'huy des Paſteurs, des Pre-
„ dicateurs à l'Egliſe, des Magiſtrats
„ à la France, des Docteurs à toute
» la terre. Mais certainement elle a
» perdu ces riches parures, ces orne-
» mens ſi ſpecieux qui la rendoient ve-
» nerable aux yeux même du vulgai-
» re; on luy arrache toutes ſes preé-
„ minences; on luy diſpute tous ſes
„ droits: on attaque tous ſes Privile-
„ ges: il y a trente ans que les gens
„ d'affaires travaillent à la dépoüiller;
„ il y a trente ans qu'elle n'eſt preſ-
„ que occupée qu'à ſe défendre d'une
„ vermine ſi maudite. Je ne parle point
„ de cette guerre ſourde, de cette

guerre ſi dangereuſe qu'on luy fait « par tout, & dans la Ville, & dans « le Louvre, & au-dedans & au-de- « hors. On abuſe pour la perdre, on « abuſe du zele aveugle, ou de la cre- « dulité des Puiſſances du Royaume. « Vous le ſçavés, MESSIEURS, vous « le ſçavés : il n'y a que cinq ou ſix « mois qu'elle ſe voyoit ſur le bord du « precipice ; il n'y a que cinq ou ſix « mois qu'on tenoit déja, s'il faut ainſi « dire, les marteaux pour ſapper ſes « fondemens, & détruire cet Edifice « ſuperbe, l'ouvrage de tant de Rois, « de tant de mains ſi auguſtes, & qui « fut juſques-icy la merveille & l'éton- « nement des Nations. C'eſt, MES- « SIEURS, cette Infortunée, qui « vient aujourd'huy ſe jetter comme « entre vos bras. Souvenés-vous, ſur ce « Tribunal où vous tenés la place de « Dieu en terre ; ſouvenés vous de vô- « tre enfance, & des doctes inſtructions « qui l'ont ſi heureuſement formée: « Souvenés-vous de ces riches ſources, « de ces ſources immortelles, où vous « vous êtes autrefois abbreuvées des « ſaintes eaux de la Sageſſe. Que tout « Paris, que toute la France ſçache «

» combien vous avés de gratitude;
» combien d'amour & pour les Let-
» tres & pour les Sçavans. Que toute la
» France sçache, qu'en ce lieu, qu'en
» ce sacré Temple de la Justice, l'Uni-
» versité a des Protecteurs que rien
» ne peut ny ébranler, ny seduire.
» C'est, MESSIEURS, la seule con-
» solation qui la soulage, qui la soû-
» tient au milieu de tant d'ennemis,
» de tant de dangers: elle espere sous
» vôtre appuy conserver au moins ce
» peu qui luy reste, en attendant qu'un
» meilleur siecle luy rende tout ce que
» l'ambition & l'avarice, tout ce qu'un
» mépris barbare & des grandes & des
» belles connoissances luy a si indigne-
» ment ravy.

C'est encore un tour fort éloquent pour toucher les Juges, de loüer leur sagesse & leur équité, & de les piquer un peu par leur propre interêt.

IV. EXEMPLE.

M. Patru, Plaidoyé 7. pour M. le Comte de Noailles.

» Mais pourquoy tout ce discours
» dans un lieu si plein de lumieres,
» dans un lieu où l'avarice, ou l'ambi-
» tion des Grands n'est que trop con-
» nuë? la France, à la verité, peut au-

jourd'huy recevoir une grande playe; « mais quand elle penſe à la ſageſſe, « au courage d'une Compagnie ſi ce- « lebre, elle perd toutes ſes frayeurs; « elle ne craint ny la fléche qui vole « de jour, ny la peſte qui chemine « dans les tenebres. Ces intrigues, ces « pratiques ſourdes, le credit, & les « artifices des Courtiſans; ce nom ſa- « cré, ce nom ſi majeſtueux, dont on « la menace;. toutes les embûches « qu'on luy dreſſe ne l'étonnent plus: « elle ſçait, Messieurs, elle ſçait « que ſon repos, que ſa fortune eſt en « ſureté entre vos mains; elle ſçait que « rien ne ſçauroit vous ébranler, ny « vous ſurprendre; & que brûlant, « comme vous faites, de l'amour de la « Patrie, elle peut tout eſperer d'une « ardeur ſi noble & ſi ſainte. «

Quant aux Peroraiſons propres pour les Harangues & les Eloges des Grands, elles doivent tendre à exciter la joye dans le cœur des Auditeurs, en leur faiſant connoître leur bonheur ſous un Prince, ſous un Magiſtrat qui ne travaille & ne reſpire que pour le repos & pour la felicité des peuples, &c.

EXEMPLES POUR LA CHAIRE.

Le feu de la Peroraiſon dans les Sermons, conſiſte à faire trembler le pecheur, à faire entrer la crainte des Jugemens de Dieu dans ſon Ame, & à luy donner de l'horreur du peché; ou à exciter dans les cœurs des mouvemens qui les portent à l'amour de Dieu & de la vertu, à la charité Chrétienne, & à la perfection Evangelique.

Ainſi Moïſe, aprés avoir exhorté le peuple fidele à garder exactement tous les commandemens du Seigneur, finit ſon diſcours par un ſaint emportement, remply des menaces les plus terribles. *Si vous ne voulés pas,* leur dit-il, *écouter la voye de Dieu, & ſi vous avés l'audace de violer ſa ſainte Loy, vous ſerés accablés du poids de ſa malediction. Elle vous ſuivra par tout où vous irés; vous ſerés maudits dans vous-mêmes, dans vos enfans, dans vos familles, dans vos biens, &c.*

Deut. cap. 28.

C'eſt ainſi que ſaint Chryſoſtome finit ſes Sermons les plus pathetiques.

Et pour finir ce discours par vôtre instruction, ô Femmes mondaines, pourriés-vous, étant ainsi parées, embrasser & baiser les piés de Jesus-Christ, comme les saintes Femmes de nôtre Evangile, puis qu'il ne pourroit vous voir qu'avec horreur. C'est pour cette raison qu'il a voulu naître dans la maison d'un Charpentier, & non pas même dans sa maison ; mais dans une étable. Comment oseriés-vous donc vous presenter à luy, n'ayant aucun de ces ornemens qui sont si chers & si precieux, mais en ayant d'autres qui luy sont insupportables ? Celuy qui veut s'approcher de luy, doit se parer non d'or ny de perles, mais de vertus.

« saint Chrys. Hom. 89. super Math.

Car enfin qu'est-ce que cet or que vous aimés tant, sinon un peu de terre, qui étant mêlée avec de l'eau seroit de la bouë ? C'est donc cette terre qui est vôtre Idole ; c'est de cette bouë que vous faites un Dieu, que vous portés par tout, comme s'il étoit vôtre felicité & vôtre gloire. Vous n'épargnés pas même le Temple de Dieu, dont la sainteté ne

» devoit pas être violée par vôtre luxe :
» car l'Egliſe n'a pas été bâtie afin
» que vous y faſſiés montre de vos
» vanités. On y doit paroître riche,
» mais en grace & en vertu, & non en
» or & en diamans : Cependant vous
» vous parés pour y venir, comme ſi
» vous alliés au Bal, ou comme les Co-
» mediennes qui vont paroître ſur le
» Theâtre. Tant vous avés ſoin que
» tout conſpire à vous faire regarder,
» ou plûtôt à vous faire moquer de
» ceux qui vous voyent !
» C'eſt pourquoy, j'oſe vous dire
» que vous êtes icy comme une peſte
» publique, qui tuë, non les corps,
» mais les Ames. Quand cette ſainte
» Aſſemblée eſt finie, & que chacun
» retourne chés ſoy, on ne s'entre-
» tient que de vos vanités & de vos
» folies : On oublie les Inſtructions
» importantes que Saint Paul, ou les
» Prophetes nous ont données : On
» ne s'entretient que du prix de vos
» belles étofes, & de l'éclat de vos
» pierreries.
» C'eſt là la ſource d'une infinité de
» maux, de ces jalouſies cruelles, & de
» ces adulteres qui dés-honorent la
fidelité

fidelité du mariage, lors qu'au lieu « de porter les hommes par vôtre e- « xemple à l'amour de la chasteté & « de la modestie, vous leur apprenes « au contraire à aimer toutes ces cho- « ses dont se parent les femmes prosti- « tuées; c'est là ce qui les fait tomber « si facilement. Si vous leur appreniés « à mépriser tout ce luxe, & à se plai- « re dans la modestie, dans l'humilité, « & dans toutes les vertus, ils ne se- « roient pas si susceptibles de ces pas- « sions qui perdent leurs Ames; & vous « vous distingueriés ainsi des Come- « diennes & des femmes débauchées, « qui peuvent bien se parer de l'éclat « des diamans, mais non de celuy des « vertus. «

Vous donc, ô femmes Chrétien- « nes, accoûtumés vos maris à aimer « dans vous ce qu'ils ne sçauroient ja- « mais trouver dans ces Courtisanes; « & comment les accoûtumerés-vous? « sinon en renonçant vous-mêmes à ces « ornemens criminels, & en vous ren- « dant dignes de respect & d'amour « par vôtre modestie & par vôtre sa- « gesse? Ainsi le bon-heur de vôtre ma- « riage sera en assurance, vos maris «

» dans la joye, & vous en honneur.
» Dieu vous benira, & les hommes
» vous admireront; & vous paſſerés de
» cette vie à celle du Ciel, que je vous
» ſouhaite par la grace & par la miſe-
» ricorde de Nôtre-Seigneur JESUS-
» CHRIST, à qui eſt la gloire & l'em-
» pire de tous les ſiecles des ſiecles.

Un tour d'Eloquence plein de tendreſſe & de douceur dans la Peroraiſon, fait quelquefois autant d'impreſſion ſur les cœurs, que de grands mouvemens. C'eſt ainſi que S. Paul finit ſon Epître aux Philippiens.

Ad Philip. 4. *C'eſt pourquoy, mes freres tres-chers & tres-deſirés, qui êtes ma joye & ma couronne; continuez, mes bien-aimés, & demeurés fermes dans le Seigneur. Réjoüiſſés-vous ſans ceſſe en Nôtre-Seigneur: je le dis encore une fois, réjoüiſſés-vous; Que vôtre modeſtie ſoit connuë de tous les hommes. Le Seigneur eſt proche, ne vous inquietés de rien; mais en quelque état que vous ſoyés, preſentés à Dieu vos demandes par des ſupplications & des prieres, accompagnées d'actions de graces. Et que la paix de Dieu, qui ſurpaſſe toute penſée, garde vos cœurs & vos eſprits en J. C.*

Enfin, mes Freres, que tout ce qui eſt veritable & ſincere, tout ce qui eſt honête, tout ce qui eſt juſte, tout ce qui eſt ſaint, tout ce qui vous peut rendre aimables, tout ce qui eſt d'edification, & de bonne odeur; tout ce qui eſt vertueux, & tout ce qui eſt louable dans le reglement des mœurs, ſoit l'entretien de vos penſées.

Voici comme ſaint Pierre finit ſon exhortation aux Fideles.

C'eſt pourquoy, mes bien-aimés, vivant dans l'attente de ces choſes, travaillés en paix, afin que Dieu vous trouve purs & irreprehenſibles. Et croyés que la longue patience dont uſe Nôtre-Seigneur, eſt vôtre bien. Et c'eſt auſſi ce que Paul nôtre tres-cher Frere, vous a écrit ſelon la ſageſſe qui luy a été donnée. Uſés donc, mes Freres, des avertiſſemens que nous vous donnons; & prenés garde de ne pas tomber de l'état ferme & ſolide où vous êtes établis, en vous laiſſant emporter aux égaremens de ces hommes ſans Loy & ſans conſcience. Mais croiſſés de plus en plus dans la grace & dans la connoiſſance de nôtre Sauveur J. C. A luy ſoit gloire, & maintenant, & juſqu'au jour de l'eternité. 2. Epiſt. Petri. c. 3.

CHAPITRE IX.

Réflexions ſur les Homelies, ſur les Myſteres de la Religion, & ſur les Panegyriques des Saints.

L'HOMELIE eſt une explication & une Paraphraſe des Evangiles & des Epîtres qu'on lit à la Sainte Meſſe. Elle doit renfermer quatre choſes. 1. Le ſens litteral du texte. 2. Le ſens ſpirituel. (J'ay donné des exemples de l'un & de l'autre dans le premier Livre.) 3. Les Réflexions & les Inſtructions morales tirées des circonſtances, des paroles & des choſes que l'on explique. 4. Une exhortation pathetique, ſoit pour embraſſer quelque vertu, ſoit pour fuir quelque vice, conformément au ſens que renferme le texte ſacré. Ainſi en uſoient les Peres de l'Egliſe, & principalement Saint Chryſoſtome, dont les Homelies ſur ſaint Mathieu ſeront toûjours le plus parfait modele que l'on puiſſe imiter.

On ſe ſert des Homelies pour les Prônes ; & c'eſt ſans doute la maniere de prêcher la plus propre pour les Paſteurs ; parce que cet air familier & inſtructif que demande l'Homelie, leur donne occaſion d'entrer dans un certain détail populaire, qui auroit peut-être quelque choſe de trop bas pour les Sermons reguliers, qui ne demandent que du grand & du ſublime.

Quelques-uns ont cru qu'on ne devroit ſe ſervir que de l'Homelie en la Chaire ; mais l'experience a fait connoître que la force & la grandeur de l'Eloquence Chrétienne paroît beaucoup plus à détruire un vice en particulier, ou à perſuader une vertu, que dans les Paraphraſes coupées & interrompuës de l'Homelie, qui emportent neceſſairement je ne ſçay quoy de froid & de languiſſant, & qui énervent la force de l'Eloquence.

Mais on ne peut rien preſcrire à cet égard : chacun doit ſuivre ſon goût ou ſon genie, ou plûtôt, l'inſpiration du Seigneur. Tel qui fait beaucoup de fruit dans des Sermons

reglés, ne réüſſiroit pas dans les Homelies; & pluſieurs autres au contraire, qui ont beaucoup de ſuccés dans l'Homelie, ſeroient pitoyables dans des Sermons. JESUS-CHRIST a donné aux uns, dit l'Apôtre S. Paul, l'Eloquence des Prophetes, pour faire trembler les pecheurs; & il a donné aux autres la ſcience des Docteurs pour inſtruire les Fideles; c'eſt aux uns & aux autres à agir fidelement ſelon l'eſprit de leur vocation.

Ephes. cap. 4.

Les Homelies me paroîtroient fort propres pour prêcher les Myſteres de la Foy: car comme il ne s'agit que d'inſtruire les Fideles, & de leur apprendre leur Religion; & que d'ailleurs ces Myſteres ſont accompagnés de pluſieurs circonſtances particulieres; le meilleur ſeroit, ſans doute, d'expliquer familierement ce que la Foy nous apprend, & de s'attacher en détail à toutes ces circonſtances myſterieuſes, pour en tirer les grandes moralités qu'elles renferment. Si on en uſoit de la ſorte, on prêcheroit les Myſteres avec edification, & avec utilité; & on n'entendroit pas tous ces Sermons vagues, ecartés & inutiles,

que l'on entend si souvent sur les Mysteres de nôtre Religion, & sur les Fêtes de la Sainte Vierge.

Il y a des Predicateurs qui croyent bien prêcher les Mysteres, en les prouvant par une longue suite de raisonnemens. Mais n'est-il pas contre le bon sens, de vouloir prouver des choses qui sont infiniment au-dessus des preuves, & que Dieu nous commande de croire sans les examiner, pour montrer le domaine souverain qu'il a sur nos esprits. D'ailleurs, rien ne me paroît plus inutile, car les auditeurs sont tout convaincus de la verité du Mystere; & ils en voyent plus à travers les saintes tenebres de la Foy, qu'ils n'en verroient avec toute la lumiere de la raison: de sorte que tous ces raisonnemens n'aboutissent souvent qu'à leur ôter la haute idée qu'ils avoient du Mystere avant le Sermon. Il vaut donc mieux laisser les Fideles dans l'heureux préjugé de la Foy, que l'on pourroit diminuer en voulant l'augmenter. On peut neanmoins excepter de cette Regle les Mysteres de la Resurrection de Jesus-Christ,

& de l'adorable Sacrement de l'Autel, qu'il eſt bon quelquefois de prouver contre les Libertins & contre les Heretiques.

Les Panegyriques des Saints ſont ordinairement l'écueil des Predicateurs, & on les regarde comme ce qu'il y a de plus difficile dans l'Eloquence Chrétienne; mais ſi le Panégyrique étoit bien entendu; ſi on n'y faiſoit point tant de façons: ſi on n'y cherchoit point tant d'art & tant d'eſprit, on les feroit fort aiſément, & fort utilement.

Voicy, ce me ſemble, la plus ſolide maniere de compoſer les Panegyriques des Saints. Je voudrois que l'on commençât par expliquer dans l'Exorde l'Evangile propre du Saint, dont on celebre la memoire, & les raiſons pour leſquelles l'Egliſe luy applique cet Evangile. 2. Qu'aprés une profonde Meditation des actions & des vertus qui ont fait le propre caractere du Saint, l'on tirât de quelques circonſtances particulieres qui le caracteriſent, le deſſein & la diviſion du diſcours. 3. Que l'on choiſit dans tout le cours de ſa vie les actions, &

ſes vertus les plus éclatantes ; qu'on leur donnât un beau tour par une Narration figurée & eloquente ; & qu'à chaque action & à chaque vertu, l'on fît un retour ſur la vie des Chrétiens par des Réflexions, des Sentences, & des Moralités Chrétiennes ; ſoit pour les confondre, en oppoſant le déreglement de leurs mœurs à la ſainteté de celuy dont on fait l'Eloge ; ſoit pour les animer à l'imiter ; ſoit pour refuter les vains prétextes dont ils ſe ſervent pour s'excuſer de pratiquer la perfection Chrétienne & Evangelique, en leur repreſentant qu'ils peuvent faire ce qu'un autre a fait, homme comme eux, foible comme eux, délicat comme eux, &c. 4. Que l'on joignît à ces Reflexions des Exhortations fortes & pathetiques ; en leur mettant devant les yeux, que ce Saint, qui eſt aujourd'huy leur Protecteur, ſera un jour leur Juge qui les condamnera ſur ſes exemples, &c. Le mélange de ces actions ſublimes, de Reflexions, de Sentences, de Moralités, d'Exhortations, eſt ſans doute la veritable idée que l'on doit ſe former du Pa-

negyrique, pour le rendre ſolidement éloquent, & utile aux Fideles.

On doit en uſer ainſi à l'égard des Oraiſons Funebres, où chaque action qu'on éleve devroit être ſuivie d'un retour moral, qui fit ſentir aux Auditeurs que tout ce qu'il y a ſur la terre n'eſt que menſonge & vanité; & qu'il n'y a que Dieu ſeul qui merite nôtre amour & nôtre attachement.

Je n'ay pas beſoin de m'arrêter icy à la Diviſion que les Maîtres de Rhetorique font ordinairement des trois genres d'Eloquence, dont ils appellent le premier le genre déliberatif: le ſecond, le genre judiciaire; & le troiſiéme, le genre demonſtratif. Le premier regarde principalement la Chaire, l'autre eſt pour le Barreau; & le troiſiéme eſt pour les Eloges, pour les Harangues, & pour les Panegyriques: je n'ay, dis-je, pas beſoin de m'arrêter à cette Diviſion; puiſque ſans m'attacher à ces mots, j'ay donné des Regles & des Principes pour toutes ces differentes eſpeces d'Eloquence.

L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE, ET DU BARREAU.

LIVRE TROISIE'ME.

De l'Elocution.

APRE's la recherche des raiſons propres au ſujet que l'on traitte; & la diſpoſition de ces raiſons dans les parties du diſcours; il faut les exprimer noblement, & leur donner un ornement & un tour qui gagne l'eſprit & le cœur. Et c'eſt là l'effet de la troiſiéme partie de la Rhetorique, qu'on appelle Elocution, qui conſiſte dans les figures du diſcours, dans

l'elegance de la compoſition, dans la netteté du ſtile, & dans la pureté du langage. Tout cecy demande un détail particulier.

CHAPITRE I.

Des Figures de l'Eloquence.

CE qu'on appelle Figures d'Eloquence, n'eſt autre choſe que de certains tours d'expreſſion & de penſées dont on ne ſe ſert point communément, qui ſurprennent, qui plaiſent, qui remuënt le cœur, & qui excitent les paſſions ; & c'eſt proprement en quoy conſiſte le grand & le ſublime de l'Eloquence.

Il eſt étrange qu'il n'y ait rien dans l'Eloquence, dont on ſe ſerve ſi mal que des Figures, puis qu'il n'y a rien de ſi aiſé & de ſi naturel ; car la nature les a ſi fort gravées dans nos cœurs, & même ſur nos langues, que ſi on ne ſe gâtoit pas l'eſprit par trop d'art, on trouveroit dans ſon propre fonds, & ſuivant ſimplement les mouvemens de la nature, tous ces

tours ſublimes, vehemens & agreables, auſquels on a donné le nom de Figures.

J'ay pris ſouvent plaiſir à entendre des Païſans s'entretenir avec des Figures de diſcours ſi differentes, ſi vives, ſi éloignées du vulgaire, que j'avois honte d'avoir ſi long-temps étudié l'Eloquence, voyant en eux une certaine Rhetorique de nature, beaucoup plus perſuaſive & plus eloquente que toutes nos Rhetoriques artificielles.

Tout le ſecret de la veritable Eloquence conſiſte à ſuivre la Nature, & à démêler tous ſes differens mouvemens ſelon les matieres ſur quoy l'on s'explique: & l'on trouvera dans ces mouvemens naturels toutes ces Figures diverſes, & tous ces tours differens de s'exprimer, qu'on attribuë ordinairement à l'Art, & qui ne doivent neanmoins couler que de la Nature, comme de leur veritable ſource.

Les Rheteurs diſtinguent deux ſortes de Figures; les figures des mots & des paroles, & les figures des choſes & des penſées. Les figures des

mots consistent dans un certain jeu de paroles, qui peut être agreable & utile, si l'on sçait s'en servir à propos.

Les Figures des choses sont celles qui renferment une pensée sublime, exprimée par un tour nouveau qui frappe & qui surprenne. Je me garderai bien de faire icy un ramas d'une infinité de noms qu'on appelle dans les Colleges, des Figures de Rhetorique ; je me contenteray de choisir celles de ces Figures qui sont propres pour le sublime ; c'est-à-dire, pour l'Eloquence qui affectionne & qui touche.

DE L'ANTITHESE.

L'Antithese est sans doute une des plus nobles & des plus éclatantes Figures du Discours. Ce mot ne signifie autre chose qu'une certaine opposition de paroles & de pensées, qui fait un effet admirable. L'Apôtre saint Paul se sert souvent de cette Figure.

1. Cor. 4. *On nous maudit, & nous benissons ; on nous persecute, & nous souffrons ; on nous dit des injures, & nous répondons par nos prieres.*

Par les armes de la juſtice, pour combattre à droit & à gauche, parmi l'honneur & l'ignominie, parmi la mauvaiſe & la bonne reputation : comme des Seducteurs, quoy que ſinceres & veritables : comme inconnus, quoy que connus; comme toûjours mourans, & toûjours vivans : comme triſtes, & toûjours dans la joye : comme pauvres, & enrichiſſans pluſieurs : comme n'ayans rien, & poſſedans tout. 2. Cor. cap. 6.

Rien n'eſt de plus commun parmi les Prophetes, que ce tour d'Eloquence; & les Peres les plus eloquens en ſont tous remplis.

Le Fils de Dieu s'eſt fait enfant de l'homme, afin de nous faire enfans de Dieu; il a été bleſſé pour guérir nos playes; il s'eſt fait eſclave pour nous rendre libres; il eſt mort enfin pour nous faire vivre. « Cypr. Serm. de Eleemoſ.

Il y en a qui me diront: Comment pourroit-on imiter un Martyr, preſentement qu'on n'eſt plus dans un tems de perſecution? Il eſt vray que les hommes ne nous perſecutent plus; mais les demons ne ceſſent point de le faire. Vous n'êtes plus expoſés à des feux exterieurs; mais vous reſ- « S. Chr. Hom. 73. de S. Barlaam.

» ſentés les flammes interieures d'une
» ardente cupidité. Les Martyrs ont
» marché ſur des charbons allumés ; &
» pour vous, vous avés à fouler aux
» piés le braſier de vos convoitiſes. Ils
» ont combattu contre les bêtes ; &
» vous avés à domter en vous-même
» une bête feroce, qui eſt la colere. Ils
» ont reſiſté à des tourmens intolera-
» bles ; & vous avés à ſurmonter les
» attaques de mille fâcheuſes penſées,
» qui fatiguent continuellement vôtre
» eſprit.

Comme cette Figure a quelque choſe d'un peu brillant, il faut en uſer rarement dans la Chaire ; mais elle eſt fort agreable dans le Barreau. Un illuſtre Advocat s'en ſert eloquemment contre un jeune-homme qui feignoit de vouloir être Religieux, pour ne pas épouſer une fille qu'il avoit débauchée.

M. le Maître Plaidoyé 28.

» Penſoit-il à quitter le monde lors
» qu'il s'y engageoit davantage ? ſe
» vouloit-il mettre en liberté, lors
» qu'il ſe mettoit dans une nouvelle
» ſervitude, & dans celle qui a le plus
» de ſuite, plus de charmes, plus de
» chaînes ? Regardoit-il le Ciel, lors
qu'il

qu'il regardoit la terre ? Son cœur « soûpiroit-il pour le Celibat, en mê- « me temps qu'il soûpiroit pour une « fille ? Et croira-t'on qu'il avoit plus « de paſſion pour la vie Religieuſe, « dont il fuyoit la chaſteté, que pour « le Mariage dont il recherchoit l'ef- « fet ? «

De l'Apostrophe.

L'Apoſtrophe eſt une Figure par laquelle on coupe tout à coup ſon diſcours, pour l'adreſſer, ou bien à quelque perſonne preſente ou abſente, vivante ou morte, ou bien à quelques creatures animées ou inanimées. Les ſaintes Lettres ſont remplies de cette excellente Figure ; & c'eſt en quoy paroît plus vivement l'Eloquence des Prophetes.

O Nation incredule & méchante ! juſques-à quand ſerai-je avec vous ? juſques à quand ſouffrirai-je vos deſordres ? Matth. 17.

Montagnes de Gelboé ! que jamais la roſée ny la pluye du Ciel ne deſcende ſur vous ! 2. Reg. 10.

O Epée vangereſſe, ſors de ton fourreau, pour briller aux yeux des cou- Ezech. cap. 21.

pables, & pour leur percer le cœur !

Jerem. 47. *O Epée du Seigneur ! juſques à quand frapperas-tu toûjours ? rentre dans ton fourreau, & demeure en repos.*

Jerem. cap. 2. *Ciel, ſoyés penetré d'horreur ! & vous, portes eternelles, ſoyés dans la deſolation !*

Iſaïe c. 1. *Cieux, écoutés ! & toy Terre, prête l'oreille ; car c'eſt le Seigneur qui a parlé. J'ay nourry des enfans, & je les ay élevés ; & aprés cela ils m'ont mépriſé.*

Pſalm. 2. *Ecoutés, Rois de la terre ; & vous, Juges du monde, apprenés vôtre devoir !*

Tert. de cultu fœmin. lib 2. c. 13. » O Femmes Chrétiennes, ſervez-
» vous des parures & de l'ornement
» des vertus que vous preſentent les
» Apôtres : ſoûmettés vôtre tête à vos
» maris ; & vous ſerés autant parées
» que vous devés l'être : occupés vos
» mains à travailler à la laine ; arrétés
» vos piés dans vos maiſons, & ils plai-
» ront plus à vôtre mary, que s'ils é-
» toient chargés d'or & de pierreries.
» Habillés-vous de la ſoye de la probi-
» té, du fin lin de la ſainteté, & de la
» pourpre de la chaſteté ; & quand
» vous ſerez parées de la ſorte, vous

aurés Dieu même pour vôtre amateur. «

Comme il n'y a rien de si aisé que de crier, cette Figure paroit fort aisée; & c'est ce qui fait que la plûpart des jeunes Orateurs rempliſſent leurs diſcours d'Apoſtrophes, pour avoir occaſion de crier & de s'échauffer; mais au fond cette Figure eſt extrémement difficile à bien ménager; & rien n'eſt de moins aiſé que de ſe mettre en colere avec eſprit.

Une des plus grandes adreſſes de l'Orateur, eſt d'employer à propos ces mouvemens pathetiques & extraordinaires; il en faut peu dans un diſcours; l'on doit y avoir diſpoſé le cœur des Auditeurs peu à peu par des mouvemens plus doux. Quand on l'a attiré inſenſiblement, on s'en rend le maître tout d'un coup.

Il en eſt de ces tours vehemens de l'Eloquence, comme d'une attaque generale de quelque Place; on diſpoſe tout, on avance tout doucement, on prend ſon temps, on ſurprend le cœur par ſon foible; & ſans luy donner le temps de ſe reconnoître, on l'enleve.

Tel fut l'Entouſiaſme ſacré de S. Pierre, la premiere fois qu'il prêcha, aprés avoir reçû le Saint Eſprit. Il commença par des manieres fort douces ; il ſe juſtifia avec beaucoup de moderation ; & il obligea les Juifs de l'écouter : aprés quoy il démontra la Divinité de JESUS-CHRIST par ſa Reſurrection : & enfin, aprés leur avoir inſenſiblement gagné l'eſprit & le cœur, il les exhorte par un motif de crainte qui les étonne & les ſoûmet entierement : Il leur déclare qu'ils ſont perdus s'ils ne font penitence, & s'ils ne ſe ſeparent de leur nation corrompuë.

Tel fut le pathetique mouvement de S. Etienne, remply de toute la force & de toute l'eloquence du Divin Eſprit. Il tâcha d'abord de gagner les Juifs & leurs Docteurs, en les appellant ſes peres & ſes freres. Il leur raconte enſuite les vertus & les actions d'Abraham, d'Iſaac, de Jacob, de Moiſe, & des autres Patriarches qui avoient prédit que J. C. devoit être le veritable Meſſie ; il leur repreſente l'ingratitude des anciens Juifs, qui avoient perſecuté &

fait mourir les Prophetes ; & enfin, les voyant émus par un fort raiſonnement, il éleve ſa voix par une Apoſtrophe la plus vehemente.

Eſprits opiniâtres, hommes incirconcis de cœur & d'oreilles, vous reſiſtés toûjours au S. Eſprit ; vous reſſemblés toûjours à vos Peres. Act. 7.

C'eſt ainſi que l'on doit ménager le pathetique des Apoſtrophes, ſi l'on veut qu'il ait ſon effet. Tous ces mouvemens emportés qui ne ſont point conduits, n'ont point d'autres ſuccés que de faire ſuer l'Orateur. J'ay entendu un Predicateur qui avoit ſi grand peur de manquer à ſe mettre en colere, qu'il s'emportoit dés ſon Exorde de tout ſon cœur ; & à peine faiſoit-il le ſigne de la Croix paiſiblement. Ces foudroyans à contre-tems, ont beau s'échauffer, leurs auditeurs demeurent froids depuis les piés juſqu'à la tête.

Il faut que ces emportemens ſurprennent l'eſprit & le cœur ; ſi on les voit venir de loin, ſi on les devine, ſi on les attend, ils ne feront aucun effet. Il faut même que l'Orateur ne ſçache pas déterminément

quand il employera ces tours vehemens ; il doit les avoir tous dans la tête, & les appliquer ſelon la diſpoſition qu'il remarquera dans le cœur de ſes Auditeurs : il faut les pouſſer ou les couper, ſelon l'effet qu'il reconnoîtra qu'ils auront. Un emportement d'Eloquence, pour être bien naturel, doit être imprévû ; un homme qui ſe prepareroit pour ſe mettre en colere, ne s'y mettroit point.

Ce n'eſt pas qu'il ne faille fort preparer ces ſortes de mouvemens : au contraire, comme c'eſt ce qui paroît le plus, il y faut apporter beaucoup d'étude & de travail ; mais il faut ſçavoir l'art de les appliquer heureuſement, ſelon certaines diſpoſitions de l'Auditeur, ſelon certaines rencontres dont on n'avoit pas prévû tout le détail. L'on doit enfin les faire naître inſenſiblement, de ſorte que les Auditeurs en ſoient frappés tout à coup, ſans avoir le temps de faire réflexion que cela étoit preparé ; & c'eſt ce qui s'appelle rendre l'Art naturel.

L'on voit dans la Chaire & dans le Barreau des gens qui font les ob-

ſedés, & qui croyent que pour bien prêcher & pour bien plaider, il faut contrefaire ſon viſage, & ſe démonter tout le corps. Il eſt vray qu'un je ne ſçay quel petit deſordre ſied bien dans de grands mouvemens, & qu'alors il a un bon effet ; mais les convulſions n'en ſont point : & quelque emportement que l'on ait, il faut toûjours s'emporter en honête homme.

Au reſte, aprés une Apoſtrophe un peu vehemente, un mouvement doux & uni fait un merveilleux effet ; l'Orateur prend haleine ; l'Auditeur ſe délaſſe l'eſprit, & l'on prepare inſenſiblement le cœur à une nouvelle attaque. Un grand mouvement continué, fatigue autant l'Auditeur que l'Orateur.

Les Predicateurs ſe ſervent de l'Apoſtrophe pour intimider les pecheurs, pour leur reprocher leurs deſordres, & pour les menacer de la part de Dieu, en leur faiſant une peinture des malheurs eternels où le peché les engage. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur Jeremie, Iſaïe, & Ezechiel, pour en trouver des exem-

ples. Le Sauveur s'en eſt ſervi ſouvent, pour toucher les cœurs les plus rebelles.

Mat. 11. *Malheur à toy, Corozaïn. Malheur à toy Betſaïde.*

Ibi. 23. *Malheur à vous, Scribes & Phariſiens.*

Amos cap 6. *Malheur à vous qui vivés en Sion dans l'abondance de toutes choſes, & qui mettés vôtre confiance en la Montagne de Samarie! Grands qui êtes les Chefs des peuples, qui entrés avec une pompe faſtueuſe dans les Aſſemblées d'Iſraël!*

Cypr. de lapſis. » Miſerable que vous êtes! vous avés
» perdu vôtre Ame, vous êtes mort
» ſpirituellement; vous ſurvivés, ſi l'on
» peut le dire ainſi, à vous-même; &
» en marchant vous portés vous-même
» vôtre tombeau; & vous ne gemiſſez
» pas amerement? Que ne vous allés-
» vous cacher ou pour la honte de vô-
» tre crime, pour le pleurer ſans
» ceſſe? mais vous avés encore de nou-
» velles playes, & de plus grands cri-
» mes; ſçavoir, de ne point faire peni-
» tence aprés avoir offenſé Dieu, & de
» ne point pleurer vos fautes, aprés les
» avoir commiſes.

Ces

Ces sortes de menaces en Chaire, sont ordinairement l'écueil des Predicateurs. Le grand zele de quelques fameux Predicateurs en gâte prêque tous les jours plusieurs autres; l'on s'imagine que pour réüssir il n'y a qu'à crier de toute sa force: on dit des injures à tout le genre humain, & principalement aux Dames; on descend du grand Seigneur au Juge, du Juge à l'Advocat, au Marchand, à l'Artisan: on s'en prend à tout le monde; on menace, on s'emporte; & tout l'effet qu'ont ces invectives outrées, est de rebuter, & de faire fuir les honêtes gens.

Ce qui fait que l'on donne volontiers dans cet air de prêcher, c'est que rien n'est plus aisé que de dire des injures; c'est le fort des foibles. Un Sermon est bien-tot fait, lors qu'il n'est question que de parcourir les gens selon les differentes conditions, appliquant à chacun d'eux quelque grand peché; & il est aussi aisé de dire des injures, qu'il est mal-aisé de bien donner des loüanges.

L'on peut dire en general, à l'égard de ces menaces Chretiennes, que le

Predicateur doit avoir dans toutes ſes manieres, un certain air d'honête homme, qui le faſſe aimer de ſes Auditeurs, leur parlant comme un ami ſincere, & non pas en Maître; les plaignant, leur portant compaſſion, & leur témoignant que c'eſt avec le dernier déplaiſir qu'il ſe voit obligé de découvrir leurs deſordres & leurs malheurs.

C'eſt ainſi qu'en uſoit le Sauveur du monde.

Luc. 19. *Voyant les crimes de la ville de Jeruſalem, il pleura ſur elle.* Ce n'étoit que les larmes aux yeux qu'il parloit de la perte de Jeruſalem. Ce fut avec ce même air de compaſſion qu'il gagna Magdelene & la Samaritaine. *Si ſcires, &c.*

S. Paul qui avoit appris de Dieu la grande ſcience de la Predication Evangelique, agiſſoit de la ſorte dans les plus grands emportemens de ſon zele.

Ad Philipp. c. 3. *Helas*, s'écrioit-il, *ce n'eſt qu'en pleurant que je me vois obligé de vous dire, qu'il n'y en a que trop parmy vous qui ſont ennemis de la Croix de* JESUS-CHRIST.

Ce grand Apôtre s'emporte contre les Galates, il les appelle des insensés ; mais il les gagne par sa compassion en même temps qu'il les condamne par ses reproches.

Comment est-ce, dit-il, *que vous vous êtes laissés tromper ? Qui vous a seduits ?* Ad Galat. c. 3.

C'étoit ainsi qu'en usoient les plus terribles Prophetes : quoy qu'à dire vray, ce secret consiste plus dans l'air & dans les manieres, que dans les paroles.

Je ne dis pas qu'il faille concerter ses paroles comme si l'on vouloit faire compliment à ses Auditeurs : il faut un saint emportement ; il faut du feu & de la passion ; il faut menacer, & être terrible : mais il doit entrer dans tout cela un peu de cet air de tendresse & de compassion, qui fait que quoy que les paroles soient terribles & menaçantes, elles plaisent, elles gagnent, elles enlevent.

Je sçay que le peuple ne se conduit que par la crainte, & que de grosses injures le touchent ; c'est pourquoy il faut toûjours menacer à l'égard de ces sortes d'Auditeurs : mais

aprés tout il faut toûjours y mêler de ce je ne ſçay quoy qui fait aimer le Predicateur en même temps qu'il frappe ; car quelque timide que ſoit le peuple, il ne craint pourtant que ceux dont il dépend : & comme il ne dépend nullement du Predicateur, il le laiſſera crier ; & il ſe moquera de ces menaces, s'il n'a le ſecret de ſe faire aimer, & de gagner les cœurs.

Il y a des Predicateurs qui envoyent leurs auditeurs en Enfer, d'un air gay & riant. Ces ſortes de menaces ne ſe doivent faire que les larmes aux yeux.

Du moins quand on eſt obligé de rapporter les paroles d'un Dieu vengeur, qui ſont tout-à-fait terribles, le Predicateur doit toûjours mêler dans ſes manieres un peu de compaſſion, qui eſt ſi neceſſaire pour entrer dans le cœur des miſerables.

L'on ſe ſert auſſi de l'Apoſtrophe dans le Barreau, pour preſſer les Parties adverſes ; pour implorer la compaſſion des Juges ; & pour leur demander juſtice.

De l'Exclamation.

L'Exclamation eſt une Figure, par laquelle l'Orateur, aprés avoir fortement prouvé ce qu'il a avancé, éclate tout à coup comme indigné de ce qu'on ne ſe rend pas à la verité connuë; & éleve ſa voix par un mouvement qui doit d'autant moins durer, qu'il doit être plus violent; car ce qui eſt violent dure peu. C'eſt ainſi que S. Paul, aprés avoir dépeint toutes les foibleſſes qu'il ſentoit en luy-même, s'écrie :

Malheureux que je ſuis! qui me délivrera de ce corps mortel! Ad Rom. c. 7.

C'eſt ainſi que ce même Apôtre, aprés avoir repreſenté long-tems aux Galates la bonté infinie de JESUS-CHRIST qui etoit mort pour eux, s'écrie :

O Galates inſenſés! qui vous a enſorcelés pour vous rendre ainſi rebelles à la verité, aprés que je vous ay fait voir JESUS-CHRIST *vivement dépeint devant vous, & comme crucifié à vos yeux.* Ad Gal. cap. 3.

Ce fut ainſi que le Sauveur, en parlant aux Diſciples qui alloient à

Emmaüs, s'écria pour leur faire ſentir leur incredulité.

Luc 24. *O inſenſés, & lents de cœur à croire tout ce que les Prophetes ont dit!*

Ainſi le Prophete Jeremie, aprés avoir repreſenté la miſere du peuple d'Iſraël, s'écrie:

Thren. cap. 1. *O vous tous qui paſſez! conſiderés, & voyés s'il y a une douleur pareille à ma douleur!*

Ainſi Tertullien, aprés avoir montré que les mauvais Prêtres ſont infiniment coupables, s'écrie:

Tert. lib. de Idolat. cap. 7. » O quel crime! les Juifs n'ont mis » qu'une fois la main ſur J. CHRIST » pour le faire mourir; mais les mé- » chans Prêtres déchirent tous les jours » ſon corps. O mains dignes d'être » coupées! & ne doivent-ils pas crain- » dre que ce ne ſoit point par ſimilitu- » de, mais à la lettre, qu'il eſt dit: Si » vôtre main vous eſt en ſcandale, con- » pés-la. Et en effet, jamais mains ont- » elles mieux merité d'être coupées, » que celles qui cauſent un ſi grand » ſcandale dans le Corps de JESUS- » CHRIST?

Un des Maîtres du Barreau pouſſe une eloquente Exclamation à l'occa-

sion d'une mere qui dés-avoüoit sa fille de bouche, & qui ne la reconnoissoit que trop par ses larmes qui couloient malgré elle en la voyant.

O merveilleuse puissance de la Nature! de combattre avec tant de violence les resolutions de l'esprit qui la tiennent comme captive; que ne les pouvant changer, elle se fait jour au travers de tous les replis de l'Ame, & fait voir en un même moment & dans une même personne deux actions toutes contraires. Car au même temps que l'Appellante répond qu'elle n'est pas mere de ma Partie, ses larmes disent qu'elle l'est. Sa volonté le nie par sa langue, & son cœur l'avouë par ses yeux: son cœur trahit son esprit: sa bouche ment, mais son cœur ne peut mentir; son cœur ne peut dissimuler la blessure qu'il ressent. Cette partie si tendre, qui est le principe de l'affection aussi-bien que de la vie, étant blessée par autant de traits qu'il y avoit de mots dans le discours de cette femme, jette des larmes comme le sang de sa playe, selon l'elegante expression de S. Augustin: *Lacrymas tan-*

« M. Le Maître, « Plaidoyé « 7.

« O nimium potens quanto parentes sanguinis vinculo tenes naturæ quam te cogimus inviti quoq; Senec. Trag.

« Augus. Epist. « 199.

» *quam vulnerati ſanguinem cordis.* Son
» cœur répond par ce langage viſible,
» par ce ſilence ſi eloquent, qu'elle eſt
» la veritable mere.

DE L'EPIPHONEME.

L'Epiphoneme eſt une Sentence courte, exprimée d'un ton de voix vehement, qui conclut un raiſonnement ou une Exhortation. C'eſt ainſi que Tertullien conclut l'exhortation qu'il fait aux Fideles, pour les porter à ſouffrir les injures.

Tert. lib. 1. de pat. cap. 15 » Dieu eſt un fidele dépoſitaire des
» affronts que vous ſouffrés pour luy:
» Si vous luy remettés l'injure que
» vous avés reçûë, il vous vangera;
» ſi vous avés fait une perte, il la repa-
» rera; ſi on vous a bleſſé, c'eſt un
» ſouverain Medecin qui vous guérira;
» & ſi vous avés perdu la vie, il vous
» reſſuſcitera. *Tel eſt l'admirable pou-*
» *voir de la Patience Chrétienne, de ſe*
» *rendre Dieu même pour debiteur!*

S. Hieron. Ep. 34. ad Jul. » Tant il eſt vray qu'il eſt difficile,
» ou plûtôt impoſſible de joüir & des
» biens preſens, & des biens qui ſont
» à venir: de paſſer de ces delices à
» d'autres delices; d'être le premier &

dans ce ſiecle & dans l'autre ; & que « la gloire vous accompagne & ſur la « terre & dans le Ciel ! Saint Jerôme, « S. Ambroiſe, & S. Gregoire uſent ſouvent de cette Figure.

De la Description.

La Deſcription eſt de toutes les Figures celle qui a le plus d'étenduë dans l'Eloquence. Or comme l'Orateur doit décrire & repreſenter pluſieurs choſes, il y a auſſi pluſieurs eſpeces de Deſcriptions. Il y en a qui regardent les perſonnes dont on veut peindre le caractere ; il y en a qui regardent le lieu & le tems ; & il y en a qui regardent les faits & les actions.

La Deſcription des perſonnes eſt ſouvent neceſſaire dans le Barreau, & l'on en tire de forts Préjugés ; & c'eſt là que paroît quelquefois la fine raillerie : mais elle ſe doit faire en Chaire d'une maniere extrémement grave & ſerieuſe, n'entrant dans aucun détail bas ; écartant toute idée & toute image qui pourroit ſentir la raillerie ; ſe donnant bien de garde

d'indiquer perſonne en particulier ; & s'en tenant toûjours à une peinture generale du déreglement du cœur. C'eſt ainſi que S. Bernard dépeint un homme médiſant.

S. Ber. Serm. 24 in Cant. » Conſiderés cet adroit Calomniateur : il commence d'abord par ſoûpirer, il affecte des manieres humbles, un air modeſte, une voix entrecoupée de ſanglots, afin qu'on ne » s'apperçoive pas de la médiſance qui » va ſortir de ſa bouche. On le croit » d'autant plus, qu'il paroît moins animé ; & l'on ſe figure aiſément à ſon » air trompeur, que s'il parle contre » ſes freres, ce n'eſt que par un ſentiment de tendreſſe & de compaſſion. » J'ay un ſenſible déplaiſir, dit-il, de » ſçavoir que mon frere eſt tombé dans » un tel deſordre, on ſçait aſſés que je » l'aime ; & il y a long-temps que je » tâche en vain de le corriger. Ce n'eſt » pas d'aujourd'huy que je ſçay ſon » vice ; mais je me donnerois bien de » garde d'en parler ſi d'autres ne l'avoient divulgué : ce ſeroit en vain » que je voudrois déguiſer le fait, il » n'eſt que trop veritable, & ce n'eſt » que les larmes aux yeux que je vous

le dis : Ce miſerable a d'ailleurs du merite ; mais il faut confeſſer qu'il eſt extrémement coupable en cela ; & que quelque amitié qu'on ait pour luy, il eſt impoſſible de l'excuſer. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'il y a des médiſances delicates ; dés le tems de ſaint Bernard elles étoient à la mode.

Saint Cyprien fait une admirable Deſcription des riches avares, qui ſont toûjours pauvres au milieu de leurs richeſſes.

Conſiderés ceux que vous eſtimés riches, parce qu'ils ajoûtent terres ſur terres, en dépoüillant les pauvres & les orphelins, & parce qu'ils ont des ſommes d'or & d'argent ; mais ſçachés qu'ils ſont pauvres au milieu de leurs richeſſes ; & qu'ils ſont rongés d'une éternelle crainte qu'on ne leur enleve leurs threſors, & que l'envie de leurs voiſins ne les faſſe perir par quelque intrigue. Ce riche que vous voyés, ne mange ny ne dort en repos : voyés-vous comme il ſoûpire dans les feſtins, quoy qu'il boive dans des vaſes d'or, ornés des plus riches pierreries. Conſiderés-le

S. Cypr. ep. 2. l. 2.

» couché dans un lit où il ſemble que
» regne la molleſſe : là il rêve à loiſir
» à ſon chagrin, ſans pouvoir s'en dé-
» livrer : il ſemble qu'il eſt enchaîné
» par des liens d'or, & que bien loin
» de poſſeder ſon argent, il en eſt poſ-
» ſedé comme un eſclave. O monſ-
» trueux aveuglement ! ô étrange folie !
» vous pouvés vous délivrer d'un poids
» qui vous accable, & rompre les liens
» qui vous enchaînent, en donnant
» une partie de vôtre argent aux pau-
» vres ; & vous n'en voulés rien faire.
» Pourquoy dites-vous que cet argent
» vous appartient, puiſque vous le gar-
» dés enfoüi ſans en uſer, & puis qu'il
» ne ſert ny à vos amis, ny à vos en-
» fans, ny à vous-même ? Eſt-ce ain-
» ſi qu'on abuſe des veritables noms
» qu'on donne aux choſes ? Pourquoy
» appeller l'argent un bien, puis que
» c'eſt un veritable mal, & qu'il ne
» cauſe que du mal ?

La gravité de la Chaire & du Barreau, demande qu'on évite les Deſcriptions des perſonnes, quant à l'exterieur ; c'eſt une Figure qu'il faut laiſſer aux Comediens. Il y a des Predicateurs qui rempliſſent leurs

Sermons de repreſentations des differens habillemens des femmes : tous les noms bizarres qu'elles donnent à leurs rubans & à leurs autres ornemens, n'y ſont pas oubliés ; mais ces ſortes de peintures déplaiſent à ceux mêmes qu'elles font rire. Peignés vivement l'horreur de l'orgueil du cœur, repreſentés fortement quelle ſera la ſuite malheureuſe d'une vanité paſſagere, & vous ferés aiſément tomber tous ces ornemens exterieurs. Otés l'amour corrompu du cœur, & les gorges ſeront bien-tôt couvertes ; ôtés enfin la vanité de la tête, & vous en ôterés bien-tôt les rubans & les friſures. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, en paſſant & en tres-peu de paroles, blâmer ces ſortes d'ajuſtemens, & les nommer ; mais il faut que ce ſoit avec une eſpece d'indignation, ſans s'y arrêter, à l'exemple des Apôtres.

Que les femmes ſoient vêtuës comme l'honêteté le demande ; qu'elles ſe parent de modeſtie & de chaſteté, & non avec des cheveux friſez, ny des ornemens d'or, ny des perles, ny des habits ſomptueux ; mais comme le doi- 1. Ep. S. Paul. ad Timot. lib.

vent être des femmes qui font profeſſion de pieté, & qui le témoignent par leurs bonnes œuvres.

1. Epiſt. S. Petr. cap. 3. *Ne mettés point vôtre ornement, & ne vous parez point au-dehors par la friſure des cheveux, par les enrichiſſemens d'or, & par la beauté des habits: mais mettés vôtre ſoin à parer l'homme inviſible, caché dans le cœur, par la pureté incorruptible d'un eſprit doux & modeſte; ce qui eſt un riche & magnifique ornement aux yeux de Dieu.*

Un eloquent Advocat fait une admirable deſcription d'un criminel, tourmenté par les remors de ſa conſcience.

M. le Maitre, Plaidoyé 28. » Quand ce Criminel ſçauroit que » la Juſtice ne le chercheroit pas, il » ſçait & ſent que ſa conſcience le trouve toûjours; qu'elle l'entraîne & le » preſente inceſſamment devant le tribunal interieur, où elle-même l'accuſe & le juge: qu'elle le tient tous » les jours ſur la ſelete: qu'elle ne luy » permet pas d'ouvrir ſeulement la » bouche pour ſe défendre; & qu'elle » l'y condamne ſouverainement & ſans » appel. Il peut s'enfuir hors d'une » Ville, hors d'une Province, hors

d'un Etat où il a commis une action « detestable, mais il trouve par tout « l'obscurité de la nuit, où il est trou- « blé par des songes effrayans. Il y « trouve des oiseaux, dont la vûë même, quoy qu'agreable, est devenuë « autrefois odieuse à des Meurtriers, « leur conscience leur persuadant que « ces Oiseaux venoient vanger l'assassinat qu'ils avoient commis. Il y trouve de la terre à qui le S. Esprit donne une bouche dans l'Ecriture, pour « porter jusques au Ciel le cry du sang « dont elle a été trempée ; & qui même, selon Pline, ne reçoit plus un « serpent, lors qu'il a causé une blessure mortelle à un homme, le punissant ainsi de son attentat. Il y trouve « des Villes, & des Assemblées d'Officiers & de Citoyens, lesquels font « tous la guerre aux méchans qui luy « ressemblent ; & le spectacle des supplices ignominieux dont ils les châtient, le fait trembler ; dans cette pensée, que si les hommes ignorent de- « quoy il est coupable, Dieu le sçait : « Qu'il ne luy épargnera pas ce qu'il « faut souffrir à tant d'autres qui ne « l'ont pas tant merité que luy : Qu'avec «

Plutar. de Garrul.

Terra serpentem hominem percussor, non ampliùs recipit, pœnasque etiam inertiùs nomine exigit.

Plin. lib. 2. c. 63.

» le temps la Juſtice Divine revele les
» crimes; Que ſon heure n'eſt pas en-
» core venuë; mais que ſi le Ciel luy
» en a marqué une, elle viendra infail-
» liblement; Qu'il ne fait que traîner
» ſon lien de jour en jour; & qu'il doit
» ſa vie pour la reparation de l'outrage
» qu'il a fait à Dieu, à la Nature, aux
» Loix, au Prince, à l'Etat: qu'il la
» doit au ſang de celuy qu'il a arraché
» du monde, aux larmes de ceux qu'il
» a affligés par ce meurtre déteſtable,
» & aux mouvemens de ſa propre
» conſcience, qui le condamne à perir
» d'une mort infame, aprés avoir fait
» perir ſon prochain d'une mort cruel-
» le; & à recevoir la recompenſe d'un
» ſcelerat, aprés avoir commis l'action
» d'un ſcelerat. Que ſi l'amour de ſon
» Païs le fait retourner au bout de
» quelques années dans la Province,
» ou dans la Ville qu'il avoit quittée;
» & s'il vit toûjours déguiſé, caché,
» armé, accompagné, pour n'être pas
» aiſément ſurpris: quelle miſere peut
» être comparable à la ſienne, d'avoir
» toûjours peur qu'on ne le reconnoiſſe
» pour ce qu'il eſt; de prendre ſouvent
» des viſages inconnus pour ceux des mi-
niſtres

niſtres de la Juſtice; de s'imaginer que « tous les Archers qui cherchent des bri- « gans & des aſſaſſinateurs, peuvent avoir « été avertis de l'arréter; de ſe tenir « toûjours ſur ſes gardes dans les entre- « tiens les plus familiers; d'avoir toûjours « quelques mouvemens d'une ſecrete « triſteſſe dans les réjoüiſſances publi- « ques; & d'entendre ſouvent, ſoit au « milieu de la foule & du bruit des « Villes, ſoit dans le calme & dans le « repos, la voix du ſang qui crie ven- « geance contre luy, & au Ciel & à la « terre: les plaintes tragiques d'une « Ame qui luy demande la ſienne; qui « l'appelle devant le Thrône de la Juſ- « tice Divine, qui luy repreſente la « potence & l'échafaut, comme le lit « d'honneur, où ceux qui luy reſſem- « blent font leur teſtament: qui luy « montre l'épée d'un Bourreau atta- « chée à un filet, & prête de tomber « à tous momens ſur ſa tête. «

La Deſcription du temps trouve quelquefois ſa place dans le Barreau, mais rarement dans la Chaire. Celle du Lieu y peut ſouvent faire un bon effet. La peinture que fait ſaint Jean Climaque, des affreux deſerts

où s'enfermoient les Solitaires de ſon temps; & celle que fait S. Jerôme de l'horreur de ſon effroyable Solitude, ſont capables de donner une grande idée de la Penitence Chrétienne.

Sanct. Hier. ad Euſt. de cuſtod. virgin.

» Helas! combien de fois m'eſt-il arrivé dans l'affreux deſert où je ſuis, » & dans l'horrible ſolitude où je me ſuis enterré moy-même; combien de » fois, dis-je, m'eſt-il arrivé, de me » trouver en eſprit & en imagination » au milieu des plaiſirs que l'on goûte » à Rome! Un rude ſac couvroit tout » mon corps, & ma chair brûlée par » les ardeurs du Soleil, étoit toute noire & toute deſſechée; mes yeux répandoient à tout moment des torrens » de larmes: & mon cœur accablé, » pouſſoit ſans ceſſe vers le Ciel de lugubres, de pitoyables gemiſſemens. » Si quelquefois le ſommeil m'atterroit » malgré moy, je briſois mes os contre » les pierres ſur leſquelles j'étois couché. Je ne parle point de la nourriture que je prenois: un peu d'eau étoit ce qui me ſoûtenoit; car dans nos » plus grandes maladies ce ſeroit un » crime pour nous de manger quelque » choſe de cuit. Aprés tout cela, j'avouë

que dans cette effroyable prison où je « m'étois condamné pour eviter les ca- « chots eternels des Enfers, n'ayant « point d'autres compagnies que les « serpens & les scorpions qui m'envi- « ronnoient; j'avouë, dis-je, que ma chair « rebelle, & mon imagination revoltée, « me representoient les danses impudi- « ques des filles Romaines: mon corps « étoit attenué de jeûnes, & mon cœur « étoit tout prêt de brûler de sales de- « sirs; l'amour profane étoit allumé dans « un corps tout froid, & la cupidité « vivoit dans une chair déja morte a- « vant la mort même. «

La Description du Lieu où une action s'est passée, où s'est fait quelque crime, est souvent necessaire au Barreau; mais dans la Chaire, elle n'est en usage que lors qu'on fait le Panegyrique de quelque Saint, dont on veut representer la retraite & la solitude. S. Jerôme nous a laissé une admirable peinture de la Cellule de S. Hilarion.

Sur un effroyable mont s'éleve un « Hier. in vita « S. Hi- rocher affreux, &c. « larion.

La Description des choses qui est appellée ordinairement *Hypotypose*,

doit regner dans tous les Sermons, puis que c'eſt par elle qu'on repreſente l'horreur des pechés & des deſordres du monde: mais comme cette Figure eſt ce qu'il y a de plus éclatant dans l'Eloquence, on doit en éviter l'excés & l'affectation; & comme il n'y a rien où l'Orateur puiſſe montrer plus d'eſprit & de vivacité que dans ces ſortes de portraits & de peintures, un Predicateur Chrétien doit ſe précautionner contre la tentation de paroître bel eſprit: & c'eſt pour cela qu'il doit arréter ſon imagination dans les portraits qu'il fait des mœurs, pour ne pas ſortir de la gravité & de la majeſté de la Chaire.

Il y a des Predicateurs qui font des portraits du peché, ſi délicats & ſi ingenieux, qu'ils inſpirent beaucoup plus d'envie de le commettre, que d'en faire penitence: ſemblables à ces Peintres, qui mettant tout leur art à bien peindre un Serpent, ſe mettent fort peu en peine d'en donner de l'horreur, pourvû qu'on les loüe & qu'on les admire.

Il eſt vrai qu'aprés une Deſcription

bien brillante, tout le monde s'écrie, & que chacun ſe dit à l'oreille, que le Predicateur a extrémement d'eſprit; mais je ne croy pas qu'on luy puiſſe jamais faire un plus grand affront. Il ne s'agit pas d'avoir de l'eſprit en Chaire, il s'agit de convertir les pecheurs; & c'eſt avec beaucoup de cœur qu'il faut prêcher, & non pas avec beaucoup d'eſprit.

Quand les Dames loüent le Predicateur en ſortant du Sermon, avec un viſage gay, c'eſt une tres-méchante marque; mais ſi elles ſortent les yeux baiſſés ſans parler, le Predicateur a fort bien prêché.

On étoit partagé à la Cour d'Eſpagne, à l'égard de deux celebres Predicateurs. On conſulta les Connoiſſeurs; mais l'un & l'autre avoit des habiles de ſon côté. Un Courtiſan décida l'affaire ſans y penſer: Quand j'entends l'un, dit-il, je ſuis parfaitement content de luy; mais quand j'entens l'autre, je ſuis tout-à-fait mal-content de moi-même. Le meilleur Predicateur n'eſt pas celuy qui contente le mieux ſes Auditeurs; c'eſt celuy qui les mécontente le plus,

en leur donnant de l'horreur d'eux-mêmes, & en jettant le trouble & la terreur dans leur Ame.

La Deſcription que fait le Prophete Jeremie, de la miſere & de la deſolation du pecheur, ſous la figure de Jeruſalem, eſt un parfait modele que doivent imiter les Predicateurs qui veulent toucher & convertir. La peinture que fait le Prophete Ezechiel, des abominations qui ſe commettoient dans le Temple du Seigneur, eſt auſſi ce qu'il y a de plus capable de donner une idée d'une parfaite Deſcription morale. Les Peres de l'Egliſe ſont remplis d'une infinité des plus vives & des plus touchantes Deſcriptions. En voicy quelques Exemples que je ſouhaiterois que l'on tâchât d'imiter.

Ezech. 8.

S. Cyprian. Epiſt. 1. ad Dona.

« Si vous jettés les yeux ſur les ſpectacles qui ſont dangereux, vous verrés repreſenter ſur des Theatres des choſes qui ne ſont pas moins déplorables que honteuſes. Les Tragedies s'étudient à rappeller les crimes paſſés : l'on y renouvelle par des repreſentations vives & touchantes, l'horreur des parricides & des inceſtes,

comme pour empêcher que la memoire de ces forfaits ne s'efface avec le temps : ainsi le monde est averti à toute heure, qu'on peut faire encore ce qui a déja été fait ; c'est un moyen sûr de ne laisser jamais mourir les crimes, de les sauver de la décadence du temps, & de l'obscurité de l'oubly des hommes. Et ainsi ce qui a cessé d'être un forfait, devient un exemple dans les representations de la Comedie, qui est une école d'impudicité : l'on apprend à commettre des adulteres en les voyant representer sur le Theatre ; & l'autorité du Magistrat qui approuve ces desordres publics, flatte nos mauvaises inclinations, il arrive quelquefois qu'une femme qui étoit allée chaste à la Comedie, en sort impudique. Aussi ces representations émeuvent les sens, flattent les passions, & banniſſent la pudeur & la chasteté des cœurs les plus modestes & les plus honêtes. Dites aprés cela, si vous l'osez, qu'on peut assister à ces sortes de spectacles sans peché.

Si quelqu'un de ces Predicateurs qui affectent un peu trop de plaire,

avoit à faire le portrait de la Comedie ou de l'Opera, il diroit cent jolies choſes qui feroient ſoûrire les Dames, & récrier les jeunes-gens; mais je ſuis perſuadé que tout ce qu'il diroit, ne toucheroit pas comme cette Deſcription de S. Cyprien.

S. Chryſoſtome dépeint d'une maniere fort eloquente la negligence des peres & des meres pour l'éducation de leurs enfans.

S. Chr. de vita Mon. „ Si vous aviés pris à tâche de perdre „ vos enfans, peres & meres, en feriés-„ vous davantage? Vous êtes les pre-„ miers à les porter à faire toutes ces „ choſes qui damnent infailliblement „ ceux qui les font. Et afin de vous le „ marquer plus préciſément, repaſſons „ icy, je vous prie, les inſtructions que „ nous donne Nôtre-Seigneur en ſon „ Evangile: *Malheur à vous qui riez*; „ Et vous ne faites autre choſe tous les „ jours que de leur procurer mille oc-„ caſions de rire & de ſe divertir. *Mal-„ heur à vous qui êtes riches*: Et vous, „ au contraire, vous employés tous vos „ ſoins & vos efforts pour les enrichir. „ *Malheur à vous lors que tous les hom-„ mes diront du bien de vous*: Et vous faites,

faites souvent des dépenses tres-somptueuses, & vous vous ruinés pour paroître magnifiques aux yeux du monde, & en attirer les applaudissemens & les loüanges. D'ailleurs, l'Evangile nous apprend, que quiconque injurie son frere, merite la punition du feu eternel; & vous, vous témoignés estimer lâches & timides ceux qui souffrent quelque injure avec patience. Mais vous ne vous contentés pas de cette conduite si criminelle & si indigne d'un Chrétien, d'enseigner à vos enfans des choses contraires aux preceptes de Jesus-Christ: Vous allés encore plus loin, en couvrant la laideur des vices de noms specieux. Vous appellés les spectacles un divertissement honête; la prodigalité & la dissipation, liberalité & largesse: & vous donnés à l'injustice le nom de force & de fermeté. Et ne vous contentant pas encore de ces pieges que vous tendés à vos enfans, vous les trompés, en donnant aux vertus des noms odieux. Vous appellés la pureté, une humeur rude & farouche; la modestie, crainte; l'équité & la justice, foiblesse;

» le mépris du faſt & de la gloire, baſ-
» feſſe d'eſprit; la tolerance des maux,
» imbecillité & lâcheté : comme ſi vous
» apprehendiés que ſi vos enfans appre-
» noient d'ailleurs les vrais noms des
» vertus, & leur vray merite, ils ne
» travaillaſſent à fuir les vices qui leur
» ſont contraires. Enfin vous negligés
» le ſoin de leurs Ames, comme ſi elles
» étoient quelque choſe de vil & d'in-
» utile; & en même tems que vous ne
» faites nul cas des choſes principales &
» neceſſaires, vous appliqués tous vos
» ſoins & toute vôtre induſtrie à leur
» procurer celles qui leur ſont verita-
» blement inutiles & ſuperfluës : vous
» avés grand ſoin qu'ils ayent de bons
» ſerviteurs, de bons chevaux, de beaux
» habits; & vous ne faites rien afin
» qu'ils deviennent bons eux-mêmes :
» vous n'y penſez ſeulement pas.

S. Baſile fait un excellent portrait des Predicateurs relâchés.

S. Baſil. in Iſai. c. 2. » Pluſieurs corrompent l'Ecriture,
» en y mettant ce qui ne vient que de
» leur propre imagination, au grand
» préjudice de ceux qu'ils enſeignent;
» car pour gagner leurs bonnes graces,
» ils les flattent dans leurs deſirs, &

les perdent enfin en les nourrissant & les entretenant dans leurs vices par leurs discours complaisans. Ainsi ils alterent toute la severité & toute la rigueur de l'Ecriture, qui reprend avec tant de force & d'utilité les pecheurs : & comme s'ils avoient conjuré la perte de ceux qui les écoutent, ils les amusent par des discours pleins d'ignorance, sur l'excessive Misericorde de Dieu envers les hommes, & sur sa facilité à pardonner les pechés, & mille autres choses aussi peu solides qu'ils leur debitent, & qui ne servent qu'à affoiblir les Ames dans le devoir de la pieté.

L'on ne voit dans les Descriptions & dans les portraits que font ces premiers Predicateurs du monde Chrétien, rien de bas, point d'affectation de bel esprit : tout y est grave, noble & touchant ; & ce sont ces grands modeles que l'on doit imiter. Les Descriptions des choses que l'Orateur Longin appelle des Images ou des Representations d'une chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la verité, sont du bel usage de l'Eloquence du Barreau, & rien ne

frappe & ne gagne davantage les esprits des Juges.

L'Orateur le plus poli qui ait paru dans le Barreau, fait une eloquente peinture de la captivité des Chrétiens chés les Barbares.

M. Patru, Plaidoyé

» Certainement, qu'on cherche dans » toute cette foule de calamités dont » toute nôtre vie est tous les jours me- » nacée, qu'on cherche dans tous les » lieux que la pieté publique a pû con- » sacrer au soulagement des affligés, on » n'y verra rien de si désolé, de si dé- » plorable que les Captifs... Je ne » parle point de la pesanteur de leurs » fers, ny de ces cavernes affreuses où » toutes les nuits on les enferme com- » me des bêtes farouches. Que leur vie » ne soit qu'une longue mort, ou qu'- » une agonie continuelle : qu'éloignés » de leurs parens & de leurs amis, de » leurs femmes & de leurs enfans, ils » soient exposés à la fureur d'un bru- » tal, d'un implacable Bourreau; c'est » dequoy fendre le cœur le plus endur- » cy: ce n'est pourtant qu'une petite » partie de leur misere. Pensés, MES- » SIEURS, pensés en quel danger est » leur salut dans cette maudite terre de

tribulation & d'angoiſſe. Autant « d'Infideles, autant d'inſtrumens du « vieux Serpent, autant d'ouvriers qui « ne travaillent qu'à les perdre, qu'à « les dérober à JESUS-CHRIST. On « n'épargne ny les menaces, ny les « promeſſes ; l'eſperance de la liberté, « la terreur d'un traittement inhumain « ébranle la chair, & la revolte contre « l'eſprit. Au milieu de tant d'ennemis, « point de ſecours, point de conſola- « tion, point de conſeil ; ils n'enten- « dent plus ny la voix de l'Epouſe « ſainte, ny la voix du bon Paſteur ; « le Ciel eſt d'airain, il retient dans « ſes threſors & ſes pluyes & ſes roſées. « Cependant ne croyés pas que le Prin- « ce des Tenebres ſe repoſe : il jette « le trouble dans leur conſcience ; il « irrite, il envenime leurs paſſions ; il « redouble leur chagrin, leur impa- « tience, leurs craintes. Un Dieu né « dans une créche, un Dieu mourant « ſur la Croix, l'Evangile, tous nos « Myſteres, il les blaſpheme, il les « met autant qu'il peut, en opprobre. « Enfin, MESSIEURS, dans l'ob- « ſcurité d'une nuit ſi noire, d'une nuit « pleine de douleur, pleine d'effroy, «

» ces miſerables vers de terre, ſans
» aſſiſtance, ſans armes, ont à com-
» battre toutes les puiſſances de l'Abî-
» me. Quelle extremité, quelle deſo-
» lation, mais quel peril ou plus evi-
» dent, ou plus horrible!

Le même Orateur fait un portrait fort délicat du malheur des gens de ſçavoir & de merite.

M. Patru, Plaidoyé 4.

» Si les Prêtres ſont les Interpretes
» de l'Eternel; ſi c'eſt par leur bou-
» che qu'il s'explique, qu'il rend les
» Oracles; il eſt aiſé de comprendre
» combien leur inſuffiſance peut ap-
» porter de confuſion & de trouble
» dans la Famille du Seigneur. En
» vain le Seigneur vous appellera & du
» faîte des Montagnes, & du milieu
» des grands chemins, comme parle
Prov. c. 8. » le plus ſage de tous les Rois: En vain
» il ſemera ſa parole & ſes Divins en-
» ſeignemens dans le monde: Son lan-
» gage tout myſterieux eſt un langage
» preſque inconnu parmy les hommes:
» il n'y a, MESSIEURS, il n'y a
» que la lumiere des Sciences qui puiſſe
» percer ces ombres, ces obſcurités,
» & développer ces Enigmes adorables
» qui renferment tout le ſecret de

l'heureuſe œconomie de nôtre ſalut. « Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les « Prophetes & les Apôtres ; que les « Peres & les Conciles ; que l'Egliſe « & la Synagogue éloignent les igno- « rans du miniſtere des Autels. Cepen- « dant il eſt étrange, qu'aujourd'hui les « Benefices, les Charges, les Dignités « Eccleſiaſtiques ſe donnent, pour ne « rien dire de plus odieux, ſe donnent « toutes à la brigue, à la faveur, & « preſque jamais au merite. Il eſt étran- « ge que les hommes de ſçavoir ſoient « ſi peu conſiderés. Eſt-ce donc que « tout Iſraël eſt maintenant devenu « Prophete, comme Moïſe le ſouhai- « toit autrefois dans le Deſert ? Eſt-ce « Nume- que le monde n'a plus beſoin d'inſ- « ros. 11. truction, n'a plus beſoin du flam- « beau de la doctrine... En vain un « Maître ès Arts ſe conſumera ſur ſes « livres ; en vain un Docteur vieillira « ſur S. Thomas, & ſur le vieux & le « nouveau Teſtament : s'ils ne s'appro- « chent de la Cour des Princes, ou de « la Cour des Prelats ; s'ils n'achetent « leur faveur par de lâches complaiſan- « ces, par des ſervices indignes, l'Egli- « ſe n'aura pour eux ny Benefices, ny «

» Charges, ny Dignités. N'attendés
» pas qu'on aille chercher dans un gal-
» letas ces lampes ardentes, pour les
» mettre sur le chandelier; ils langui-
» ront toute leur vie dans leurs taudis;
» ils languiront toute leur vie pauvres,
» soufreteux, & mépriſés de ceux-là
» même qui devorent leur ſubſtance.

DE LA PROSOPOPE'E.

La Proſopopée eſt une Figure qui conſiſte à faire parler une perſonne morte ou vivante. Elle conſiſte auſſi à faire parler Dieu, un Ange, ou autre Eſprit Celeſte; & même des choſes inanimées, les Vertus, les Vices, les Provinces, les Villes, &c. C'eſt ainſi que Salomon fait parler la Sageſſe.

Prov. 8. » La Sageſſe ne crie-t'elle pas, & la
» Prudence ne ſe fait-elle pas enten-
» dre?

Ecoutés, ô hommes, je vas vous addreſſer ma voix.

C'eſt ainſi que le Prophete Baruch fait parler la Ville de Jeruſalem.

» Jeruſalem a vû que la colere de
» Dieu s'approchoit, & elle a dit:

Ecoutés, peuples des environs de Sion, le grand malheur dont Dieu m'a affligé.

J'ay vû la captivité de mon peuple, de mes enfans, &c. Baruch. cap. 4.

S. Cyprien fait parler Dieu d'une maniere terrible aux femmes mondaines.

« Ne craignés-vous point ; ô femmes mondaines, que lors que le Fils de Dieu viendra juger les vivans & les morts, il ne vous chasse à jamais de sa presence ; & ne vous fasse ces terribles reproches. Retirés-vous, vous n'êtes point mon ouvrage ; & vôtre visage n'a plus rien des traits de ma ressemblance : le fard, les faux cheveux, & mille vains artifices par lesquels vous vous êtes déguisées, font que je ne vous reconnois plus pour être à moy. Vous ne me verrés point avec ce visage étranger, & ces yeux que je n'ay pas formés, mais que le Demon a entierement corrompus. Vous l'avés suivy, vous avés recherché l'exterieur brillant du Serpent ; c'est de vôtre ennemy que vous tenés tout cet ornement, allés brûler à jamais avec luy. Voilà ce que vous » S. Cyp. de habitu virgin.

» devriés mediter jour & nuit, & vous
» reviendriés bien-tôt de toutes vos va-
» nités.

Au reſte, comme il eſt très-difficile de faire bien parler Dieu en Dieu, il eſt de la ſageſſe de ne le faire parler que comme il a parlé luy-même par la bouche de ſes Prophetes.

Le même S. Cyprien fait parler le Demon à Dieu, d'une maniere bien capable de confondre les Chrétiens.

Cypr. Serm. de Elecmoſ.

» Repreſentés-vous le Demon d'un
» air triomphant, au milieu de tous
» ceux qui l'ont ſuivy, qui a l'audace
» de dire à JESUS-CHRIST : Je n'ay
» rien ſouffert pour tous ceux qui ſe
» ſont donnés à moy; je n'ay point été
» flagellé pour eux, je n'ay point reçu
» de ſoufflets pour eux, je n'ay point
» été couronné d'épines, je n'ay point
» été crucifié pour eux, je n'ay point
» verſé mon ſang pour eux, je ne leur
» ay point promis de recompenſe eter-
» nelle : & cependant ils m'ont adoré,
» ils m'ont imité, ils m'ont ſuivi. Vous
» êtes mort pour eux, Seigneur, &
» qu'ont-ils fait pour vous ? Vous ont-
» ils revêtu & nourri, quand vous a-

été nud, & que vous avés eu faim dans la perſonne de vos pauvres? Le nombre de ceux qui vous ont obeï, approche-t'il de celuy de mes ſerviteurs, ou plûtôt de mes eſclaves volontaires. Que répondrons-nous à cela, mes chers Freres?

Quelque éclatante que paroiſſe cette Figure, comme il y a toûjours de la fiction, il faut en uſer fort rarement & fort brevement dans la Chaire; & l'on doit avoir un tres-grand ſoin de bien ménager le vray-ſemblable.

S'il y a quelque Proſopopée qui puiſſe avoir un bon effet dans un Sermon, c'eſt principalement où le Sage fait parler les damnés.

Helas! que nous nous ſommes égarés du chemin de la verité; pourquoy avons-nous fermé les yeux de nôtre eſprit aux rayons de ce divin Soleil de juſtice? Pourquoy avons-nous refuſé le jour que la Sageſſe nous vouloit montrer? Falloit-il tant travailler pour nous perdre? Nous nous ſommes laſſés mille fois dans les chemins de l'iniquité, dans ces chemins difficiles, où n'ayant point la Sap. cap. 5.

» grace pour guide, & ignorant les
» voyes du Seigneur, nous nous éga-
» rions sans cesse de plus en plus.
» Qu'avons-nous gagné par tant de
» soins que nous avons pris pour con-
» tenter nôtre ambition? A quoy nous
» ont servy ces richesses qui nous ont
» coûté tant de peines? Nous éprou-
» vons maintenant la fausseté des biens
» de la terre, & la vanité de la gloire
» du monde. Ces choses se sont dissi-
» pées comme une ombre, sans qu'il
» nous en demeure rien de reste, &c.

L'on peut mettre en œuvre cette Figure dans le Barreau avec succés; ainsi que l'a fait un des premiers Orateurs du Palais, à l'égard d'une femme, laquelle vouloit perdre son mary qui avoit tué son beau-pere par un pur malheur.

M. le Maître, Plaid. 20.

» Ne doutés point que si vôtre pere
» revenoit aujourd'huy en vie, il ne
» vous rementrât que c'est à l'Intimé
» qu'il vous a donnée, & non pas à
» l'Appellant: Que c'est à ce premier
» que vous devés vous rejoindre, &
» que c'est de ce second que vous de-
» vés vous separer: Qu'il a oublié de-
» vant Dieu l'accident qui l'a tiré de ce

monde, & qu'il avoit même oublié, comme Chrétien, avant que de partir de la terre : Que vous devés l'oublier ainsi qu'il a fait ; que vous devés vous souvenir de l'obligation solennelle que vous avés contractée à la face de Dieu & de son Eglise, d'être fidele à vôtre mary : Que vous devés reprendre pour luy les mouvemens d'amour & de tendresse que vous luy avés témoigné les trois premiers mois qu'il a vécu avec vous ; & ne vous amuser pas à de vains respects que vous affectés de vouloir rendre à la memoire de vôtre pere à qui ils sont inutiles ; mais vous appliquer à rendre une effective & loüable reverence & assistance à la personne de vôtre mary à qui elles sont deues & necessaires.

De l'Imprecation.

L'Imprecation est une Figure par laquelle on souhaite qu'il arrive du malheur à quelqu'un. Il y a peu d'occasions où un Advocat puisse avec bien-seance desirer du mal aux gens. Mais cette Figure est quelquefois fort touchante dans la Chaire ; & c'est

lors que le Predicateur indigné contre l'obſtination & l'impenitence du pecheur, ſouhaite qu'il tombe dans la juſte vengeance du Seigneur, s'il ne ſe convertit. Telles ſont les imprecations que fait le Roy Prophete contre ceux qui l'avoient indignement perſecuté.

Pſalm. 68. *Que leur table ſoit un filet devant leurs propres yeux, qu'ils y trouvent leurs peines & un ſujet de chûte. Que leurs yeux ſoient obſcurcis, & qu'ils ne voyent point. Faites qu'ils ſoient toûjours courbés contre terre. Répandez ſur eux vôtre indignation, & que la fureur de vôtre colere ſe ſaiſiſſe d'eux: que leur demeure ſoit deſerte, & que perſonne n'habite dans leurs maiſons; parce qu'ils ont perſecuté celuy que vous aviez frappé, & qu'ils ont augmenté encore la douleur de mes playes. Laiſſés-les amaſſer iniquité ſur iniquité, & qu'ils n'entrent point dans vôtre juſtice. Qu'ils ſoient effacez du Livre des vivans, & que leurs noms ne ſoient point écrits parmy ceux des Juſtes.*

Pſalm. 54. *Que la mort les vienne ſurprendre, & qu'ils deſcendent en Enfer tout vivans.*

Mais comme la Charité nous dé-

fend de ſouhaiter aucun mal à nos freres, le Predicateur doit, aprés le feu de l'imprecation, revenir à ſoy tout-à-coup, en conjurant le pecheur de détourner ce malheur par une prompte penitence, ou en priant le Seigneur de l'éclairer par ſa ſainte Grace, & de luy faire miſericorde. C'eſt ainſi qu'en uſe S. Chryſoſtome.

Puiſſiés-vous à jamais perir, temeraires, qui oſés outrager le Saint des Saints par vos blaſphemes! mais, que dis-je, puiſſiés-vous plûtôt recourir à la miſericorde de Dieu, & faire penitence! « Sanct. Chryſ. « Hom. « 40. in prim. « ad « Theſſ. « «

DE LA REPETITION.

La Repetition eſt une Figure par laquelle on repete pluſieurs fois le meme mot & le même tour, pour luy donner plus de force, & pour frapper plus vivement les eſprits.

Mon glaive vengeur contre les Chaldéens, dit le Seigneur, & les habitans de Babylone; & tous les Grands & les Sages qui la gouvernent. Mon glaive vengeur contre ſes faux Prophetes, qui paſſeront pour des inſenſés. Mon glaive vengeur contre ſes braves qui ſeront penetrez de crainte. Mon glaive Jerem. cap. 50.

vengeur contre ſes chariots, ſes chevaux ; contre tout ſon peuple qui ſera reduit dans la derniere foibleſſe. Mon glaive vengeur contre ſes threſors & toutes ſes richeſſes qui ſeront entierement pillées.

1. Cor. cap. 13. *Quand j'etois enfant, je parlois en enfant, je jugeois en enfant, je raiſonnois en enfant ; mais lors que je ſuis devenu homme, je me ſuis défait de tout ce qui tenoit de l'enfant.*

2. Cor. cap. 11. *Sont-ils Hebreux ? je le ſuis auſſi. Sont-ils Iſraëlites ? je le ſuis auſſi. Sont-ils de la race d'Abraham ? j'en ſuis auſſi.*

L'on trouve ſouvent cette Figure dans les Peres les plus eloquens.

S. Ambroſ de pœnit. » Vous êtes tenté par l'eſprit d'impureté ; mais vous avés conſervé vôtre pureté dans la crainte du juſte » Jugement de Dieu : Vous êtes Martyr de JESUS-CHRIST. Vous êtes » tenté par l'eſprit d'avârice, qui vous » inſpire de dépoüiller la veuve & l'orphelin ; mais pour obeïr à la Loy du » Seigneur, vous avés reſolu de les » ſoulager plûtôt que de leur nuire : » Vous êtes Martyr de J. CHRIST. » Vous êtes tenté par l'eſprit d'orgueil ;

mais

mais voyant la baſſeſſe de vos freres, vous n'avés conçu que des ſentimens d'humilité & d'aneantiſſement : Vous êtes Martyr de J. CHRIST.

Quand eſt-ce que l'on a commencé de ne plus rendre de culte aux Idoles ? quand eſt-ce que les Oracles ont ceſſé parmy les Payens ? quand a-t'on commencé à mépriſer les faux-Dieux, & à ne les plus regarder que comme des hommes mortels ? à découvrir la fraude & la malice des Demons, & à ne les plus craindre ? à tenir l'Art magique & la ſcience des Preſtiges, pour une choſe déteſtable ? & enfin, quand eſt-ce que la ſageſſe des Payens a commencé à paroître une vraye folie, ſinon quand la vraye Sageſſe de Dieu a paru elle-même ſur la terre, revêtuë de nôtre nature ? S. Athanaſ. de incarnat. Verbo.

Un celebre Orateur du Palais tourne eloquemment cette Figure, pour montrer que le Droit Romain doit l'emporter ſur la Coûtume de Paris, dans de certaines circonſtances.

Rome a été le Lion des Nations, pour uſer du terme de l'Ecriture, M. le Maître, Plaid. 23.

» & la Maîtreſſe de tout le monde :
» Paris n'eſt que l'admiration des peu-
» ples, & l'ornement de la France.
» Rome a été comme le Soleil dont
» parle l'Eccleſiaſtique, lequel a brûlé
» les montagnes, & a jetté des rayons
» de feu ſur tout l'Univers : Paris en
» eſt un qui ne jette que des rayons de
» chaleur ſur la France, & de lumiere
» ſur toute la terre. Rome a conquis le
» monde à ſes Empereurs : Paris a été
» la conquête de nos Rois auſſi-bien
» que le reſte du Royaume. Rome a
» été l'inſtrument des victoires de ſes
» Princes : Paris n'a été que le lieu du
» triomphe de ſes Souverains. Rome
» a donné la Loy à ceux qu'elle avoit
» vaincus : Paris n'a été que le Siege
» de l'Empire des Victorieux. Rome
» eſt appellée la Patrie originaire des
» Loix, & la ſource primitive du Sa-
» cerdoce : Paris n'a été qu'une Re-
» traite glorieuſe des Loix Françoiſes;
» mais ſans en être la mere ny l'ori-
» gine, non plus que du Sacerdoce.

Cette Figure demande d'autant plus d'étude, qu'elle eſt moins difficile; n'y ayant point d'Ecolier qui ne puiſſe aiſément repeter pluſieurs

fois le même mot ; c'eſt pourquoy la repetition doit être courte, & toujours de quelque choſe de grand & de ſententieux.

De l'Interrogation.

L'Interrogation par Subjection, eſt une Figure qui conſiſte à s'interroger & à ſe répondre ſoy-même. On s'en ſert auſſi pour prévenir les fauſſes raiſons que l'on peut objecter, & à les refuter. L'on rencontre ſouvent cette Figure dans les Epîtres de S. Paul.

Où eſt donc le ſujet de vôtre gloire? il eſt exclus. Par quelle Loy ? Eſt-ce par la loy des œuvres ? Non, mais par la loy de la Foy. Ad Rom. cap 3.

Le Sauveur s'en eſt ſervy quelquefois.

A qui comparerai-je les hommes de ce temps-cy ? & à qui ſont ils ſemblables? A ces enfans qui ſont aſſis dans la Place, &c. Luc. 7.

Qui eſt ma mere ? & qui ſont mes freres ? Voicy ma mere, & voicy mes freres. Matth. 12.

Elle eſt auſſi fort en uſage parmy les ſaints Peres.

S. Hieron. ep. 1. ad Heliodor.

» Me dirés-vous que vous craignés la pauvreté ? mais ne sçavés-vous pas que JESUS-CHRIST appelle les pauvres, bien-heureux? La peine vous épouvante ; mais aucun soldat n'a jamais été recompensé sans combattre. Vous craignés la faim ; mais la Foy vous ôtera cette crainte. Vous apprehendés de coucher durement, & de voir vôtre corps desseché par les jeûnes ; mais le Seigneur sera couché auprés de vous pour vous consoler. La maigreur de vôtre visage, & vôtre tête dépoüillée de tous ses ornemens, vous rebutent de la vie penitente ; mais faites reflexion que JESUS-CHRIST est vôtre Chef, & que vous portés sa ressemblance. L'horreur des antres & des forêts vous fait peur ; mais là vous trouverés le Paradis. Sçachés que c'est être trop délicat que de vouloir tout à la fois se réjoüir avec le monde, & regner avec Dieu.

S. Cyprien s'exprime sur le même sujet, à peu prés de la même maniere.

» Je conviens avec vous que vôtre

corps ne repoſera pas molement dans un lit delicat ; mais JESUS-CHRIST ſera vôtre repos. Vous êtes couché par terre, mais vous apprendrés par experience, qu'on ne ſouffre rien lors qu'on eſt couché proche de JESUS-CHRIST. Vôtre corps n'eſt pas lavé dans des Bains parfumés ; mais vôtre Ame eſt parfaitement purifiée. Je ſçay que le pain manque quelquefois à ces Penitens ; mais le Sauveur nous apprend que l'homme ne vit pas de pain ſeul. Ils n'ont point d'habit pour les garantir du froid : mais un Chrétien qui eſt revêtu de JESUS-CHRIST, n'eſt-il pas habillé aſſés richement ? « S. Cypr. Ep. 77.

Je tomberay dans le beſoin, me dirés-vous ? mais JESUS-CHRIST appelle les pauvres, bien-heureux. Je n'auray pas dequoy vivre, ajoûtés-vous ? mais, Ne vous mettés pas en peine dequoy vous ſerés nourris, répond le Seigneur : & pour le vêtement, les Lys nous ſont un exemple, que nous n'en ſçaurions manquer. Il faut pourvoir à la fortune « Tert. lib. de idolat. c. 12.

» de ſes enfans & de ſa poſterité, me » pourra-t'on dire ; *Mais quiconque, » aprés avoir mis la main à la charuë, » regarde en arriere, n'eſt pas propre au » Royaume de Dieu.* On doit aban- » donner parens, femme & enfans, » pour ſuivre Dieu : & vous déliberés » ſi à cauſe d'eux vous devés abandon- » ner vôtre métier, vôtre commerce, » vôtre profeſſion.

S. Auguſt. Serm. 11. de verb. Apoſt cap. 4.

» Si vous dites : pourquoy Dieu m'a- » t'il fait vaſe d'honneur, & un autre, » vaſe d'ignominie ? que me ſervira » de vous répondre ? écouterés-vous » Auguſtin, ſi vous n'avés pas voulu » écouter l'Apôtre même, lors qu'il » dit : *O hommes ! qui êtes-vous pour » raiſonner avec Dieu ?* Eſt-ce que » vous voulés diſputer contre moy ? » Mais plûtôt admirés, & écriés-vous » avec moy : *O profondeur des richeſ- » ſes !* Soyons tous deux dans l'épou- » vante, pouſſons tous deux les mê- » mes cris. Accordons-nous en crai- » gnant enſemble, pour ne pas errer » & perir enſemble : penetrés, ſi vous » pouvés, les choſes impenetrables, » faites les impoſſibles, corrompés

les incorruptibles, voyés les invisibles.

C'eſt dans les tours de cette Figure que paroît l'Eloquence d'un habile Advocat, pour prévoir & prévenir les raiſons des Parties, afin de leur ôter toute leur force, & en même temps la grace de la nouveauté ; de ſorte que quand ſon adverſaire s'en ſervira, les Juges prévenus n'en ſoient plus touchés.

C'eſt ainſi que cet Advocat ſi connu par ſa politeſſe, plaidant pour l'exemption des Religieuſes, affoiblit par un tour fort délicat les raiſons qu'on luy pouvoit objecter, priſes de la grandeur & de la dignité des Evêques.

Dites donc, tant qu'il vous plaira, que la Diſcipline Reguliere a beſoin de Surveillans & de Gardes. Elevés, tant qu'il vous plaira, la dignité des Prelats : qu'ils ſoient les Princes, qu'ils ſoient les Chefs de l'Egliſe Militante ; qu'ils ſoient les Divins Diſpenſateurs des Threſors du Ciel, comme l'Apôtre les appelle ; Qu'ils ſoient la lumiere & le ſel du monde,

« M. Patru, Plaidoyé 5.

« Alter. cap. 4.

Matth cap. 5. » cõmme JESUS-CHRIST luy-mê-
» me les nõmme dans l'Evangile. Vous
» n'en dirés rien dont nous ne ſoyons
» tres-perſuadés. Mais, MESSIEURS,
» quand vous entendrés toutes ces
» choſes, n'oubliés pas, s'il vous plaît,
» qu'aprés tout, les exemptions ſont
» des remedes auſſi neceſſaires qu'in-
» nocens ; ſouvenés-vous, je ne puis
» trop le repeter, ſouvenés-vous que
» le Saint Pere eſt aujourd'huy nô-
» tre ſeul Paſteur ; & qu'il a remis à
» cet égard toute ſa puiſſance entre
» les mains des Superieurs de nôtre
» Ordre. Ce ſont eux qui font chés
» nous toutes les fonctions Epiſcopa-
» les : Ils nous viſitent, ils nous don-
» nent des Confeſſeurs, ils ſont les
» Arbitres, les Directeurs Souverains
» de nôtre vie. C'eſt ſous leur con-
» duite que nous travaillons jour &
» nuit à l'ouvrage de nôtre ſalut, &
» que nous marchons, autant que nô-
» tre foibleſſe peut le permettre, dans
» les voyes du grand S. Benoît nôtre
» Patriarche.

DE LA COMMUNICATION.

La Communication eſt une figure, par laquelle l'Orateur communique familierement ſes raiſons à ſes propres Adverſaires, deliberant avec eux, & les faiſant Juges eux-mêmes. C'eſt ainſi que le Seigneur parle à ſon peuple par la bouche d'un Prophete.

Mon peuple, que vous ay-je fait? En quoy vous ay-je donné ſujet de vous plaindre? Répondés-moy. Eſt-ce à cauſe que je vous ay tiré de l'Egypte, que je vous ay délivré d'une maiſon d'eſclavage, & que j'ay envoyé pour vous conduire, Moyſe, Aaron, & Marie? &c. Mich. cap. 6.

Peuple rebelle, ſoûtiens ſi tu peux contre moy ton ingratitude! N'eſt il pas vray que tu m'as abandonné? Jerem. cap. 2.

Nous avons un exemple bien remarquable de cette figure dans ſaint Auguſtin.

Si Dieu vous diſoit, pour vous éprouver : Je vous permets de faire « tout ce que vous voudrés, de con- « tenter tous vos deſirs, de reputer « pour licite tout ce qui vous eſt de « Aug. Serm. 18. De verb. Apoſt. c. 10.

» plus agréable ; je ne vous puniray
» point pour cela ; je ne vous precipite-
» rai point dans les tourmens de l'Enfer ;
» & il ne vous manquera qu'une seule
» chose, qui est que vous ne verrés ja-
» mais mon visage. Si à ce mot vous de-
» meurés épouvanté, c'est une marque
» que vous aimés : Si vôtre cœur en est
» ému, s'il en est troublé, & si vous
» considerés comme une tres grande pei-
» ne de ne point voir Dieu, c'est signe
» que vous aimés gratuitement.

C'est ainsi que S. Chrysostome prouve la verité de la Religion Chrétienne.

S. Chr. in Epist. ad Rom. 1. » Dites-moy, je vous prie, si douze
» hommes sans rien sçavoir du métier
» de la guerre, & non seulement dé-
» nués d'armes, mais foibles & debiles,
» alloient attaquer eux seuls une gran-
» de armée de soldats bien aguerris ; &
» que bien loin d'y perir, ils vainquis-
» sent cette multitude, sans se servir
» d'autres armes que de leurs mains
» nuës ; diriés-vous que cette action, &
» cette victoire fût une chose pure-
» ment humaine ? Cependant ce que
» les Apôtres ont fait, a été une chose
» infiniment plus admirable & plus glo-
» rieuse. Et en effet, de voir qu'un

ignorant, & un pecheur a surmonté « les plus éloquens Orateurs, & les plus « grands Philosophes, sans en pouvoir « être empêché ny par la pauvreté ny « par le petit nombre des siens, ny par « la terreur des dangers, ny par les « coûtumes qui avoient jusques alors « prévalu, ny par la difficulté des cho- « ses que prescrivoit sa doctrine, ny « par le massacre de tant de Fideles, ny « par la multitude & l'authorité des « faux Docteurs qui abusoient les peu- « ples : dites-moy, n'est-ce pas une « merveille encore plus inconcevable, « que de voir un homme tout nud ne « pouvoir être blessé au milieu d'un « grand nombre de gens armés? «

Les habiles Avocats usent quelquefois de cette figure à l'égard de leurs Parties, pour les confondre davantage.

De l'Enumeration.

L'Enumeration, ou la Distribution consiste à parcourir diverses circonstances qui conviennent à une chose, ou les differens états des personnes.

Que celuy qui a reçu le don d'exhorter, exhorte les autres ; que celuy Rom. c. 12.

qui a la conduite de ſes freres, s'en acquite avec vigilance : que celuy qui exerce les œuvres de miſericorde, le faſſe avec joye.

Ephes. cap. 6.

Cette figure ſe trouve fort au long dans l'Epître aux Epheſiens, où l'Apôtre exhorte differentes ſortes de perſonnes à s'acquiter de leurs devoirs Chrétiens. L'Enumeration eſt d'un grand uſage dans la Morale, & nous en avons les plus beaux exemples dans les Peres.

S. Cyp. De zelo, & livor.

Le Demon tourne autour de chacun de nous comme un ennemy, qui ayant aſſiegé une Place, en veut reconnoître le foible, & par où il la peut ſurprendre plus facilement. Il preſente à nos yeux de beaux objets pour nous attirer, & pour détruire en nous la chaſteté par la veuë : Il tente nos oreilles par des Muſiques delicieuſes, afin de relâcher la force & le courage que doit avoir un Chrétien : il excite nôtre langue à rendre injure pour injure, & anime nos mains aux violences & aux meurtres, pour nous venger des maux qu'on nous fait injuſtement. Il nous propoſe des gains injuſtes, afin de

nous porter à nous rendre maîtres « du bien de nôtre prochain, par des « fraudes & des tromperies : il nous « ouvre des voyes courtes & pernicieu- « ſes pour nous enrichir, afin de nous « perdre par l'avarice : il nous promet « les honneurs de la terre, pour nous « ravir ceux du Ciel : il nous vante de « faux biens, pour nous arracher les « veritables ; & lors qu'il voit qu'il ne « peut nous ſurprendre par ſes artifices, « il a recours aux menaces ; il s'efforce « de nous effrayer par la crainte des « perſecutions : toûjours actif & in- « quiet, pour perdre les Serviteurs de « Dieu ; ruſé dans la paix, & violent « dans la perſecution. «

Il y a peu de Nations, même des « plus barbares, dont l'amour & la « pratique de la Religion Chrétienne « n'ait amolli les mœurs farouches, & « n'ait calmé la ferocité par la douceur « & par la tranquillité de ſes ſentimens. « Tant de grands Eſprits, tant d'Ora- « teurs, tant de Sçavans, de Juriſcon- « ſultes, de Medecins, & même de Phi- « loſophes qui s'étudioient le plus à pe- « netrer dans les ſecrets de la Nature, « mépriſent toutes ces connoiſſances, «

» auſquelles ils avoient auparavant tant
» d'attache, pour venir recevoir avec
» ſoûmiſſion les enſeignemens de cette
» Religion divine. Les Serviteurs ai-
» ment mieux être maltraités avec
» cruauté par leurs maîtres, les fem-
» mes par leurs maris, les enfans dés-
» herités par leurs peres, que de renon-
» cer à la Foy Chrétienne.

» L'eſprit de l'homme eſt remply
S. Ber. lib. de Conſ. » d'une infinité de penſées differentes;
» les unes luy enflent le cœur, l'éle-
» vent, le troublent, le diſſipent: les
» autres l'abattent, l'enchaînent, ou le
» corrompent: les autres le reſſerrent,
» & les autres l'étendent & le répan-
» dent. L'orgueil l'enfle, la vanité l'é-
» leve, l'envie le trouble, la colere le
» diſſipe, la triſteſſe l'abbat, l'ambition
» l'étend & le groſſit; la gourmandiſe
» l'enchaîne, l'impureté le corrompt,
» la crainte le reſſerre, &c.

» Trois grandes maladies affligent
tous les hommes au moment de leur
» naiſſance, pendant toute leur vie, &
» à l'heure de leur mort. La tache d'o-
» rigine les infecte dans leur naiſſance;
» une malignité enracinée les corrompt
» pendant leur vie; & la crainte d'un

malheur eternel les desespere à la « mort. Le Sauveur du monde leur a « donné trois grands remedes pour ces « trois sortes de maux ; il est né, il a « vêcu, & il est mort. Sa naissance a « purifié la nôtre, sa vie a sanctifié la « nôtre, & sa mort a détruit toutes les « horreurs de la nôtre. «

Comme cette figure sert extrémement à l'amplification du discours, l'usage en est fort ordinaire dans la Chaire, & dans la Barreau.

Icy il ne faut presque que des yeux « pour convaincre la calomnie. Qu'on « entre dans l'Hôpital, qu'on entre « dans les Dortoirs, dans les Sales, « dans l'Eglise, on verra par tout d'im- « mortelles marques de la vertu que « nous defendons. Cette maison si de- « solée il y a vingt ans, a recouvré tou- « te sa splendeur, toute sa gloire. Ja- « mais les pauvres ne furent ny ne se- « ront mieux servis. La famine, les in- « ondations, les sterilités n'ont rien re- « tranché de leurs besoins. Au milieu « de l'orage de la guerre ils ont joüi de « tout le calme d'une heureuse paix. « La prévoyance de Madame la Prieu- « re, son œconomie, les charités de ses « M. Patru, Plaid. 16.

» freres & de ſes parens ont operé tou-
» tes ces merveilles, & deſarmé, pour
» le dire ainſi, en faveur des affligés, ces
» grands fleaux de la nature. Si l'envie,
» ſi la haine trouble toute la proſperité
» de ſes jours, il n'y a rien qu'elle n'ait
» tenté pour apprivoiſer ces monſtres;
» elle a recherché, elle a demandé la
» paix, & même à genoux; rien n'a
» pû ny vaincre, ny amollir ces cœurs
» de bronze; ce n'eſt que menſon-
» ge, qu'iniquité, que venin d'Aſpic
» ſur leurs lévres. Elles ont briſé tou-
» tes les barrieres, & rompu toutes les
» digues. L'Eternel leur parle en vain
» par la bouche de leur Archevêque,
» par la bouche ſainte de leur Fonda-
» teur & de leur patron: elles n'écou-
» tent ny ſa parole, ny ſes menaces. La
» honte, l'ignominie de tant de ſcan-
» dales, la terreur des Anathemes, la
» verge qui a frappé les Revoltés n'a
» pû encore les émouvoir ny leur faire
» horreur de cet abyſme ſi affreux, où
» la rage de l'amour propre les a mi-
» ſerablement precipités.

L'on doit éviter dans ces ſortes d'Enumerations d'entrer dans un détail petit & ennuyeux. C'eſt pour-

quoy il faut que les penſées les ſoûtiennent, & les relevent.

De la Concession.

La Conceſſion eſt une figure par laquelle on accorde quelque choſe en apparence, pour en tirer aprés avantage. C'eſt ainſi que S. Cyprien en uſe à l'égard d'une perſonne qui mettoit ſa confiance en ſes richeſſes.

Vous dites que vous êtes riche, & « S. Cyp. de habitu Virginum.
que vous devés vous ſervir de vos ri- «
cheſſes : Servés-vous-en, à la bonne «
heure, je vous le permets ; mais ſer- «
vés-vous-en pour vôtre ſalut ; ſervés- «
vous-en à de bonnes œuvres, ſervés- «
vous-en pour accomplir la loy de «
Dieu : que les indigens & les pauvres «
ſentent que vous êtes riche. Prêtés «
à Dieu-même vos biens à interêt. «
Acquerés des heritages, je le veux ; «
mais que ce ſoient des heritages eter- «
nels, dont les fruits durent toûjours, «
& qui ſont à couvert des injures des «
hommes & des ſaiſons. «

C'eſt encore par cette figure que ce Pere exhorte les Fideles à ne point craindre la mort.

Je permets de craindre la mort à «

Idem etiam Serm. de Moral. » ceux qui n'ayant point été regenérés
» par l'eau & l'Eſprit, ſont deſtinés
» aux flammes eternelles : qui ne ſont
» point marqués du ſigne de la Croix,
» & de la Paſſion de JESUS-CHRIST ;
» qui paſſeront de cette premiere mort
» à une ſeconde ; & à qui il eſt avan-
» tageux que leurs douleurs & leurs
» ſupplices ſoient differés.

DE LA GRADATION.

La Gradation eſt une figure, par laquelle l'Orateur commence une periode, ou un membre de periode, par quelque choſe de moindre, en s'élevant comme par degrés de penſées en penſées, qui aillent toûjours en augmentant.

Les Apôtres ſaint Paul & ſaint Jean ſe ſont ſouvent ſervi de cette figure.

Rom. 8. *Ceux qu'il a predeſtinés, il les a auſſi appellés ; & ceux qu'il a appellés, il les a auſſi juſtifiés : & ceux qu'il a juſtifiés ; il les a auſſi glorifiés.*

Rom. 5. *L'affliction produit la patience ; la patience, l'épreuve ; & l'épreuve l'eſperance.*

S. Cyp. » Porter envie à ſon prochain, eſt

un peché que l'on croit leger : le croyant leger, on ne le craint point ; ne le craignant point, on le mépriſe ; & le mépriſant, on ne l'évite point. « Serm. de livore.

Si vous n'offenſés pas celuy qui vous a offenſé, c'eſt une grande vertu ; ſi vous luy pardonnés, c'eſt une grande force : & ſi vous luy faites du bien en pouvant luy faire du mal, c'eſt une grande gloire. « Ifid. l. 2. Soliloq.

C'eſt peu que par la diverſité de vos vices, & par la fureur de vos crimes, vôtre vie ſoit corrompuë par une infinité des plus cruelles rapines ; & que vous détruiſiés vôtre Religion par vos fauſſes ſuperſtitions. Vous accablés encore les Miniſtres du Dieu vivant, par vos perſecutions & par vos violences. Ce n'eſt pas aſſés que vous outragiés le Seigneur, vous ne pouvés encore ſouffrir qu'il ſoit adoré, & vous tourmentés ceux qui l'honorent & qui le ſervent. « S. Cyp. ad Demetr.

Voicy un exemple de cette figure, tirée des Plaidoyers d'un celebre Avocat.

Aux diſcours il ajoûtoit les prieres ; aux prieres, les ſoûmiſſions ; aux ſoûmiſſions, les promeſſes de l'épouſer. « M. le Maitre Plaidoyé 18.

DE LA SUSPENSION.

La Suſpenſion eſt une figure qui conſiſte à ſuſpendre l'eſprit des auditeurs, & à leur faire attendre des choſes qui les ſurprennent, & qui les frapent.

Le Sauveur laiſſa la Samaritaine dans l'attente du plus grand de tous les biens, par cette admirable ſuſpenſion : *Si ſcires donum Dei !* Si vous connoiſſiés le don de Dieu ! &c.

Io. 4.

Le Prophete Ezechiel ſuſpend les eſprits d'une maniere terrible, en racontant ce qu'il avoit vû dans le Temple, & en les laiſſant toûjours dans l'attente de quelque choſe de plus que ce qu'il a dit.

Ezech. cap. 1.

Regardés encore, & vous verrés des abominations beaucoup plus grandes, &c.

Lors que les Orateurs ſe ſervent de cette figure, ils commencent à peu prés de cette maniere : *Qu'attendés-vous de moy? &c. Vous attendés ſans doute de moy, &c. De quel côté me tourneray-je, & de quelles paroles me ſerviray-je ? &c.* L'on doit bien prendre garde de ne pas ſuſpendre les

eſprits pour ne rien dire qui ne ſurprenne ; & cette figure doit être d'autant plus rare qu'il eſt moins aiſé de dire quelque choſe de nouveau.

De la figure appellée CONGERIES.

L'une des figures qui a le plus de force dans l'Eloquence, eſt celle que les Rheteurs ont appellée en Latin *Congeries*, & que quelques-uns nomment en François *Multiplication*. Elle conſiſte à ramaſſer dans une periode pluſieurs penſées & pluſieurs raiſonnemens ſerrés, qui convainquent, & qui emportent l'eſprit de l'auditeur. Les Apôtres & les Peres s'en ſont ſervi pour preſſer le pecheur.

Juſques à cette heure nous avons ſouffert la faim & la ſoif, & la nudité, & les mauvais traittemens : nous ſommes abbatus de laſſitude, en travaillant de nos propres mains. 1. Cor. 4.

La nature a attaché au mal la crainte, ou la honte : c'eſt pourquoy les criminels cherchent à ne point être connus ; tremblent quand ils ſont découverts, & nient tous les crimes dont on les accuſe. Mais il n'y « Tertul. in Ap. adver. gent.

» a rien de ſemblable parmi les Chré-
» tiens : ils ne rougiſſent point de pa-
» roître tels, & ils ne s'en repentent
» point, ſi ce n'eſt de ne l'avoir pas
» été plûtôt. Si on les defere en Juſti-
» ce, ils s'en tiennent glorieux ; ſi on
» les accuſe, ils ne s'en defendent point ;
» ſi on les interroge, ils confeſſent vo-
» lontairement ce qu'ils ſont ; & ſi on
» les condamne pour ce ſujet, ils en
» rendent graces. Quel eſt donc ce mal,
» qui n'a pas les qualités du mal ? qui
» n'eſt accompagné ny de crainte, ny
» de honte, ny d'artifice pour éviter
» la peine, ny de repentir, ny de plain-
» tes, ny de larmes ? Quel eſt ce mal,
» qui donne de la joye à celuy qui en
» eſt coupable ; qui luy fait deſirer d'en
» être accuſé, & qui luy perſuade que
» c'eſt un bonheur d'en être puni ?

S. Cyp. de habitu Virginum. » Si vos coëfures ſont trop riches,
» & trop ajuſtées ; & ſi vous paroiſſés
» en public avec tant d'éclat que vous
» attiriés ſur vous les yeux & les ſoû-
» pirs des jeunes-gens ; que vous exci-
» tiés leurs mauvais deſirs ; que vous
» allumiés dans leurs cœurs le feu d'un
» amour profane : & qu'encore que
» vous ne vous perdiés pas vous-même,

vous perdiés les autres, leur étant « plus dangereuſe que le fer & le poiſon ; pouvés-vous vous couvrir d'aucune excuſe, & pretendre que vous « ſoyés encore chaſte d'eſprit ? Vos « ajuſtemens criminels & impudiques « vous convainquent du contraire ; & « vous ne ſçauriés plus être miſe au « rang des Vierges de JESUS-CHRIST, « puiſque vous vivés en ſorte que vous « pouvés être aimées. «

C'eſt ainſi qu'un Avocat, dont on ne ſçauroit aſſés admirer la politeſſe, montre par pluſieurs raiſons ramaſſées, qu'un jeune étranger pauvre, & ne ſçachant point la langue Françoiſe, n'a pû débaucher une fille.

On ſçait combien une fille qui a « quelque honneur, a de reſiſtance pour « le vice ; que pour la vaincre, il faut, « & en toutes conditions, au moins un « peu de dextorité ; qu'il faut de grands « ſoins, & de longues aſſiduités : mais « tout cela eſt inutile ſans le diſcours, « les proteſtations, les promeſſes, les « ſermens : tout ce qu'il y a de plus « venimeux, de plus mortel dans la funeſte ſcience d'aimer, c'eſt l'ouvrage « de la parole. En vain un Amant ſou- « M. Patru, Plaid. 11.

» pire, ou tremble auprés de ce cher
» objet qui le tuë. En vain ſes yeux,
» en vain ſon viſage témoigne l'émo-
» tion de ſon cœur: en tout ce langage
» muet il n'y a rien d'intelligible pour
» une fille innocente; il faut s'expli-
» quer, il faut parler, ou toute ſa vie
» languir ſans remede. Certes, Meſ-
» ſieurs, le Barreau depuis huit ou dix
» ans n'a vû que trop de ces malheu-
» reuſes entretenir l'audience des indiſ-
» cretions de leur vie. Si pas-une n'y
» eſt venuë ſans confuſion, toutes au
» moins y ſont venuës avec quelque
» excuſe; toutes ont pû dire que les
» preſens, les prieres, les douceurs fu-
» rent les machines fatales à leur pudeur,
» Icy, un Valet qui n'a rien, qu'a-t'il
» pû donner. Un Etranger, preſque
» encore enfant, & qui ne parle que
» ſa langue maternelle, qu'a-t'il pû di-
» re? Mais s'il eſt pauvre, s'il ſçait à
» peine quatre mots François; ſi ſon
» âge eſt plûtôt pour être ſurpris que
» pour ſurprendre; l'Intimé, ce n'eſt
» point icy le coupable que vous cher-
» chés, ou vôtre fille eſt dans une pro-
» ſtitution bien honteuſe, bien impu-
» dente.

DE LA RETICENCE.

Il y a une autre figure que les Rhetoriciens ont appellé *Reticence*, à laquelle je voudrois qu'on eût donné un nom plus François, parce qu'elle a beaucoup de grace dans l'Eloquence. Cette figure consiste à passer sous silence, des choses que l'on fait effectivement connoître davantage en les taisant, que si on les disoit ouvertement. C'est ainsi que S. Paul fait connoître à Philemon les obligations qu'il luy avoit.

Je ne vous dis point, que vous me devés ce que vous êtes. Epist. ad Philem. v. 19.

Mulier erat in civitate peccatrix. Il y avoit dans la ville une femme pecheresse. Luc. 7.

L'Evangeliste dit plus par cette parole qu'il n'auroit fait par un long détail des déreglemens de Madeleine.

Fornicatio autem, & omnis immunditia, nec nominetur in vobis. Qu'on n'entende point parler parmy vous d'impureté. Cette parole signifie plus que tout ce qu'on pourroit dire en particulier des pechés qui sont contre la pureté. Ad Eph. c. 5.

Les habiles ſe ſervent de cette Figure à peu prés de la ſorte. *Je ne parle point icy de ces crimes ſecrets, &c. Je n'ay garde de reveler icy, &c. Qu'un ſilence eternel cache à jamais ces deſordres, &c. Je ne dis rien de ces violences connuës de tout le monde, &c.*

DE L'INTERROGATION.

L'Interrogation eſt une Figure qui conſiſte à faire quelques demandes, pour rendre, aprés, ſon diſcours plus vehement.

2. Cor. 11. *Qui eſt foible, ſans que je m'affoibliſſe? Qui eſt ſcandaliſé, ſans que je brûle?*

S. Ambr. ad Virg. dev. cap. 1. » Qu'avés-vous à faire, ô Vierges ſacrées avec les hommes du monde? » & qu'avés-vous à traiter avec eux? » Eſt-ce que vous voulés apprendre » d'eux la voye de vous perdre, laquelle ils ſuivent? y cherchés-vous la » chaſteté? ils ne l'ont pas, &c.

Il n'y a rien, dit Longin, qui » imite mieux la nature que les interrogations; car ceux qu'on interroge » ſentent naturellement une certaine

émotion, qui fait que ſur le champ « ils ſe precipitent de répondre, & de « dire ce qu'ils ſçavent de vray, avant « même qu'on ait achevé de les inter- « roger. Si bien, que par cette Figure « l'auditeur eſt adroitement trompé, « & prend les diſcours les plus medi- « tés pour des choſes dites ſur l'heure, « & dans la chaleur. «

De l'Interruption.

L'Interruption eſt une Figure par laquelle l'Orateur interrompt tout à coup ſon diſcours, pour entrer dans quelque paſſion & dans quelque mouvement pathetique. C'eſt ainſi que ſaint Chryſoſtome, aprés avoir repreſenté les effets de la bonté de Dieu envers les hommes, interrompt le fil de ſon diſcours, & s'écrie.

Mais pourquoy m'arrêté-je icy à « S. Chr. parler de la bonté de Dieu à des in- « ad po. grats qui en abuſent, &c. « Ant.

C'eſt ainſi que ſaint Jerome s'écrie tout à coup au milieu de ſon diſcours.

O crime ! ô malheur ! il m'eſt « S. Hie- impoſſible de continuer mon diſ- « ron. contra Sab...

„ cours : mes larmes coupent mes pa-
„ roles ; & l'indignation jointe à la
„ douleur arrête & ſuſpend ma voix
„ dans ma bouche, &c.

De la Figure nommée OPTATIO.

Il y a une Figure fort touchante qu'on a appellée en Latin *Optatio*, & à laquelle on n'a point donné de nom en nôtre langue. C'eſt par elle que l'Orateur fait paroître tout à coup un deſir vehement pour le bien de ceux à qui il parle, ou de qui il parle.

Jerem. cap. 9. *Qui donnera à mes yeux des torrens de larmes pour pleurer nuit & jour ? &c.*

Pſalm. 50. *Qui me donnera les aîles de la colombe pour m'élever vers le Ciel, & pour y joüir d'un veritable repos ? &c.*

Jerem. cap. 9. *Qui me donnera une retraite dans la ſolitude, & j'abandonneray ce peuple rebelle ? &c.*

Ah ! plût au Ciel qu'un vent favo-
S. Chriſolog. „ rable à la poſterité eût renverſé cét
„ arbre fatal qui fut l'occaſion du cri-
„ me de nos premiers parens ! Plût à
„ Dieu qu'une épaiſſe nuée eût ob

ſcurcy les yeux de la premiere femme, pour l'empêcher de voir un fruit ſi funeſte ! Plût à Dieu que quelque noire vapeur luy eût derobé la veuë de ce fruit ! Plût à Dieu que la main qui le toucha, eût été ſans mouvement ! &c.

L'on exprime ordinairement cette figure par ces paroles : *Plaiſe au Seigneur, &c. Faſſe le Ciel, &c. Plaiſe au Dieu Tout-puiſſant ! &c. Puiſſiés vous obtenir le pardon de vos crimes ! &c.*

De l'Ironie.

L'Ironie eſt une figure qui conſiſte à faire ſentir au pecheur, par une raillerie fine & noble, la vanité de ſes attaches, & la fauſſeté de ſes plaiſirs. Cette figure ſe trouve quelquefois dans les ſaintes Lettres.

Voilà Adam devenu comme l'un de nous, ſçachant le bien & le mal. C'eſt ainſi que parloit Dieu-même d'Adam. Gen. 3

Parlés plus haut, élevés vôtre voix, vôtre Dieu s'entretient peut-être avec 3. Reg. 18.

quelqu'un : il eſt peut-être dans une hôtellerie, ou ſur le chemin : peut-être même qu'il dort, vous l'éveillerés. Ainſi le Prophete Eliſée railloit les faux Prophetes.

Ioan. 3. *Quoy, vous êtes maître d'Iſraël, & vous ignorés ces choſes?* Ainſi parloit JESUS-CHRIST à Nicodeme, qui ſe croyoit fort ſçavant dans les Ecritures.

Les Saints Peres ſe ſont ſouvent ſervi de l'Ironie, pour faire connoître aux Idolatres la fauſſeté & la foibleſſe de leurs Dieux ; mais comme nous n'avons plus les mêmes occaſions, le plus ſeur eſt d'éviter l'Ironie en Chaire. Car la raillerie ne plaît point, & principalement dans des perſonnes qui ſont d'une profeſſion à prêcher la parole de Dieu. Il eſt peu d'Ironies auſſi fortes, & auſſi touchantes que celles que fait le Prophete Jeremie contre des Idolatres.

Ierem. 2. cap. 3. *Où ſont donc maintenant ces Dieux que vous adoriés, & que vous vous étiés formez vous-mêmes? Qu'ils viennent, & qu'ils vous délivrent de l'abyſme où vous vous êtes plongés!*

L'uſage de cette figure eſt fort ordinaire dans le Barreau, pour refuter & pour détruire les preuves & les raiſons des Parties adverſes. Un Avocat fameux s'en ſert agreablement contre un jeune-homme accuſé d'avoir débauché une fille, & qui avoit proteſté devant les Juges qu'il ne l'avoit jamais vûë que pour luy donner de bons avis ſur la modeſtie, & ſur la retenuë Chrétienne.

Aprés qu'il a joüé durant deux mois le perſonnage d'un Raviſſeur, il vient joüer celuy d'un homme grave & ſerieux: ſi l'on veut croire ce qu'il a répondu devant le Juge, il eſt auſſi ſage que Socrate, il n'eſt amoureux que de la beauté de l'eſprit, & non pas de celle du corps: il regardoit cette fille comme un tableau, il regardoit une beauté vivante comme une beauté peinte; ce qui brûle les autres ne l'échauffe pas ſeulement Ce qui a fait, dit Iſocrate, que l'on adore les filles comme des Divinités, & qu'on ſe tient plus heureux de leur obeir que de commander aux hommes, n'a point de charmes pour une vertu auſſi heroïque que celle

« M. le Maître, « Plaid. « 24.

„ de l'Appellant. Les Sages ont perdu
„ leur ſageſſe, les Saints leur pieté, les
„ invincibles leur force ; mais l'Appel-
„ lant ne perd point la ſienne dans les
„ occaſions les plus dangereuſes. Les
„ plus hauts cedres ſont tombés, le tor-
„ rent de la volupté les a mis par terre,
„ dit ſaint Auguſtin ; & voicy un ſapin
„ qui ne tombe pas. Au contraire l'Ap-
„ pellant dit dans ſon Interrogatoire,
„ que la Tante de ma Partie l'a ſouvent
„ prié de luy faire des remontrances,
„ afin qu'elle fût auſſi modeſte qu'elle
„ étoit belle. N'eſt-ce pas là un Cen-
„ ſeur, de l'âge & de la vertu qu'il faut
„ pour faire des remontrances à une
„ fille? Qui ne croira que ce n'eſt pas
„ l'ame d'un jeune-garçon, & d'un
„ Clerc ; mais d'un vieux Philoſophe
„ Stoïcien, qui anime le corps de l'Ap-
„ pellant? Ne merite-t'il pas qu'on luy
„ donne la garde des jeunes filles de ſon
„ païs ? N'eſt-il pas bien propre pour
„ être leur Maître & leur Precepteur ?
„ pour leur faire des leçons de chaſteté,
„ & pour les inſtruire à l'honneur & à
„ la vertu, comme il a fait l'Intimée,
„ en les corrompant & les rendant
„ groſſes par ſes remontrances ?

De la figure appellée Obſecratio.

La figure qu'on a appellée en Latin *Obteſtatio*, ou *Obſecratio*, eſt fort neceſſaire pour achever de gagner les cœurs déja ébranlés par le raiſonnement. Elle conſiſte à conjurer ſes Auditeurs au nom de leur ſalut, de leur propre gloire, & de tout ce qu'ils ont de plus cher, de renoncer à leurs deſordres, à leurs injuſtices, &c. Les Apôtres, qui étoient remplis de l'Eſprit d'amour & de charité, s'en ſont ſervis beaucoup plus que les Prophetes, qui n'avoient reçu de Dieu qu'un eſprit de terreur & de menace.

Je vous conjure donc, mes freres, par la miſericorde de Dieu, de luy offrir vos corps comme une hoſtie vivante, ſainte, & agreable à ſes yeux. Rom 12.

Je vous conjure donc, moy qui ſuis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une maniere qui ſoit digne de l'état auquel vous avés été appellés. Eph. 4.

Mes freres, nous vous ſupplions, & nous vous conjurons par le Seigneur JESUS, *qu'ayant appris de nous com-* 1. Theſſ. 4.

ment vous devés marcher dans la voye de Dieu pour luy plaire, vous y marchiés auſſi d'une telle ſorte que vous vous y avanciés de plus en plus.

Philem. *Je vous conjure de pardonner à mon fils, que j'ay engendré dans mes liens.*

1. Petr. cap. 2. *Je vous exhorte, mes Bien-aimés, à vous abſtenir, comme étant étrangers & voyageurs en ce monde, de paſſions charnelles qui combattent contre l'ame.*

Les Avocats les plus eloquens employent cette figure pour gagner le cœur des Parties adverſes, & pour les engager à ſe deſiſter de leurs injuſtes pourſuites.

DE L'EXHORTATION.

L'Exhortation eſt une figure qui conſiſte à preſſer dans un même mouvement pluſieurs penſees pathetiques, qui convainquent le pecheur, & qui l'engagent à faire penitence.

Iſaie. 1. *Lavés-vous, purifiés vous; ôtés de devant mes yeux la malignité de vos penſees; ceſſés de faire le mal; apprenés à faire le bien; examinés tout avant*

que de juger ; assistés l'orphelin, défendés la veuve : & aprés cela venés, & soûtenés vôtre Cause contre moy, dit le Seigneur.

Pensés donc à faire vôtre salut, pendant qu'il en est encore temps ; parce que vôtre juste Juge vous jugera dans peu. Retournés à vôtre Dieu, dans un esprit de crainte & de tremblement : Cherchés-le maintenant, quoyque vous ayés attendu trop tard à le chercher. Il vous a promis par son Prophete, que si vous avés recours à luy, il vous fera misericorde, malgré le nombre & l'horreur de vos pechés. Croyés celuy qui est la Verité même, & qui ne peut vous tromper ; croyés celuy qui vous promet une recompense eternelle ; croyés celuy qui punit les Incredules d'une infinité de supplices. « S. Cyp. contra Demetrianu.

Les celebres Avocats employent souvent cette figure, à l'égard des Parties adverses. L'un d'eux exhorte fortement une femme à pardonner à son mary qui avoit tué son Beaupere sans aucun mauvais dessein.

Considerés que vôtre mary ne se presente à vous, afin que vous le re- « M. le Maître Plaid.

» connoiſſiés pour ce qu'il vous eſt &
» que vous vous ſetiriés chés luy, qu'a-
» prés qu'il s'eſt preſenté au Roy & à
» la Cour, pour avoir abolition du paſ-
» ſé, aprés que ſa grace a été enteri-
» née. Ne traités plus d'infame celuy
» que cet Arrêt a rétabli dans la liber-
» té publique & l'honneur du mon-
» de; n'appellés plus impur & profane
» ce que les Dieux de la terre ont pu-
» rifié. Que vôtre ſexe, qui eſt ſi doux,
» ne ſoit pas plus ſevere envers un
» homme malheureux, que n'a été ce-
» luy des Princes & des Magiſtrats.
» Que le cœur d'une femme, qui eſt
» d'ordinaire ſi tendre envers ſon
» mary, ne ſoit pas plus dur que
» celuy des loix, qui ont plus de juſ-
» tice que de clemence. Cedés à cet-
» te authorité ſouveraine, à cet exem-
» ple royal & auguſte. Rompés les
» chaînes de l'interêt, qui vous lient
» avec l'Appellant. N'eſtimés rien de
» honteux en cette Cauſe, que de
» garder encore une ſocieté conju-
» gale avec un homme qui n'eſt plus
» que vôtre corrupteur, & non pas
» votre mary. Reconcilies-vous avec
» ma Partie, à qui vous faites inju-

re par cette publique diffamation. « Reconciliés-vous avec vôtre ſexe, « qui eſt offenſé de vous voir ſi ſcru- « puleuſe, que de fuïr de demeu- « rer avec vôtre mary; parce qu'il « a donné occaſion imprudemment, « & preſque innocemment, à la mort « de vôtre pere, il y a prés de vingt « ans; quoyque cette tache de ſa « reputation ſoit aujourd'huy effacée: « & de vous voir en même temps « n'avoir point de ſcrupule de vivre « comme femme avec un homme, « qui ne peut plus aujourd'huy avoir « d'autre titre envers vous que celuy « d'un adultere public. Vous feignés « ne pouvoir ſouffrir la compagnie « d'un pretendu parricide de vôtre « pere, qui en eſt purgé par les loix « publiques: & au même temps vous « ſouffrés celle d'un parricide de vo- « tre chaſteté, & de votre honneur, « que toutes les loix condamnent. « Vous craignés une contagion ima- « ginaire du nom vain d'Aſſaſſinat; « & vous ne craignés pas une con- « tagion effective d'un Adultere réel. « Vous apprehendés de vous noircir « dans une fumée que le vent em- «

» porte, & vous n'apprehendés point » de vous brûler dans une flamme » qui dure toûjours .... Ouvrés les » yeux à la lumiere de la verité. Ren- » trés dans les penſées d'une femme » vertueuſe. Ne cherchés vôtre ſatiſ- » faction qu'où vous trouvés vôtre » devoir.

DE LA PERIPHRASE.

La Periphraſe, ou la Circonlocution eſt une Figure qui conſiſte à exprimer avec pluſieurs paroles ce qu'on peut dire en un mot. Elle contribuë beaucoup au ſublime de l'Eloquence; parce qu'elle ſert à dire les choſes d'une maniere qui frappe, & qui n'eſt pas commune.

S. Chr. in Mat. » Le moment impreveu viendra, » Pecheur, (dit S. Chryſoſtome,) où » tu arriveras enfin à ce terme fatal » où tout diſparoît comme une om- » bre, comme une fumée, comme » un fantôme; où le temps finit, & » où l'eternité commence. Si ce Pere eût dit ſimplement: *Pecheur, vous mourrés*; il eſt tout viſible que cela

n'eût pas eu la même force, & la même grace.

Cette fiévre cruelle, qui a ſon froid & ſes ardeurs, ſes langueurs & ſes accés, ſes foibleſſes & ſes redoublemens, ſes rêveries, ſes tranſports, ſes fureurs; cette fiévre, diſje, qu'on appelle amour, &c. S. Greg. mag. mor.

Il eſt évident que cette Circonlocution emporte une idée toute autre que ſi l'on diſoit nûment, l'Amour, &c.

DE LA METAPHORE.

La Metaphore eſt une Figure par laquelle on tranſporte un mot de ſa ſignification propre & naturelle, pour exprimer une choſe approchante de celle qu'il ſignifie.

Vous êtes le champ que Dieu cultive, & l'édifice que Dieu bâtit. 1. Cor 3.

Les fleuves battront des mains, les montagnes treſſailliront de joye en la preſence du Seigneur. Pſ 9. 7.

Il eſt preſque impoſſible de ne pas ſe ſervir ſouvent de Metaphores dans un diſcours, par la raiſon que les Langues n'ayant pas aſſés de

mots propres pour exprimer toutes les penſées, il faut neceſſairement avoir recours aux mots impropres; & ainſi l'on fait à tout moment des Metaphores ſans y penſer, comme celuy qui depuis quarante ans faiſoit tous les jours de la Proſe en parlant, ſans le ſçavoir.

DE L'HYPERBOLE.

L'Hyperbole eſt une Figure qui conſiſte à exagerer, ou à diminuer quelque choſe. Je ſçay que les Interpretes trouvent une infinité d'hyperboles dans les ſaintes Lettres : je ſçay auſſi que Tertullien, ſaint Chryſoſtome, & ſaint Jerôme s'en ſont tres-ſouvent ſervis; mais je ne puis m'empêcher de dire que les Hyperboles, & les Exagerations ne ſont point du genie de nos mœurs, ny du goût de nôtre ſiecle, & moins encore en matiere de Religion qu'en toute autre choſe; & je croy que les Predicateurs, & les Avocats doivent ſe ſervir nûment & ſimplement de la verité, qui eſt aſſés forte d'elle-même ſans le ſecours de l'Exa-

geration. L'on a assés de peine à croire cette verité toute simple, comment donc croiroit-on l'Hyperbole.

Les Predicateurs qui se tuënt de prouver qu'il y a un visible peché mortel de se trouver à la Comedie & au Bal, ne rencontrent presque personne qui les croye ; mais s'ils disoient simplement, ce qui est vray, que ces spectacles profanes sont fort dangereux pour le salut, qu'il est tres-difficile de n'y pas pecher mortellement, que ce n'est pas un lieu où l'on puisse esperer ces graces qui font resister à la tentation, &c. Tout le monde les croiroit.

Je conviens qu'il y a certaines verités qui pourroient flatter la licence des peuples, qu'un malheureux penchant porte toûjours au relâchement ; mais je tairois plûtôt ces verités que de les outrer par des Hyperboles, qui épouventent d'abord, & qu'on ne croit pas un quart-d'heure aprés.

DE L'ADMIRATION.

L'Admiration eſt un mouvement de l'Orateur, qui admire & qui fait admirer quelque choſe, qu'il fait paroître incroyable & incomprehenſible.

Iſaï. 14. *Comment es-tu tombé du Ciel, Lucifer, toy qui paroiſſois ſi brillant au point du jour? Comment as-tu été renverſé ſur la terre, toy qui frappois les Nations de tes playes?*

Iſaï. 1. *Comment la Cité fidele, pleine de droiture & d'équité, eſt-elle devenuë une proſtituée? La Juſtice habitoit dans elle, & il n'y a maintenant que des meurtriers.*

2. Reg 1. *Comment eſt-il poſſible que les forts ſoient tombés? & que des armes victorieuſes ayent peri?*

Cette Figure ſert pour prevenir les eſprits, & leur donner une idée extraordinaire de ce que l'on va dire; mais comme le caractere des foibles & des ignorans eſt d'admirer toutes choſes, l'admiration ne doit tomber que ſur les choſes qui meritent en effet l'étonnement des gens d'eſprit.

Des Sentences.

L'on peut mettre les Sentences au nombre des Figures, puiſqu'elles ſont l'un des plus beaux ornemens du diſcours, quand elles ſont bien menagées. Les Sentences ſont certaines maximes generales, exprimées d'une maniere ſublime, mais en peu de mots, & qui renferment quelque grande verité morale ou politique. Telles ſont ces grandes maximes du Fils de Dieu, & des Apôtres.

Et que ſerviroit à un homme de gagner tout le monde, & ſe perdre ſoy-même? Et s'étant perdu une fois, par quel échange ſe pourra-t'il racheter? Matth. 16.

Quiconque s'éleve ſera abaiſſé; & quiconque s'abaiſſe, ſera élevé. Luc. 14.

Il faut faire les œuvres de Dieu pendant qu'il eſt jour; la nuit viendra dans laquelle perſonne ne peut agir. Ioan. 9.

Celuy qui aime ſa vie, la perdra; mais celuy qui hait ſa vie en ce monde, la conſervera pour la vie eternelle. Ioan. 12.

L'amour des choſes de la chair, eſt la mort de l'ame: & l'amour des Ad Rom. cap. 8.

choſes de l'eſprit eſt la vie & la paix.

Ad Tim. cap. 6. *C'eſt une grande richeſſe que la pieté.*

Les Livres de Salomon ne ſont remplis que de ces Maximes de morale & de politique. Saint Grégoire parmi les Autheurs ſacrés, & Seneque parmi les Autheurs profanes, ont particulierement recherché ces ſortes de maximes. Les Poëtes ſont peut-être ceux où l'on trouve les Sentences les plus vives & les plus eloquentes. Qu'importe où la verité ſe trouve, elle eſt toûjours elle-même en quelque lieu qu'elle ſe trouve : ôtés la rime & la cadence du vers, & ſervés-vous de la raiſon.

Les Orateurs de la Chaire, & du Barreau doivent éviter l'excés de ces ſortes de Sentences & de Maximes. Ce ſont de grandes beautés, je l'avouë ; ce ſont les perles & les diamans du diſcours, dit l'Orateur Hermogene ; mais trop de perles & de diamans déplairoit, comme l'excés de toute autre choſe.

Gemmas orationis ſententias.

CHAPITRE II.

De l'uſage des Figures.

CE ſeroit peu que de connoître les Figures de l'Eloquence, ſi on ne ſçavoit l'Art de s'en ſervir, & de les mettre en œuvre. Ce que l'on peut dire en general à cet égard, eſt que ces Figures répondent aux deux principaux devoirs de l'Orateur, qui ſont de perſuader & de toucher.

Les Figures qui ſont propres pour perſuader, ſont, l'*Enumeration*, *la Communication*, *la Conceſſion*, *la Subjection*, *la Deſcription*, *l'Hypotypoſe*, *la Gradation*, *la Repetition*, *la Proſopopée*, *l'Ironie*, & celle que les Rheteurs Latins appellent *Congeries*.

Les Figures les plus propres pour toucher, & pour émouvoir, ſont, l'*Apoſtrophe*, l'*Exclamation*, l'*Epiphonême*, l'*Imprécation*, l'*Antitheſe*, la *Suſpenſion*, la *Reticence*, l'*Exhortation*, l'*Interruption*, & celles que

les Latins ont appellées *Obſecratio*, & *Optatio*. Ce n'eſt pas qu'on ne ſe puiſſe ſervir également de toutes les Figures, pour perſuader & pour toucher quand elles ſont bien ménagées & bien conduites.

Le grand ſecret pour ſe bien ſervir des Figures, eſt d'étudier & de ſuivre les mouvemens de la nature : car il eſt certain que l'ame a des mouvemens qui répondent à l'*Apoſtrophe*, à l'*Exclamation*, à la *Suſpenſion*, à l'*Imprecation*, *&c.* Et il eſt aiſé de s'en appercevoir, & de le ſentir lors qu'on eſt un peu échaufé dans l'ardeur de la compoſition ; & ainſi, ſi l'on ſuit ces mouvemens ſecrets & interieurs, on trouvera des Figures admirables, qui paroîtront toutes naturelles, quoyque l'Art les conduiſe avec beaucoup d'étude.

Le peu de reflexion qu'on fait à ces mouvemens interieurs, que l'on peut appeller les Figures de l'ame, fait qu'on ſe contente de remplir un diſcours d'*Antitheſes*, d'*Apoſtrophes*, d'*Exclamations*, *&c.* ſans ordre, & ſans conduite ; & c'eſt ce qui fait

qu'il y a tant de Sermons qui paroiſſent beaux & eloquens, & qui ne touchent cependant perſonne.

Comme les Figures ſont, pour le dire ainſi, des images des mouvemens extraordinaires de l'ame, il en faut peu ; par la raiſon que ce qui eſt extraordinaire & ſurprenant, eſt fort rare. Trop de Figures dans un diſcours fait à peu prés le même effet que trop de lumiere dans un riche apartement : le grand éclat fait qu'on ne voit rien du tout, & que rien ne touche.

CHAPITRE III.

De la Compoſition.

IL en eſt d'un diſcours eloquent à peu prés comme d'un bel edifice ; c'eſt un compoſé de pluſieurs pieces rapportées, & de pluſieurs parties differentes, qui étant jointes enſemble avec ordre, avec juſteſſe, avec œconomie, font un tout qui plaît, & qui ravit. Ces pieces rap-

portées, & ces parties differentes qui composent un discours, sont les mots, les phrases, les membres des periodes, les periodes, & les transitions qui joignent les periodes les unes avec les autres; & le juste arrangement de toutes ces parties est ce qu'on appelle la Composition.

On peut distinguer deux sortes de Composition: l'une simple, & l'autre periodique. La Composition simple ne consiste qu'en des phrases toutes unies, qui renferment un sens parfait. C'est ainsi que commence la Genese.

Genes. 1. *Au commencement Dieu crea le Ciel & la Terre. La Terre étoit informe & toute nuë; les tenebres couvroient la face de l'abysme; & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Or Dieu dit: Que la lumiere soit faite; & la lumiere fut faite. Dieu vit que la lumiere étoit bonne, & il divisa la lumiere des tenebres.*

La Composition periodique consiste dans la diversité des periodes.

La Periode est une sorte d'Elocution achevée & parfaite pour le sens,

ſens, qui a des parties liées les unes avec les autres, & qui eſt ordinairement facile à prononcer tout d'une haleine. Ces parties s'appellent les membres de la periode. Il y en a de deux membres, de trois membres, & de quatre membres: par exemple, au lieu de dire ſimplement, *rien n'eſt plus aimable que la vertu*; on dira periodiquement: *de toutes les choſes qui ſont ſolidement aimables dans le monde, il n'y a rien qui merite plus l'attache des hommes raiſonnables que la vertu.* Voilà une periode de deux membres. *S'il eſt vray que l'homme eſt né pour le ſolide, & pour le veritable plaiſir; il eſt vray auſſi qu'entre toutes les choſes qui attachent le plus fortement ſon cœur, il n'y a rien qui luy donne une joye plus conſtante que la pratique de la vertu.* Voilà une periode de trois membres. *Les Philoſophes qui ont le plus étudié & le mieux connu le cœur de l'homme, ont avoüé, que s'il ne peut vivre ſans aimer quelque choſe, la vertu merite ſon attachement avec d'autant plus de juſtice, que les mains vertueux*

même & les plus méchans ne ſçauroient s'empêcher de l'aimer; Voilà une periode de quatre membres.

Tout le ſecret de la periode conſiſte en certaines particules qui lient, & qui ſuſpendent les phraſes, juſques à ce que le tour de la penſée ſoit fini. Ces particules ſont, par exemple, *Quoyque*, *Neanmoins*, *D'autant plus*, *Que*, *Plus*, *Moins*, *&c.* Je n'entre point dans un plus grand détail de ces petites choſes qu'on apprend dans les Colleges; je me contente de remarquer avec Longin, que rien n'eſt plus contraire à la ſolide Eloquence qu'une recherche
Long. Subl. » curieuſe de breves & de longues, de » Pyrriques, de Trochées, qui ne ſont » bons que pour la danſe. En effet toutes ces ſortes de piés & de meſures » n'ont qu'une certaine mignardiſe, & » un petit agrément qui a toûjours le » même tour, & qui n'émeut point » l'ame. Ce que j'y trouve de pire, » c'eſt que, comme nous voyons que » naturellement ceux à qui l'on chante un air, ne s'arrêtent point au ſens » des paroles, & ſont entraînés par le

chant : de même ces paroles mesurées n'inſpirent point à l'eſprit les « passions qui doivent naître du diſcours, & impriment ſimplement « dans l'oreille le mouvement de la « cadence. Si bien, que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chûte qui doit arriver, il va au-devant « de celuy qui parle, & le prévient, « marquant, comme dans une danſe, « la chûte avant qu'elle arrive. «

Il y a des periodes fort belles qui ne ſont compoſées que de Sections, c'eſt-à-dire, de phrases entrecoupées.

J'ay plus ſouffert de travaux, plus reçû de coups, plus enduré de priſons; je me ſuis ſouvent vû tout prés de la mort, &c. 2. Cor. 11.

J'ay été ſouvent dans les voyages, dans les perils ſur les fleuves; dans les perils de la part de ma Nation; dans les perils de la part des Payens; dans les perils au-milieu des villes; dans les perils au milieu des déſerts; dans les perils ſur la mer; dans les perils entre les faux freres. Ibid.

Les periodes de quatre membres,

c'eſt-à-dire, qui ſont compoſées de quatre Propoſitions enchaînées les unes dans les autres, & qui ſuſpendent le ſens juſques au dernier mot, ſont les plus belles & les plus eloquentes. Telle eſt cette belle periode de S. Cyprien.

S. Cyprian. in Ser. de lap. » Entre tous les moyens que nous » fournit la Doctrine Evangelique, » par leſquels nous pouvons obtenir » la recompenſe qui eſt l'objet de » nôtre eſperance, & qui eſt promiſe à nôtre foy; je ne trouve rien, » mes freres, qui ſoit plus utile pour » la vie preſente, & plus glorieux pour » la vie future, que de ſouffrir les injures avec patience pour l'amour de » JESUS-CHRIST, & dans la crainte du Seigneur.

Ces periodes de quatre membres commencent un Plaidoyé d'une maniere noble, & qui frappe les eſprits.

M. Patru, Plaid 15. » Quand je conſidere qu'il ne s'agit » entre nous que d'une ſimple preſéance, & que des Religieux devroient, ce ſemble, briguer plûtôt » les dernieres places que les premieres; je ne doute point que cette

Cauſe ne ſemble à beaucoup de gens « indigne de la majeſté de ce lieu, & « de cette ſainte profeſſion que les « Parties de part & d'autre ont heu- « reuſement embraſſée. «

Le mélange des Periodes ſimples & compoſées de deux, de trois, & de quatre membres, fait la belle Compoſition.

On dit ordinairement que lors que l'on compoſe, on doit conſulter & écouter ſon cœur & ſa paſſion, afin de trouver des expreſſions qui peignent & qui repreſentent au-dehors ce qu'on ſent au-dedans, de ſorte que l'Orateur inſpire à ceux qui l'écoutent ſes propres ſentimens & ſes propres paſſions.

Pour ce qui eſt des mots dont on ſe ſert dans la Compoſition, ils doivent être purs, propres, & energiques; & les Phraſes demandent une grande netteté, ſans equivoques, ſans Parentheſes qui écartent l'eſprit de l'Auditeur, & ſans aucun embarras qui puiſſe gêner & fatiguer l'attention : mais comme ces choſes demanderoient des Livres particuliers,

je me contente de prier ceux qui voudront écrire purement, de lire avec ſoin les Remarques du Pere Bouhours Jeſuite, de Vaugelas, & de Menage ſur la Langue Françoiſe, & quelques-uns de ces Livres de pieté, qui ſont écrits avec tant de netteté & de juſteſſe.

La Grammaire de la Langue eſt l'une des choſes les plus neceſſaires pour la Compoſition. L'uſage, la lecture, l'exercice, & la reflexion en apprendront plus que tous les preceptes que l'on pourroit donner.

A l'égard des Tranſitions qui lient le diſcours, & dont on ſe ſert pour paſſer d'une matiere à une autre, elles doivent être naturelles, point gênées, & toûjours tendantes au but que l'Orateur s'eſt propoſé.

Chapitre IV.

Du Stile.

LE Stile n'eſt autre choſe que la maniere dont chacun s'exprime ; c'eſt pourquoy il y a autant de Stiles que de perſonnes qui écrivent : neanmoins comme ces diverſes manieres de s'exprimer s'appliquent à trois ſortes de matieres, l'une ſimple, l'autre un peu plus élevée, & la troiſiéme grande & ſublime ; il y a auſſi, par rapport à ces matieres, trois ſortes de Stiles, le Simple, le Mediocre, & le Sublime. Le Simple ſert pour les Catechiſmes, & les Inſtructions familieres : le Sublime eſt reſervé pour les Sermons reguliers : & le Mediocre, qui tient un peu de l'un & de l'autre, regarde les Homelies. Quant au Barreau, il demande le plus ſouvent du grand & du ſublime. *Subſellia grandiorem & plenio-rem vocem deſiderant.* Cic. in Brut.

Chacun doit étudier ſon genie, & le fond de ſon naturel, à l'égard du Stile. Car tel reüſſira dans le Simple, & dans le Mediocre, qui ſera pitoyable dans le Sublime ; mais quel que ſoit le Stile où l'on s'applique, on doit toûjours y apporter une grande pureté d'expreſſion & de langage, ſans puerilité, ſans baſſeſſe, ſans enflure ; & ſans jamais perdre de veuë le bon ſens, qui doit regner dans toutes ſortes de Stiles. C'étoit l'avis que donnoit Saint Paul à ſon Diſciple Timothée, en l'inſtruiſant à la Predication de l'Evangile : *Propoſés-vous pour modele les paroles pures & ſaintes.*

1. Tim. cap 1.

S. Aug. l. 3. de Doctr. Chr. 20.

Et Saint Auguſtin nous aſſure qu'il n'oublie rien, pour parler purement : *Ego in meo eloquio, quantùm modeſtè fieri arbitror, non prætermitto iſtos numeros clauſularum.*

Quand je parle de pureté de langage, je ne pretends point parler d'une certaine affectation de mots nouveaux, & de ces Phraſes de Roman, qui ſont tout-à-fait indignes

dignes d'un ſolide Orateur.

Ces mots nouveaux ont encore plus mauvaiſe grace dans la bouche d'un Orateur Chrétien. Judith s'habilla proprement pour tuer plus facilement le Tyran. Ainſi un Predicateur doit ſe ſervir d'un langage juſte & propre, afin d'entrer plus aiſément dans les eſprits & dans les cœurs pour y détruire le peché : mais l'affeterie n'en eſt point.

Il eſt certain qu'une trop grande juſteſſe, & une regularité trop exacte dans le ſtile & dans la compoſition, ne feroient pas un fort bon effet : & des Sermons ou des Plaidoyés qui ſeroient écrits avec la même délicateſſe que les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, plairoient ſans doute ſur le papier, mais ne toucheroient peut-être pas beaucoup. Un ſtile pur, mais naturel ; noble, point gêné, point contraint, eſt le veritable ſtile de la Chaire & du Barreau. Un diſcours trop compoſé embaraſſe également celuy qui parle, & ceux qui écoutent : au contraire, un tour aiſé, & même quelque petite

negligence, cache l'Art de l'Orateur, rend son Eloquence moins suspecte, & fait croire qu'il ne parle que d'après nature.

L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE, ET DU BARREAU.

LIVRE QUATRIE'ME.

La Science du cœur, ou l'Art d'exciter & de rectifier les Paſſions.

SI l'homme ne ſe conduiſoit que par les lumieres de ſon eſprit ; & s'il ne ſuivoit que ſa raiſon pour guide : l'Orateur ne ſeroit pas obligé de ſe ſervir de la voix de la Paſſion pour perſuader l'eſprit ; & de ſuivre la pente de ſon inclination pour entraîner la raiſon. Mais il y a long-

tems que l'eſprit eſt devenu la duppe du cœur : les charmes ſecrets de la Paſſion ont pris la place des lumieres naturelles de la raiſon ; & ſi l'eſprit juge, l'on peut dire que ce n'eſt qu'aprés que le cœur a donné ſes concluſions. La plûpart du tems on n'aime pas les choſes, parce qu'on les eſtime vrayes ; mais on les eſtime vrayes parce qu'on les aime : ce qui eſt conforme à l'inclination, le devient bien-tôt à la raiſon ; ce qui plaît eſt raiſonnable ; ce qui charme eſt juſte : & chacun ſe faiſant une raiſon de ſa paſſion, ce qui eſt un plaiſir dans le cœur, eſt une verité dans l'eſprit : & ainſi l'Orateur eſt obligé d'aller à l'eſprit par le cœur ; & pour gagner la raiſon, c'eſt une neceſſité pour luy de gagner la paſſion.

Mais comment pouvoir le connoître ce cœur que perſonne n'a jamais connu ? Le cœur de l'homme eſt un abîme dont on n'a jamais pû percer les tenebres ; c'eſt une mer dont il eſt impoſſible de trouver le fond ; c'eſt une eſpece de nouveau monde qui eſt encore à découvrir ; c'eſt un labyrinthe où mille routes

perduës s'embarraſſent, & ſe confondent les unes dans les autres ; & où plus on s'engage, plus on ſe fatigue, plus on s'égare ſans en pouvoir ſortir. C'eſt un aveugle qui égare les plus éclairés qui le ſuivent ; c'eſt un enchanteur qui fait voir ce qui n'eſt pas, qui trompe, qui ſeduit les plus clair-voyans; qui n'eſt environné que d'ombres, que de fantômes ; & qui ſe dérobe aux yeux de ceux qui le regardent le plus fixement, ſans qu'ils puiſſent s'en appercevoir. Je n'ay donc garde de prétendre que l'Orateur doive parfaitement connoître le cœur de l'homme ; la clef de ce cœur eſt reſervée au grand Ouvrier qui l'a formé : luy ſeul peut l'ouvrir quand il luy plaît ; luy ſeul peut en démêler les mouvemens les plus ſecrets. Tout ce que l'on peut faire à cet égard, eſt de juger par la montre, des reſſorts de la machine ; & par ce qui échape au-dehors, deviner ce qui eſt caché au-dedans.

Quelque caché que ſoit le cœur, la Paſſion le trahit & le fait connoître. Les Paſſions ſont les filles du cœur, mais ce ſont des filles indiſ-

cretes d'un pere fort diſcret & fort diſſimulé ; elles revelent tous ſes ſecrets ; elles ne peuvent s'empêcher d'éclater ; & elles découvrent toûjours tôt ou tard au-dehors, ce qu'il cache avec tant d'artifice au-dedans. Les yeux, le viſage, les actions ſont, pour le dire ainſi, la montre du cœur; c'eſt là que ſe peignent, que ſe repreſentent toutes les Paſſions : & c'eſt là auſſi que l'Orateur doit les étudier afin de les bien connoître, & d'apprendre à exciter celles qui ſont bonnes, & à rectifier celles qui ſont mauvaiſes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Paſſions en general.

CE ſeroit bien mal entendre le cœur de l'homme, que de prétendre qu'il doive vivre ſans paſſions. La paſſion n'a été donnée à l'Ame que pour la porter vers le Ciel ; & luy ôter les paſſions, c'eſt luy ôter les aîles qui la ſoûtiennent & qui l'élevent. Ces Viſionaires du Stoï-

cisme qui faisoient consister la sagesse dans l'insensibilité, étoient eux-mêmes la proye des passions les plus cruelles; & s'ils tâchoient d'en étouffer quelqu'une, ce n'étoit que pour la sacrifier à l'orgueil, qui étoit leur passion favorite & dominante. Si la vanité les soûtenoit en public, le déreglement caché de leur cœur les accabloit en particulier; & ils payoient bien cher en secret l'orgueilleuse indolence qu'ils affectoient devant les hommes. Oter les passions à l'homme, c'est luy ôter l'Ame & le cœur.

L'Eloquence laisse les passions à l'homme, qu'elle ne peut luy ôter sans le détruire; mais elle sçait les regler: elle suit leur pente naturelle, mais elle les modere: elle s'accommode à leurs inclinations, mais elle les rectifie; & leur ôtant tout ce qu'elles ont de mauvais, elle leur laisse tout ce qu'elles ont de bon.

Tout le secret de l'Eloquence à cet égard, est de donner aux passions un veritable objet, & de les empêcher de se méprendre à une infinité d'objets faux & trompeurs, qui les

egarent, qui les déreglent, qui les corrompent; & par cet admirable artifice, il n'y a point de paſſion dont l'Eloquence ne faſſe une vertu. Elle ôte l'aveuglement à l'amour; & luy donnant un objet pur & ſpirituel, elle en fait la plus noble de toutes les vertus. Elle ôte à la crainte le trouble qui l'accompagne, & la change aiſément en prudence. Elle fixe les inquietudes de l'eſperance, & la change inſenſiblement en cette vertu que l'on nomme confiance. Par elle la colere devient juſtice, la hardieſſe devient une parfaite valeur, l'envie ſe tourne en emulation, la jalouſie en zele, la triſteſſe en dégoût des choſes de la terre & en mépris de tous les vains plaiſirs du monde. Il n'y a pas même juſques au deſeſpoir, tout furieux qu'il eſt, dont l'Eloquence ne tire un fort grand bien, en faiſant pratiquer une vertu volontaire d'une neceſſité forcée & contrainte, & en faiſant trouver des forces & du courage dans le découragement même & dans la foibleſſe. Et en effet, on rencontreroit peut-être plus de perſonnes qui doivent leur

bonheur au deſeſpoir qu'à l'eſperance. Tel eſt le pouvoir de l'Eloquence ſur les cœurs, & ſur les paſſions qu'elle tourne comme il luy plaît, & qu'elle ſatisfait même quand elle leur reſiſte. Mais entrons dans un détail de Regles & de Principes qui apprennent aux Orateurs à ſe rendre maîtres du cœur.

CHAPITRE II.

De l'Amour.

COMME j'écris pour des Orateurs, & non pas pour des Philoſophes; je ne m'arrête point à expliquer la nature & les proprietés particulieres des paſſions. Il importe peu à l'Orateur de ſçavoir que la joye ſe fait par la dilatation des eſprits, la triſteſſe par la contraction, l'amour par la diffuſion, & l'eſperance par l'élevation de ces mêmes eſprits: tout ſon but doit être d'exciter les paſſions qui peuvent contribuer à perſuader; & d'arrêter, ou plûtôt de rectifier celles qui luy ſont contraires, &

qui pourroient empêcher l'effet de l'Eloquence. Ce n'eſt donc pas mon deſſein d'expliquer icy ce que c'eſt que l'Amour, que tout le monde a reſſenti juſques à preſent, & que perſonne n'a jamais pû connoître. L'Amour des Philoſophes eſt, pour le moins, auſſi aveugle que celuy des Poëtes. Plus on l'étudie, plus on l'ignore; plus on le regarde, moins on le voit; & plus on s'applique à le penetrer, plus il ſe cache, plus il ſe dérobe aux yeux des plus fins Connoiſſeurs.

Il s'eſt trouvé des Philoſophes qui, pour ſe conſoler de ne pouvoir comprendre la nature de l'Amour, ont crû que c'étoit une Divinité, qui ayant quelque choſe d'infini, étoit au-deſſus des lumieres de la raiſon humaine, laquelle eſt eſſentiellement finie & bornée. Les Platoniciens, par dépit, diſoient que l'Amour étoit un Demon qui répandoit des tenebres dans l'eſprit de ceux qui le vouloient penetrer, & qui s'échappoit à leur connoiſſance. Les Stoïciens prétendoient que l'Amour eſt la fiévre de l'Ame, qui a ſon froid & ſes ardeurs;

ſes langueurs & ſes redoublemens; ſes excés, ſes criſes, ſes fureurs.

Ariſtote un peu plus froid & plus moderé, & qui définit les choſes les plus cachées, ne ſçait comment s'y prendre pour expliquer l'Amour : tantôt il l'appelle un agrément, tantôt une inclination, tantôt une complaiſance ; enfin ne ſçachant à quoy s'en tenir, il avoüe ſincerement que la nature de l'Amour ne luy eſt pas moins cachée que celle de l'Ame. D'autres Philoſophes plus recens, diſent que l'Amour eſt un mouvement de l'Ame vers les objets où elle trouve ſon repos & ſa ſatisfaction : mais tout cela embarraſſe plus le myſtere qu'il ne l'explique ; & ce Railleur, qui diſoit que l'Amour étoit un je ne ſçay quoy, qui venoit de je ne ſçay où, & qui s'en alloit je ne ſçay comment, eſt peut-être celuy de tous qui a le mieux rencontré. Vouloir expliquer la nature & les proprietés de l'Amour, diſoit un Ancien, c'eſt faire une anatomie à tâtons & dans les tenebres. L'Amour a toûjours été, & ſera toûjours l'Enigme du cœur de l'homme ; & peut-être que

pour le bien connoître, le meilleur eſt de l'ignorer. Mais laiſſons ce petit détail aux Poëtes ou aux Philoſophes, & revenons au but de l'Orateur.

Il y a deux eſpeces d'Amour, l'un bon & l'autre mauvais; l'un pur & ſpirituel, & l'autre groſſier & charnel: l'un ſurnaturel, & l'autre naturel. L'Amour pur, ſpirituel & ſurnaturel conſiſte en deux choſes. 1. A aimer Dieu. 2. A aimer ſon prochain dans la vûë de Dieu. Le devoir de l'Orateur Chrétien eſt d'exciter l'Amour qui eſt bon, & d'arréter & d'étoufer celuy qui eſt mauvais. Voicy les motifs dont il pourra ſe ſervir pour exciter l'Amour de Dieu.

1. La perfection & l'excellence de l'Amour de Dieu. Car s'il eſt vray que l'Amour aſpire à la perfection, l'on doit aimer ſur toutes choſes celuy qui rend parfaits ceux qui l'aiment. C'eſt ce que les creatures ne ſçauroient faire, quelque parfaites qu'elles ſoient. Mais en aimant Dieu qui eſt la ſouveraine perfection, nous devenons ſemblables à luy, & nous ſommes changés en luy-même, ſelon

cet oracle de l'Apôtre Saint Jean : *Celuy qui aime Dieu, demeure en Dieu, & Dieu demeure en luy.* Souvenés-vous, dit S. Auguſtin, que vous devenés une même choſe avec l'objet que vous aimés. Si vous aimés la terre, vous êtes terreſtre : ſi vous aimés le Ciel, vous êtes celeſte ; & ſi vous aimés Dieu, vous êtes en quelque maniere changé en Dieu même. *Talis quiſque eſt, qualis eſt ejus dilectio ; terram diligis, terra eris : Cœlum diligis, Cœlum eris : Deum diligis, Deus eris.* In Joan. cap. 4. S. Aug. tr. 2. in 1. Epiſt. Joan.

2. La facilité de l'Amour de Dieu, qui eſt fondée ſur la nature & ſur le penchant du cœur même ; & c'eſt ce que Tertullien appelloit une preuve evidente que l'Ame raiſonnable eſt naturellement Chrétienne. *Teſtimonium animæ naturaliter Chriſtianæ.* Tertul. in Apologe. De ſorte qu'il faut que le cœur ſe faſſe violence pour ne pas aimer Dieu; violence également cruelle & funeſte, qui le prive du plus grand de tous les biens. Dans toutes les autres choſes, dit ſaint Auguſtin, les hommes peuvent apporter quelque excuſe, quelque prétexte; mais à l'égard de

l'Amour de Dieu, il leur eſt impoſſible de ſe défendre par aucune excuſe. Vous pouvés me dire: Je ne ſçaurois jeûner; mais pourriés-vous me dire, je ne puis aimer? Vous pouvés me répondre: Je ne puis m'abſtenir de viande à cauſe de mes infirmités; mais vous n'oſeriés me répondre que vous ne pouvés aimer.

S. Auguſt. Serm. 69. de Temp.

L'Amour eſt le mouvement le plus naturel & le plus aiſé du cœur de l'homme. Ce ſeroit même une violence pour luy de ne pas aimer, tant il eſt né pour l'amour: & s'il eſt né pour aimer, peut-il ne pas aimer celuy qui eſt uniquement aimable?

3. La reconnoiſſance des biens infinis que nous recevons de la bonté de Dieu. Que pouvés-vous deſirer, dit S. Bernard, que vous ne trouviés en Dieu? Si vous êtes malade, c'eſt vôtre Medecin: Si vous êtes dans l'exil, c'eſt vôtre Conducteur: Si vous êtes attaqué, c'eſt vôtre Défenſeur: Si vous avés ſoif, il vous déſaltere: Si vous avés faim, il vous nourrit: Si vous êtes nud, il vous ſert de vêtement: Si vous êtes dans la triſteſſe, il eſt vôtre joye: Si vous êtes

S. Bernard. Serm. 24. de Paſſ.

dans les tenebres, il eſt vôtre lumiere : Si vous êtes orphelin, il eſt vôtre pere, &c. C'eſt ce qui faiſoit dire à S. Auguſtin : Pourquoy, Seigneur, me commandés-vous de vous aimer ? pourquoy me menacés-vous de me punir ſi je ne vous aime pas ? Helas ! ne ſerois-je pas aſſés puni, & ne ſerois-je pas dans la derniere miſere dés lors que je ne vous aimerois pas !

Quid tibi ſum ego, Domine, ut amari te jubeas à me, ut niſi faciam iraſcaris mihi, & mineris ingentes miſerias ? parva-ne ipſa eſt miſeria, ſi te non amem ? S. Aug. lib. 5. Confeſſ. c. 5.

N'eſt-ce pas une monſtrueuſe ingratitude, s'écrie S. Chryſoſtome, de ne pas aimer Dieu ? Dieu ne laiſſe pas de nous aimer, quoy qu'il n'ait nul beſoin de nous : & nous au contraire ne nous pouvons reſoudre à l'aimer, quelque beſoin que nous ayons ſans ceſſe de luy. Nous préferons & les biens de la fortune, & l'amitié des hommes, & le repos & les aiſes de nôtre corps, & la gloire de ce monde à celuy qui n'a rien voulu préferer à nous ; & qui n'ayant qu'un ſeul fils, l'a livré à la mort S. Chr. in Ep. ad Roman. Hom. 5.

» pour nôtre ſalut. Aprés cela, n'eſt-ce
» pas avec grande raiſon qu'il nous me-
» nace de l'Enfer ; & quand cette pu-
» nition ſeroit encore bien plus rude,
» nous n'aurions pas ſujet de nous en
» plaindre, puiſque nous accompliſſons
» plûtôt la volonté du Diable que
» celle de JESUS-CHRIST; que nous
» negligeons nôtre propre ſalut ; &
» que nous préferons toutes ſortes de
» mauvaiſes actions à celuy qui a ſouf-
» fert toutes ſortes de maux pour l'a-
» mour de nous.

4. La douceur de l'Amour de Dieu. Si le plaiſir eſt le charme & l'amorce de l'amour; il faut aimer par-deſſus toutes choſes celuy qui nous raſſaſie de vrais plaiſirs. Cet Amour n'eſt point traverſé par l'abſence : on n'y pouſſe point de ſoûpirs perdus, on n'y entend point de plaintes qui ne ſoient pas écoutées. Dieu eſt toûjours auprés de ceux qui ſoûpirent pour luy; il les accompagne en leurs voyages; il demeure toûjours avec eux, & même dans eux ; il adoucit leurs amertumes ; il répond non ſeulement à leurs paroles, mais même à leurs penſées: & ſi quelquefois l'on ſouffre

pour

pour luy, il rend pour une douleur paſſagere, mille plaiſirs ſolides & eternels.

5. L'aſſurance d'être aimé. Quiconque aime Dieu, doit être aſſuré que Dieu l'aime, & même que Dieu l'a aimé avant qu'il aimât Dieu; & que l'amour qu'il a pour Dieu, n'eſt qu'un effet de l'amour que Dieu a pour luy. Et n'eſt-ce pas un grand motif pour aimer Dieu, que d'être aſſuré qu'on eſt aimé?

6. La recompenſe de l'Amour de Dieu. Il n'arrive que trop ſouvent que la haine eſt la recompenſe de l'amour qu'on porte aux hommes; & il y en a qu'il vaudroit peut-être mieux, pour ſon interêt, avoir haïs, que de les avoir aimés. On ne riſque rien de ſemblable en aimant Dieu; & Dieu, tout grand qu'il eſt, tout puiſſant qu'il eſt, tout infini qu'il eſt, eſt toûjours la recompenſe de ceux qui l'aiment.

Les motifs qui excitent l'amour du prochain ſont 1. la fraternité naturelle qui eſt entre tous les hommes. Puiſque nous avons tous un même Pere dans le Ciel, dit le Pro

phete Malachie, c'eſt pour nous un devoir eſſentiel de nous aimer comme freres. *Numquid non paſtor unus omnium noſtrûm?* C'eſt pourquoy le Seigneur a voulu par un ſecret admirable de ſa Divine Providence, qu'un ſeul homme fût le principe de tous les autres, afin que l'unité de nôtre origine fût l'union de nos cœurs, & nous obligeât à nous aimer les uns les autres, comme s'aiment de veritables freres. Ceux-là ſont veritablement freres, dit Tertullien, qui reconnoiſſent Dieu pour un même Pere; qui ont été nourris du même lait de l'Eſprit Saint; & qui ſortant du même ſein de l'ignorance & des tenebres, ont ouvert les yeux avec étonnement à la même lumiere de la verité. Vous n'êtes pas hommes, diſoit le même Pere aux Gentils, dés lors que vous ne vous regardes pas les uns les autres comme freres. *Parum homines, quia mali fratres.*

Mal. 2.

Tertul. in Apolog. adv. Gent. c. 39.

Ibid.

2. La fraternité ſpirituelle, qui conſiſte en ce que nous ſommes les membres d'un même Chef, qui eſt JESUS-CHRIST, & d'un même corps, qui eſt l'Egliſe. Conſiderons,

mes freres, dit S. Baſile, l'amour que les membres du même corps ont les uns pour les autres; ils ſe défendent, ils s'aident, ils ſe protegent; & ſi quelqu'un a de la douleur, tous les autres en ſont touchés. Telle doit être l'union des Chrétiens, que J. C. a réünis en luy comme autant de membres d'un même corps. C'eſt cette union ſpirituelle que Tertullien appelle une eſpece de ſeconde nature, qui lie & qui réünit tous les hommes. *Naturificatæ jam ſpiritalis conditionis germanitatem.*

« S. Baſil. Ep. 68. « « « « « « « « L. adv. Valent. c. 29. & de cult. fœm. c. 11.

3. Le commandement de JESUS-CHRIST, qui nous ordonne pardeſſus toutes choſes d'aimer nôtre prochain comme nous-mêmes. C'eſt ce commandement que S. Bernard appelle l'Abregé & comme l'eſprit de tout l'Evangile. *Hoc Præceptum totius Evangelii Breviarium.* L'Apôtre S. Jean ſe ſert de tous ces motifs pour exciter l'Amour du prochain dans le cœur des Fideles.

S Bern. opuſc. de char. c. 2.

Ce qui vous a été annoncé, & que vous avés ouy dés le commencement, eſt que vous vous aimiés les uns les autres. Nous reconnoiſſons que nous ſom-

1. Epiſt. Joan. c. 3.

mes paſſés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos freres. Celuy qui n'aime point, demeure dans la mort. Tout homme qui hait ſon frere, eſt homicide; & vous ſçavés que la vie eternelle ne demeure point dans un homicide. Nous avons reconnu l'Amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné ſa vie pour nous: & nous devons donner auſſi nôtre vie pour nos freres. Que ſi quelqu'un a des biens de ce monde, & que voyant ſon frere en neceſſité, il luy ferme ſon cœur & ſes entrailles, comment l'Amour de Dieu demeureroit-il en luy? Mes chers enfans, n'aimons pas de parole ny de la langue, mais par œuvres & en verité: car c'eſt par-là que nous connoiſſons que nous ſommes enfans de la verité, & que nous en perſuaderons nôtre cœur en la preſence de Dieu. Que ſi nôtre cœur nous condamne, que ne fera point Dieu qui eſt plus grand que nôtre cœur, & qui connoît toutes choſes? Mes bien-aimés, ſi nôtre cœur ne nous condamne point, nous avons de l'aſſurance devant Dieu; & quoy que ce ſoit que nous luy demandions, nous le recevrons de luy; parce que nous gardons ſes Commandemens,

& que nous faiſons ce qui luy eſt agreable : & le commandement qu'il nous a fait, eſt de croire au Nom de ſon Fils JESUS-CHRIST, *& de nous aimer les uns les autres, comme il nous l'a commandé.*

S'il eſt difficile d'exciter dans les cœurs l'Amour pur & ſpirituel, il n'y a pas moins de peine à arrêter les ſaillies de l'amour groſſier & impur, qui a ſa ſource dans la corruption de la cupidité ; mais l'Eloquence doit faire tout ce qui dépend d'elle. Je ſçay que ces grands effets ſont reſervés à la Grace de JESUS-CHRIST, qui ſeul peut empêcher les ſuites funeſtes de cette corruption qui nous eſt devenuë ſi naturelle depuis le deſordre de nos premiers parens ; mais je ſçay auſſi que l'Eloquence prepare l'Ame, & diſpoſe la voye à la Grace; de ſorte que l'on peut dire qu'elle a beaucoup de part au reglement du cœur, & à la moderation des Paſſions.

De l'Amour déreglé & corrompu, naiſſent trois autres amours qui empoiſonnent toutes les Ames, & qui détruiſent toutes les vertus. Le pre-

mier eſt l'amour de la beauté, qu'on appelle Volupté: le ſecond eſt l'amour des richeſſes, qu'on appelle Avarice: le troiſiéme eſt l'amour de la gloire, qu'on appelle Ambition. Ces trois ennemis capitaux du repos de l'homme, déreglent, corrompent tout ce qu'il y a en luy de plus noble, & le rendent criminel en ſon eſprit, en ſon corps, & en ſes biens.

La Sageſſe Philoſophique n'avoit point trouvé d'autre remede pour arrêter le cours & l'emportement de ces trois Amours, que de leur reſiſter ſans ceſſe, en ſe faiſant une continuelle violence, qui n'aboutiſſoit ſouvent qu'à les irriter davantage, ainſi que des bêtes feroces que la captivité rend plus dangereuſes & plus furieuſes. Mais l'eloquence ſe ſert d'un autre ſecret plus doux, & en même temps plus efficace: elle ne s'oppoſe pas directement à la fureur de ces Paſſions; mais s'accommodant doucement à leur penchant & à leurs inclinations, elle leur propoſe des objets qui les flattent; de ſorte, que bien loin de les détruire, elle les entretient; mais elle les rectifie, en les dé-

robant insensiblement aux objets grossiers qui les déregloient, & qui les corrompoient. Il faut tout sacrifier à l'honneur & à la gloire, dit l'Ambition. L'Eloquence n'a garde de condamner cette maxime, elle est trop belle & trop noble; mais elle change l'objet qui la rendoit criminelle. Il faut tout immoler à la gloire, mais il faut que cette gloire soit solide, veritable & eternelle: Il n'y en a point de même sur la terre; il faut donc la chercher dans le Ciel. Il faut amasser des richesses, dit l'Avarice. L'Eloquence change l'objet, & la maxime est admirable. Il faut amasser des richesses; mais il faut que ces richesses ne perissent jamais, & qu'elles puissent remplir la vaste étenduë de nos desirs: Il n'y en a pas sur la terre; il faut donc les chercher dans le Ciel. L'homme n'est fait que pour le plaisir, dit la Volupté. Changez l'objet, & vous ôtés le déreglement. L'homme est né pour le plaisir; mais il faut que ce plaisir ne soit pas un plaisir trompeur, un plaisir d'un moment, un plaisir qui est toûjours suivi d'une infinité de déplaisirs: Il

n'y en a point d'autre ſur la terre ; il faut donc chercher de veritables plaiſirs dans le Ciel. Ainſi l'Eloquence purifie & ſpiritualiſe les Paſſions les plus groſſieres, en leur faiſant heureuſement prendre le change par les objets purs & ſpirituels qu'elle leur propoſe en ſuivant leur pente & leur inclination.

C'eſt fort mal s'y prendre quand on veut regler les Paſſions, que de les traitter comme quelque choſe de bas, de vil & de groſſier : cela ne ſert qu'à les rebuter & à les irriter. C'eſt aux objets qu'il s'en faut prendre, & non pas aux Paſſions. Faites ſentir à la Paſſion quelle eſt ſa nobleſſe naturelle : faites-luy connoître qu'elle eſt née pour quelque choſe de grand & de celeſte, qu'elle ſort d'un principe tout pur & tout ſpirituel ; que des objets terreſtres, vils, mépriſables, inconſtans, paſſagers, trompeurs, ne doivent pas la toucher : propoſés-luy les objets pour leſquels le Createur l'a formée ; & vous rectifiérés tous ſes mouvemens, qui n'auront plus rien de déreglé. Admirable pouvoir de l'Eloquence, de

ſanctifier

ſanctifier les Paſſions, même en les flattant, & en leur accordant tout ce qu'elles demandent !

CHAPITRE III.

De l'Amitié.

JE ne ſçay pas pourquoy les Poëtes ont parlé de l'Amour & de l'Amitié, comme du frere & de la ſœur ; car ils n'ont aſſurément ny le même pere ny la même mere : c'eſt le cœur aveuglé qui produit l'amour, & c'eſt l'eſprit éclairé qui produit l'amitié ; l'inclination fait naître l'un, l'eſtime fait naître l'autre ; l'un eſt une ſympathie de cœurs, & l'autre eſt une ſympathie d'eſprits. Enfin, il y a auſſi peu de reſſemblance entre l'amour & l'amitié, qu'il y en a entre l'eſprit & le cœur.

L'amitié n'a rien des défauts de l'amour ; & ſi ce n'eſt pas une vertu ſi noble que l'Amour Chrétien & ſpirituel, c'eſt toûjours une vertu que le Chriſtianiſme ne condamne pas, & qu'il regarde même comme

une diſpoſition à l'amour le plus pur & le plus ſpirituel. L'Orateur peut exciter cette Paſſion dans les cœurs. 1. Par la douceur qui ſe rencontre dans l'amitié ; car certainement ſans cette vertu on ne ſçauroit eſperer de veritable bonheur en cette vie : c'eſt la ſatisfaction la plus raiſonnable qui ſe puiſſe goûter dans le monde ; & il ne s'y trouve point de plaiſir plus innocent, plus délicat, plus veritable. C'eſt ce qui a fait dire au Sage, que trop heureux eſt celuy qui a trouvé un veritable Ami. *Beatus qui invenit amicum verum.* Eccli. cap. 25. 2. Par la neceſſité; car il eſt certain qu'on ne ſçauroit ſe paſſer d'Ami. Les Barbares, tout Barbares qu'ils ſont, reverent les loix de l'Amitié, quoy qu'ils violent toutes les autres ; & ils ne peuvent vivre dans leurs antres & dans leurs forêts ſans quelque Confident, qui, pour être groſſier & brutal, ne laiſſe pas d'avoir de la tendreſſe de cœur, qui fait qu'il ſe réjoüit de la bonne fortune de ſes Amis, & qu'il s'afflige de leurs diſgraces. Les Voleurs qui font profeſſion d'une guerre continuelle, au milieu même de la Paix,

& qui ſemblent vouloir étouffer l'Amour que la Nature a mis entre tous les hommes, ne ſoûtiennent leurs brigandages qu'à la faveur de l'amitié qu'ils ſe jurent les uns aux autres, qu'ils conſervent juſques dans les tortures & les ſupplices, aimant mieux perdre la vie que la délicateſſe de l'amitié, qui conſiſte dans le ſecret & dans la fidelité. Enfin, l'on peut dire qu'un homme ſans Amy, eſt un homme ſans cœur; ou plûtot qui n'a que l'apparence d'homme, ſans en avoir l'Ame: beaucoup plus malheureux que les bêtes les plus feroces, qui ne ſont pas privées du ſentiment de tendreſſe & d'amitié. Une vie ſans amy, eſt une mort ſans conſolation, dit le Proverbe Eſpagnol: *Vida ſin amigo, muerte ſin teſtigo.*

L'Amitié a toutes les douceurs de l'Amour, ſans en avoir les foibleſſes ny le déreglement. Comme l'Amitié eſt fondée ſur l'eſtime & ſur la vertu; l'inconſtance, la bizarrerie, le caprice, le dégoût, la jalouſie, la méfiance, l'incertitude, ne troublent jamais la tranquillité des veritables Amis.

J'avouë neanmoins que l'Amitié fait quelquefois ſouffrir ; mais enfin il en eſt des Amis comme des meilleures viandes. L'on peut par hazard en recevoir quelque legere incommodité, mais il n'eſt pas poſſible de s'en paſſer.

Enfin l'Orateur ſe ſervira, pour exciter l'Amitié, de cette inclination ſecrete qu'on a d'être aimé des autres. Or pour être aimé, il eſt viſible qu'il faut aimer : l'amitié ne ſe gagne que par l'amitié ; & la recompenſe la plus juſte & la plus naturelle du cœur, c'eſt le cœur même. Il n'eſt pas beſoin de charmes ny d'enchantemens pour ſe faire aimer, diſoit un Poëte : aimés, & vous ſerés aimé.

Vis præſtem Pyladen, aliquis mihi præſtet Oreſten.
Hoc non fit verbis, Marce : ut ameris, ama.

Mais, à dire vray, la veritable Amitié eſt tres-rare. Un interêt bien concerté, une diſſimulation bien ménagée, une flaterie bien déguiſée, un commerce de jeu, de plaiſir, de

bonne chere : Voilà ce qui s'appelle Amitié dans le monde.

Vulgus amicitias utilitate probat. Ovid. de P.

Quelque pouvoir qu'ait l'Eloquence, elle ne l'emportera pas ſur la diſſimulation & ſur l'interêt ; & ainſi il ſera fort difficile à l'Orateur d'exciter une parfaite Amitié dans le ſiecle où nous vivons.

CHAPITRE IV.

De la Haine.

SI l'on ne jugeoit de la Haine que par le nom barbare qu'elle porte, & par les apparences qui la rendent odieuſe, on ne la regarderoit que comme un monſtre ennemi de l'homme, & comme une paſſion brutale qui ne reſpire que le ſang, & qui ne vit que dans le meurtre & dans le carnage : cependant la Haine n'a que le viſage d'affreux ; & ſi l'amour eſt neceſſaire à l'homme pour le porter vers les objets qui ſervent à ſa conſervation, il n'a pas moins beſoin de

la Haine pour s'éloigner des objets qui luy peuvent nuire. L'on peut dire que toutes les Creatures ne subſiſtent que par l'amour & par la haine. Le Monde ſeroit déja détruit, ſi les Elemens qui le compoſent ne le conſervoient par leurs combats, & par cette haine ſecrete qu'ils ont les uns pour les autres. L'homme, qu'on appelle le petit monde, ne ſe conſerve que par l'antipathie naturelle des humeurs; & ſi elles ceſſoient de ſe haïr, l'homme ceſſeroit bien-tôt de vivre. La Haine n'eſt donc pas moins neceſſaire à l'homme que l'Amour; & nous aurions ſujet de nous plaindre du Createur, s'il nous donnoit de l'inclination pour le bien, ſans nous donner en même tems de l'averſion pour le mal; & ſi nous ayant donné un penchant pour nous porter à ce qui nous eſt utile, il ne nous avoit pas donné en même tems la force de nous éloigner des objets qui nous ſont contraires. C'eſt ce qui a fait dire à ſaint Auguſtin, que l'homme a été également formé de Dieu pour haïr le mal, & pour aimer le bien. *Creatus eſt homo ut ſit*

amator boni, unde conſequens ut malum oderit.

S. Aug. lib. 14. de civit. Dei, cap. 6.

La Haine a cela de commun avec l'amour, qu'elle naît en un moment ſans que le cœur ait le temps de ſe conſulter : mais elle a cela de particulier, qu'elle ne finit pas ſi aiſément que l'amour ; & s'il eſt vray qu'on n'a jamais vû d'eternels amours, il eſt vray auſſi qu'on voit peu de Haines qui ne ſoient eternelles.

La Haine, qui n'eſt autre choſe qu'une averſion de cœur pour le mal, ne peut être juſte que lors qu'elle ſe porte contre le peché, qui, à proprement parler, eſt l'unique mal de l'homme ſur la terre.

S'il ne s'agiſſoit que de haïr le peché dans les autres, ce ſeroit quelque choſe de fort aiſé ; car telle eſt la malignité de nôtre cœur, que nous prenons un plaiſir ſecret à juger & à condamner les moindres fautes de nos freres : mais comme la Juſtice de Dieu ne nous demande compte que de nos propres pechés, & non pas de ceux d'autruy ; il n'y a que nos pechés qui doivent être les juſtes objets de nôtre haine. Les défauts de notre

prochain meritent quelquefois nôtre compaſſion & nos larmes, mais jamais nôtre averſion : car comme nous ne liſons pas dans leurs cœurs, & que leurs intentions nous ſont cachées, nous devons ſuſpendre nôtre haine auſſi-bien que nôtre jugement; & nous pouvons même croire qu'ils ſont juſtes devant Dieu, lors qu'ils ſont coupables à nos yeux.

Ce n'eſt pas qu'on ne doive haïr le peché dans les autres, lors qu'il eſt evidemment connu, & que la gloire de Dieu en ſouffre ouvertement. Telle étoit la tres-juſte haine du Roy Prophete. *J'avois*, dit-il, *pour les Pecheurs une parfaite haine, & j'étois leur ennemy déclaré. Perfecto odio oderam illos, & inimici facti ſunt mihi.* Pſalm. 138.

Mais ſi nous voulons que la haine que nous avons pour les défauts d'autruy, ſoit juſte & legitime, nous devons la rendre parfaite comme celle de David. *Perfecto odio oderam illos.* Or pour être parfaite, dit ſaint Auguſtin, il faut qu'elle haïſſe le peché, & qu'elle aime le pecheur ; qu'elle ait de l'averſion pour l'ouvrage de la

creature, & de la charité pour celuy de Dieu: & comme ce ſeroit un amour déreglé d'aimer le peché à cauſe de la perſonne, ce ſeroit auſſi une haine injuſte de haïr la perſonne à cauſe du peché. *Perfectum odium eſt ſi nec propter vitia oderis homines, nec vitia propter homines diligas.* Mais le plus ſûr eſt de haïr ſon propre peché, en remettant les pechés d'autruy à la juſtice & à la miſericorde de Dieu. S. Aug. lib. de vera innoc.

Les motifs dont l'Orateur ſe peut ſervir pour exciter cette haine, ſont 1. L'outrage que le peché fait à Dieu, dont il attaque les plus ſouveraines perfections. 2. L'injure qu'il fait à JESUS-CHRIST, dont il renouvelle la mort, en le crucifiant de nouveau, comme parle l'Apôtre; & dont il profane le Sang, en le rendant inutile à ſon égard. 3. La perte de nos freres, que nos pechés entraînent avec nous dans le même ſupplice. 4. La ruïne du ſalut, du repos, de l'honneur, de l'eſprit, des biens, & ſouvent même de la vie, &c.

Pour arrêter les mouvemens d'une haine injuſte & violente, l'Orateur

ſe ſervira des motifs qui nous portent à l'amour du prochain, & à l'amitié, dont je viens de parler dans le Chapitre précedent ; puiſque les mêmes raiſons qui nous commandent d'aimer, nous défendent de haïr.

Il y a trois ſortes de haines également injuſtes & criminelles : des haines d'humeur, des haines d'interêt, & des haines de vengeance. L'Orateur détruira aiſément les haines d'humeur, en faiſant voir que rien n'eſt plus indigne d'un homme raiſonnable, que d'agir par humeur, & de laiſſer gouverner ſon cœur par ſon caprice ; & en luy repreſentant que haïr une perſonne parce qu'elle n'eſt pas de nôtre humeur, ce ſeroit la haïr parce qu'elle n'a pas nos défauts : puis qu'il eſt certain que ce qui s'appelle humeur, eſt ordinairement un vice dans chaque particulier. C'eſt ce qui fait dire que Dieu qui eſt eſſentiellement ſans défaut, en qui l'humeur ne ſe trouve point, & qui ne ſuit que les lumieres de la Sageſſe infinie, aime toutes les creatures, & n'en peut haïr aucune. *Diligis omnia quæ ſunt, & nihil odiſti*

Sap. 11.

eorum quæ feciſti. Seigneur, vous aimés neceſſairement tous vos ouvrages, & vous ne ſçauriés rien haïr de tout ce que vous avés creé.

Il ne ſera pas difficile à l'Orateur de détruire les haines d'interêt, en montrant que haïr des perſonnes que Dieu, que la Nature, que J. CHRIST, que la Religion a rendu nos freres; que les haïr, dis-je, pour un vil interêt, pour un bien d'un moment, pour un peu de bouë & de terre (à quoy l'on a donné le nom d'argent,) ce ſeroit la derniere baſſeſſe & la derniere injuſtice.

Il détruira les haines de vengeance, en faiſant voir que rien n'eſt plus contraire à la nature, à la raiſon, à la vraye generoſité, à la loy de Dieu. Mais comme la vengeance eſt une paſſion particuliere, nous aurons occaſion d'en parler ailleurs plus au long.

CHAPITRE V.

Du Desir.

LE Desir n'est autre chose qu'un mouvement de l'Ame vers un bien absent ; & il n'est different de l'amour, qu'en ce que l'amour regarde le tems present, & que le Desir aspire à l'avenir. Cette passion est sans doute la plus universelle, & la plus difficile à gouverner & à regler. Jamais il ne s'est élevé tant de vagues impetueuses dans la plus orageuse mer, qu'il s'éleve tous les jours de desirs dans le cœur de l'homme ; qui comme autant de flots impetueux se poussent sans cesse, se brisent les uns les autres, & causent un orage, une tempête continuelle. La vie de l'homme n'est autre chose qu'un cercle de desirs & de rebuts, de souhaits & de dégoûts ; il mépriſe le soir ce qu'il desiroit le matin ; ce qui luy plaît maintenant le rebutera dans une heure ; la possession luy rend fade ce qu'il a desiré avec le plus

d'ardeur : & ſon cœur dans ce flux & reflux perpetuel de deſirs qui ſe détruiſent les uns les autres, languit dans un chagrin interieur qu'il ne reſſent que trop, & dont ſouvent il ignore la cauſe ; & c'eſt ce qui fait que ſon Ame toûjours inquiete, s'envole ſans ceſſe d'objet en objet : elle les deſire tous en general, pour les rebuter tous aprés en détail : elle paſſe & repaſſe mille fois ſur les mêmes objets, & mille fois elle s'en dégoûte ; & parcourant en vain tout ce qui pourroit luy rendre ſon repos, elle trouve par tout une fauſſe felicité, ſans jamais pouvoir ſe délivrer d'une miſere veritable.

Nous voyons un admirable portrait d'un homme devoré par ſes propres deſirs, en la perſonne d'Alexandre. Il étoit né Prince, il étoit né Monarque, il étoit né Roy des Macedoniens. C'étoit dequoy le faire aſſés heureux, s'il n'eût pas voulu l'être trop. Il n'eſt pas content de cette fortune, il veut encore poſſeder toute la Grece ; il luy ſemble qu'elle eſt ſon ennemie, parce qu'elle n'eſt pas à luy ; & il croit qu'elle luy eſt

dûë parce qu'il la deſire. Il s'en rend enfin le maître : cela eſt grand, mais il n'eſt pas content. Il étend ſes deſirs inquiets dans les vaſtes Monarchies des Perſes & des Medes ; il s'en rend le Souverain, aprés avoir défait cent effroyables Armées. Cela eſt illuſtre, mais il n'eſt pas content. Les Indes, toutes vaſtes qu'elles ſont, entrent toutes dans ſon cœur : il les ſoûmet à ſon Empire. Cela eſt glorieux, mais il n'eſt pas encore content. Eh, miſerable Prince, bornés vos deſirs, & vous ſerés heureux. Il ne luy reſte plus rien à deſirer, & c'eſt ce qui le tuë. S'il ſe regarde au milieu de tant de biens, il ne ſçauroit ſe ſouffrir ; il ſe fuit, il ſe hait, il s'abhorre ; il luy faut abſolument quelque dehors tumultueux pour ſe répandre, afin d'oublier ſes maux en s'oubliant luy-même. Il ne connoît plus de Royaumes à deſirer, il s'en figure du moins de nouveaux : il ajoûte idée ſur idée, imagination ſur imagination, eſperance ſur eſperance : mais ſon cœur ne trouvant rien de réel qui raſſaſie ſes deſirs, ſe ronge, ſe détruit, & ſe devore luy-même.

Voilà le desordre du cœur de l'homme, qui est la proye & la victime de ses propres desirs.

L'Eloquence n'aura-t'elle point assés de force pour fixer l'inconstance de ces desirs inquiets & vagabonds, qui déchirent le cœur ; & ne pourra-t'elle point se servir de ces mêmes desirs pour faire le repos & le bonheur de l'homme sur la terre ? Les Sages du Stoicisme s'imaginoient avoir bien rencontré, lors qu'ils disoient que le bonheur de l'homme consistoit à desirer peu ou rien ; & qu'il trouveroit immanquablement sa felicité, s'il sçavoit borner & arrêter ses desirs : mais, à dire vray, c'est fort mal se connoître en cœurs que de parler de la sorte. Le cœur de l'homme est incapable de bornes. La terre, toute vaste qu'elle est, se mesure fort aisément ; on a donné des bornes au Soleil & aux Cieux, quelque étendus qu'ils paroissent à nos yeux & à nôtre imagination ; la mer, toute impetueuse qu'elle est, a des limites qu'elle ne sçauroit passer : il n'y a que le cœur de l'homme qu'on n'a jamais pû borner. Arrêter le vol

de ſes deſirs, c'eſt le détruire; & l'empêcher de deſirer, c'eſt l'empêcher de reſpirer.

Socrate avoit ſans doute quelque grande idée de l'Ame immortelle, lors qu'il a dit qu'elle avoit des aîles qui l'élevoient au-deſſus de toutes les choſes de ce monde, qui la portoient juſques dans le Ciel: & certainement il étoit bien juſte que dans la priſon où elle étoit enfermée, la miſericorde Divine luy donnât quelque uſage de la liberté qui eſt née avec elle, & que ſans rompre ſes chaînes, elle la laiſſât remonter vers le Ciel, qui eſt le lieu de ſa naiſſance, pour adoucir les peines & les travaux de ſon exil. C'eſt pour cela qu'elle luy a donné les deſirs pour l'approcher quelquefois de ſon ſouverain bien, & pour l'élever de temps en temps au Ciel, qui eſt le lieu de ſon origine, & la ſource de ſa veritable felicité. Bien loin donc de condamner les deſirs du cœur, comme une foibleſſe de l'homme, on doit les regarder comme la plus ſure marque de ſa grandeur originale, & de la nobleſſe de ſon Ame, qui ne trouvant rien ſur la terre qui la fixe, qui l'arrête,

rête, qui la contente, eſt obligée de ſe répandre en une infinité de deſirs, juſques à ce qu'enfin rebutée de tout ce qu'il y a de terreſtre & de periſſable, elle ſe joigne à Dieu par un heureux deſir qui détruiſe tous les autres.

Ainſi ce que le deſir a de mauvais, eſt cela même qui peut le rendre bon: il eſt inſatiable, & c'eſt ce qui doit le porter à Dieu ſeul qui peut le raſſaſier; il eſt vague & indéterminé, & c'eſt pour cela qu'il faut un objet ſtable & eternel pour le fixer; il eſt d'une étenduë infinie, c'eſt pourquoy il n'y a qu'un Dieu infini qui puiſſe le remplir.

C'eſt par cet endroit que l'Orateur doit enviſager le deſir pour l'exciter dans les cœurs, en faiſant connoître qu'il n'y a que Dieu ſeul qui merite nos deſirs, puis que luy ſeul peut les contenter; en faiſant voir que rien ne participe davantage à l'infinité & à l'immenſité de Dieu, que le cœur de l'homme; & qu'il n'y a qu'un objet infini qui puiſſe finir la vaſte étenduë de ſes ſouhaits: en montrant enfin que les plus grands biens crés ne nous rendent heureux en apparence,

que pour nous rendre plus miſerables en effet.

Par ce même moyen l'Orateur arrêtera aiſément les deſirs criminels & corrompus: mais comme la cupidité a fort profondément enraciné ces mauvais deſirs dans le cœur des hommes, je croy qu'il eſt neceſſaire de les examiner en particulier, pour mieux les détruire.

CHAPITRE VI.

Du deſir des Richeſſes.

LE plus ſûr moyen pour rectifier les deſirs, eſt de rectifier l'opinion. Si nous n'avions point de fauſſes idées, nous n'aurions point de faux deſirs; & ſi nous n'eſtimions pas les choſes plus qu'elles ne valent, nous ne les deſirerions pas plus qu'il ne faut. Le cœur eſt aſſés corrompu de luy-même; mais lors qu'il rencontre de faux préjugés dans l'eſprit, qui favoriſent ſes paſſions, le déreglement va juſques à l'excés. L'opinion, ce puiſſant ennemi de la raiſon, donne le prix qu'il luy plaît à toutes choſes:

La reputation, l'eſtime, la beauté, la juſtice, le plaiſir, le bonheur dépend de l'opinion; & cet Italien, qui avoit pris pour deſſein d'un Livre curieux, *Opinione Regina del mondo*, avoit ſans doute heureuſement rencontré; & jamais Reine n'a eu tant de pouvoir dans ſes Etats, qu'en a l'opinion dans tout le monde.

Si donc l'Orateur veut arrêter l'impetuoſité des deſirs corrompus, il doit commencer par détruire l'opinion; & lors qu'il aura fait connoître le veritable prix des choſes, on ne les deſirera qu'autant qu'elles valent.

Ce ſeroit être bien ingrat envers la bonté de Dieu, de dire que les Richeſſes ſont des maux en elles-mêmes: & les Stoïciens ſi vantés, qui paroiſſoient en avoir tant d'horreur, ne les mépriſoient que pour ſe faire un merite d'une je ne ſçay quelle orgueilleuſe pauvreté qui les diſtinguoit du reſte des hommes. Ils ſe faiſoient paſſer de leur tems pour des hommes tout divins: mais depuis ils ont paſſé pour des foûs; la poſterité n'a point été la dupe de leur vanité ſecrete, & elle a aiſément reconnu

qu'ils mépriſoient avec orgueil ce qu'ils ne pouvoient poſſeder avec humilité.

1. ad Timot. cap. 6. Les Richeſſes ne ſont pas un mal, dit l'Apotre S. Paul, qui en jugeoit bien plus ſainement que ces faux Sages : mais le deſir déreglé des Richeſſes eſt la ſource de tous les maux: c'eſt donc le deſir des Richeſſes qu'il faut condamner, & non pas les Richeſſes mêmes. Ce ne ſont pas les Richeſſes qui font le mal, mais ceux qui en abuſent, les deſirant avec une cupidité dés-ordonnée, les acquerant par des moyens injuſtes, les employant à des actions criminelles, les poſſedant avec chagrin, les conſervant avec inquietude, & les perdant avec deſeſpoir. Les Richeſſes ſont bonnes, mais on les doit mettre au plus-bas degré de tous les biens : car elles ne tiennent aucun rang entre les biens loüables, les Richeſſes n'étant nullement un ſujet de loüange ; ny entre les biens deſirables de leur nature, car ce n'eſt que la coûtume & la fantaiſie qui donnent le prix à l'or & à l'argent, au lieu dequoy l'on ſe ſert de coquilles pour le commerce, en

quelques lieux des Indes Orientales. Pour faire connoître le juſte prix des Richeſſes, il n'y a qu'à conſiderer ce qu'elles coûtent à acquerir, à garder, & à perdre. La peine qu'il y a à les gagner; l'incertitude, les chagrins, les craintes, les terreurs que l'on ſouffre pour les conſerver; le peu de ſatisfaction que l'on trouve dans la poſſeſſion la plus tranquille; l'impoſſibilité d'arrêter leur inconſtance; le dépit, la fureur, le deſeſpoir dont on eſt agité lors qu'on les perd, ſont de puiſſans motifs dont l'Orateur ſe ſervira pour regler & pour rectifier le deſir de ces ſortes de biens, & pour empêcher qu'on ne les change en maux par le déreglement & par le mauvais uſage.

L'Orateur Chrétien ira encore plus loin, pour moderer & pour regler ce deſir : il fera voir que les Richeſſes font mourir ſouvent toutes les vertus, & font naître tous les vices. En effet, il n'y a point de vertu Chrétienne à laquelle les Richeſſes n'ayent une ſecrete oppoſition : elles ſont oppoſées à la Foy, n'attachant l'eſprit de l'homme qu'à des choſes ſenſibles &

ſenſuelles. Elles ſont oppoſées à l'Eſperance: un homme riche n'a de confiance qu'en ſes threſors. Elles ſont oppoſées à la Charité, puis qu'elles occupent tout le cœur de l'homme: qui peut aimer ſon argent, n'aime pas Dieu. Elles ſont viſiblement oppoſées à cette pauvreté, à laquelle J. CHRIST a promis ſon Royaume. Elles ſont enfin oppoſées à l'humilité & à la mortification Chrétienne, à l'eſprit de la Croix, & ſur tout à l'exemple du Sauveur, qui eſt le modele de toutes les vertus. Mais autant que les Richeſſes ſont contraires aux vertus du Chriſtianiſme, autant ſont-elles favorables aux vices. Saint Paul les appelle les Cauſes funeſtes de la perte & de la damnation des hommes. *Ceux qui veulent deven'r riches, tombent dans la tentation & dans le piege du Diable, & en divers deſirs inutiles & pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition & de la damnation.* La raiſon en eſt, que les Richeſſes inſpirent toutes ſortes de pechés, & ſervent à les commettre. Que l'on conſulte ſon cœur, & l'on avoüera qu'il n'eſt point de vice que

1. ad Timoth. cap. 6.

la prosperité mondaine n'inspire & n'excite. La vanité, l'orgueil, le luxe, le libertinage, les excés, le jeu, la débauche, les assemblées, les promenades scandaleuses, ne sont-ce pas autant de crimes qu'inspirent les Richesses ? Si nous étions tous pauvres comme J. CHRIST, nous serions plus en état d'imiter la pureté de sa vie.

Les Richesses ne nous donnent pas seulement la pensée du peché, elles servent encore à l'execution du peché : elles sont, dit S. Augustin, comme les servantes de la Volupté. *Voluptatum satellites divitiæ.* Elles servent à l'ambition, à la vengeance, à la gourmandise, à la volupté, &c. Si l'on represente les Richesses par cet endroit, on les fera beaucoup plus craindre que desirer. S. Aug.

Enfin le plus puissant motif pour détruire le desir des Richesses dans le cœur de l'homme ; est de suivre le penchant de son avarice naturelle, & de luy donner le change, en luy proposant des Richesses solides & éternelles, au lieu de ces Richesses vaines & passageres. C'est ainsi que s'y prend S. Chrysostome.

S. Chr. Hom. 7. in cap. 3. Act.

» Comment, me dirés-vous, pourrai-
» je me défendre de la cupidité des biens
» de la terre? Si vous étiés Payen, & ſi
» vous n'eſtimiés que les biens preſens,
» je demeure d'accord qu'il ne vous ſe-
» roit pas facile de les mépriſer; quoy
» que nous liſions que des Payens mê-
» mes ont fait profeſſion de cette vertu:
» mais vous qui croyés & qui attendés
» les biens Celeſtes, pouvés-vous enco-
» re dire: comment mépriſerai-je ceux
» de la terre? Si je vous diſois le con-
» traire, ce ſeroit alors que vous auriés
» lieu d'heſiter. Si je vous diſois: deſi-
» rés les Richeſſes de ce monde, vous
» auriés raiſon de me répondre: & com-
» ment voulés-vous que je les deſire,
» voyant tout ce que je voy? Pour
» moy je n'admire pas tant ceux qui
» mépriſent les biens de la terre, que
» ceux qui ne les mépriſent pas. Car
» ce ſentiment ne peut venir que d'une
» Ame rampante ſur la terre, & toute
» enſevelie dans la nonchalance & dans
» la pareſſe. Vous attendés une vie eter-
» nelle pour vôtre heritage, & vous di-
» tes: Comment puis-je, pour l'obte-
» nir, mépriſer cette vie preſente?

CHAP.

CHAPITRE VII.

Du Deſir de l'Honneur.

IL n'eſt pas moins neceſſaire de corriger l'opinion à l'égard de l'Honneur qu'à l'égard des Richeſſes, pour en rectifier le deſir. Qui connoîtra bien ce que c'eſt qu'Honneur, ne ſera pas ébloüi par le faux éclat qui donne dans les yeux du vulgaire.

Ce qu'on appelle ordinairement Honneur, eſt fondé ou ſur les Richeſſes, ou ſur la Nobleſſe, ou ſur les grandes Dignités. L'Honneur qui eſt établi ſur les Richeſſes, ne peut pas être d'un plus haut prix que les Richeſſes mêmes. Ainſi les mêmes moyens, dont l'Orateur ſe ſert pour détruire le Deſir corrompu des Richeſſes, luy ſerviront pour arrêter le Deſir de l'Honneur, qui a un fondement ſi vain, ſi inutile, & ſi periſſable.

L'Honneur fondé ſur la Nobleſſe paroît quelque choſe de plus delicat; mais au fond, c'eſt une fumée qui n'ébloüit que les yeux des foibles.

La Nobleſſe n'eſt rien de ſa nature, elle ne conſiſte que dans l'opinion des hommes, & dans la coûtume des Nations. Les unes la font conſiſter dans le commerce de la marchandiſe, les autres la tirent du côté des femmes : les autres la mettent uniquement dans la profeſſion militaire, d'autres ne reconnoiſſent point de Nobles que les Sçavans. A Malte on fait des preuves d'une ancienne Nobleſſe. A Straſbourg on fait des preuves de huit races de Roture, pour être des premiers de la Ville. Tout cela fait bien voir que la Nobleſſe ne dépend que de la fantaiſie & du caprice de l'opinion, & que ce n'eſt rien en effet. Le celebre Caſtellanus le fit connoître un jour à François I. par une réponſe fort ingenieuſe & fort agreable. Ce grand Roy luy ayant demandé s'il étoit Gentilhomme? *Sire*, répondit-il, *Vôtre Majeſté ſçait qu'ils étoient trois dans l'Arche de Noé : J'avouë franchement que je ne ſçay pas bien duquel je ſuis venu.* Cette Réponſe apprit à tous les Courtiſans quelle étoit la vanité de ce qu'on appelle Nobleſſe ; & le Prince en fut ſi charmé, qu'il

M. de la Mot le Vayer, De la Nobleſſe.

l'éleva dés-lors aux premieres dignités de l'Egliſe. Le Pape Sixte V. faiſoit ſouvent d'agreables plaiſanteries à cet égard. Il diſoit qu'il ſortoit d'une maiſon tres-illuſtre, parce que celle de ſon pere *recevoit de tous côtés l'illuſtration du Soleil.* Marquant par-là que c'étoit une pauvre cabane, ſans couverture, & ſans fermeture de fenêtres. Cicarella in Sixt. V.

En effet rien n'eſt plus bas, & plus mépriſable que d'établir ſa gloire ſur la gloire d'autruy, où l'on n'a aucune part.

Miſerum eſt alienæ incumbere famæ. Iuvenal. Sat. VIII.

On n'eſtime un Cheval, dit le Proverbe Italien, que par luy-même, & non pas par la race dont il eſt ſorti.

Tantò vale il Cavallo, quantò và.

Le Guazzo dit fort plaiſamment que pluſieurs prennent le titre de Gentilshommes du mot de *Cavalieri*, qui ne paſſeront jamais que pour *Cavallari.* Tant il eſt vray que la Nobleſſe ne fait pas le prix des gens! L'on ne doit la regarder que comme le *Zero*, qui n'eſt bon à rien que lors

qu'il eſt joint à quelque choſe de meilleur. La Nobleſſe jointe à la vertu eſt ſans doute quelque choſe de conſiderable ; mais lorſqu'elle eſt ſeule, ce n'eſt plus rien.

Ovid. 1. de Pont. Ep. 9.

Si modò non cenſus, nec clarum nomen Avorum ;
Sed probitas magnos, ingeniumque facit.

C'eſt ce qui faiſoit dire à Seneque, que la plus grande ſageſſe des Philoſophes conſiſtoit à ne compter pour rien la Nobleſſe priſe en elle-même, & ſeparée de la vertu : *Si quid aliud eſt in Philoſophia boni, hoc eſt quod ſtemma non reſpicit.* Puis donc que la Nobleſſe eſt une choſe vaine, & étrangere à l'homme, il ne ſera pas difficile à l'Orateur de détruire le Deſir d'une gloire auſſi fauſſe, & auſſi injuſte que celle qui n'a pour tout appuy qu'une longue ſuite de morts, dont les cadavres & les cendres devroient inſpirer beaucoup plus d'humiliation que de complaiſance & de vanité.

Senec. Ep. 44.

L'Honneur qui eſt établi ſur les hautes Dignités, n'eſt pas plus ſolide.

Car enfin, les Charges, les Emplois, & toutes les diſtinctions exterieures ſont quelque choſe d'étranger à l'homme ; il n'y a que ce qui eſt au-dedans de luy, qui puiſſe luy procurer un veritable Honneur : tout ce qui eſt au-dehors de luy & autour de luy, eſt une eſpece de montre, qui le fait connoître ; mais qui ne le fait ny eſtimer, ny honorer.

Que l'on mette dans une balance l'Eclat & l'Honneur des plus hautes Dignités, & dans l'autre la peine qu'il y a à les acquerir & à les conſerver ; le peril, l'envie, le chagrin, la perte du temps que le monde dérobe à Dieu, & le danger de perdre le Ciel pour la terre : & l'on ſe ſentira beaucoup plus porté à mépriſer les Dignités, qu'à les ſouhaiter.

Par combien de perils faut-il paſſer, dit ſaint Auguſtin, pour arriver à une Dignité qui eſt encore environnée de plus grands perils ? *Per quot pericula pervenimus ad grandius periculum ?*

S. Aug. l. 8 Confeſſ. c. 6.

Il n'y a donc point d'Honneur ſolide & veritable que celuy qui eſt établi ſur la vertu. A ce mot il ſe faut

bien garder de ſe méprendre ; car je ne pretends point parler de ces vertus morales, ou plûtôt Payennes, dont on ſe pique aujourd'huy ſi fort, & dont une infinité de gens ſe ſervent pour ſe faire une reputation d'honnêtes gens. Ceux qui ne donnent pas dans les apparences, ne ſçavent que trop, que toutes ces vertus exterieures ne ſont d'ordinaire que des vices bien concertés & bien menagés ; & que ſouvent on eſt d'autant moins honnête homme qu'on le paroît trop. Je ne parle que des vertus Chrétiennes, qui ont pour principe la grace de JESUS-CHRIST, & qui ſont la plus ſolide grandeur de l'homme ſur la terre. L'Orateur ſuivra donc la pente du cœur qui deſire naturellement l'honneur ; & aprés luy avoir fait connoître que rien de terreſtre & de paſſager ne merite un veritable Honneur, il le tournera du côté de Dieu, en qui ſeul on peut trouver une gloire parfaite. Bien loin d'étouffer le Deſir de l'Honneur dans le cœur de l'homme, il faut le piquer d'Honneur davantage ; & luy faiſant ſentir la grandeur & la dignité de ſon

ame, il faut réveiller & animer la paſſion qu'il a pour la gloire; & la pouſſer vers le Ciel, qui eſt le ſeul objet d'une belle & d'une noble ambition.

CHAPITRE VIII.

Du Deſir de la Volupté.

TOUTE la Philoſophie d'Epicure ne tendoit qu'à exciter le Deſir de la Volupté dans les cœurs. Cette expreſſion un peu trop dure luy a attiré une infinité de perſecuteurs : on luy a fait ſon procés ſans l'entendre, & l'on en eſt venu même juſques aux plus groſſes injures.

Epicuri de grege porcum.

Cependant il y a bien des gens d'eſprit & de ſçavoir qui ſe récrient contre la calomnie, & qui pretendent que la Volupté de ce Philoſophe étoit plus ſevere que la vertu des Stoïciens. Si nous jugeons de ſes ſentimens par ſes propres paroles, ſelon que les rapporte Laërce, nous n'aurons pas lieu de les condamner.

La fin de la vie heureuſe, dit-il, n'eſt autre choſe que la ſanté du corps, & la tranquillité de l'ame. ἡ τῦ σώματος ὑγεία, ἡ δ' ψυχῆς ἀπαραξία; parce que tout ce que nous faiſons, tend & ſe rapporte enfin à n'avoir ny douleur ny trouble : τούτου γὰρ χάριν ἅπαντα πράττομεν, ὅπως μήτε ἀλγῶμεν, μήτε ταρβῶμεν. Et parce qu'ayant nommé cette fin, du nom de Volupté, quelques-uns avoient pris delà occaſion de le calomnier, pretendant qu'il parloit d'une Volupté ſale & corporelle, il fait luy-même ſon Apologie ; & ſe purgeant de cette calomnie, il declare plus manifeſtement de quelle Volupté il entend, ou n'entend pas parler : car aprés avoir extrémement recommandé une vie ſobre & moderée : voicy comme il pourſuit.

Quand nous diſons que la Volupté eſt la fin de la vie heureuſe, nous n'entendons pas les Voluptés des débauchés, ny même celles des autres, entant qu'ils ſont conſiderés dans l'action même de joüir, par laquelle le ſens eſt affecté agreablement & doucement, comme l'entendent quelques-uns qui ignorent la choſe, ou

qui ne ſont pas de nôtre ſentiment, ou qui nous ſont mal affectionnés; mais nous entendons ſeulement cecy: μήτε ὀδυνᾶν κατὰ σῶμα, μήτε ταραχὴν κατὰ ψυχήν. Ne ſentir point de douleur au corps, & n'avoir point de trouble dans l'ame. Car ce n'eſt point le boire, ny le manger continuel, ny le plaiſir de l'amour, ny celuy des mets exquis & delicats des grandes tables, qui fait une vie agreable: mais une raiſon accompagnée de ſobrieté, & par conſequent d'une ſerenité de l'eſprit, qui recherche les cauſes pour leſquelles on doit choiſir ou fuïr chaque choſe, & qui écarte les opinions qui cauſent beaucoup de trouble dans l'ame.

Il paroît que ce Philoſophe avoit de bonnes intentions; mais il eſt à plaindre de n'avoir eu aucune teinture de la veritable Religion; elle luy auroit appris que la douleur du corps eſt une juſte punition d'un peché d'origine, qui a renverſé la Nature; & que le bonheur de l'homme, deſormais eſt de ſouffrir avec patience & avec ſoûmiſſion, pour ſatisfaire à la Juſtice du Createur offenſé. Elle luy

auroit fait auſſi connoître, qu'aprés le déreglement de la cupidité, & le deſordre de la raiſon corrompue par cette premiere tache, il n'y a que la grace de JESUS-CHRIST qui puiſſe établir une veritable tranquillité dans l'eſprit de l'homme; & que la plus parfaite Philoſophie, ſans le ſecours du Ciel, ne peut tout au plus que cacher les Paſſions au-dehors, mais non pas arrêter leur fureur, ny calmer les tempêtes qu'elles excitent au-dedans.

Ce ſeroit vouloir mettre une eſpece de Stoïciſme dans le Chriſtianiſme, de pretendre que le Chrétien doit renoncer à tous les plaiſirs: le Createur qui l'a fait homme, veut qu'il faſſe bien l'homme, & non pas l'Ange; & qu'il reçoive avec une humble reconnoiſſance les plaiſirs innocens qu'il a répandus ſur la terre, pour piquer nos ames, & pour les rendre ſenſibles aux ineffables plaiſirs qui ſe goûtent dans le Ciel.

Affecter un mépris general du plaiſir peut être un grand defaut, même dans la vie ſpirituelle. Car il y a une infinité de choſes agreables que Dieu n'a faites que pour nous réjoüir,

auſquelles on ne prend aucun plaiſir par une devotion mal entenduë, & que l'on rejette même par un orgueil plus fin & plus delicat qu'on ne penſe. Combien de beaux ouvrages du Createur frappent nos yeux, ſans entrer dans nôtre eſprit? Combien ce divin Bienfacteur mêle-t'il d'agrémens & de commodités dans la pluſpart des choſes de la vie que nous devrions goûter, pour nous inciter à le loüer & à luy rendre de continuelles actions de graces? & nous n'y penſons pas dans le temps même que nous nous en ſervons? Le ſage Chrétien trouve en toutes choſes des ſujets de plaiſir, parce qu'il trouve Dieu par tout; tout luy rit au-dehors, parce que ſa conſcience luy rit au-dedans: & joignant la tranquillité & la ſerenité de ſa conſcience avec les agrémens des objets, il vit dans une continuelle ſatisfaction.

Les plaiſirs ſont de bons eſclaves, & de mauvais maîtres; ils vous réjoüiſſent, ſi vous les faites ſervir; & ſi vous les ſervés, ils vous tyranniſent: ils vous meneroient à Dieu, ſi vous ne les meniés pas aux Creatures;

& ils vous attacheroient au Createur, ſi vous ne vous attachiés pas à eux. Mais tel eſt le déreglement du cœur de l'homme, que des choſes que Dieu luy a données pour ſe réjoüir, il en fait les cauſes de la douleur, & les ſujets de ſa perte ; car c'eſt de l'excés & de l'abus du plaiſir que procede la plûpart des maux que l'on ſouffre, & que l'on commet dans le monde. Et ainſi, il faut avoüer que preſque tous les plaiſirs les plus innocens ſont devenus illegitimes & criminels par la corruption du ſiecle.

L'Orateur corrigera ce déreglement, en faiſant voir 1. Que les plaiſirs ne touchent que le corps ; & qu'ainſi le Sage ne doit pas y aſſujetir ſon eſprit, qui eſt infiniment au-deſſus de tout ce qui eſt corporel. 2. Que ces plaiſirs ſont courts, & d'un moment ; & qu'ainſi ce ſeroit une folie d'avoir une longue & grande paſſion pour une choſe qui paſſe en un inſtant. 3. Que ces plaiſirs ſont mêlés d'une infinité de déplaiſirs ; & que ce ſeroit la derniere imprudence de riſquer de grands chagrins pour une petite ſatisfaction. Le Sage ne veut point

d'un plaiſir dés-lors qu'il coûte quelque déplaiſir. 4. Que les plaiſirs les plus innocens deviennent enfin criminels, étant preſque impoſſible d'y garder une juſte moderation; & qu'aprés avoir ruiné les biens, la ſanté, le corps, ils cauſent preſque toûjours la perte eternelle de l'ame.

Mais comme l'homme ne peut non plus vivre ſans plaiſir que ſans cœur, il faut le tourner vers les plaiſirs du Ciel, qui ſont d'autant plus ſenſibles & plus agreables, qu'ils ne touchent que l'ame & l'eſprit; qui ne ſont mêlés d'aucune douleur, & qui ſont eternels, ſelon cet oracle du Fils de Dieu: *Gaudium veſtrum nemo tollet à vobis.* Joan. cap. 16. C'eſt ce qui faiſoit dire à ſaint Auguſtin: Mon Dieu, qui eſtes le ſeul & ſouverain plaiſir, vous rejettiés loin de moy tous les faux plaiſirs; & en même temps vous entriés en leur place, vous qui étes plus agreable que toutes les voluptés de la terre, mais non à la chair & au ſang: *Ejiciebas enim eas à me, vera tu & ſumma ſuavitas; ejiciebas, & intrabas pro eis, omni voluptate dulcior, ſed non carni & ſanguini.* « Aug. Conf. lib. 9. cap. 1.

CHAPITRE IX.

De l'Eſperance.

ON dit communément que l'Eſperance eſt l'unique bien des malheureux ; mais ſans l'Eſperance les plus heureux ſeroient plus malheureux qu'on ne penſe. Ce n'eſt pas la joüiſſance du bien qui fait nôtre bonheur ; à peine l'avons-nous goûté que nous en ſommes rebutés. Et l'experience nous apprend que la poſſeſſion & le dégoût vont toûjours de compagnie : la raiſon en eſt, que lors que l'on poſſede un bien, on découvre à loiſir les maux cachés qu'il renfermoit ; & comme on voit ſon attente trompée, on s'en dégoûte fort aiſément : & il n'arrive que trop ſouvent que l'averſion ſuccede à l'ardeur avec laquelle on l'avoit recherché. De ſorte qu'au lieu de dire, *Ignoti nulla cupido*, qu'on n'aime point ce qu'on ne connoît pas, on devroit dire au contraire, *Noti nulla cupido*, qu'on n'aime plus une choſe dés-lors

qu'on en joüit, & qu'on la connoît. Mais l'Eſperance eſt ingenieuſe à ſeparer le mal qui eſt mêlé avec le bien, & à le purifier de tous les défauts qui l'accompagnent ; & ne le montrant que par des endroits qui le font paroître parfait, elle y porte le cœur avec un mouvement de joye & de complaiſance ſi agreable, que l'on peut dire que le plus delicat de tous les plaiſirs eſt d'eſperer ce que l'on ſouhaite.

Cet Ancien, qui dans le partage qu'il avoit fait de tous les biens de ce monde, ne s'etoit reſervé que l'Eſperance, avoit ſans doute fait un chois fort delicat ; & peut-être avoit-il pris pour ſon partage l'unique bien qu'il y ait ſur la terre. Un Poëte qui connoiſſoit bien le cœur, dit que l'Eſperance fût la ſeule Divinité qui reſtât ſur la terre, lorſque le dereglement des hommes en fit ſortir toutes les autres.

Hæc Dea, cùm fugerent ſceleratas Numina terras,
In Diis inviſâ ſola remanſit humo.

Ovid. 1. de Pont. Ep. 6.

Il eſt aſſés difficile de dire au juſte

quelle eſt la nature de l'Eſperance; car c'eſt un compoſé de pluſieurs Paſſions differentes : il y entre de la hardieſſe, du deſir, de l'amour, de la joye, & même un peu de crainte. Elle conſidere trois qualités en ſon objet. 1. Il faut que ce ſoit un bien abſent, & à venir. 2. Qu'il ſoit poſſible. 3. Qu'il ſoit difficile. Et ainſi on peut définir l'Eſperance, un mouvement de l'ame qui ſe porte vers un bien abſent, poſſible, & difficile.

L'Orateur corrigera ſans peine le mauvais uſage que l'on fait de cette Paſſion, en faiſant voir que les biens de la terre, les richeſſes, les honneurs, les plaiſirs, qui ſont les objets les plus ordinaires de nôtre Eſperance, ne ſont pas de veritables biens, & ne ſervent qu'à conduire au deſeſpoir aprés avoir long-temps flaté une Eſperance vague & inquiete, qui étant toûjours trompée, remplit le cœur d'une infinité de troubles & de chagrins. Mais comme l'Eſperance eſt l'unique bien de l'homme ſur la terre, l'Orateur ne doit pas la détruire, au contraire il doit l'animer davantage. Lorſqu'il luy propoſera ſes veritables objets,

objets qui ſont les biens du Ciel, il flatera cette Paſſion, en luy repreſentant, 1. Que les biens Celeſtes ſont les ſeuls qu'on peut appeller de veritables biens ; & que tous les autres ne ſont que des phantômes qui diſparoiſſent dans le même moment qu'ils ébloüiſſent : *Quid miraris? quid ſtupes? Pompa eſt, oſtenduntur iſtæ res, non poſſidentur; & dum placent, tranſeunt.* Senec. Ep. 110. 2. Que l'attente des biens eternels n'eſt jamais trompée, parce qu'elle eſt fondée ſur la parole de Dieu, qui eſt eſſentiellement infaillible ; & ſur les merites de JESUS-CHRIST qui nous donnent une eſpece de droit ſur le Ciel : *Spes non confundit, quia infundit certitudinem ; per hanc enim ipſe Spiritus teſtimonium perhibet ſpiritui noſtro, quod ſumus filii Dei.* S. Bern. in Cant. Ser. 27. 3. Que l'Eſperance Chrétienne laiſſe l'ame dans une paix & une tranquillité perpetuelle, que rien ne peut ébranler, & qui nous rend heureux au milieu des plus grands malheurs. C'eſt une Ancre, dit ſaint Paul, qui nous met en ſeureté dans les plus grands orages, & qui nous defend d'une infinité d'écueils dans cette

mer qu'on appelle monde : *Quam*
Heb. 6. *ſicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam.* C'eſt un bouclier, dit le même Apôtre, qui nous rend invulnerables à tous les traits de la Fortune, & à tous les coups de nos enne-
Eph. 6. mis : *In omnibus ſumentes ſcutum fidei, in quo poſſitis omnia tela nequiſſimi ignea extinguere.* Telle étoit la joye & la tranquillité du ſaint homme Job dans ſa plus grande miſere. Ce qui me conſole, s'écrioit-il, c'eſt que je verray un jour mon Dieu, & que je le poſſederay pendant toute l'eternité:
Job. 19. *Quem viſurus ſum ego ipſe, & oculi mei conſpecturi ſunt : repoſita eſt hæc ſpes mea in ſinu meo.* Pauvreté, perte de biens, douleur, mépris, affronts, vous m'êtes chers en veuë de cette récompenſe. C'étoit par ces motifs que les premiers Orateurs de l'Egliſe élévoient & animoient l'Eſperance des Fideles.

S. Chr. Hom. 1. ad popu Ant. „ Souvenés-vous, dit S. Chryſoſtome, que vous n'êtes icy que comme „ un hôte & un paſſager ; le Ciel eſt „ vôtre païs ; c'eſt là où vous devés faire paſſer tout ce qui eſt en vôtre pou„ voir : & avant même que d'en joüir „

dans cette divine Patrie, vous en recevrés dés icy une maniere de recompense. Car celuy qui se nourrit en cette vie de l'Esperance des biens celestes, & qui est rempli de la confiance de les obtenir, goûte déja par avance le bonheur de ce Royaume eternel. Et en effet rien n'est si capable de guerir les maux de nôtre ame, & de la perfectionner, que l'Esperance des biens à venir; pourvû que nous y fassions passer avant nous nos biens presens, & que nous employions à prendre soin de nôtre ame tout le loisir que demande une si importante occupation.

Les gens-de-bien, dit S. Augustin, dans l'Esperance d'obtenir la vie future, supportent plûtôt cette vie mortelle avec patience, qu'ils n'en joüissent avec plaisir; & ce qui fortifie leur courage pour souffrir constamment, avec l'aide de la grace, les maux de ce monde, est la joye qui les anime lors qu'ils considerent qu'ainsi qu'ils sont fideles à Dieu dans l'attente des biens eternels, Dieu leur sera aussi fidele dans la promesse qu'il leur en a faite. S. Aug. Ep. 52. Macedonio.

CHAPITRE X.

Du Deſeſpoir.

IL ſemble que le Deſeſpoir ne ſoit que la paſſion des foibles & des fous : cependant nous voyons que cette paſſion a été autrefois extrémement à la mode parmy les braves, & les Heros, qui ſe faiſoient un merite dans leurs diſgraces de s'abandonner au deſeſpoir, & de ſe procurer la mort par le fer, ou par le poiſon. Jamais Seneque ne m'a paru plus outré que dans les loüanges qu'il donne au fameux Caton d'Utique, qui ſe plongea un poignard dans le cœur, parce qu'il ne pouvoit ſouffrir la grandeur de Ceſar. Je ne fais point de doute, dit-il, que les Dieux ne deſcendent du Ciel dans Utique, pour aſſiſter à ce grand ſpectacle d'un homme qui ſe ſert de ſes propres mains pour arracher ſon cœur : *Liquet mihi cum magno ſpectaſſe gaudio Deos, cùm vir ille acerrimus ſui vindex gladium ſacro pec-*

Sen. de Provid.

tori infigit, dum viscera spargit, & animam manu educit. Il auroit sans doute mieux fait de dire que tous les Demons sortirent des Enfers pour voir l'action la plus brutale qui fût jamais, & plus digne sans doute d'une Furie que d'un homme raisonnable. Grand Philosophe, qui avoit fait gloire de souffrir la domination de Pompée; & qui se tuë, parce qu'il ne peut souffrir celle de Cesar! Le Fou cherche la mort, mais le Sage l'attend de pié ferme; qui choisit une mort en particulier, témoigne qu'il en craint quelqu'une qu'il n'a pas le courage de souffrir. Si j'avois vû Caton attendre tranquillement l'effet de la haine qu'il s'imaginoit que Cesar avoit pour luy, j'admirerois son courage, au lieu que je mépriſe sa fureur.

Il y a un desespoir moderé qui peut être fort utile à l'homme sage: c'est une espece de poison preparé qui guerit bien des maux. Le desespoir en soy est un mouvement violent & impetueux par lequel l'ame s'éloigne d'un bien qu'elle ne peut posseder, aprés l'avoir recherché avec

Senec. de tranquillit. ani. c. 15.

ardeur. Si l'Orateur ſçait bien menager cette paſſion dans le cœur de l'homme, il en tirera une infinité de bons effets ; il s'en ſervira pour dégoûter des faux biens de ce monde, qui ne font que des heureux en imagination, & qui ne laiſſent (aprés bien des peines) qu'un mortel dépit de l'ame bien fatiguée pour ſe rendre miſerable. Ce dépit étant bien conduit, eſt peut-être une des meilleures diſpoſitions à la grace ; & une infinité de perſonnes luy doivent ces heureux retours vers Dieu, qui les ont ſanctifiés.

Il y a une autre eſpece de Deſeſpoir, en matiere de ſalut, qui jette les ames dans les dernieres extremités par une funeſte défiance de la miſericorde de Dieu. L'Orateur détruira cette noire paſſion en repreſentant au pecheur, 1. Que quelque irritée que ſoit la colere de Dieu contre luy, il eſt toûjours prêt de luy faire miſericorde. 2. Que quelque peu de jours qu'il ait à vivre, il a toujours aſſés de temps pour ſe ſauver ; en quelque état, & en quelque temps qu'il ſe trouve, il peut toûjours eſ-

perer, & jamais ne deſeſperer.

On ne peut diſſimuler, que ſi nous n'enviſagions que nos ſeuls pechés, ce ne ſeroit pas ſans raiſon que nous tomberions dans le Deſeſpoir ; mais ſi nous conſiderons le Sang & la Mort de JESUS-CHRIST, qui eſt le grand myſtere de nos eſperances, nos cœurs ſeront incapables de ces ſortes d'émotions de Deſeſpoir : *Deſperare utique potuiſſem propter nimia peccata mea : niſi Verbum tuum, Deus meus, caro fieret, & habitaret in nobis.* L'image de mes pechés paſſés épouvente mon eſprit, dit ſaint Auguſtin ; & ſi je ne jettois les yeux que ſur mes crimes, je ſerois capable de concevoir des défiances ſecretes de la miſericorde de Dieu ; mais JESUS-CHRIST ſur la Croix diſſipe toutes ces craintes, & ſon Sang raſſure mon cœur : Si je me regardois comme eſclave du Demon, auquel mes pechés m'ont livré, je ne pourrois attendre une autre ſuite de mes deſordres que l'Enfer ; mais quand je fais reflexion que je ſuis membre de JESUS-CHRIST, & que ſon Sang « S. Aug. Manu. c. 15.

» coule dans mes veines, il m'eſt
» impoſſible de ne pas eſperer qu'il
S Aug. » me fera miſericorde : *Eſt in te Deo*
& Domino noſtro Jeſu Chriſto uniuſ-
Ibid. *cujuſque noſtrûm portio & ſanguis*
c. 12. *& caro. Ubi ergo portio mea regnat,*
ibi regnare me credo : Ubi ſanguis
meus dominatur, ibi dominari confi-
do : Ubi caro mea glorificatur, ibi
glorioſum me eſſe cognoſco.

» Quelques pechés que vous ayés com-
» mis, dit S. Baſile, on en peut définir
» le nombre & la grandeur ; mais il eſt
» impoſſible de trouver des bornes à la
S Baſi. » miſericorde de Dieu : *Si peccata &*
in reg. *magnitudine & numero poſſunt definiri;*
Brevi. *miſerationes autem Dei, neque magnitu-*
dine, neque numero poſſunt circumſcribi.

» Jettés les yeux, dit ſaint Ber-
» nard, ſur ces grands exemples de
» la miſericorde de Dieu, dont tout
» l'Evangile eſt remply, & vous ver-
» rés que vous avés offenſé un Dieu
» qui eſt toûjours prêt de vous par-
» donner. Vous n'avés pas plus pe-
» ché que Magdeleine, que la Sama-
» ritaine, que ſaint Pierre, que ſaint
» Paul, que le Bon-Larron : non
» ſeulement ils ont obtenu miſeri-
corde,

corde, mais ils ſont encore devenus de grands Saints : *Numquid amplius Paulo peccaſti? Numquid plus Petro? Attamen illi in toto corde pœnitentiam agentes, non modò ſalutem, ſed & ſanctitatem conſecuti ſunt.* S. Bern. Serm. 8. in feſt. Petri & Pauli.

Que nous ſommes heureux, dit Tertullien, puiſque Dieu s'eſt engagé, même avec ſerment, de faire miſericorde au pecheur, s'il veut faire penitence! Mais que nous ſommes malheureux, ſi nous ne voulons pas nous fier à Dieu, lors qu'il veut bien jurer en nôtre faveur! *O beatos nos quorum cauſâ Deus jurat! O miſerrimos, ſi nec juranti Deo credimus!* Tertul. lib. de Pœnit.

Malheur à ceux qui par un juſte châtiment du mépris qu'ils ont fait de la miſericorde de Dieu, ſont enlevés de ce monde ſubitement, ſans avoir le temps de ſe convertir au Seigneur, & de renoncer au peché! Mais tandis que nous vivons ſur la terre, quand il ne nous reſteroit que tres-peu de momens à vivre, il eſt certain que nous pouvons obtenir le pardon des pechés les plus enormes. Quelque tard que

ſe faſſe la Penitence, dit ſaint Jerôme, elle peut nous ſauver, ſi elle eſt ſincere. Le Bon-Larron ne commença à ſe convertir que ſur la Croix, & il fut ſauvé : *Nunquam eſt ſera converſio : Latro de cruce tranſit in paradiſum.* Il ne faut qu'un moment pour ſe convertir ; & quelque court que ſoit le temps qui reſte au pecheur, il en a toûjours aſſés pour retourner à Dieu : *Non adeò tardè quis ad Deum convertitur, quin ſufficiat ei reſiduum tempus quantumlibet breve, ad peragendum iter peregrinationis, ſi velit.* La raiſon Theologique eſt que pour faire une parfaite Penitence, il ne s'agit que de deux choſes: La premiere eſt d'aimer Dieu ; la ſeconde eſt de haïr le peché. Or pour l'amour & pour la haine, il ne faut qu'un moment. En un ſeul moment on peut aimer Dieu de toute ſon ame, & conſequemment haïr ce qui eſt oppoſé à Dieu. Il eſt donc viſible qu'un ſeul moment ſuffit pour une parfaite Penitence. Il eſt vray que pour former cét acte d'amour, il faut une grace & une miſericorde de Dieu toute particuliere;

S. Hieron. Epiſt. ad Læt.

Hugo. Card. ſup. Proy. c. 11.

mais il eſt vray auſſi que par les merites du Sang de JESUS-CHRIST on a toûjours ſujet d'eſperer le ſecours de cette grace divine.

Que ceux qui ſe ſentent troublés de ces mouvemens du Deſeſpoir, interrogent leur propre cœur, & qu'ils ſe demandent à eux-mêmes, s'ils haïſſent Dieu ; & qu'ils ſçachent que tandis qu'il leur reſte un rayon de l'amour de Dieu, il y a encore en eux un reſte d'eſperance, quoy qu'il ſoit comme offuſqué par les noires vapeurs de la melancolie. Car il eſt abſolument impoſſible que Dieu ſoit leur ennemy, tandis qu'ils l'aiment ; & c'eſt à eux que le Seigneur adreſſe ces paroles ſi conſolantes : *J'aime ceux qui m'aiment ; & ceux qui me cherchent avec ſoin, me trouveront.* Pro. 18.

Nôtre Religion nous apprend que, *Nous n'aimons Dieu que parce qu'il nous aime le premier.* 1. Ioan. 4. Si donc nous l'aimons, nous pouvons nous aſſûrer qu'il nous aime toûjours, & qu'il ne tient qu'à nous de r'entrer dans ſa ſainte grace.

CHAPITRE XI.

De la Hardieſſe.

SI l'Amour n'avoit pas tant d'aveugles Partiſans dans le monde, la Hardieſſe ſeroit regardée, avec juſtice, comme la plus noble & la plus glorieuſe de toutes les paſſions. C'eſt elle qui fait les plus éclatantes vertus dans la vie Civile, & dans la vie Morale : c'eſt elle qui forme les grands hommes & les Heros, à qui elle ouvre le chemin à la gloire & à l'immortalité : c'eſt elle à qui toutes les Puiſſances & tous les Empires de l'Univers doivent leur établiſſement & leur grandeur : c'eſt enfin cette genereuſe paſſion qui a fait tous les Heros du Chriſtianiſme, & qui jointe à la Grace, les a fait glorieuſement triompher de leurs plus fiers ennemis, & des plus redoutables Tyrans.

La Hardieſſe eſt un mouvement de l'ame, qui l'aſſure à la veuë du

peril, & qui fait qu'elle s'élance contre le mal, pour le combattre, & pour le vaincre. Comme c'eſt ce noble mouvement du cœur de l'homme, qui luy fait entreprendre & executer les plus grandes actions, on a auſſi plus beſoin du ſecours & de la force de l'Eloquence, pour l'exciter & pour l'animer dans les plus importantes occaſions. Et c'eſt ce qui a fait que les plus grands Capitaines, qui ont preſque toûjours été les plus grands Orateurs, ſe ſont ſouvent ſervi de tout l'art de l'Eloquence, pour bien menager cette paſſion dans le cœur de leurs Soldats.

Scipion voulant aſſieger Carthage la Neuve, anima ſes Soldats en leur repreſentant la richeſſe du butin, & la gloire qu'ils avoient à acquerir. Tite-Li.

« Si quelqu'un s'imagine qu'on « vous ait amenés icy pour aſſieger « ſeulement une Ville, il conſidere « plus la peine que vous y devés « employer, que le profit & l'a- « vantage qui vous en doit reve- « nir. Veritablement vous n'aſſie- «

» gerés qu'une ſeule Ville, mais vous
» prendrés toute l'Eſpagne dans cet-
» te Ville toute ſeule. Vous y trou-
» verés les ôtages des Rois, & de
» tant de peuples renommés; & ils
» ne ſeront pas ſi-tôt en vôtre puiſ-
» ſance, qu'ils mettront en vos mains
» tout ce qui eſt aujourd'huy ſous
» l'obeiſſance des Carthaginois. Vous
» y trouverés tout l'argent des en-
» nemis, ſans lequel ils ne peuvent
» faire la guerre; parce qu'ils entre-
» tiennent des armées qui ſont tou-
» tes compoſées de Soldats merce-
» naires; & au reſte cet argent nous
» ſervira comme d'un charme, pour
» gagner le cœur des Barbares. Vous
» y trouverés des armes, des ma-
» chines, & toute ſorte d'appareil de
» guerre: Et ce qu'on doit beau-
» coup eſtimer; nous en dépoüille-
» rons l'ennemy, & vous en ſerés
» enrichis. Outre cela nous aurons
» en nôtre pouvoir non ſeulement
» une Ville, mais auſſi un beau
» Port, d'où nous pourrons tirer
» par mer & par terre tout ce que
» la guerre demande pour ſon en-
tretien & pour ſon uſage. Et ſi

toutes ces choſes ſont grandes, les Ennemis les eſtimeront encore plus grandes, quand nous les en aurons privés. C'eſt icy leur Citadelle; c'eſt icy leur Epargne; c'eſt icy leur Arſenal, & leur Magazin de toutes choſes. D'icy l'on peut aller droit en Afrique; il n'y a point d'autre Port, ny d'autre retraite entre Gades & les Pyrenées; & d'icy l'Afrique commande à toute l'Eſpagne. Mais puiſque je vous vois reſolus, & déja en état d'executer cette entrepriſe; paſſons de la parole à l'effet; allons de toutes nos forces attaquer Carthage la Neuve.

Darius répand la Hardieſſe dans toute ſon Armée, en l'animant par une eſpece de deſeſpoir, & en luy faiſant connoître que c'eſt une indiſpenſable neceſſité de vaincre, ou de mourir.

Nous qui étions depuis peu Seigneurs de toutes ces Terres que l'Helleſpont baigne d'un côté, & l'Ocean embraſſe de l'autre, ſommes aujourd'huy reduits à combatre non plus pour la gloire, mais Quint. Curt.

» pour la vie, & (ce qui nous eſt
» plus cher que la vie,) pour la li-
» berté. Voicy le jour fatal qui doit
» affermir ou renverſer le plus grand
» Empire qui fut jamais. Ce ne fut
» qu'avec la moindre partie de nos
» forces que nous combatîmes au
» Granique. Aprés la perte que nous
» reçûmes en Cilicie, la Syrie nous
» pouvoit ſervir de retraite ; nous
» tenions encore le Tigre & l'Eu-
» phrate, deux puiſſans boulevars de
» ce Royaume. Mais nous en ſom-
» mes venus à ce point, que ſi nous
» lâchons aujourd'huy le pied, nous
» ne ſçaurions même où fuïr. La
» longueur de la guerre a conſumé
» tout ce qui étoit derriere nous ;
» les Villes n'ont plus d'habitans, ny
» les campagnes de laboureurs, tout
» eſt ramaſſé dans cette Armée ; nos
» femmes mêmes, & nos enfans ſe
» traînent aprés nous, & c'eſt autant
» de butin pour l'Ennemy, ſi nous
» ne ſauvons des gages ſi chers par
» une Victoire. Pour moy, j'ay ſa-
» tisfait à tout ce qui étoit de mon
» devoir ; j'ay aſſemblé une Armée
» ſi nombreuſe, qu'à peine ces cam-

pagnes ſi vaſtes la peuvent contenir ; j'ay fourny armes & chevaux ; j'ay donné ordre que les munitions ne manquaſſent à une ſi grande multitude : enfin j'ay choiſi un lieu propre pour la ranger en bataille ; déſormais le reſte dépend de vous. Ayés ſeulement l'audace de vaincre, & vous mocqués de la reputation des Ennemis, qui eſt une arme bien foible contre des gens de cœur. Ce que vous avés redouté juſques icy, ce que vous avés pris pour vaillance, n'eſt qu'une pure temerité, qui n'a pas ſi-tôt jetté ſon feu que, ſemblable à ces animaux qui ont laiſſé leur aiguillon, elle ne fait que languir. Au reſte ces Plaines nous découvrent le petit nombre que les montagnes de la Cilicie nous avoient cachées. Voyés-vous comme leurs rangs ſont clairs, leurs aîles éfilées, & leur corps de bataille épuiſé. Car pour ceux qu'il a mis à l'arriere-garde, j'apprens qu'ils nous tournent déja le dos, comme pour ſe preparer à la fuite. Je ne veux que mes chariots armés

» de faulx pour leur paſſer ſur le
» ventre. Que ſi nous gagnons cet-
» te bataille, tout eſt gagné, & la
» guerre eſt finie ; puiſqu'ils ne ſçau-
» roient s'enfuir non plus que nous,
» le Tigre & l'Euphrate les tenant
» enfermés. Ajoûtés à cela que ce
» qui étoit pour eux auparavant, leur
» ſera contraire : car nous avons une
» Armée legere & aiſée à remuer,
» au lieu que la leur eſt chargée de
» butin ; tellement qu'étant emba-
» raſſés de nos dépoüilles, nous les
» pouvons défaire aiſément, & une
» même choſe ſera la cauſe & le fruit
» de la Victoire. Que ſi quelqu'un
» de nous redoute le nom de cette
» Nation, qu'il ſçache que ce ſont
» bien là les armes des Macedoniens,
» mais non pas les Macedoniens. Il
» s'eſt déja bien répandu du ſang des
» deux cotés ; & pour petite que ſoit
» la perte en un petit nombre, elle
» eſt toûjours grande & conſiderable.
» Alexandre quelque terrible qu'il
» paroiſſe aux lâches, enfin ce n'eſt
» qu'un homme ; & encore, ſi vous
» me croyés, un brutal, un étour-
» dy, plus heureux juſques icy par

nôtre épouvante que par ſa valeur. « Or il eſt certain que tout ce qui « manque de conduite ne ſçauroit « durer. C'eſt pourquoy bien que la « fortune ſemble s'être déclarée pour « luy, ne doutés pas pourtant qu'elle « ne ſe laſſe ; elle n'a pas de quoy « fournir à une continuelle temerité. « D'ailleurs ſes faveurs ne ſont ja- « mais ſi pures qu'il n'y ait quelque « mélange qui les corrompe, outre « que les choſes de ce monde ſont « ſujettes à une perpetuelle viciſſitu- « de. Peut-être que les Dieux ont « voulu que l'Empire des Perſes, qu'- « ils ont élevé au comble de la gloire « durant le cours de deux cens tren- « te ans, reçût maintenant ce choc, « non pour être abbatu, mais ſeule- « ment ébranlé ; afin de nous remet- « tre en memoire l'inſtabilité des « choſes humaines, à quoy l'on ſon- « ge ſi peu dans les grandes proſpe- « rités. Il n'y a pas long-temps que « nous faiſions de gayeté de cœur « la guerre aux Grecs dans leur « païs ; aujourd'huy nous ſommes « en peine de repouſſer celle qu'ils « nous font dans le nôtre. Ainſi nous «

» éprouvons tour à tour l'inconſtan-
» ce de la fortune ; & il ne faut pas
» que les Perſes, ny les Grecs pen-
» ſent parvenir à une Monarchie, où
» aſpirent deux ſi puiſſans Concur-
» rens. Mais quand il n'y auroit pas
» lieu de tout eſperer, la neceſſité
» nous oblige à bien faire ; & nous
» ne ſçaurions être gueres pis que
» nous ſommes : ma mere, mes deux
» filles, mon fils Ochus, l'eſperan-
» ce de cet Empire, gemiſſent dans
» les fers ; ces rejettons de ma mai-
» ſon, vos Princes, vos Chefs, qui
» ſont comme autant de Rois, ſont
» Eſclaves : enfin la meilleure partie
» de moy-même n'eſt plus à moy ;
» & n'étoit ce qui me reſte en vous,
» je ſerois entierement Captif. Sus
» donc, tirés ma mere, & mes en-
» fans des liens ; car pour ma fem-
» me, helas ! je l'ay perduë dans la
» priſon. Rendés-moy ces chers ga-
» ges pour leſquels je ne refuſe pas
» de mourir. Repreſentés-vous qu'
» ils vous tendent les mains tous en-
» ſemble ; & qu'aprés avoir imploré
» les Dieux du païs, ils vous deman-
» dent vôtre aſſiſtance, vôtre com-

passion, vôtre foy ; & vous conjurent de les délivrer d'une si grande misere. Imaginés-vous quelle est leur douleur, de ne vivre maintenant que par la grace de leur Ennemy, & de se voir Esclaves de ceux dont ils dédaignoient d'être les Rois ? Mais je vois les Ennemis qui s'avancent, & plus ils s'approchent, plus j'aurois de choses à dire pour vous encourager. Je vous prie donc par nos Dieux tutelaires, par le feu eternel qu'on porte devant nous sur nos Autels, par la splendeur du Soleil qui naît dans mon Royaume, & par la memoire immortelle de Cyrus, lequel ayant ôté cet Empire aux Medes & aux Lydiens, l'a transporté le premier aux Perses : Je vous prie, dis-je, & vous conjure par des choses si sacrées, de sauver à ce coup l'honneur de la Perse, & de garantir d'un eternel opprobre une Nation si florissante. Allés pleins d'alegresse & de confiance, afin que vous transmettiés à vos Successeurs la gloire que vous avés reçuë de vos Ancêtres. Vous portés aujourd'huy dans vos mains

» vôtre liberté, vôtre ſalut, & toute
» l'eſperance de la Patrie. Le moyen
» d'éviter la mort, c'eſt de la mépri-
» ſer ; qui la craint, la trouve. Au
» reſte ſi je ſuis monté ſur un char,
» ce n'eſt pas tant pour ſuivre la coû-
» tume du païs, que pour être vû de
» tout le monde : faites tous comme
» moy, ſuivés les exemples que je
» vous donneray, c'eſt tout ce que
» je vous demande.

Marcellus voyant les Romains défaits par Annibal, remet le courage dans le cœur de ſes Soldats, en les piquant de honte, & en leur faiſant ſentir l'opprobre de leur fuite.

Tite-Live.

» Je rends graces aux Dieux immor-
» tels, comme je le dois ſans doute en
» une pareille occaſion, que l'Ennemy
» victorieux voyant que vous fuyiés a-
» vec tant de crainte, & que vous vous
» jettiés en foule dans les retranche-
» mens & dans les portes, ne ſoit pas
» venu du même pas attaquer le Camp.
» Vous l'euſſiés certes abandonné
» avec la même épouvante que vous
» avés quitté le combat. D'où cette
» crainte eſt-elle venuë ? d'où eſt venu

ce grand effroy qui vous a fait ſi-tôt « oublier & qui vous êtes, & contre « qui vous combattés ? Ne ſont-ce « pas les mêmes Ennemis que vous « vainquîtes l'été paſſé ? que vous « avés ſuivis juſques icy fuyans devant « vous nuit & jour ? que vous avés « mis en fuite dans une infinité de pe- « tits combats, & que vous empêcha- « tes hier & de paſſer outre, & de « camper ? Je ne parleray point des « choſes dont vous pouvés juſtement « vous glorifier ; je ne vous repreſen- « teray que celles qui vous doivent « faire de la honte, & vous donner « de la douleur. Hier vous vous re- « tirâtes du combat avec un avantage « égal : qu'eſt-ce qu'une nuit, qu'eſt- « ce qu'un jour nous pourroient avoir « ôté ? Nos troupes ſont-elles moin- « dres aujourd'huy, ou celles des En- « nemis ſont-elles plus grandes ? Non, « je ne croy pas parler à mon Armée, « & à des Soldats Romains ; je vois « bien icy les mêmes corps & les mê- « mes armes que j'avois coûtume d'y « voir ; mais je ne vois pas le même « courage. Si vous euſſiés eu le même « cœur, l'Ennemy auroit-il vû vôtre «

» fuite? Eût-il emporté vos Enſei-
» gnes? Ne les euſſiés-vous pas défen-
» duës? Il s'eſt glorifié juſqu'icy d'a-
» voir taillé en pieces quelques-unes
» de vos Legions; mais aujourd'huy
» vous luy avés donné la premiere fois
» la gloire d'avoir mis en fuite une
» Armée entiere des Romains.

Flaminius anime ſes Troupes en les faiſant ſouvenir de leur premiere hardieſſe, & de leurs anciennes victoires.

» Ne ſont-ce pas là, mes Compa-
Polyb. » gnons, ces mêmes Macedoniens qui
» tenoient les détroits par où l'on va
» à Eordée, que vous aſſaillîtes ſous
» la conduite de Sulpicius, que vous
» repouſſâtes ſur le ſommet des mon-
» tagnes, & dont vous taillâtes en pie-
» ces un ſi grand nombre? Ne ſont-ce
» pas là ces mêmes Macedoniens qui
» s'étoient emparés dans l'Epire de ces
» endroits inacceſſibles par où tout le
» monde deſeſperoit que l'on pût
» faire paſſer l'Armée? vous les en
» chaſſâtes pourtant, & vous les con-
» traignîtes de quitter les armes, & de
» fuïr juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent retirés
» dans la Macedoine. Pourquoy donc

les

les craindrés-vous aujourd'huy que « vous devés les combattre d'égaux, « aprés les avoir vaincus lors qu'ils « avoient sur vous tant d'avantages? « Quoy! le souvenir des belles choses « que vous avés faites vous ôteroit-il « le courage, au lieu d'augmenter cette « belle ardeur que vous avés toûjours « montrée? Disposés-vous donc à com- « batre comme vous avés de coûtume, « & vous y exhortés de vous-mêmes; « car j'espere avec l'aide des Dieux que « le succés de cette bataille vous sera « aussi favorable que le succés des pre- « cedentes. «

Cyrus excite le courage de ses Capitaines en leur representant la force de son Armée d'une maniere également grande & delicate.

Messieurs, je vous ay mandés, « parce que je vous ay vû effrayés des « nouvelles qui nous sont venuës. Cer- « tes c'est une chose étrange que vous « ayiés pris l'épouvante pour avoir oüi « dire que les Ennemis s'assemblent, & « que vous ne songiés plus, que nous « les avons vaincus quand nous étions « moins que nous ne sommes, & quand « nous n'étions pas si bien armés. Que « Xenophon, Cyropedie.

„ ſeroit-ce donc, ô Dieux ! ſi vous
„ étiés à leur place, & ſi l'on vous diſoit
„ qu'une Armée telle que la nôtre
„ marche contre vous ? Voicy com-
„ ment on vous parleroit. Ceux qui
„ vous ont déja vaincus, viennent une
„ ſeconde fois vous attaquer, tous
„ pleins encore de la vanité de leur
„ victoire. Ceux qui ont mis en fuite
„ vos Archers, & vos Lanceurs de ja-
„ velots viennent contre vous avec de
„ nouvelles troupes. Comme vous
„ n'avés pû faire tête à leurs gens de
„ pié armés de corſelets, vôtre Cava-
„ lerie pourra-t'elle contenir le choc
„ de la leur qui eſt armée de même ?
„ Ce n'eſt point à coups de fléches ou
„ de dards, ny de loin, que leurs Cava-
„ liers prétendent vous combatre, mais
„ de prés avec un fort javelot. Ils ont
„ des chariots non pas pour fuïr com-
„ me autrefois, mais pour ſe faire jour
„ au travers des bataillons : les chevaux
„ qui les tirent, ſont couverts de lames
„ d'airain, les eſſieux ſont garnis de
„ faulx tranchantes, dont l'effet ne
„ ſçauroit être qu'horrible. Ils ont en-
„ core des Chameaux, un ſeul deſquels
„ peut donner l'épouvante à cent Che-

vaux. Ils font rouler auſſi avec eux « de groſſes tours de bois, d'où ils vous « tireront tant de fléches, que vous ne « pourrés reſiſter contre eux en raſe « campagne. Si l'on vous rapportoit « toutes ces choſes de vos Ennemis, que « feriés-vous? puiſque vous tremblés « pour avoir oüi dire que Creſus eſt « élû General: luy dont la timidité ex- « cede d'autant plus celle des autres Sy- « riens, qu'ils ne lâcherent le pié qu'a- « prés avoir été rompus en combatant; « & qu'il tourna le dos dés qu'il les vit « en deſordre, ſans ſe mettre aucune- « ment en état de les ſecourir davanta- « ge. Il faut bien que les Ennemis ne « s'eſtiment pas ſuffiſans pour nous re- « ſiſter, puiſqu'ils ſoldoyent des Etran- » gers, afin de fair pour eux ce qu'ils « ne ſçauroient faire eux-mêmes. Que « ſi nonobſtant toutes ces conſidera- « tions, quelqu'un trouve leurs forces « redoutables, & ne fait point de cas « des nôtres, je ſuis d'avis de l'envoyer « de leur côté; car il nous ſervira beau- « coup plus étant parmy eux, que par- « my nous. «

Voilà ce que l'Eloquence fournit de plus grand aux Heros, pour faire

entrer leur hardieſſe & leur courage intrepide dans l'ame de leurs Guerriers.

Mais il y a une hardieſſe plus noble & plus parfaite, qui conſiſte à combatre les Ennemis de Dieu & de ſon Egliſe, à vaincre le peché & la cupidité déreglée, & à ſouffrir courageuſement pour la gloire de JESUS-CHRIST, & pour ſon ſalut. L'Orateur Chrétien ſe ſervira de ces motifs pour exciter cette hardieſſe. 1. La grandeur d'une gloire & d'une recompenſe eternelle, qui eſt promiſe à ceux qui ſeront animés d'une ſainte intrepidité: *Regnum cœlorum vim patitur, & violenti rapiunt illud.* 2. Le ſecours de J. CHRIST, qui combat dans nous, & avec nous, & qui nous rend toûjours invincibles. 3. La gloire qu'il y a à ſe vaincre ſoy-même, gloire infiniment plus grande que celle que l'on trouve en triomphant des Ennemis étrangers. 4. La honte & la baſſeſſe qu'il y a d'être eſclave de ſon propre corps: *Ad majora natus ſum quàm ut corporis mei mancipium fiam.* 5. L'exemple d'une infinité de perſonnes, jeunes, delicates,

Matt. 11.

& de la plus haute naiſſance, qui ſe ſont fait une joye de tout ſouffrir avec une hardieſſe inébranlable. Quelle honte pour nous, diſoit Seneque? les plus grands hommes ont tout ſouffert. Mutius vit brûler ſa main avec plus de joye que ſon Ennemy n'en témoignoit en le regardant : Regulus a triomphé ſur un gibet: Socrate s'eſt fait du poiſon un breuvage agreable : Camille a trouvé la douceur de ſa patrie dans ſon exil ; & Caton a goûté la mort avec plus de plaiſir que les autres ne goûtent la vie. Serons-nous donc les ſeuls foibles & lâches, qui n'aurons pas le courage de ſouffrir quelque choſe qui nous diſtingue du vulgaire? *Singula vicêre jam multi, ignem Mutius, crucem Regulus, venenum Socrates, exilium Camillus, mortem ferro adactam Cato: & nos vincamus aliquid.*

" Senec. Epiſt. 98.

Que les paroles de ce Philoſophe Payen ſont capables de confondre les Chrétiens! Diſons avec ſincerité & avec humilité ce que ce faux Sage diſoit peut-être par vanité. Tant de genereux Chrétiens ont mis toute leur gloire à ſouffrir pour Dieu. Les uns

avec une invincible hardieſſe ont chanté les loüanges du Seigneur ſur les roüës & ſur les chevalets ; les autres ont triomphé au milieu des feux & des flammes : le fer, & le poiſon n'ont point ébranlé ceux-cy ; ceux-là ont laſſé la force & la rage des Bourreaux. Seray-je donc le ſeul, lâche & indigne Chrétien, qui ne voudray rien ſouffrir ? *Singula vicêre jam multi : & nos vincamus aliquid.*

Je ne parle point icy d'une certaine brutalité que quelques-uns appellent hardieſſe, & dont certains libertins ſe piquent, en faiſant gloire d'être intrepides dans les plus honteux & dans les plus furieux débordemens. Quelle folie, ou plûtôt quelle fureur, de mettre ſon courage à faire le brave contre Dieu ! J'avouë que l'Orateur doit peu s'arrêter à détruire cette eſpece d'emportement ; & il doit regarder ces débauchés comme des gens qui ſont ſi peu capables de raiſon, que l'Eloquence ne peut plus faire aucune impreſſion dans leur eſprit.

CHAPITRE XII.

De la Crainte.

LA Crainte eſt un mouvement de l'ame, par lequel elle ſent par avance un mal qui n'eſt pas encore arrivé, & qui eſt incertain au moins en ſes circonſtances. Quelque bien que certains Philoſophes ayent dit de la crainte humaine, je n'en ſçaurois dire que du mal, puiſqu'elle ne ſert qu'à deſeſperer les malheureux, & à rendre les plus heureux miſerables. Il y a des paſſions aveugles & inconſiderées; mais celle-cy n'eſt que trop éclairée & que trop ingenieuſe pour nôtre malheur: elle ſe ſert ſouvent de tout nôtre eſprit pour chercher de quoy nous tourmenter; & elle n'eſt occupée qu'à inventer de faux maux pour nous faire ſouffrir des douleurs veritables. Elle va chercher dans l'avenir, où perſonne ne voit goute; & là au milieu de mille ſpectres & de mille phantômes elle ſe fait un plaiſir de nous effrayer, & ſe joüe de nôtre foibleſſe, comme l'on fait

quelquefois des petits enfans, auſquels on fait croire qu'une ombre les va devorer.

Nam velut pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt : ita nos in luce timemus.

Elle nous met même ſouvent dans un tel état que nous ne ſçavons ce que nous craignons, ny pourquoy nous craignons ; & elle a cela de plus ingenieux que les autres Bourreaux, qu'elle ſe ſert de nous-mêmes pour faire nôtre propre ſupplice.

Cauſam timoris ipſe quam ignoro, exigis.
Nihil timendum video, ſed timeo tamen.
Placet ire : pigris membra ſed genibus labant,
Alióque quàm quò nitor, adductus feror.
Sic concitatam remige & velo ratem,
Æſtus reſiſtens remigi & vento refert.

Seneque fournit de belles reflexions à l'Orateur pour détruire cette paſſion tenebreuſe & cruelle. Ce Philoſophe repreſente à Lucilius que le temps étant la choſe du monde la plus incertaine, & la moins conſtante, c'eſt une extrême folie de chercher dans l'avenir, qui ne ſera peut-être

peut-être jamais pour nous, de quoy nous affliger, & nous tourmenter: Que c'eſt avoir bien envie d'être miſerable, de ſouffrir un mal avant qu'il ſoit arrivé : Qu'il faut être fou pour aller au-devant de ſon malheur: Que ſouvent, plus le peril eſt proche, plus on l'évite : Que chacun a l'experience que de cent choſes qu'il craignoit, qui l'ont ſi long-temps chagriné, il n'en eſt pas arrivé deux : Que la crainte nous trompe encore plus que l'eſperance : Que la fortune n'eſt pas moins inconſtante à l'égard du mal qu'à l'égard du bien ; & qu'elle rend auſſi ſouvent & auſſi promptement les miſerables heureux, qu'elle rend les heureux miſerables : Qu'enfin ſi nous avons une ſi grande envie de nous tromper nous-mêmes, nous nous trompions au moins pour nous procurer du bien, & non pas du mal. Eſperons ſans ceſſe de grands biens, & n'apprehendons jamais aucun mal. Tromperie pour tromperie, il vaut mieux ſe tromper en eſperance qu'en crainte. L'eſperance eſt un bien imaginaire, je le veux : mais la crainte eſt un veritable mal. Un faux bien

vaut toûjours mieux qu'un mal veritable.

Plura ſunt quæ nos terrent, quàm quæ premunt, & ſæpius opinione quàm re laboramus. Illud tibi præcipio ne ſis miſer ante tempus : cùm illa quæ velut imminentia expaviſti, fortaſſe nunquam ventura ſint, certè nondum venerint. Quædam ergo nos magis torquent, quàm debeant; quædam ante torquent, quàm debeant; quædam torquent, cùm omnino non debeant .... Inquiramus in rem diligenter. Veriſimile eſt aliquid futurum mali, non ſtatim verum eſt. Quàm multa non expectata venerunt, quàm multa expectata nuſquam comparuerunt. Etiam ſi futurum eſt, quid juvat dolori ſuo occurrere? Sàtis citò dolebis, cùm venerit: interim tibi meliora promitte. Quid facies lucri? tempus. Multa intervenium quibus vicinum periculum vel propè admotum, aut ſubſiſtat, aut in alterum caput tranſeat. Incendium ad fugam patuit : quoſdam molliter ruina depoſuit. Aliquando gladius ab ipſa cervice revocatus eſt. Aliquis carnifici ſuo ſuperſtes fuit. Habet etiam mala fortuna levitatem. Fortaſſe erit, fortaſſe non erit. Interim dum non

est., meliora propone... Vitium vitio repelle, spe metum tempera. Nihil tam certum est ex his quæ timentur, ut non certius sit, & formidata subdere, & sperata decipere.

L'on peut ajoûter que c'est une extrême petitesse d'esprit, de laisser gouverner sa raison par son imagination, qui change & qui grossit tous les objets, & qui fait voir ce qui n'est point, ce qui ne sera jamais, & ce qui tres-souvent ne peut être; foiblesse qui ne se trouve point dans les bêtes, lesquelles ne sentent le mal que tandis qu'il dure, & ne le craignent que tandis qu'il frappe leurs sens: Et que si c'est une bassesse de cœur de ne pouvoir supporter un mal present, c'est une extrême lâcheté de s'effrayer de la seule apparence du mal, & de ne le pouvoir souffrir.

Mais le meilleur moyen dont l'Orateur puisse se servir pour détruire cette passion, & pour la rectifier, est de la tourner du côté du seul objet pour lequel le Createur l'a mise dans le cœur de l'homme. Cet objet n'est autre que Dieu seul, & les effets terribles de sa Toute-puissance. Si la

crainte des choſes humaines marque la foibleſſe de l'homme, la crainte de Dieu fait toute ſa force & toute ſa grandeur. Car il y a bien de la difference entre la crainte humaine & la crainte de Dieu. La premiere eſt une marque de lâcheté & de petiteſſe d'ame : mais la ſeconde eſt la marque du cœur le plus ferme & le plus genereux. *Sæculi timor debilitatem, Dei timor fortitudinem gignit.* S Greg. 1. Mor.

La crainte humaine trouble l'eſprit : mais la crainte de Dieu eſt le commencement & la perfection de la ſageſſe. *Initium ſapientiæ timor Domini.* Pſ. 110. *Plenitudo ſapientiæ eſt timere Deum.* Eccli. 1.

La crainte humaine nous rend legers & inconſtans : la crainte de Dieu rend l'homme ferme, conſtant, & inébranlable. *Timor Domini ſanctus, permanens in ſæculum ſæculi.* Pſ. 18. La crainte humaine fait que l'on ſuccombe dans les moindres perils : la crainte de Dieu fait qu'on ſe tire ſans peine des plus dangereuſes extrémités. *Timenti Dominum benè erit in extremis.* Eccli. 34.

Enfin la crainte humaine fait qu'on n'oſeroit rien entreprendre, & qu'on ne peut rien ſouffrir : mais la crainte

de Dieu inſpire les plus grands & les plus nobles deſſeins ; & elle ſe fait une joye des plus grandes peines pour en venir à bout. Tout entreprendre, & mépriſer tous les perils, a toûjours été le caractere de la vraye valeur ; & c'eſt l'effet particulier de la crainte de Dieu.

Je rends graces au Seigneur, de ce qu'il m'a rendu le plus puiſſant Roy de la terre ; *Ego autem conſtitutus ſum Rex ab eo.* J'ay étendu mon Royaume & mes conquêtes dans tous les endroits de l'Univers. *Dabo tibi gentes hereditatem tuam, & poſſeſſionem tuam terminos terræ.* J'ay dompté l'orgueil de mes plus fiers ennemis, & je les ay tous reduits en pouſſiere. *Reges eos in virga ferrea, & tanquam vas figuli confringes eos.* O vous qui voulés vous rendre redoutables à vos plus fiers ennemis, Monarques de la terre ! écoutés-moy, & retenés bien la Maxime d'un Roy comme vous. *Et nunc Reges intelligite, erudimini qui judicatis terram.* Craignés Dieu ſi vous voulés vous faire craindre des hommes. Détrompés-vous, *erudimini;* & ſçachés que rien ne donne plus

Pſal. 2.

Pſ. 2.

Pſ. 2.

Pſ. 2.

d'audace contre le monde, que la crainte du Ciel. *Servite Domino in timore, & exultate ei cum tremore.* Pſ. 2. Ainſi parloit le grand Roy Prophete, qui mettoit toute ſa gloire & toute ſa force à craindre Dieu, & qui le conjuroit de penetrer ſans ceſſe ſon cœur de crainte. *Confige timore tuo carnes meas.* Pſ. 118. Genereux Guerriers, dont j'ai tant de fois éprouvé le courage, diſoit à ſes troupes l'invincible Joſué, chargé de victoires encore plus que d'années; & ſe voyant ſur le point de finir enfin une vie ſi glorieuſe: J'ay vécu, & j'ay vaincu: J'ay mis plus de trente Rois dans les fers: J'ay renverſé, par ma ſeule preſence, les Villes les mieux défenduës: J'ay défait les plus fiers Conquerans; & arrêtant le Soleil dans la rapidité de ſa courſe, pour éclairer plus long-tems la fuite & la honte de mes ennemis, j'ay immolé à ma juſte colere la plus nombreuſe & la plus redoutable Armée qui ſe ſoit jamais oppoſée à mes conquêtes; mais enfin on n'eſt pas immortel pour être Heros. Je meurs. *En ego ingredior viam univerſæ terræ.* Joſue 23. C'eſt à vous à conſerver la gloire que

je vous ay acquiſe. Je veux bien vous apprendre le ſecret qui m'a fait vaincre. *Nunc ergo timete Dominum.* Craignés Dieu, & vous demeurerés toûjours invincibles : & ſoyés bien perſuadés que cette crainte eſt ce qui fait le grand cœur, & ce qui forme les vrais Genereux. *Timete Dominum, & ſervite ei perfecto & veriſſimo corde.* Ibid. Ibid.

Que certains Libertins nous diſent aprés cela, qu'il n'y a que les foibles & les cœurs étroits qui ſoient capables de crainte à l'égard de toutes ces choſes dont on nous menace de la part de Dieu : ou plûtôt qu'ils reconnoiſſent leur malheur ; qu'ils ſçachent que plus on craint Dieu, plus on eſt veritablement intrepides : Par la raiſon que, qui craint Dieu, ne craint que Dieu ; & qui ne craint que Dieu, ne peut rien craindre ſur la terre. Craignés Dieu, dit le Sage, car c'eſt cette crainte qui fait toute la force de l'homme. *Deum time, hoc eſt enim omnis homo.* Et la veritable gloire conſiſte plus dans cette crainte que dans toutes les grandeurs & dans tous les threſors de la terre. *Melius eſt parum cum timore Dei, quàm theſauri magni & inſatiabiles.* Eccle. 12. Prov. 15.

CHAPITRE XIII.

De la Colere.

LA Colere eſt un mouvement turbulent de l'Ame, par lequel elle s'éleve contre la cauſe du mal & de l'injure qu'elle reſſent, avec un deſir violent de s'en vanger. L'on peut juger par la nature de cette paſſion, qu'elle ne peut produire que de fort mauvais effets. Quelques-uns ont dit qu'elle ſert pour s'oppoſer à l'injuſtice des méchans, pour conſerver l'équité, & pour ſoûtenir la gloire de Dieu. Mais alors ce n'eſt pas colere, c'eſt fermeté, c'eſt courage, c'eſt zele. L'impetuoſité de la colere ne peut compatir avec l'égalité & la tranquillité de la juſtice; & l'on ceſſe d'avoir raiſon, dés lors qu'on ſe ſert de la colere pour la défendre.

L'Orateur doit donc faire tous ſes efforts pour étoufer entierement cette paſſion, en repreſentant qu'elle détruit tout ce qu'il y a de plus grand & de plus noble dans l'homme, la

raiſon, & la religion. Elle détruit l'homme raiſonnable, & l'homme Chrétien. Voilà deux puiſſans motifs pour eviter ce vice. Il n'y a qu'à voir les manieres d'un homme tranſporté de colere, pour avoüer qu'à peine il a la figure de l'homme, bien loin d'en avoir la ſageſſe & la raiſon.

Non immeritò mihi videris hunc affectum pertimuiſſe, præſertim ex omnibus tetrum & rabidum. Ut autem ſcias non eſſe ſanos quos ira poſſedit, ipſum eorum habitum intuere. Nam ut furentium certa indicia ſunt; audax & minax vultus, triſtis frons, torva facies, citatus gradus, inquietæ manus, color verſus, crebra & vehementiùs acta ſuſpiria: ita iraſcentium eadem ſigna ſunt. Flagrant & micant oculi, multus toto ore rubor, exæſtuante ab imis præcordiis ſanguine; labia quatiuntur, dentes comprimuntur, horrent ac ſubriguntur capilli: ſpiritus coactus ac ſtridens; articulorum ſe ipſos torquentium ſonus, gemitus, mugituſque, & parum explanatis vocibus ſermo præruptus, & complosæ ſæpiùs manus, & pulſata humus pedibus, & totum concitum corpus, magnaſq; iræ minas agens. Senec. de ira, lib. 2. cap. 1.

Fœda viſu, & horrenda facies depravantium ſe, atque intumeſcentium: neſcias utrùm mage deteſtabile vitium, an deforme. Cetera licet abſcondere.

Si l'homme eſt un petit Monde, la colere en eſt la tempête qui renverſe l'Ame, qui l'enfle de vagues & d'écume, & qui fait qu'elle ſe brise elle-même contre des écueils par une rage aveugle. Mais on peut prendre la choſe plus Chrétiennement & plus fortement. La raiſon rend l'homme en quelque maniere ſemblable à Dieu, dit le grand Auguſtin: mais dés-lors que cette raiſon eſt troublée par la colere, l'image de Dieu s'efface, & l'homme devient ſemblable au Demon. *Manſuetudo imaginem Dei in nobis ſervat, ſed ira diſſipat.* L'Ecriture compare l'homme dans l'emportement de ſa paſſion à la mer, lors qu'elle eſt agitée d'orages & de tempêtes. *Impii quaſi mare fervens.* Cette idée renferme une grande inſtruction. Rien ne repreſente mieux le Ciel que la mer quand elle eſt calme; c'eſt comme un grand miroir qui repreſente tous les mouvemens des Cieux, dans leſquels les Aſtres &

S. Auguſt.

Iſa. 57.

les Etoiles ſemblent ſe produire. Mais dés-lors que la tempête agite les flots, toutes ces images Celeſtes diſparoiſſent. Tel eſt l'homme raiſonnable ; tandis que le calme eſt dans ſon cœur, la Divinité ſemble être repreſentée dans ſon Ame : mais auſſi-tôt que l'emportement a troublé cette tranquillité, l'image Divine diſparoît ; & cet homme n'eſt plus que le portrait du Demon, dont il repreſente les blaſphemes & les fureurs.

L'un des plus funeſtes effets de la colere, eſt d'ôter le repos à celuy qui la fait naître. C'eſt un monſtre cruel qui commence par devorer ſon propre pere, & par luy déchirer ſon propre cœur. L'on peut juger de l'interieur d'un homme qui eſt dans la colere, par ſon exterieur. L'on peut voir ce qui ſe paſſe dans ſon Ame, par ce qui ſe paſſe ſur ſon viſage. Son cœur n'eſt pas moins dans la convulſion que ſes yeux & que ſa langue ; & quelle que ſoit ſa furie, elle luy fait beaucoup plus de mal à luy-même qu'à ceux qu'elle menace. Ce fut ſans doute pour cela que Dieu défendit, ſous de tres-griéves peines,

qu'on tuât Caïn : il vouloit que la colère qui l'avoit fait le Bourreau de ſon frere, devint le ſien propre ; & que les peines cruelles qui accompagnent cette paſſion, fuſſent les malheureux commencemens des ſupplices qui luy étoient préparés dans l'Enfer.

Cette Paſſion tumultueuſe ne détruit pas moins l'homme Chrétien que l'homme raiſonnable. L'homme Chrétien conſiſte principalement en trois choſes : à imiter J. CHRIST, à aimer ſon prochain, & à ſe haïr ſoy-même. La colère détruit tous ces devoirs. Le Fils de Dieu nous a particulierement ordonné d'imiter en luy la douceur : *Diſcite à me quia mitis ſum.* Il ne nous a point commandé d'imiter ce qu'il avoit fait de plus difficile, il ne nous a ordonné que ce qui étoit de plus aiſé. Car qu'y a-t'il de plus facile à l'homme que l'humanité & la douceur ? C'a été par la douceur que JESUS-CHRIST a regne. *Venit Rex manſuetus.* Ce ſera auſſi par la douceur que nous regnerons avec luy.

Matth. c. 11.

Matth. 21.

Rien n'eſt de plus eſſentiel au

Chrétien que d'aimer ſon prochain, c'eſt le grand Commandement de JESUS-CHRIST. *Hoc eſt præceptum meum ut diligatis invicem.* Et le Sage nous avertit qu'une des choſes qui plaît le plus au Seigneur, eſt la paix & l'union avec nos freres. *In tribus placitum eſt ſpiritui meo, quæ ſunt probata coram Deo & hominibus, concordia fratrum, & amor proximorum, &c.* La nature nous oblige de nous aimer les uns les autres : mais le Chriſtianiſme nous y oblige bien davantage, puis qu'il en a coûté tout le Sang à JESUS-CHRIST, pour nous unir ; c'eſt ſur la Croix qu'il nous a tous fait freres, en nous faiſant Chrétiens. On ſçait que l'amour & la colere ſont deux choſes incompatibles: s'emporter contre ſon frere, eſt quelque choſe que la nature même ne ſouffre pas, & que la Loy de JESUS-CHRIST ſouffre encore moins.

Joan. cap. 15.

Eccli. cap. 25.

La troiſiéme choſe qui me paroît faire la perfection du Chrétien, eſt la haine de ſoy-même, & c'eſt le fondement de tout le Chriſtianiſme. Or il eſt évident que la colere n'eſt qu'un effet de l'amour propre. L'on

vous attaque, ou en vôtre perſonne ou dans vôtre interêt ; c'eſt ce qui vous pique, c'eſt ce qui cauſe vôtre emportement : ſi vous vous haïſſiés en Chrétien, vous ſouffririés avec joye les mépris & les injures. La colere n'eſt ſupportable que dans un Damné, qui ne peut avoir aucun motif qui adouciſſe & qui ſoulage ſes peines : mais dans un Chrétien qui a devant les yeux l'exemple de JESUS-CHRIST mourant pour ſes ennemis ; dans un Chrétien, qui ne peut eſperer le pardon de ſes pechés, qu'à condition qu'il pardonnera les injures qu'on luy fait ; c'eſt un vice qui ne merite point de miſericorde. Gardons-nous donc bien d'attirer par nôtre colere, la colere du Ciel : ſouffrons tout de nos freres, afin que Dieu nous pardonne tout.

CHAPITRE XIV.

De la Compaſſion.

LA Compaſſion eſt un mouvement de l'Ame, compoſé d'amour & de triſteſſe, ému par la douleur d'autruy, vraye ou apparente. Entre toutes les vertus, il n'y en a point qui ſoit ſi aiſée à pratiquer, ny ſi conforme au cœur de l'homme que la pitié. Toutes les vertus retranchent quelque choſe de la nature de l'homme, ou de ſes inclinations, ou de ſa cupidité : la Foy luy retranche quelque choſe de ſa raiſon & de ſon eſprit ; l'obeïſſance luy ôte la volonté, la pauvreté luy enleve ſes biens, l'humilité luy ôte ſes perfections & ſon merite, la penitence détruit ſon corps. Enfin, il n'y a point de vertu qui n'ôte à l'homme quelque choſe de l'homme même ; il n'y a que la miſericorde qui luy eſt naturelle : c'eſt le premier mouvement qui naît du fond de ſa ſubſtance ; & comme nous naiſſons dans la miſere, nous naiſſons

auſſi avec la miſericorde. C'eſt ce qui faiſoit dire au Prophete Job, que la Compaſſion étoit ſortie du ſein de ſa mere avec luy. *Crevit mecum miſeratio; & de utero matris meæ egreſſa eſt mecum.* Job. cap. 31.

L'Orateur excitera cette paſſion, 1. En faiſant voir des portraits vifs & touchans, du malheur & de la miſere de ceux que l'on plaint. 2. En faiſant entendre que tout le monde peut tomber dans le même malheur; & ainſi en piquant l'amour propre de ſes Auditeurs, il leur inſpirera de la tendreſſe pour ceux auſquels ils peuvent devenir ſemblables. 3. Si celuy qui eſt coupable a fait d'ailleurs de belles actions, il repreſentera que ſon merite & ſes vertus le mettent au-deſſus de ſa faute, & qu'il eſt plus malheureux que criminel. C'eſt ainſi que le vieux Horace attire la compaſſion des Juges ſur ſon fils.

Tite-Live. » Quoy, MESSIEURS, pourriés-
» vous bien voir ſur un gibet, parmy
» les gênes & les tortures, celuy que
» vous venés de voir dans l'honneur,
» & comme marchant en triomphe a-
» près une Victoire qu'il a gagnée, &
dont

dont vous recueillés tous les fruits ? « Les Albains mêmes auroient de la « peine à soûffrir un spectacle si épou- « vantable & si honteux. Va, Licteur, « lie les mains qui viennent d'acquerir « au Peuple Romain la domination & « l'empire ; va couvrir la tête du Li- « berateur de cette Ville ; attache son « corps à un gibet, frappe à coups de « foüets ce miserable, ou au-dedans de « nos murailles, pourvû que ce soit en- « tre les armes & les dépoüilles de nos « ennemis ; ou au-dehors de nos mu- « railles, pourvû que ce soit entre les « sepultures des Curiaces. Car enfin, « en quel lieu le pouvés-vous me- « ner où n'éclate pas sa gloire, & où « les marques de sa vertu ne le garan- « tissent pas de l'infamie de ce sup- « plice ? «

Ce mouvement du cœur s'excite ordinairement dans la Peroraison du discours ; & j'en ay rapporté les plus beaux exemples, & les plus touchans, en parlant de cette partie de l'Oraison. C'est quelquefois un tour fort délicat dans le Barreau, lors qu'un Advocat s'apperçoit que les Juges sont préoccupés contre luy par la

compaſſion ; c'eſt, dis-je, un tour fort fin, de traitter la compaſſion comme une paſſion foible, legere, & qui n'eſt le propre que des enfans, des femmes, & des petites Ames. C'eſt ainſi qu'en uſe un des plus habiles.

M. le Maître Plaid. I. » Il n'eſt plus temps de vouloir exciter pour elle quelque mouvement » de compaſſion ; car on ne manquera » pas, MESSIEURS, de vous exagerer qu'elle eſt chargée de cinq ou ſix » petits enfans, qu'elle a amenés avec » elle en cette Audience, pour vous les » preſenter, & vous toucher de pitié : » mais nous ne plaidons pas devant le » peuple Romain, comme faiſoit autrefois Galba, qui ne pouvant ſe défendre du crime dont il étoit convaincu, » s'aviſa de conduire ſes petits enfans » en pleine Aſſemblée ; qui par la compaſſion qu'il excita dans les yeux & » dans les cœurs de ſes Juges, obtint » la décharge qu'il ne pouvoit, dit Valere-Maxime, obtenir de la Juſtice ; » & emporta par la conſideration de » ces objets de pitié, une abſolution » toute entiere, qu'il ne devoit emporter, ſelon les regles, que par le merite de ſon innocence, & dont ſes

actions criminelles le rendoient indigne. *Misericordia ergò illam quæstionem, non æquitas rexit : quoniam quæ innocentiæ tribui nequiere t, absolutio, respectu puerorum data est* Valer. Max. lib. 8. cap. 1.

La sageſſe & la gravité de la Cour l'éleve au-deſſus des mouvemens indiſcrets & ſans raiſon, qui ſont propres & ordinaires à la legereté des peuples ; elle n'eſt non plus capable de foibleſſe que d'injuſtice : il n'y a que l'injuſte miſericorde qui regarde le malheur & l'infortune, ſans en conſiderer la cauſe ; & il n'y a que les Ames lâches qui ſe laiſſent aller à cette molle paſſion, qui croit qu'un enfant, quel qu'il puiſſe être, doit toûjours être heritier de ſon pere.

CHAPITRE XV.

De l'Envie.

L'ENVIE eſt oppoſée à la compaſſion ; car ſi la compaſſion eſt un déplaiſir cauſé par le mal d'autruy : l'Envie au contraire, eſt un déplaiſir cauſé par le bien que reçoi-

vent les autres. Cette paſſion eſt quelque choſe de ſi bas, de ſi honteux, de ſi lâche, que ſon nom ſeul ſuffit pour en donner de l'horreur, & pour la détruire.

S. Chr. Hom. 3 in 1. ad Cor.

L'Envie eſt un monſtre, dit ſaint Chryſoſtome, qui ruine entierement l'union & la ſocieté des hommes. C'eſt une maladie mortelle, c'eſt un peché qui ne merite point de pardon; & c'eſt un vice qui eſt en quelque ſorte plus dangereux que l'Avarice même, que l'Apôtre appelle la racine de tous les maux. Car l'Avare eſt bien-aiſe quand il reçoit quelque bien : mais l'Envieux ſe réjoüit, non quand il reçoit un bien, mais quand il voit qu'un autre n'en reçoit point. Il conſidere comme un avantage pour luy le dés-avantage d'autruy. C'eſt l'ennemy commun du genre humain; c'eſt le fleau des membres de JESUS-CHRIST : & y a-t'il rien de plus inſenſé que ces ſentimens ? Les Demons ſont envieux, mais c'eſt des hommes, & non des autres demons. Mais vous étant homme, vous l'êtes des hommes mêmes.

Cette paſſion tenebreuſe, dit ſaint

Auguſtin, combat les premieres loix de la Nature, & elle étouffe l'eſprit du Chriſtianiſme. La Nature nous donne un cœur tendre & ſenſible pour compatir aux maux que nous voyons ſoufrir aux autres, & pour nous réjoüir du bien qui leur arrive, parce que ce ſont nos freres. Le Chriſtianiſme qui lie en nous une ſocieté encore plus étroite, puis qu'il fait de nous tous un même corps, dont J. CHRIST eſt le chef, nous donne un cœur que le Saint Eſprit forme pour nous faire aimer nôtre prochain, comme nous nous aimons nous-mêmes; pour nous obliger à regarder ſes interêts comme les nôtres; pour luy ſouhaiter le bien que nous nous ſouhaitons, & prendre part à ſa bonne & à ſa mauvaiſe fortune. Mais que fait l'Envieux? il détruit ces ſentimens naturels, il renverſe toutes ces maximes du Chriſtianiſme; & n'étant ny homme ny Chrétien, il ſe fait luy-même un monſtre dans la Nature & dans la Religion.

Auguſt. lib. 1. de ſermon. Dom. in mont.

Les Envieux ne peuvent joüir d'aucun repos, ny au-dedans ny au-dehors d'eux-mêmes. *L'Envie pour-*

Prov. 41.

rit leurs os, ſelon l'expreſſion du Sage. Et c'eſt principalement ſur eux que tombe cette malediction que fulmine le Seigneur, lors qu'il aſſûre tous les pecheurs en general, *qu'il affligera d'une fiévre interne, & perſecutera ſes ennemis juſques à ce qu'ils periſſent.* Un Envieux eſt une eſpece de malade tourmenté jour & nuit d'une fiévre lente. On ne remarque en luy que crainte, qu'inquietude, que triſteſſe : il s'ennuye de vivre, quoy qu'il n'apprehende rien tant que de mourir : il aime les tenebres & la ſolitude ; & ſi pour charmer ſon ennuy il cherche les compagnies, les jeux, les concerts, les ſpectacles, preſſé par la violence du mal interieur qu'il reſſent, il ſe dégoûte de tous ces vains amuſemens qu'il a ſouhaités : Ne ſçachant ce qu'il veut & ce qu'il ne veut pas ; toûjours contraire aux autres, & inſupportable à luy-même ; il languit dans un état capable de donner de la pitié à tous ceux qui cauſent ſon Envie. Qui que vous ſoyés qui êtes Envieux, s'écrie ſaint Cyprien, vous avés beau chercher les moyens de nuire à celuy que vous

Deut. 28.

Cyp. de zelo & livo.

haïſſés
de mal
luy que
de vôt
vous,
vous fu
vous ê
vous, v
même.
opiniât
ſonne q
tection
remede
Dieu re
Si u
cette cr
voit tro
dehors
qui le r
de ſon
quoi qu
comme
roitroit
ſelon le
dât pas
Chrétie
me natu
ealme q
vent du

haïſſés, vous ne luy ferés jamais tant « de mal que vous vous en faites. Ce- « luy que vous pourſuivés par les traits « de vôtre envie, ſe peut échaper de « vous, mais vous ne ſçauriés jamais « vous fuir vous-même ; par tout où « vous êtes, vôtre adverſaire eſt avec « vous, vous portés vôtre mal en vous- « même. C'eſt un mal bien long & « opiniâtre, que de perſecuter une per- « ſonne que Dieu a miſe ſous la pro- « tection de ſa grace. C'eſt un mal ſans « remede que de haïr un homme que « Dieu rend heureux. «

Si un malheureux tourmenté de cette cruelle maladie de l'Ame, pouvoit trouver quelque conſolation au-dehors par la vûë de quelque objet qui le réjoüît, ou par l'épanchement de ſon cœur dans le ſein d'un Amy : quoi qu'il fût malheureux ſelon Dieu, comme les autres pecheurs, il ne paroîtroit pas tout-à-fait malheureux ſelon le monde : quoy qu'il ne poſſedât pas le vray bien de l'homme Chrétien, il auroit le repos de l'homme naturel ; & il joüiroit de ce faux calme qui fait que tant de gens trouvent du plaiſir même dans leur peché.

De toutes les conſolations que nous pouvons eſperer ſelon le monde, il n'en eſt point de plus touchante que d'avoir quelqu'un dans ſe ſein duquel nous puiſſions ſurement répandre les ſecrets de nôtre Ame : afin que par une affection ſincere il nous ſuive également dans nôtre bonne & dans nôtre mauvaiſe fortune ; qu'il nous ſoulage par ſa compaſſion dans nos diſgraces, & que par ſa joye il augmente la nôtre dans nos heureux ſuccés. *Validior non eſt nec efficacior vulneribus noſtris medicina, quàm habere qui omni incommodo occurrat compatiens, omni commodo occurrat congratulans: ut junctis ſuis humeris onera ſua invicem tolerent: & quòd unuſquiſque propriam leviùs quàm amici ferat injuriam.*

S. Aug. Lib. de Amic. cap. 5.

C'eſt là, ajoûte Caſſiodore, tout ce qui fait le bonheur de la ſocieté, la douceur & le repos de la vie. Ce bonheur, cette douceur, ce repos ne ſont pas pour l'Envieux : il n'a preſque jamais d'amy ; ou s'il en a, il n'eſt jamais veritablement amy de perſonne : il ſoupçonne tous ceux qui s'approchent de luy ; il ſe précautionne, & pour dire ainſi, il ſe met en garde

Lib de Amicit. cap. 3.

garde contre eux, il les interroge, il les examine ; & ſe défiant de ſoy & de tout le monde, il trouve que tout eſt ſon ennemy, juſques à ſon propre cœur. *Non habet cui vota & affectus ſuos communicet, cui conſcientiæ ſuæ ſinum, cui ſolatium ſuum, aut aliquid de moleſtiis irruentibus evaporet.*

Mais d'ailleurs rien n'eſt plus aveugle que cette paſſion, puis qu'elle prend tous les plus faux biens pour les veritables ; car ce ne ſont pas les vertus Chrétiennes, ny les richeſſes de l'eſprit & de l'Ame qui excitent l'Envie ; ce ne ſont que les biens de la fortune, qui ſont plûtôt des maux que des biens. Qu'un homme ſoit un Saint, qu'il ait de continuelles communications avec Dieu dans les contemplations les plus ſublimes, perſonne n'en concevra de l'envie. Mais s'il obtient quelque faveur à la Cour, s'il eſt élevé à quelque nouvelle Dignité, alors les traits de l'envie fondront ſur luy de tous côtés. Monſtrueuſe ignorance ! étrange folie ! de fonder ſon envie ſur des choſes qui n'ont que la ſeule apparence de biens,

& qui ne ſont ſouvent que de veritables maux.

Toutes ces réflexions ſerviront à l'Orateur pour détruire cette paſſion lâche & cruelle, dont on ne ſçauroit donner aſſés d'horreur.

Il ne luy ſera pas difficile, d'un autre côté, de conſoler ceux à qui l'on porte envie; car on ſçait aſſés que ce n'eſt que le merite qui produit l'envie : & le même merite qui la fait naître, la fait enfin mourir, en mettant les gens au-deſſus de ſes traits & de ſes coups, & en contraignant les plus envieux par la force de la vertu & de la verité, d'eſtimer au moins & d'admirer le merite s'ils ne peuvent l'aimer.

CHAPITRE XVI.

De la Triſteſſe.

LA Triſteſſe eſt, à proprement parler, la maladie du cœur, comme la douleur eſt la maladie du corps. Cette paſſion eſt la plus naturelle à l'homme; & elle luy eſt he-

reditaire de deux côtés. Car cette Sentence fut prononcée à nôtre premiere Mere : *Vous enfanterés dans la douleur* : Et cette autre à nôtre premier Pere : *Vous mangerés vôtre pain à la ſueur de vôtre viſage*. Il ne faut donc pas s'étonner ſi la Triſteſſe eſt le partage de tous leurs enfans, & ſi cette premiere triſteſſe, qui naiſſoit du ſentiment de leur peché, a fait produire une poſterité triſte & miſerable. *L'homme né de la femme n'eſt remply que de chagrins.* Gen. 3. Job. 14.

Je remarque trois ſortes de triſteſſe. Des triſteſſes de naturel & de temperament ; des triſteſſes d'accident & de fortune ; & des triſteſſes de vertu.

Il n'eſt preſque pas poſſible de détruire le chagrin qui vient du fond du temperament, & du naturel : car les perſonnes qui ſont de ce caractere, ont en quelque maniere tourné la triſteſſe en nature ; de ſorte qu'ils ſe nourriſſent de leur chagrin, comme les Serpens ſe nourriſſent de leur poiſon. Et d'ailleurs ce chagrin d'habitude & de nature, ne peut pas produire un fort grand mal : au contraire,

c'eſt une eſpece de poiſon préparé, qui a ſouvent de tres-bons effets.

Quant à la triſteſſe qui naît des accidens, des diſgraces, des infortunes, elle accable l'Ame; & l'Orateur ne doit rien oublier pour la diſſiper & pour la détruire. Ces accidens ſont par exemple, l'exil, la priſon, le dés-honneur, la pauvreté, la perſecution, &c.

A l'égard de l'exil, l'Orateur fera voir que ce n'eſt pas un mal réel & effectif, mais qu'il conſiſte ſeulement dans l'opinion; puis que ce n'eſt autre choſe qu'un certain changement de lieu, tel que pluſieurs le ſouhaitent aſſés ſouvent de leur bon gré, & pour leur ſatisfaction particuliere.

Le Sage porte avec luy dans un païs étranger, ſon eſprit, ſon cœur, & ſes vertus, qui ſont les ſeuls biens ſolides dont il peut toûjours joüir heureuſement.

Il n'y a point d'eſprit ſi petit, ſi étroit, qui voulût ſe croire Citoyen d'une ſeule Ville ou d'un ſeul païs: il ſe regarde plûtôt pour Citoyen de tout le monde; & en quelque en-

droit qu'il ſoit, il croit qu'il y eſt comme dans ſon païs. Un homme de cœur trouve ſa patrie par tout.

Omne ſolum forti patria eſt, ut piſcibus æquor,
Ut volucri vacuo quicquid in orbe patet.

Diogene répondit plaiſamment à celuy qui luy diſoit : Les Sinopéens vous ont condamné à un exil perpetuel. Au contraire, c'eſt moy, dit-il, qui les ay condamnés à demeurer eternellement dans le fond du Pont-Euxin.

Un homme qui a veritablement l'Ame grande, regarde tout le monde comme infiniment plus petit que ſon cœur; & ce ſeroit une honte pour luy, de ſe regarder comme reſſerré dans un petit coin de la terre. Socrate, étant interrogé d'où il étoit, répondit : Je ſuis du monde; un autre auroit dit : Je ſuis d'Athenes. C'eût été répondre en Citoyen d'Athenes, mais non pas en Socrate.

L'Ambaſſadeur de Maroc, qui vint ces dernieres années pour reverer de la part du Roy ſon Maître, & pour

admirer la puiſſance de LOUIS le Grand, dit un jour agreablement, Qu'il y a autant de difference entre un homme qui n'eſt jamais ſorty de ſon païs, & un autre qui a voyagé; qu'il y en a entre celuy qui n'eſt pas ſorty du ventre de ſa mere, & un autre qui a long-temps vécu dans le monde. C'eſt l'un des plus grands avantages que l'on trouve dans l'exil. On voyage, on ſe fait les mœurs, on ſe forme l'eſprit & le cœur: on apprend cette douceur, cette docilité & cette complaiſance qui ſont ſi neceſſaires pour faire un honête homme; & ſouvent même il arrive que l'exil eſt une occaſion de faire une haute fortune, ce qui a rendu ces paroles de Themiſtocle ſi celebres: *Perieram niſi periiſſem.*

Il eſt vray que nous pouvons être exilés dans un mauvais païs: mais le païs n'en eſt pas plus mauvais, parce que ce n'eſt pas le nôtre. Tout païs eſt également diſtant du Ciel, & c'eſt la patrie du Fidele. Dieu ſe trouve auſſi aiſément au païs de nôtre exil, qu'en celuy de nôtre naiſſance, & encore plûtot; car il eſt plus pro-

che des perſonnes deſtituées ; & entre ſes titres auguſtes, il prend celuy de Conſervateur des Etrangers. Celuy qui a de la peine à ſupporter l'exil, montre qu'il ne comprend pas bien la condition du Fidele au monde, ny la vraye Patrie des Enfans de Dieu. Le Ciel eſt leur païs; leur vie eſt leur pelerinage ; ils ſont étrangers même au lieu de leur naiſſance, & même en leurs corps. *Pendant que nous habitons dans ce corps, nous ſommes éloignés du Seigneur, & comme hors de nôtre Patrie*, dit Saint Paul. Etant donc en païs étranger, & en quelque lieu du monde que ce ſoit, un païs ne nous doit pas ſembler plus étrange que l'autre : nous ne ſommes jamais hors de nôtre chemin, pourvû que nous allions à Dieu.

Pſ. 19c.

2. Cor. 76.

La pauvreté eſt un mal plus réel & plus effectif ; & c'eſt pour cela que le Sage prioit le Seigneur, de ne luy envoyer ny la pauvreté ny les richeſſes. Il eſt aiſé de dire de belles choſes pour prouver que la pauvreté n'eſt pas un mal ; mais ceux qui philoſophent le plus ſur l'indigence, ſont ceux qui la ſentent le moins ; témoin

Seneque, qui étant puiſſamment riche, ne parle que des avantages de la pauvreté. Il eſt vray que ce n'eſt qu'au Sage ſeul que les Stoïciens prétendent que la pauvreté n'eſt pas un mal : mais cela ſe doit prouver par l'experience d'un vray & d'un parfait Sage; & ce Sage parfait & veritable, nous attendons qu'ils nous le produiſent. Car ce ne ſera pas un fanfaron de Diogene que nous prendrons pour Arbitre; cet homme vain & affeté en toutes ſes paroles & en toutes ſes actions, qui faiſoit oſtentation d'une mendicité bouffonne & impudente : ſi la pauvreté ne l'a pas rendu mauvais, il a rendu la pauvreté mauvaiſe, en la tournant en profeſſion; & en faiſant d'elle un prétexte de licence & d'oiſiveté, au lieu d'en faire un exercice de vertu.

Soyons donc plus ſinceres, & un peu moins Philoſophes; confeſſons ingenûment la verité, & reconnoiſſons que la pauvreté eſt en elle-même quelque choſe d'inſupportable.

Juvenal. *Nil habet infelix paupertas durius in ſe,*
Quàm quòd ridiculos homines facit.

Et Salomon avouë de bonne foy, qu'elle rend un homme odieux, même à ſon plus grand Amy. Prov. 14.

Afin donc de diſſiper ſolidement la triſteſſe que produit la pauvreté, l'Orateur doit ceſſer d'être Philoſophe, & devenir tout-à-fait Chrétien; en faiſant voir que depuis que JESUS-CHRIST a déclaré que les pauvres ſont heureux, la pauvreté eſt le plus ſûr moyen pour rendre l'homme heureux en ce monde & en l'autre.

Le plus parfait bonheur de l'homme conſiſte en deux choſes. 1. A être content du preſent. 2. A ne rien craindre pour l'avenir. Tout nôtre malheur ne vient que de ce que nous ne ſommes jamais ſatisfaits du preſent, & que nous tremblons toûjours pour l'avenir. Les pauvres de J. CHRIST ne deſirent rien, & ne craignent rien: c'eſt ce qui fait leur tranquillité à l'égard du preſent & de l'avenir. Parce qu'ils ne deſirent rien, ils ne manquent de rien; ou plûtot ils obtiennent tout ce qu'ils veulent, parce qu'ils ne deſirent que ce qu'ils peuvent: & parce qu'ils ne craignent

rien, il ne ſouffrent rien. Les Riches, dit le Roy Prophete, ſont toûjours dans la diſette & dans la faim ; mais ceux qui cherchent le Seigneur ne manquent de rien : *Divites eguerunt & eſurierunt ; inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono.* Craignés le Seigneur, dit le même Prophete, vous tous qui avés le bonheur d'être ſes Saints ; car ceux qui l'aiment & qui craignent de luy déplaire, ne ſouffriront aucune indigence. *Timete Dominum omnes Sancti ejus, quoniam non eſt inopia timentibus eum.*

Pſ. 33.

Ibid.

Mais comment ſe peut-il faire qu'un homme pauvre & tout nud, ait dans ſon indigence extrême cette paix & cette tranquillité d'eſprit, que les Riches ne peuvent trouver dans leur opulence, & dans l'affluence de toutes choſes ? Vous tenés cela pour un miracle ; vous ne vous trompés pas, car effectivement c'en eſt un : mais ne penſés pas que Dieu le faſſe d'une maniere vulgaire & commune ; il le fait d'une maniere inviſible & imperceptible à nos ſens. Il fait que cet homme eſt content dans ſa pauvreté,

non en luy donnant une abondance de biens, mais en guériſſant en luy la nature par la grace; en éteignant dans ſon cœur l'ardeur de la cupidité, & en ſubſtituant en ſa place l'amour de JESUS-CHRIST, & la pauvreté d'eſprit.

Si les pauvres n'ont rien à deſirer dans le temps preſent, il eſt tout viſible qu'ils n'ont rien à craindre pour l'avenir, par la raiſon qu'ils n'ont rien à perdre. Le ſeul bien qu'ils poſſedent c'eſt Dieu; & comme ce bien ne ſçauroit leur être enlevé, ils ſont exemts de toutes ſortes de chagrins. Ainſi, dit S. Chryſoſtome, la pauvreté eſt un aſyle aſſuré, un port tranquille qui met l'homme à couvert de toutes les tempêtes de la vie humaine. *Paupertas eſt tutum aſylum, portus tranquillus, perpetua ſecuritas, deliciæ periculorum expertes, voluptas ſincera, vita turbationum neſcia, vita fluctuum ignara.* Il eſt aſſés aiſé de remarquer par une raiſon contraire, combien les Riches ſont ordinairement mal-heureux, puiſqu'à force de deſirer & d'eſperer ils vivent dans une inquietude continuelle; & que la

S. Chryſoſt. in Matth.

crainte de perdre ce qu'ils ont acquis les empêche d'en joüir tranquillement. L'Apôtre S. Jean annonce de la part de Dieu un malheur certain à tous les Riches de la terre : *Væ, væ, væ habitantibus in terra.* S. Bernard remarque que cette malediction repetée par trois fois, signifie trois sortes de malheurs que les Riches ne peuvent éviter : Malheur dans l'acquisition des richeſſes : Malheur dans la conſervation des richeſſes : Malheur dans la perte des richeſſes. *Væ in acquirendo : Væ in conſervando : Væ in amittendo.*

Apocal. cap. 8.

S. Bern.

Mais le grand avantage de la Pauvreté Chrétienne, eſt qu'elle nous eſt un gage aſſuré du bonheur eternel. La pauvreté nous fait faire nôtre ſalut en deux manieres, dit S. Bonaventure. 1. En nous faiſant éviter le peché. 2. En nous faiſant pratiquer la vertu. *Paupertas non modicum valet ad exterminium iniquitatis, & ad exercitium perfectæ virtutis.* Elle nous met dans une eſpece d'heureuſe impoſſibilité de commettre le mal, & dans une eſpece d'heureuſe neceſſité de pratiquer le bien ; & conſequem-

S. Bonavent in Apolog. paupert. reſp. 3. cap. 3.

ment elle nous donne toute l'assurance que nous pouvons avoir de nôtre salut. Ah ! que celuy-là est riche, s'écrie S. Jerôme, qui est pauvre avec JESUS-CHRIST ; puis qu'il peut se promettre avec confiance les thresors de l'Eternité : *Affatim dives est, qui cum Christo pauper est.* S. Hier. Epist. 14 ad Heliod.

C'est ainsi que l'Orateur doit en user à l'égard de tous les maux de la vie ; de la prison, de la servitude, de la persecution, &c. Ce n'est pas en Philosophe qu'il doit les envisager, mais en Chrétien ; les considerant uniquement par rapport à J. CHRIST Crucifié, qui a souffert le premier pour nous donner l'exemple, & qui a attaché aux souffrances les plaisirs de l'Eternité.

Il en est de tout le faux brillant de Seneque & des autres Stoïciens, comme du vin frelaté ; il vous réjoüit, & vous console d'abord : mais deux heures aprés, il vous incommode, vous retombés dans vôtre chagrin, & vous vous trouvés encore plus mal.

La Tristesse de vertu est celle qui est causée par la vûë de nos pechés ; & l'Orateur Chrétien ne doit rien

oublier pour l'exciter, en portant les pecheurs à la penitence, à la vûë des redoutables Jugemens de Dieu ; & en les engageant à faire ſur la terre une penitence douce, volontaire, & de peu de durée, pour éviter une penitence rigoureuſe, forcée, & eternelle dans les Enfers.

CHAPITRE XVII.

De la ſcience du Cœur en general.

ON n'eſt bon Orateur qu'autant que l'on connoît le Cœur de l'homme ; c'eſt le premier principe de l'Eloquence de la Chaire. Comme il y a bien des ſortes de cœurs, il y a auſſi bien des ſortes d'Eloquences. L'Eloquence qui gagne le cœur du Bourgeois, ne gagne pas le cœur du Courtiſan ; & il faut une autre Eloquence pour le cœur d'un homme de qualité, que pour le cœur d'un Païſan : Il faut un autre tour pour rendre les Dames ſenſibles à la pieté, que pour y engager les hommes : Il faut enfin d'autres mouve-

mens pour toucher de jeunes perſonnes, que pour toucher des vieillards. Le grand ſecret de l'Orateur, eſt donc de proportionner les tours de l'Eloquence aux cœurs des Auditeurs.

Les Predicateurs font tres ſouvent des Sermons, ſans ſonger aux Auditeurs : ils les portent de villes en villes, de villages en villages. Vienne qui voudra, les entendre, Courtiſan, Bourgeois, ou Païſan, le Diſcours ſe dira tout comme il eſt écrit ; & c'eſt ce qui fait tant de dormeurs au Sermon. Quand le Sermon & l'Auditeur ne ſont pas faits l'un pour l'autre, le Predicateur languit, & l'Auditeur penſe à toute autre choſe.

Mon deſſein n'eſt pas de traitter icy de la connoiſſance du cœur en Philoſophe, ou en Phyſionomiſte : je me contente de faire quelques reflexions qui regardent l'Eloquence. L'Orateur peut conſiderer les perſonnes à qui il a à parler, par rapport ou à leur païs, ou à leur âge, ou à leur condition, ou à leur ſexe.

Les François ſont aiſés en toutes leurs manieres, naturels, haïſſant tout ce qui eſt affecté & outré, aimant la varieté & le changement; polis, délicats, & faciles à rebuter: & c'eſt ce qui fait qu'ils aiment une Eloquence aiſée & naturelle, remplie de choſes, & non pas de paroles; mépriſant ce qui eſt trop étudié; cherchant de la varieté, de la délicateſſe, & en même temps de la ſolidité, & principalement de la politeſſe dans les manieres extérieures.

Les Eſpagnols ſe piquent de ſcience & d'eſprit, n'aimant que ce qui ſent le Myſtere, & voulant que la gravité & la majeſté du corps réponde à la gravité des penſées. C'eſt ce qui fait qu'une Eloquence majeſtueuſe, remplie de conceptions profondes & myſterieuſes, & ſoûtenuë d'un exterieur de Maître qui commande en Souverain, eſt extrêmement de leur goût.

Les Italiens ſont pleins d'imaginations vagues; & ils le ſont dans l'Eloquence comme en toute autre choſe. De là vient qu'ils cherchent plus le brillant & l'extraordinaire, que

que le ſolide & le vray : & que l'air exterieur de leurs Orateurs, & même de leurs Predicateurs, ſent toûjours un peu le Theatre.

Les Alemans n'entendent fineſſe à rien ; ils ſont bons, francs, ayant beaucoup de ſolide & de bon ſens. Et c'eſt ce qui fait que les tours les plus vifs de l'Eloquence les touchent peu; ils aiment des Diſcours tout d'une piece : ils n'y veulent point de façon, & ils ne cherchent que le vray & le ſolide tout nud.

A l'égard des conditions : il eſt certain que les perſonnes de qualité ne ſe gagnent que par la douceur, par l'honêteté, par le bon ſens, & par la raiſon. Le peuple au contraire, n'eſt touché que de la crainte ; & comme il n'a pour l'ordinaire qu'une eſpece d'eſprit d'imagination, il ne ſe prend que par de grandes images, & par de vives peintures qui le faſſent trembler.

Pour ce qui regarde l'âge : les jeunes perſonnes ſont remplies de cœur & de courage ; on les gagne en les piquant d'honneur, & en les animant à une gloire ſolide & veritable. Mais à l'é-

gard des Vieillards ils craignent tout, & particulierement la mort: c'eſt par la crainte qu'il les faut prendre; & comme ils ne ſe gouvernent plus que par imagination, c'eſt par cet endroit qu'il eſt aiſé de les toucher.

Quant au ſexe: les hommes ſe piquent toûjours de bon ſens, de raiſon & de probité; & c'eſt pour cela qu'il faut agir avec eux de bonne foy, & toûjours par raiſon. Mais à l'égard des femmes elles veulent qu'on ait pour elles beaucoup d'égard; & c'eſt pour cela qu'on leur doit parler avec beaucoup de ménagement & de reſpect; & ce n'eſt pas tant la raiſon qu'elles aiment, que la maniere dont on la propoſe. Si on leur parle avec précaution & avec reſpect, l'on ſera toûjours écouté.

L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE, ET DU BARREAU.

LIVRE CINQUIE'ME.

L'Eloquence du Geſte & de la Voix.

L'ACTION de l'Orateur comprend la Prononciation & le Geſte. La Prononciation regarde le ton & l'inflexion de la Voix : Le Geſte eſt une diſpoſition bienſéante, & un mouvement reglé des bras, des mains, de la tête, des yeux, du viſage, &

de tout le corps. Ces deux Parties ſont ſi neceſſaires pour réüſſir dans la Chaire & dans le Barreau, que ſans leur ſecours il eſt tres-difficile de faire impreſſion ſur les eſprits, & de toucher vivement les cœurs. L'Action anime le diſcours, elle donne de la force aux raiſons, elle excite les mouvemens. Sans elle, dit l'Orateur Romain, les plus fortes preuves deviennent foibles : & toutes les paſſions qu'on veut exprimer ou émouvoir dans l'ame, ſont languiſſantes, ſelon les paroles de Quintilien, ſi la voix & le geſte ne les enflamment. Pendant que l'oreille eſt flatée par les agrémens de la voix, & que les yeux ſont charmés par la beauté du geſte, le cœur ſe laiſſe ſouvent gagner ſans examiner les raiſons qui peuvent perſuader l'eſprit. Enfin, l'Action regne ſeule dans le diſcours, comme parle Ciceron : c'eſt pourquoy Demoſthene la nommoit la premiere, la ſeconde, & la troiſiéme Partie de l'Eloquence ; c'eſt-à-dire, celle qui a plus de force que toutes les autres. L'Empereur Antonin, au rapport de Philoſtrate, impoſa ſi-

Cic. in Bruto.

Quintil. lib. 2.

Cic. de Orat. lib. 3.

ſervoit à Philiſcus, Orateur Grec tres-eloquent, parce qu'il prononçoit de mauvaiſe grace : & Trachallus, comme nous apprenons de Quintilien, s'attiroit les applaudiſſemens de tous ſes Auditeurs, à cauſe de ſon geſte & de ſa voix, quoy qu'il ne fût pas un des plus excellens Orateurs de ſon temps. Hortenſius ſe vit admiré pendant qu'il plaidoit : mais lors qu'il publia ſes Oraiſons, on n'en fit pas tant d'eſtime, parce qu'elles n'étoient pas animées de cette Action pleine d'agrément & de vivacité qui donnoit de la force à ſes raiſonnemens, & de la grace à ſon diſcours. Tant il eſt vray que l'Action eſt comme l'Eloquence du corps ; mais une Eloquence qui charme, qui enleve, qui ſe rend maîtreſſe de l'eſprit & du cœur. Cic. in Bruto.

CHAPITRE PREMIER.

L'Action eſt bienſéante & tres-utile dans la Chaire.

COMPOSER ſa voix, & regler ſon geſte en prêchant l'Evangile ; & employer cet art pour plaire & pour s'attirer de l'eſtime, c'eſt profaner la ſainteté de ſon miniſtere, & faire de la Chaire de J. CHRIST, le theatre de ſa vanité. Mais parler en ſorte que les Auditeurs ne ſoient point rebutés par une prononciation vicieuſe, & par un geſte malſéant ; ajuſter la voix & l'action du corps aux differens Sujets dont on parle, pour toucher plus vivement : c'eſt ſans doute un innocent artifice, dont l'Orateur Chrétien ſe doit ſervir. Il faut neanmoins qu'il n'y paroiſſe rien qui ne convienne à la dignité du Sujet, à la bienſéance du Predicateur, & à la ſainteté du Lieu : rien qui ne reſpire la pieté, la devotion ; & le zele : rien qui ne ſoit propre à exciter de ſaints mouvemens, &, à por-

ter plus efficacement les Auditeurs à la penitence & à la vertu.

Quelques-uns diront peut-être, que vouloir diſpoſer les Ames à la pieté & aux vertus Chrétiennes par la grace de la Prononciation & par la force du Geſte, c'eſt faire dépendre la Religion, qui eſt toute ſpirituelle, des choſes ſenſibles & exterieures; & qu'il faut laiſſer ce métier-là à ceux qui joüent des Comedies ſur le Theatre pour donner du plaiſir au peuple, & pour acquerir de la gloire. Mais ceux qui ſeront dans ces ſentimens, ne blâmeront plus l'étude du Geſte & de la Voix, s'ils font réflexion ſur le bon & le mauvais uſage que l'on en peut faire, & dont je viens de parler. L'exemple des Apôtres & des premiers Predicateurs de l'Evangile, n'eſt pas un moyen capable de nous détourner de cette étude. Car, qui ſçait comment prononçoient ces ſaints Hommes, & quel étoit leur geſte en prêchant? Et ne doit-on pas croire que leurs diſcours étoient accompagnés de tout ce qui pouvoit émouvoir les cœurs? Lors que Jesus-Christ appella

ſaint Jacques & ſaint Jean *Boanerges*, c'eſt-à-dire, Enfans du tonnerre ; il donnoit aſſés à entendre, que quand ils préchoient l'Evangile, quand ils déclamoient contre l'Idolatrie & contre le vice, ils le faiſoient avec toute la vehemence & toute la contention que ces ſujets-là le demandoient. Et quand S. Paul faiſoit ſes exhortations avec tant de larmes, comme il le témoigne au Livre des Actes des Apôtres, il n'y a pas d'apparence qu'il les prononçât avec un geſte froid, & d'une voix languiſſante. Il eſt vray que ces Predicateurs Evangeliques n'avoient point appris cet art : c'étoit en eux un don du Ciel ; & ils ſuivoient les mouvemens du S. Eſprit, qui leur inſpiroit leurs Sermons, & la maniére de les prononcer. Mais les Predicateurs ordinaires doivent-ils s'attendre à ces Graces extraordinaires ? Et ſi les Apôtres n'avoient pas étudié l'art de l'Action, non plus que les autres Parties de la Rhetorique, devons-nous mépriſer tous les enſeignemens que les Maîtres nous en donnent. Il faut donc avoüer que l'Action eſt bienſéante à un Predi-

Ch. 20.

cateur

cateurs qu'elle convient au deſſein de ſon miniſtere, & qu'elle eſt tres-utile pour exciter plus fortement l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

CHAPITRE II.

L'Action eſt neceſſaire dans le Barreau.

L'ELOQUENCE de la voix & du geſte, n'eſt pas moins neceſſaire dans le Barreau, pour rendre les Juges attentifs, & pour les mieux diſpoſer à juger ſelon les Loix & l'equité. Mais, dira-t'on, le devoir des Advocats n'eſt pas de charmer les Juges par le ſon harmonieux de leur voix, & de les ébloüir par la grace & la beauté de leur geſte; ce qui ſeroit vouloir les ſeduire. Leur fonction eſt de repreſenter la juſtice d'une Cauſe par des raiſons claires & ſolides, & par les Loix établies dans l'Etat. Cette objection eſt ſpecieuſe; & il n'y auroit rien à répondre, ſi on jugeoit toûjours les Cauſes par leur propre merite, ſans donner rien à la

paſſion ou à la faveur. Il eſt vray que ſi on avoit toûjours à plaider devant des Juges tels qu'étoient ceux de l'ancien Areopage, on ſe pourroit paſſer de ce ſoin de la Prononciation & du Geſte, auſſi-bien que des Exordes, des Peroraiſons, des Paſſions, & de tous les ornemens de la Rhetorique; mais il arrive ſouvent que les Juges ſont préoccupés par les ſollicitations d'une Partie adverſe, & qu'il eſt beſoin de gagner leur attention & leur affection par la grace, l'éclat & la force du Geſte & de la Voix. L'Orateur Romain remarque à ce ſujet, que la Cauſe de Rutilius fut plaidée par Rutilius même, & par Cotta ſon neveu, avec une tres-grande ſimplicité, & ſans aucune émotion, comme ſi elle eût dû être plaidée devant les Juges de la Republique imaginaire de Platon; qu'il n'y eut ny gemiſſemens, ny plaintes ny lamentations, ny imploration de l'autorité publique, ny ſupplication au peuple; & que même on n'y frappa point du pié contre terre: Ce qui fit, qu'ayant été défendue ſi froidement, ſous prétexte de faire pa-

Cic. de Orat. Dial. 1.

roître une grande fermeté d'eſprit, Rutilius fut envoyé en exil, nonobſtant les bons ſervices qu'il avoit rendus à la Republique: Au lieu que ſi Craſſus eût plaidé cette Cauſe avec cet air & cette vivacité dont il animoit ſon diſcours, il auroit aſſurément fait triompher l'innocence de cet illuſtre Romain.

L'Action ſert auſſi à faire croire aux Juges que l'Orateur parle veritablement & ſincerement; au lieu que ceux à qui elle manque, ſemblent n'être pas perſuadés eux-mêmes de ce qu'ils diſent, puis qu'ils ne s'en montrent nullement émus. C'eſt pourquoy Ciceron diſoit à un Orateur de ſon temps qui avoit plaidé fort froidement: *Si ce que vous dites n'étoit feint, auriés-vous plaidé de la ſorte? Où étoit la douleur & l'ardeur? On n'a vû en vous nulle émotion d'eſprit, nulle émotion du corps.* Un Advocat doit donc s'étudier à parler aux Juges d'un air animé, & d'un ton agreable, pour rendre leurs eſprits attentifs, & pour exciter avec plus de force les mouvemens qui les doivent porter à rendre la Juſtice

qu'il demande. Il faut encore ajoûter cette raiſon qui eſt tres-conſiderable; que ſi les gens de bien renonçoient dans les bonnes Cauſes à ces inſtrumens de la Perſuaſion, les autres ne laiſſeroient pas de s'en ſervir dans les mauvaiſes, & auroient, par ce moyen, un avantage dont ils abuſeroient contre la Verité & la Juſtice.

CHAPITRE III.

De la neceſſité de l'Art pour avoir une belle Action.

IL ne faut pas s'imaginer que la Nature enſeigne aſſés à un Orateur de quelle maniere il doit prononcer, & comment il doit compoſer ſon geſte. Ce ſeroit être dans la même erreur que celuy qui ſe perſuaderoit que l'homme n'eſt pas obligé d'apprendre l'Art de bien raiſonner, parce qu'il a une ame raiſonnable; & qu'il n'a pas beſoin d'étudier l'Art de s'exprimer purement & nettement, ny celuy de parler d'une façon propre à perſuader, parce que

la Nature luy a donné l'uſage de la parole. L'Art eſt neceſſaire pour corriger ou pour perfectionner la Nature ; & nous en avons deux grands Exemples dans les deux plus fameux Orateurs de l'Italie & de la Grece, qui n'ont rien épargné pour acquerir une Prononciation agreable, & un Geſte bien reglé. Demoſthene fut ſifflé les deux premieres fois qu'il plaida dans Athenes, parce qu'il prononça ſes Diſcours d'une voix ſimple & ſans art : mais aprés qu'il ſe fut formé ſous ſes Maîtres, il fut oüy avec un applaudiſſement general. Ciceron fut loüé comme un fort bel Eſprit dés le commencement qu'il ſe mit à plaider à Rome ; mais ſa Prononciation déplut, parce qu'il n'y gardoit ny regle ny meſure, & qu'il avoit une voix dés-agreable. Il corrigea ce défaut ; & alors il fut préferé aux plus celebres Orateurs de ſon temps. On ſera mieux perſuadé de cette verité, ſi l'on fait réflexion ſur la peine que prirent ces deux grands Hommes, pour acquerir par leur travail ce que la Nature leur avoit refuſé.

Plutarque rapporte en la Vie de Ciceron, que cet illuſtre Romain avoit naturellement la voix rude & trop éclatante, mais qu'il n'épargna ny ſoin ny exercice pour vaincre ce défaut ; & que durant le ſéjour qu'il fit en Grece, il la façonna tellement qu'elle rempliſſoit l'oreille d'un ſon tres-ferme & tres-agreable.

Demoſthene ſe fit bâtir un Cabinet ſous terre, où il deſcendoit tous les jours pour y exercer ſa voix, & pour y former ſon geſte : & même, bien ſouvent il y demeuroit deux ou trois mois de ſuite, ſe faiſant tout exprés raſer la moitié de la tête, afin que quand il luy prendroit envie d'en ſortir, ou pour affaires, ou pour ſon divertiſſement, il ne le pût faire en cet état. Il vainquit toutes les difficultés qui l'empêchoient d'avoir l'approbation du public, par tous les artifices qu'il put imaginer : Sa langue graſſe, en retenant de petits cailloux dans ſa bouche : ſa courte-haleine, en prononçant quelques periodes de ſes Harangues pendant qu'il montoit avec rapidité ſur des côteaux droits & roides : la foibleſſe de ſa

voix, en déclamant quelques-unes de ſes Oraiſons ſur le bord de la mer, lors qu'elle étoit émuë, & en s'efforçant de ſurmonter le bruit des flots par celuy de ſa parole. Ayant ainſi perfectionné ſa voix, il étudia les regles du geſte, & s'exerça devant un Miroir, juſques à ce qu'il eût acquis l'air & les manieres d'un excellent Orateur.

Aprés cela peut-on dire que les Preceptes ſont inutiles, & que la Nature eſt une maîtreſſe ſuffiſante pour nous enſeigner la beauté & la force de l'Action?

Chapitre IV.

De la Prononciation.

Et Premierement,

Des qualités de la Voix.

Celuy qui aſpire à la gloire d'un parfait Orateur, doit avoir la Voix claire & forte, pour ſe faire entendre aiſément, & pour remplir l'étenduë de ſon Auditoire. La voix

diſtincte & bien articulée, eſt encore plus importante & plus neceſſaire que la voix forte & vigoureuſe. Car un homme qui n'aura qu'une voix mediocre, pourvû qu'il ait la Prononciation bien diſtincte, ſe fera mieux entendre qu'un autre qui l'aura plus éclatante, & qui n'articulera pas ſes paroles. Les Rheteurs marquent deux vices qu'il faut principalement éviter. Le premier eſt nommé en Grec Πλατισασμὸς ; & le ſecond eſt appellé Κοιλοστμία. Le *Platiaſmos* eſt de parler la bouche trop ouverte, & d'en pouſſer dehors un grand ſon, mais confus & inarticulé ; ce que pluſieurs font même par affectation, ſur l'opinion qu'ils ont que ce ſon vehement donne de la force & de la majeſté à leurs paroles ; en quoy ils ſe trompent extrêmement. Le défaut nommé *Koiloſtomia*, ou ſelon la prononciation Latine, *Cœloſtomia*, conſiſte en ce que celuy qui parle, n'ouvre pas aſſés la bouche, & y renferme ſes paroles, comme dans un creux, d'où elles ne ſortent qu'à demy.

La voix ne doit être ny lente, ny précipitée. Celle-là ennuye l'Audi-

teur ; & celle-cy eſt propre d'un Declamateur ou d'un Ecolier qui veut montrer la bonté de ſa memoire : outre qu'elle ne donne pas aux Auditeurs le loiſir de concevoir les raiſons, & de remarquer la beauté du diſcours. La voix ne doit point être trop élevée ny trop éclatante ; car l'Orateur doit parler, & non pas crier : & ſouvent aprés cette grande contention, la voix s'affoiblit, & devient ſi baſſe qu'on ne l'entend preſque pas. Il faut auſſi que l'Orateur ait la voix douce & agreable, pour être oüy avec plaiſir. Si celuy qui veut parler en public a une voix rude, aigre, ou enroüée, il doit s'efforcer de corriger ces défauts par le ſoin & par l'exercice, & imiter l'exemple des deux illuſtres Orateurs dont j'ay parlé dans le Chapitre précedent.

Des Inflexions de la Voix.

Il n'y a rien qui ennuye tant les Auditeurs, & qui leur donne un ſi grand dégoût, qu'une voix toûjours uniforme. Ce vice que les Grecs appellent Μονοτονία, nuit extrémement

à l'effet que le diſcours devroit produire : Car cette Prononciation qui eſt égale par tout, diminuë la force des raiſons, l'éclat des Figures, & la vigueur des mouvemens ; de ſorte que ce qui devroit le plus émouvoir, n'émeut point en effet, parce qu'il eſt toûjours prononcé d'un même ton. La Nature nous porte d'elle-même à varier les inflexions de la voix ſelon les Sujets dont nous parlons : à prononcer autrement quand nous parlons des choſes joyeuſes & agreables, & autrement quand il s'agit de choſes triſtes & lugubres : autrement en blâmant ceux qui ont commis quelque crime, & autrement en conſolant ceux qui ſont dans l'affliction : autrement quand nous reprochons à quelqu'un ſes ingratitudes, & autrement quand nous demandons pardon de nos fautes : autrement lors que nous menaçons, & autrement lors que nous promettons : autrement quand nous ſommes d'un eſprit calme, & autrement quand la colere nous tranſporte. Ce que fait la Nature, c'eſt ce que la Prononciation doit faire : car plus

elle approche de la Nature, plus elle eſt parfaite; & plus elle s'en éloigne, plus elle eſt vicieuſe. La raiſon nous enſeigne auſſi, que la Parole nous ayant été donnée de Dieu pour être l'Interprete de nos penſées, & le miroir de nos paſſions, nous nous devons étudier à faire voir naïvement par les divers tons de nôtre voix, la diverſité des mouvemens que nous ſentons en nous-mêmes, pour en exciter de ſemblables en ceux qui nous écoutent.

L'Orateur doit varier ſa voix ſelon la diverſité 1. des Sujets dont il parle: 2. des Paſſions qu'il exprime, ou qu'il veut émouvoir: 3. des Figures qu'il employe dans le diſcours: 4. des Mots plus ou moins forts ou éclatans, & des Periodes: & 5. des differentes Parties de l'Oraiſon, qui ſont l'Exorde, la Diviſion, la Narration, la Confirmation, & la Peroraiſon.

CHAPITRE V.

Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Sujets.

LA conſideration du Sujet dont on parle, fera aiſément connoître de quelle maniere il le faut prononcer. Si l'Orateur parle des merveilles de la Nature, & des Ouvrages de la Toute-puiſſance de Dieu, il le doit faire avec une voix grave, & un ton d'admiration. S'il parle des Actions humaines, il doit loüer les bonnes & les juſtes, avec une prononciation pleine & élevée, & un ton d'approbation & d'eſtime: & blâmer les mauvaiſes & les injuſtes d'une voix forte & émûë, & d'un ton d'indignation & d'horreur. S'il parle des Evenemens de la vie, il ſe ſervira d'une voix claire & gaye pour ceux qui ſont heureux; & d'un accent triſte & plaintif, pour les malheureux. Sa voix doit être grave & magnifique en parlant des choſes ſublimes: tendre & douce en décrivant

les bontés de Dieu ; forte & tonante, en repreſentant la juſtice, & la rigueur de ſes châtimens : vehemente, en exprimant l'énormité du peché : plaintive, en montrant la miſére du pecheur.

Ce n'eſt pas aſſés de remarquer la diverſité des Sujets, on doit encore faire réflexion ſur les differences qui ſe trouvent dans une même eſpece de Sujets. Par exemple, les Choſes Naturelles ne ſont pas également conſiderables pour leur grandeur & pour leur beauté : les Actions humaines & les Evenemens de la vie ne ſont pas d'une égale importance. Le Ciel renferme plus de merveilles que la terre : les Exploits heroïques d'un Conquerant ſurpaſſent de beaucoup les actions genereuſes d'un ſimple Capitaine : un parricide eſt un crime bien plus atroce qu'un homicide ordinaire : la deſolation d'une Province eſt bien plus lamentable que la ruine d'une Famille. Il faut varier la voix ſelon les differences particulieres de ces Sujets, & en meſurer les tons ſur la grandeur & l'importance de la choſe dont on parle.

CHAPITRE VI.

Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Paſſions.

L'ORATEUR doit accommoder le ton & l'accent de ſa voix à la nature de chacune des Paſſions qu'il veut exprimer. Mais pour toucher plus vivement les autres, il doit exciter en luy-même les paſſions qu'il tâche d'émouvoir. Si le Predicateur eſt penetré de la grandeur de Dieu, & de la juſtice de ſes commandemens : s'il a un veritable amour pour la vertu, & une veritable haine pour le vice ; une grande tendreſſe de cœur pour les pauvres qu'il recommande à la charité des Riches, & un ardent deſir du ſalut de ſes Auditeurs; l'émotion de ſon Ame paroîtra dans ſa Prononciation, & excitera les mêmes mouvemens dans le cœur de ceux qui l'entendent. Lors qu'un Advocat eſt perſuadé du droit de ſa Partie, qu'il eſt ému de ſon malheur, & qu'il a conçu de l'indignation

contre ceux qui en ſont la cauſe ; ſa Prononciation eſt animée & vehemente, & les affections qu'il ſent, paſſent aiſément dans l'eſprit des Juges. Il faut donc que l'Orateur faſſe naître en luy-même les paſſions qu'il veut exciter dans les autres. Alors il luy ſera facile de les exprimer d'une maniere forte & efficace ; & les diſpoſitions où il ſera, luy ſerviront de preceptes pour regler les Inflexions de ſa voix.

Il montrera ſon amour, par une voix douce & agreable ; & ſa haine, par une voix âpre & ſevere. Il fera voir ſa joye, par une voix pleine & coulante ; & ſa triſteſſe, par une voix languiſſante & craintive, & mêmes ſouvent interrompuë par des ſoûpirs & par des geniſſemens. Sa crainte paroîtra par une voix tremblante & heſitante, & quelquefois par un éclat qui marque la ſurpriſe : Sa confiance, par une voix haute & ferme. Sa colere ſera accompagnée d'une voix aiguë, impetueuſe, violente, & de frequentes repriſes d'haleine ; Sa compaſſion, d'une voix adoucie, plaintive & pleine de tendreſſe. Pour ce-

moigner ou donner de l'eſtime, il prendra un ton elevé & magnifique: & pour marquer ou exciter le mépris, il ſe ſervira d'un ton dédaigneux; ſans aucune émotion ny contention de voix. S'il veut exprimer la douleur & le reſſentiment d'une injure, il élevera ſa voix, & la pouſſera avec vehemence & avec ardeur. Enfin, la paſſion que l'Orateur aura excitée en luy-même, le fera parler d'un air paſſionné, & d'un ton de voix d'autant plus efficace qu'il ſera naturel.

CHAPITRE VII.

Des Inflexions de la Voix, ſelon les Figures.

COMME les Figures ſont certains tours d'expreſſions & de penſées, dont on ne ſe ſert pas communément, elles doivent auſſi être prononcées d'une maniere differente, pour conſerver ce qu'elles ont de ſublime, de vehement, & d'agreable.

L'ANTITHESE demande deux differences

differences de ton, dont l'un ſoit plus élevé que l'autre ; & que l'on faſſe fort ſur les Oppoſés. Dans cet Exemple de S. Paul.

On nous maudit, & nous beniſſons. On nous perſecute, & nous ſouffrons. On nous dit des injures, & nous répondons par nos prieres.

Il faut élever la voix, en prononçant, *On nous maudit* ; & la changer l'abaiſſant un peu, pour dire, *& nous beniſſons.* On doit auſſi peſer ſur ces mots : *maudit*, & *beniſſons.*

Il en faut faire de même dans cet Exemple de Ciceron.

Icy combat la Pudeur, là l'Effronterie : icy la Pieté, là le Crime : icy l'Honneur, là l'Infamie, &c. Enfin, la Juſtice, la Temperance, la Force, la Prudence, & toutes les Vertus unies combattent contre l'Injuſtice, contre la Luxure, contre la Lâcheté, contre la Temerité, contre tous les Vices enſemble.

L'accent de l'APOSTROPHE doit être plus élevé, & plus animé que l'ordinaire : mais il n'eſt pas neceſſaire de hauſſer la voix, juſques à crier à pleine tête, quand même on ſeroit

une Apoſtrophe au Ciel ; car on ne ſe regle point en cela par la diſtance & l'éloignement des choſes auſquelles on addreſſe ſa parole. Voyés au Chapitre des Figures, page 209. & ſuivantes.

L'INTERROGATION doit ſe prononcer d'un ton doux, fier, ou ferme & élevé, ſelon la differenee des Perſonnes à qui on la fait. Doux, en cet Exemple ; *Ames Religieuſes, croyés-vous trouver la Chaſteté parmy les gens du monde ?* Fier, en celuy-cy ; *Eſt-ce là, Inſolent, le reſpect que tu dois à un Prince ?* Ferme, en cet autre ; *N'avouërés-vous pas maintenant que cette action eſt tres genereuſe ?*

En la SUBJECTION, il faut donner un ton à chaque Interrogation, & un autre à chaque réponſe : & ordinairement celuy de la demande eſt plus haut que celuy de la réponſe. Exemple de S. Jerôme.

» Me dirés-vous, que vous craignés » la pauvreté ? mais ne ſçavés-vous pas » que J. CHRIST appelle les pauvres, » bien-heureux ? la peine vous épou» vante : mais aucun ſoldat n'a jamais » été recompenſé ſans combattre, &c.

La Communication ſe prononce de differentes manieres, ſelon la difference des paſſions & des affections qu'elle contient. Les Exemples ſont en la page 265.

Pour bien prononcer la Prosopopée, on doit changer de voix, (afin qu'il paroiſſe que ce n'eſt pas l'Orateur qui parle, mais la Perſonne qu'il introduit;) & la varier ſelon la diverſité des Perſonnes que l'on fait parler, & la nature des Paſſions qu'elles font paroître. Voyés les Exemples de cette Figure, page 248.

Dans l'Insistance, par laquelle l'Orateur preſſe ſon Adverſaire, inſiſtant ſur une même penſée, & l'exprimant en diverſes façons, il faut uſer d'une voix vive, preſſante & élevée, comme en cet Exemple de Ciceron.

Que faiſiés-vous, Tuberon, en la « Bataille de Pharſale? contre qui étoit « dreſſée la pointe de vôtre épée? quel- « les étoient vos penſées en combat- « tant? que deſiriés-vous? que ſouhai- « tiés-vous dans cette ardeur qui vous « animoit? «

Il faut dire à peu prés la même

choſe de la Figure appellée CONGERIES, dont les Exemples ſont en la page 277.

L'EXHORTATION demande une voix forte, vehemente & animée, pour ſeconder les penſées pathetiques qu'elle contient. Voyés les Exemples en la page 290.

Dans l'OBSECRATION, la voix doit être animée, mais tendre & touchante, comme on peut voir dans les Exemples, page 289.

La SUSPENSION ſe prononce d'une voix ferme, pour exciter l'attention. Il y en a des Exemples, page 276.

La Figure nommée OPTATIO, ou Souhait, porte d'elle-même à une prononciation forte & éclatante. Voyés les Exemples en la page 284.

En prononçant l'IMPRECATION, il faut que la voix ſoit vehemente & animée, avec un ton de colere ou d'indignation. Cela ſe peut voir dans les Exemples de la page 254.

L'ADMIRATION demande une voix forte, & élevée, avec un ton de ſurpriſe & d'étonnement. Voyés en la page 298.

L'EPIPHONEME eſt une eſpece d'Admiration. Voyes-en les Exemples, page 224.

L'EXCLAMATION, comme ſon nom même le montre, demande un ton élevé, ferme & vehement : ainſi qu'il ſe voit dans ces Exemples.

« O merveilleuſe puiſſance de la Nature, &c.

« O crime incroyable en une femme! ô furieuſe & indomptable paſſion! ô impudence ſans exemple! de n'avoir pas redouté, ſinon la majeſté de Dieu, du moins la reputation des hommes.

En la GRADATION, l'élevation de la voix doit croître par les mêmes degrés, en peſant ſur le premier mot principal de chaque membre : comme en cet Exemple.

« Aux diſcours il ajoûtoit les prieres; aux prieres, les ſoûmiſſions; aux ſoûmiſſions, les promeſſes de l'épouſer.

Il faut que la voix ſoit ferme ſur ces mots, aux diſcours; aux prieres; aux ſoûmiſſions. Voyés d'autres Exemples en la page 274.

Dans la REPETITION, les mots

repetés doivent être prononcés avec plus de force que les autres ſoit que la repetition ſe faſſe au commencement, au milieu, ou à la fin. Voyés-en les Exemples, page 255.

La RETICENCE, & l'INTERRUPTION ſe prononcent ſelon les paroles par leſquelles on les exprime, ou les mouvemens dont elles ſont accompagnées. Les Exemples de ces deux Figures ſont en la page 281. & ſuivantes.

L'IRONIE demande une voix ferme, avec un ton de mépris & de raillerie. Cette prononciation, qui eſt aſſés naturelle, paroîtra dans les Exemples de la page 285. & ſuivantes.

CHAPITRE VIII.

Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Mots, & des Periodes.

IL faut prononcer les mots emphatiques & magnifiques avec emphaſe, c'eſt-à-dire, d'un ton magnifique & pompeux; comme ceux-cy; *Admirable, auguſte, majeſtueux, heroïque, triomphant, ineſtimable, ineffable, incroyable, incomparable, &c.* Les mots affirmatifs, d'un ton ferme; comme *Certainement, aſſurément, abſolument: neceſſairement, expreſſément, &c.* Les mots qui témoignent quelque blâme ou quelque horreur, avec une voix haute & émuë; comme *Atroce, enorme, deteſtable, monſtrueux, &c.* Les mots qui marquent quelque malheur ou quelque plainte, avec un accent triſte; comme *Malheureux, funeſte, lugubre, déplorable, &c.* Il faut auſſi peſer ſur les mots de quantité; comme *Grand, haut, ſublime, profond, innombrable, eternel, &c.*

d'univerſalité ; comme, *Tout le monde, par-tout, toujours, jamais, &c.* Mais les mots qui marquent quelque baſſeſſe ou quelque foibleſſe, doivent être prononcés avec une voix abaiſſée, accompagnée quelquefois de dédain : comme, *Petit, bas, vil, foible, languiſſant, vain*, &c.

On doit ſoûtenir la voix, en prononçant les derniers mots de la Periode, principalement quand ils ſont compoſés de ſyllabes qui rendent un ſon foible & obſcur. Car ſi on finit par ces paroles, *une ſplendeur éclatante ; un magnifique triomphe*, ou autres ſemblables : elles ſeront aiſément entenduës, à cauſe du grand ſon que rendent les *a*, & les *o*, qui s'y rencontrent. Mais ſi on finit par celles-cy, *ce n'eſt qu'une ſimilitude ;* à moins que de les prononcer fortement, elles mourront dans la bouche, & ne viendront point juſqu'à l'oreille de l'Auditeur qui ſera un peu éloigné, à cauſe du peu de ſon que rendent les *e*, les *i*, & les *u*.

A l'égard des Periodes, celles qui ont un tour un peu plus long, ſe doivent prononcer en reprenant haleine aux

aux endroits convenables ; c'eſt-à-dire, à la fin des Membres. Autrement la voix s'épuiſe, & s'affoiblit tout d'un coup. Voicy un Exemple tiré d'une Harangue de M. le Maître.

Comme le plus grand honneur des « Princes, eſt que Dieu qui regne ſur « les peuples par les Rois, les ait vou- « lu choiſir pour être ſes Images ſur la « terre, & pour rendre ſa puiſſance & « ſa juſtice viſibles aux hommes, ainſi « qu'il rend par le Soleil ſa grandeur « & ſa fecondité ſenſibles aux Creatu- « res: Auſſi le plus grand honneur des « Sujets, eſt d'être choiſis par leurs « Princes, pour être leurs Miniſtres « dans leurs Etats, pour repreſenter la « majeſté de leurs Perſonnes ſacrées, « pour avoir part à la conduite de leurs « Royaumes, & pour être les plus no- « bles inſtrumens de leur ſageſſe & de « leur puiſſance. »

Quand on a à prononcer une Periode qui deſire une grande contention ou élevation de voix, il faut moderer & ménager ſa voix dans celle qui précede, afin d'avoir aſſés de force pour une Prononciation

ferme & mâle. L'Orateur Romain louë ces celebres Acteurs Roſcius & Eſopus, de s'être adroitement ſervis de cette précaution : & il remarque que celui-cy recitoit aſſés doucement ces Vers :

Où trouverai-je du ſecours?
A qui pourrai je avoir recours?

Pour prononcer avec plus de vehemence ceux qui ſuivent.

Mais ô Pere, ô Patrie, ô maiſon de Priam, &c.

Ce qu'il n'eût pû prononcer avec l'émotion neceſſaire, s'il n'eût ménagé ſa voix dans le mouvement précedent.

CHAPITRE IX.

Des Inflexions de la Voix, ſelon la difference des Parties de l'Oraiſon.

L'EXORDE doit être prononcé d'une voix mediocre, grave, & modeſte. Car ce ſeroit étonner les

Auditeurs que d'éclater d'abord. La gravité les rend attentifs : & la modeſtie eſt un témoignage du reſpect que l'Orateur a pour eux. Je dis que la voix doit être mediocre, parce que ſi elle étoit baſſe, ce ſeroit parler en vain, puis que l'Auditeur ne l'entendroit pas. Il faut excepter de cette regle certains Exordes qui ſe font par quelque mouvement promt, & comme imprévû, & qui ſe doivent prononcer ſelon la paſſion qui y domine. Tel eſt l'Exorde dont uſa S. Chryſoſtome (au rapport de Socrate) en l'Oraiſon qu'il fit contre l'Imperatrice Eudoxia, qui tâchoit de le faire bannir une ſeconde fois, à cauſe d'un Sermon qu'il avoit prononcé contre les Danſes que l'on avoit faites en la dedicace de la Statuë de cette Princeſſe.

Herodias eſt donc encore une fois « inſenſée, encore une fois elle danſe, « encore une fois elle demande la tête « de Jean dans un plat! «

Celuy de l'Homelie qu'il fit au peuple d'Antioche, aprés la démolition des Statuës de l'Empereur & de l'Imperatrice défunte, eſt auſſi de cette nature.

» Que dirai-je ? comment parlerai-je? » C'eſt icy un tems de pleurer, & non » de parler : de gemir, & non de diſ- » courir : de prier Dieu, & non de ha- » ranguer un peuple.

Mais ces ſortes d'Exordes ſont rares, & on ne s'en ſert que dans des occaſions extraordinaires.

Dans la DIVISION, la voix doit être claire & diſtincte, parce qu'elle contient le fondement de tout le diſcours ; & il importe extrémement qu'elle ſoit bien entenduë.

La NARRATION ſe doit prononcer ſelon la nature & la qualité des actions & des évenemens dont on fait le recit, neanmoins ſans contention de la voix.

Dans la CONFIRMATION, il faut que la voix ſoit forte & mâle, pour donner plus de poids aux raiſons, & qu'elle varie ſelon la diverſité des Paſſions & des Figures qui règnent dans cette Partie du Diſcours.

La PERORAISON demande une voix eclatante & animée : parce que c'eſt là où l'Orateur tâche le plus d'émouvoir & d'enlever les cœurs.

CHAPITRE X.

Du Geſte.

LE Geſte a un effet merveilleux pour donner de la force aux expreſſions de la Voix : C'eſt pourquoy Pline le Jeune, parlant des Oraiſons que [illegible] de ſon temps recitoient devant leurs amis, dit que cette lecture n'étant point accompagnée du Geſte, rendoit languiſſante l'attention des Auditeurs. Afin que ce langage muet des mains, des yeux, du viſage, de la tête, & de tout le corps, faſſe une puiſſante impreſſion ſur l'eſprit, & touche vivement le cœur, il faut que, comme la voix, il ait du rapport avec le Sujet, les Paſſions, & les Figures du Diſcours.

Le Geſte ne doit point paroître affecté ny trop étudié, mais naturel & conforme aux choſes que l'on exprime. Il doit être bienſéant, ſans frapper des mains & des piés, ſans contrefaire le viſage, ſans ſe démonter tout le corps par des contorſions ridicules. Il faut qu'il ſoit noble & gra-

ve, ſans s'amuſer avec le mouchoir ou les glands du Surplis, ou à quelques autres manieres indignes de la Chaire. Il faut enfin qu'il ſoit moderé; car toutes ces agitations violentes & tous ces efforts que l'on peut faire pour s'échaufer par artifice, offenſent les yeux de l'Auditeur ; & bien loin de l'animer, le rendent froid comme glace.

Pour regler le Geſte, on ſe ſert quelquefois d'un grand Miroir, où l'on voit la diſpoſition du corps, & tous ſes mouvemés. On employe auſſi quelque Maître, ou quelque Amy qui ſoit capable de rendre ce bon office, & qui puiſſe juger de la bonté & de la bien-ſéance du Geſte : mais le moyen le plus utile & le plus efficace eſt d'imiter un excellent Modele, un Orateur qui ſoit eſtimé pour cette partie de l'Eloquence; tel qu'étoit autrefois le celebre Hortenſius, que les deux plus fameux Comediens de ſon temps Eſopus & Roſcius, alloient toûjours voir plaider, pour étudier ſes beaux geſtes, & pratiquer ſur le Theatre ce qu'ils avoient appris de luy au Barreau.

CHAPITRE XI.

Du Geſte du Corps, de la Tête, du Viſage, & des Yeux.

LE *Corps* ne doit être ny immobile, ny dans une perpetuelle agitation. Ces deux extremités ſont egalement dés-agreables : l'une eſt la figure d'une Statuë, & l'autre celle d'un Baladin. C'eſt auſſi un vice que de hauſſer les épaules à tout propos. Demoſthene y étoit ſujet ; mais il corrigea ce défaut, ayant ſuſpendu deux dards, la pointe en bas, au-deſſus de ſes épaules, au lieu où il déclamoit, afin que la crainte d'être piqué du fer, le fit accoûtumer à les baiſſer.

A l'égard des mouvemens de la *Tête*, chacun ſçait aſſés les geſtes d'admirer, d'accorder, de refuſer, de parler en colere, ou avec mépris, &c. Mais il faut remarquer qu'elle doit être toûjours droite & dans ſon état naturel ; non élevée, ce qui ſeroit un ſigne d'arrogance ; ny panchée ſur

l'epaule, ce qui témoigneroit de la langueur. On la doit tenir ordinairement vers le milieu de l'Auditoire, où la voix peut être entenduë de la plus grande partie des Aſſiſtans : mais il faut auſſi la tourner doucement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour regarder toute l'Aſſemblée. Elle doit toujours être tournée du côté du geſte de la main, ſi ce n'eſt en exprimant quelque refus, ou l'horreur que l'on a de quelque choſe ; car alors il faut comme repouſſer avec la main, & tourner tant ſoit peu la tête de l'autre côté.

Le *Viſage* eſt la partie la plus expoſée en vûë, & ſur laquelle tous les Auditeurs ont preſque toûjours les yeux. C'eſt pourquoy il en faut regler l'air & les changemens ſuivant les Sujets & les Paſſions : Y faire paroître de la gayeté, aux choſes agreables, & dans les affections d'amour & de joye : de la triſteſſe, dans les choſes lugubres, & dans les paſſions de douleur : de la gravité, dans les choſes ſerieuſes : de la douceur dans les conſolations : de la ſeverité dans les reprimandes, &c. Les Sourcils y

ont quelquefois part : On les fronce dans la triſteſſe ; on les étend dans la joye ; on les abat dans la pudeur.

Quant à la Bouche, il ne la faut jamais tourner de travers, ny mordre ou lécher les lévres.

Les *Yeux* doivent ſe porter de fois à autre, comme la tête, vers les differentes parties de l'Auditoire. Leurs regards doivent repreſenter la paſſion que l'Orateur exprime ; ce que la Nature luy enſeignera aſſés, s'il excite en lui-même la même paſſion. Le feu y paroitra dans la colere : la douceur, dans les témoignages de tendreſſe : les larmes, dans une douleur ſenſible. Les anciens Auteurs s'étudioient même à pleurer par art, en remplifiant leur imagination d'un Sujet qu'ils avoient grandement à cœur, & qui avoit du rapport à celuy qu'ils repreſentoient. Nous en avons deux Exemples fort remarquables, l'un de ce grand Comedien Polus, qui prit l'urne & les os d'un de ſes fils n'ort depuis peu, & les apporta ſur le Theatre pour repreſenter le perſonnage d'Electre, portant l'urne & les os de ſon frere : ce qui

luy attendrit le cœur ; luy tira des yeux, des larmes non feintes ; & excita tous les Spectateurs à pleurer comme luy. L'autre eſt du celebre Eſopus, lequel étant ſenſiblement touché de l'exil de Ciceron, ſe remplit l'eſprit de l'idée de ſon malheur, en repreſentant la Tragedie d'Accius ſur le banniſſement de Telamon, & verſa tant de pleurs, que tous les Aſſiſtans parurent baignés de larmes. Pour produire de pareils effets, il ne faut que s'émouvoir ſoy-même par la conſideration de ſon Sujet ; & lors que l'eſprit ſera penetré de quelque verité touchante, les yeux, auſſi-bien que le viſage, feront parfaitement bien leur devoir. On hauſſe ou on baiſſe les yeux ſelon les choſes dont on parle. On les leve, en parlant du Ciel, & on les abaiſſe en parlant de la terre. On les hauſſe dans des Sujets de gloire ; on les baiſſe pour témoigner de la honte.

CHAPITRE XII.

Du Geſte des Mains.

LE Geſte de la Main eſt de ſi grande importance dans l'Action, que Martial, pour dire *tout le Geſte*; dit *toute la Main*; comme ſi le Geſte n'étoit autre choſe que le mouvement des Mains. Voicy les principales regles que l'on doit obſerver à cet égard.

1. Quand le Geſte eſt d'une main ſeule; il faut qu'il ſoit ordinairement de la droite, & non pas de la gauche. Je dis *ordinairement*; car il y a des occaſions où l'on doit ſe ſervir de la main gauche: comme, en parlant de JESUS-CHRIST qui ordonne au Fidele de couper ſa main droite, lors qu'elle eſt l'inſtrument du peché; Si on veut repreſenter cette action par le geſte, on le doit faire avec la main gauche, parce que la droite ne ſe peut pas couper elle-même. Ainſi quand on parle expreſſément du côté droit & du côté gauche; comme pour mar-

quer la ſeparation que le Souverain Juge fera des bons & des méchans au jour du Jugement, il faut montrer la place des Predeſtinés, par la main droite; & celle des Reprouvés, par la main gauche.

2. Le mouvement de la main doit convenir à la nature des actions dont on parle. Il faut dire par exemple, *Attirer*, en retirant la main à ſoy; *repouſſer*, en la jettant en dehors: *Arracher*, en ſeparant les mains; *unir*, en les joignant: *Ouvrir*, en les ouvrant; *ſerrer*, en les ſerrant: *Hauſſer*, en les levant; *baiſſer*, en les abaiſſant, &c.

3. La main droite appliquée à l'eſtomac, fait un geſte bienſéant, quand l'Orateur parle de ſoy-même; ou quand il deſigne quelque affection du cœur: mais il ne faut pas alors ſe fraper l'eſtomac, comme font quelques-uns.

4. Il faut hauſſer la main en prononçant quelque ſerment. C'eſt imiter l'expreſſion des Prophetes, qui repreſentans Dieu comme parlant avec ſerment, ſoit en ſes promeſſes, ou en ſes menaces, diſent qu'il a levé

la main, qu'il benira ſon peuple dans ſa miſericorde ; ou, qu'il le punira dans ſa juſtice.

5. On ne doit guéres lever la main plus haut que la tête, ny la baiſſer au-deſſous de l'eſtomac : bien moins la laiſſer pendre en bas ſur le bord de la Chaire, comme ſi elle étoit morte ; ce qui eſt une choſe extrémement dés-agreable à voir.

6. L'Orateur ne doit jamais claquer des mains, ny en fraper la Chaire ; ou le Barreau. car ce geſte ſent le Bateleur, & repugne à la bienſéance.

7. Il ne faut pas employer le geſte par-tout : car comme les mains ne doivent pas être oiſives, auſſi n'eſt-il pas à propos qu'elles ſoient dans un perpetuel mouvement ; ce que les Anciens ont appellé le Babil des mains.

8. Il y a des actions que l'on ne doit jamais repreſenter avec les mains, ny ſe mettre en la poſture de ceux qui les font ; comme, de bander un arc, de joüer d'un inſtrument de muſique, &c.

9. Dans la Proſopopée, il faut

prendre garde à ne pas faire des geſtes qui ne puiſſent convenir à l'état auquel on repreſente la perſonne qu'on fait parler. Comme, ſi on repreſentoit JESUS-CHRIST en la Croix, (où il a les mains cloüées) diſant : *Mon Pere, pardonnés-leur, car ils ne ſçavent ce qu'ils font* ; il ne faut pas luy faire joindre les mains, ny les hauſſer vers le Ciel : ou, en recitant ces paroles qu'il dit à la ſainte Vierge ; *Femme, voilà vôtre Fils*, les luy faire prononcer, comme s'il montroit S. Jean avec le doigt.

10. Pluſieurs ne trouvent pas bon que l'on compte ſur ſes doigts les parties de la Diviſion du diſcours. C'étoit un geſte fort familier au celebre Hortenſius, mais Ciceron ſemble s'en railler en quelques endroits.

Je ne parle point icy de ce geſte des mains qui étoit ſi ordinaire aux Anciens, dans une grande douleur, de ſe fraper tantôt la tête, tantôt le front, tantôt l'eſtomac ; parce que c'eſt une choſe tout-à-fait éloignée de nôtre uſage & de nos mœurs. Par cette même raiſon il eſt inutile de rapporter les Preceptes qu'ils ont don-

nés sur le mouvement des piés & sur les démarches de l'Orateur: car cela n'étoit propre que pour leur maniere de prononcer, lors qu'ils haranguoient sur une Tribune, où il y avoit lieu de se promener plusieurs pas; & les regles que l'on pourroit donner à cet égard, seroient propres aux Acteurs du Theatre, & non pas à un Predicateur ou à un Advocat.

Voilà les instructions les plus considerables que les Maîtres de l'Art ont données sur ce sujet. Il est necessaire de les suivre & dans la Chaire & dans le Barreau: mais on doit aussi faire cette importante réflexion, que l'Action n'est qu'une partie de l'Eloquence; & qu'il ne faut pas se croire Orateur, pour sçavoir conduire son geste & sa voix, si le discours n'est soûtenu par les raisons, & animé par les mouvemens dont on a vû la force & l'usage dans les quatre premiers Livres de ce Traitté.

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, en date du 31. Decemb. 1688. signées BOUCHER. Il est permis à DENYS THIERRY, Imprimeur-Libraire, & Ancien Consul de Paris, d'imprimer, vendre & debiter pendant douze années entieres & consecutives, le Livre intitulé, *l'Eloquence de la Chaire & du Barreau, selon les Principes les plus solides de la Rhetorique Sacrée & Profane :* composée par le défunt sieur Abbé de Bretteville. Avec défenses à tous Sujets de Sa Majesté, de le vendre ny debiter dans son Royaume, Terres & Païs de son obeïssance, d'autre Impression que de celle dudit THIERRY, sous les peines portées par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 5. jur du mois de Janvier 1689. suivant l'Arrêt du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy, du 27. Février 1665.

Signé, J. B. COIGNARD, *Syndic.*